

LES ORIGINES

DE LA

COMPAGNIE DE JÉSUS

TOUS DROITS RÉSERVÉS

274.

HERRMANN MÜLLER

CHICAGO LIBRARY

LES ORIGINES

DE LA

COMPAGNIE DE JÉSUS

IGNACE ET LAINEZ



PARIS

LIBRAIRIE FISCHBACHER

33, RUE DE SEINE, 33

1898

112528

INTRODUCTION

Le but de cette étude, ou plutôt son terrain, doit être tout d'abord nettement délimité. Je n'ai pas la prétention d'écrire une histoire complète de la Compagnie de Jésus, ni même de ses origines ; mais simplement d'exposer un *problème* qui s'est dressé devant moi au courant de recherches historiques entreprises dans un seul but de curiosité. La Compagnie de Jésus, fondée au XVI^e siècle par Ignace de Loyola, a suscité au lendemain de sa naissance des admirations enthousiastes et des contradictions véhémentes, des dévouements convaincus et des haines vivaces. Elle a été tour à tour l'objet de faveurs exceptionnelles et de sévérités défiantes de la part des Papes ; bannie à maintes reprises des divers États, tant catholiques que protestants, elle a conseillé, dominé les princes, inscrit des empereurs et des rois au catalogue de ses congréganistes ; elle a couvert l'Europe de ses résidences et de ses collèges, envoyé ses missionnaires en Chine, au

Japon, aux Indes, au Paraguay et au Canada, sans que les accusations qui l'avaient accueillie à son berceau aient cessé de retentir derrière son char de triomphe. Elle a succombé enfin, au faite de sa puissance, sous le coup de ces mêmes accusations ; rejetée par les peuples, abandonnée par les rois auxquels elle fournissait encore des confesseurs, et jugée par un Pape qui déclarait la paix de l'Église impossible, aussi longtemps qu'y subsisteraient ce signe de contradiction et ce brandon de discorde.

Certes, les adversaires des Jésuites, — à quelques motifs qu'ils eussent obéi, — durent croire en 1773 leur succès complet et définitif. Il n'en fut rien cependant : un demi-siècle ne s'était pas écoulé, que Pie VII, abrogeant le bref de Clément XIV, n'avait, selon l'expression de Crétineau-Joly, qu'à frapper la terre du pied pour en voir sortir la Compagnie de Jésus organisée, armée, en un mot ayant nom *légion*.

Le moment était propice pour cette résurrection naguère invraisemblable. La Révolution avait fait table rase dans la mémoire des peuples, comme dans celle des gouvernements, et on put croire un instant que les contradictions suscitées autour de la Compagnie de Jésus avaient disparu avec l'ancien ordre de choses. Et cependant, dès la première heure de leur rétablissement, un observateur attentif eût distingué, au milieu des acclamations qui l'accueillaient, de sourds murmures, des protestations étouffées, une sorte de grondement précurseur de l'orage.

Bientôt, en effet, ce ne sont plus des murmures... En France, où la lutte contre les Jésuites s'est confondue avec l'opposition politique et dynastique, la tribune ne cesse pas de retentir des dénonciations d'autrefois. Tour à tour accueillis et proscrits en Allemagne, en Suisse, en Espagne, en Italie, les fils d'Ignace semblent, aujourd'hui comme au moment de leur suppression, porter la paix ou la guerre, — surtout la guerre! — dans les plis de ces robes noires qu'ils savent, au besoin, échanger contre la robe brodée d'un mandarin ou le manteau d'un Sassianis.

C'est là, dans cette situation vraiment sans précédent et sans analogue, que consiste le *problème* dont j'ai parlé plus haut. Jamais, à aucune époque de l'histoire, — les Templiers mis à part, dont la destinée n'offre d'ailleurs que de bien lointaines analogies, — jamais, dis-je, un ordre religieux en tant que corps constitué, quels qu'aient été d'ailleurs ses services ou ses fautes, n'a eu, au sein de l'Église catholique et au sein des peuples, un rôle semblable à celui de la Compagnie de Jésus. Ni les Bénédictins, ni les Dominicains, ni les Franciscains eux-mêmes n'ont suscité de telles querelles, déchaîné de telles contradictions. On a pu reprocher aux premiers leurs richesses et le désordre de leurs mœurs; l'Inquisition a été contre les seconds un glaive à deux tranchants, et le nom de *capucin* a paru, à certaines heures, résumer en un seul mot l'ignorance et la superstition: jamais les papes n'ont déclaré ces ordres irréformables; jamais la lutte engagée contre

eux n'a pris ce caractère de puissance à puissance, de gouvernement à gouvernement, que finit toujours par revêtir la lutte contre les Jésuites ; jamais le dévouement de leurs partisans, ou la haine de leurs adversaires, n'a été jusqu'à les identifier, à les confondre avec l'Église catholique, et cela, malgré cette Église elle-même. Il y a donc, je le répète, une situation particulière, anormale, faite à la Compagnie de Jésus, et il importe d'en pénétrer la cause.

J'aborde ici, je ne l'ignore point, une de ces questions brûlantes que les hommes d'État, comme les hommes d'Église, ont rarement consenti à traiter publiquement et sans réticence. N'étant ni l'un ni l'autre, j'espère le faire avec une impartialité absolue, une entière sincérité. J'étudie en curieux, et je n'apporte aux débats que j'entreprends de résumer, d'autre intérêt que celui qui jaillit de ces débats eux-mêmes.

On a beaucoup écrit touchant la Compagnie de Jésus ; on a tout dit pour ou contre les Jésuites ; tout, excepté peut-être la vérité sans passion et sans fard. « Il semble, » écrivait Lacordaire en 1846, il semble que ces gens-là « aient le talent de rendre fous, et ceux qui les attaquent » et ceux qui les défendent ». Pour les premiers, en effet, — ou du moins pour les plus bruyants d'entre eux, — la Société de Jésus est exclusivement composée d'hypocrites et de fanatiques, capables de tous les crimes et justifiant toutes les accusations. Pour les seconds, au contraire, les Jésuites sont tous et chacun des saints au dessus de tout éloge et de tout panégyrique.

Je tiens, jusqu'à plus ample informé, que la Compagnie n'a mérité « ni cet excès d'honneur, ni cette indignité. »

Les Jésuites *pris en bloc* ne sont ni des saints ni des hypocrites consommés : ils sont tout simplement des hommes, des hommes *comme les autres*, capables de vertu et d'héroïsme, mais sujets aussi à l'erreur et à la défaillance. Je croirais avoir fait un grand pas vers la lumière, si je parviens à établir une vérité aussi simple et aussi dénuée d'artifice.

Je dois néanmoins signaler un écueil sur lequel ont échoué jusqu'ici plus d'un écrivain loyal et désintéressé : j'entends l'abondance des documents de seconde main, et la pauvreté relative des documents originaux d'une authenticité absolue et contrôlée. L'historien qui tente aujourd'hui d'écrire sur la Compagnie de Jésus pourrait, en suivant d'une façon exclusive la méthode de Taine et de Janssen, écrire, pièces en mains, deux œuvres absolument contradictoires : l'une, toute à la louange, l'autre toute à la condamnation des Jésuites. Jamais peut-être *le document* n'a risqué de mener son homme aussi loin. La passion politique et la passion religieuse, l'esprit sectaire et le fanatisme mystique semblent s'être donnés le mot pour créer les sources, accumuler les témoignages, multiplier les contradictions, obscurcir et dénaturer les faits. Ce n'est qu'en exposant, et surtout en pesant le pour et le contre, en interrogeant amis et ennemis, — parmi lesquels il faut presque désespérer de trouver des témoins impartiaux,

— que l'on parvienne à jeter un peu de jour sur cette énigme, dont la solution n'appartiendra sans doute qu'à nos arrière-neveux.

Un mot encore avant d'entrer dans le vif de mon sujet. En l'examinant sous toutes ses faces, j'ai dû reconnaître que le seul moyen de l'étreindre et de le creuser suffisamment, était tout d'abord de le circonscrire. Je me bornerai donc présentement à l'étude des *Origines de la Compagnie de Jésus*. Étude plus vaste d'ailleurs, plus complexe que ne peut l'imaginer le vulgaire et dans laquelle il y va *du tout* peut-être, pour les Jésuites et pour leurs adversaires. Je prie le lecteur de me pardonner d'avance les longueurs que je n'ai pas toujours su éviter ; j'ai visé surtout à être clair. Puissé-je au moins y avoir réussi !

CHAPITRE I^{er}

Le fondateur de la Compagnie de Jésus.

1491-1523.

I. Difficulté qu'éprouve l'historien à définir la Compagnie de Jésus. Il faut l'étudier dans les écrits de ses partisans et dans ceux de ses adversaires. Obscurités dans lesquelles s'enveloppe son histoire. — II. Ignace de Loyola : sa conversion ; il se fait chevalier du Christ et de la Vierge ; sa rencontre avec un Sarrazin. — III. Montserrat et Manrèze. Visions et révélations. Un ravissement qui dure huit jours. Le livre des *Exercices* ; ce qu'il est pour la Compagnie de Jésus. — IV. Ignace n'a-t-il eu d'autre maître que Dieu ; Dom Cisneros et Dom Chanones. La *Chronique* de Dom Yépez.

I

La Compagnie de Jésus compte aujourd'hui trois siècles et demi d'existence. Elle pourrait s'intituler le plus jeune des Ordres monastiques, ou la plus ancienne des Congrégations religieuses¹, s'il lui convenait de

¹ Les *Théatins* approuvés par une bulle du 14 septembre 1524 et les *Sommasques* institués en 1538 sont antérieurs de quelques années aux Jésuites, dont l'approbation est de 1540 ; mais, bien que les premières dans l'ordre chronologique, ces deux congrégations n'ont jamais eu l'importance, l'*extension*, le rôle politique et religieux de la *Compagnie de Jésus*. Celle-ci, la troisième en date, reste donc bien la première en fait.

rentrer dans l'un ou l'autre de ces cadres ; — mais la vérité est que les Jésuites n'ont jamais voulu être confondus avec les Moines dont il leur suffit de partager les privilèges, et qu'ils estiment leur Institut bien au-dessus de toutes les Congrégations passées, présentes ou futures. Au XVII^e siècle, les Parlements, qui étaient de grands questionneurs, ayant voulu les obliger à se définir eux-mêmes, les P. P. Cotton, Lallemand et de la Tour se bornèrent à répondre qu'ils se présentaient et devaient être acceptés *Tels Quels* ; et il fut impossible de leur arracher aucun autre éclaircissement. D'où le surnom de *Messieurs Tales-Quales*, longtemps donné aux Jésuites en France. Au fond, le confesseur du Roi, et ses confrères avec lui se moquaient des Parlements, qui furent plus d'un siècle à prendre leur revanche. Il n'en est pas moins vrai que la Société de Jésus était et reste encore malaisée à définir, et que, par le fait de sa singularité, les dénominations canoniques ne peuvent lui être rigoureusement appliquées.

Loin de moi, d'ailleurs, la pensée de reprocher à l'Institut d'Ignace une singularité qui fut la raison d'être de sa fondation. L'on n'écrit pas un livre pour redire, au moins dans les mêmes termes, ce que d'autres ont dit avant soi ; à plus forte raison ne s'improvise-t-on pas fondateur d'ordre pour marcher exactement dans le sillon tracé par ses devanciers. Tous les Instituts monastiques ont été des créations hardies, originales, une force nouvelle mise au service de besoins nouveaux ; et, pour n'en citer qu'un exemple,

c'est ainsi qu'au XII^e siècle les moines s'étaient transformés en chevaliers pour conquérir et défendre le Saint-Sépulcre. D'autre part, il n'est pas douteux que chacune de ces nouvelles *religions*, accueillies d'ordinaire avec enthousiasme par les foules, n'ait été à son origine en butte aux défiances, aux murmures des esprits étroits et chagrins, dont le regard reste tourné vers le passé, et pour qui le terme même de nouveauté devient le synonyme d'erreur et de décadence.

Ceci posé afin que nul ne s'y méprenne, essayons de préciser en quoi consiste la singularité de la Compagnie de Jésus ; et, puisque de l'aveu des Jésuites, elle échappe aux définitions canoniques et sort des cadres réglementaires, étudions-la *telle quelle* dans son fondateur, ses origines et dans ce que j'appellerai son organisme vital.

Mais son fondateur, quel est-il ?... *A priori* la question peut paraître étrange : elle n'en est pas moins nécessaire à poser, sinon à résoudre. Sur le seuil même de l'édifice, nous nous heurtons en effet à une de ces obscurités dans lesquelles s'enveloppe tout du long l'histoire de la Compagnie. Quelle est au juste la part d'Ignace de Loyola dans la fondation et la législation de son Institut ? Le plan en est-il exclusivement sien ? et ce plan a-t-il été compris et respecté par ses successeurs, de façon à n'avoir subi aucune modification capable d'en fausser les lignes, d'en dénaturer l'ensemble et la portée ? En un mot, la Société de Jésus, telle qu'elle subsiste aujourd'hui, telle que nous la retrouvons au cours des trois siècles précédents, est-

elle uniquement et exactement la société fondée par Ignace ? ne s'est-elle jamais écartée, ni à droite ni à gauche, de la voie qu'il lui a tracée ? Les Jésuites l'affirment, et, à part certaines protestations soigneusement étouffées, l'ont affirmé de tout temps. Mais, non moins imperturbables, leurs adversaires ont opposé et opposent à leurs dires les démentis les plus formels, et ce débat, soulevé au lendemain de la mort d'Ignace, est encore ouvert.

J'avoue qu'au premier abord l'autorité des Jésuites paraît ici décisive. En matière d'héritage, la présomption est en faveur de l'héritier, et le témoignage des autres ordres religieux touchant leur fondateur n'a jamais été suspecté que d'enthousiasme filial. Mais, à l'examen, les contradicteurs des Jésuites sont si nombreux, et quelques-uns de si grand poids, qu'on se prend à douter avec eux, en dépit des affirmations des Jésuites... ou peut-être à cause de ces affirmations. Le Père Loricquet, d'inoubliable mémoire, avait une méthode à lui d'écrire l'histoire, qui simplifiait singulièrement les questions et ne laissait jamais l'esprit en suspens. Je n'entends pas faire allusion à sa trop célèbre *Histoire de France*, — encore que le texte incriminé en soit nié par les uns et affirmé par les autres, — mais je me souviens d'une *Histoire des Égyptiens*, dans laquelle les faits, comme les dates, sont rapportés avec une précision et une conviction admirables. Les fils y succèdent à leurs pères : Ménés à Cham, Sésostris à Aménophis, avec une régularité édifiante. Point de

révolutions de palais, point de changement de dynastie ! Dans quel émoi, bon Dieu, on eût jeté le pauvre père, ou plutôt quel sourire d'incrédulité on eût amené sur ses lèvres, en lui parlant de la 32^e ou seulement de la 12^e dynastie ! Il consentait tout au plus à admettre l'existence des Rois Pasteurs, parce qu'elle cadrerait mieux avec l'histoire de Joseph, et à condition que leur usurpation fût de courte durée et sévèrement punie. Je ne sais pourquoi il me semble retrouver quelque chose de la belle ordonnance du P. Loriquet, et de ce que j'appellerai *ses solutions simples*, dans les documents et les explications que ses confrères nous fournissent au sujet de leurs origines, et de certains points obscurs de leur histoire. Sésostris, je veux dire Lainez, succède à Ignace ; François de Borgia à Lainez, Aquaviva à Mercurian, comme des fils à leurs pères, sans qu'il y ait jamais changement moral de dynastie, modification quelconque de l'orientation, sans que le jeu de bascule, qui se produit partout ailleurs au renouvellement d'un règne, soit jamais constaté. Le nouveau Général est toujours choisi en dehors de toute brigue et de toute influence « comme l'homme qui ressemble le plus à Ignace », et il lui ressemble tellement, qu'il ne s'écarte ni un seul jour, ni sur un seul point, de la ligne tracée par lui à ses successeurs. Telle était d'ailleurs la puissance de conception d'Ignace, la force et la coordination de son plan, qu'en créant d'un seul jet « ce chef-d'œuvre de discipline, d'autorité et d'obéissance, qui s'appelle l'Ordre de Jésus », il l'a prémuni contre toute décadence.

Supérieure en cela à l'Église catholique elle-même, à laquelle les saints de toutes les époques et de toutes les nuances ont toujours prêché la réformation des mœurs et rappelé l'héroïsme des temps apostoliques, la société de Jésus a constamment marché de vertus en vertus, de progrès en progrès. « Les premiers pères sont bons, — fait-on dire à Ignace en parlant de ses compagnons, — les seconds seront meilleurs, et à ceux-ci, il en succèdera d'autres meilleurs encore... »¹. Ni changement, ni altération, ni réforme : c'est par cette triple affirmation que les confrères du P. Loriquet prétendent fermer la bouche à leurs adversaires. Le lecteur jugera, après information, si les faits justifient une si parfaite assurance.

II

Mais revenons à Ignace, et rappelons en quelques mots les circonstances qui servirent de point de départ à la fondation de la Compagnie de Jésus. Ignace, ou

¹ *Saint Ignace de Loyola, fondateur de la Compagnie de Jésus ; sa vie et son Institut*, par le P. Daniel Bartoli, S. J. ; traduction nouvelle et intégrale par le P. Jacques Terrien, de la même Compagnie ; Lille, 1893, T. II, page 229. Cette vie, publiée pour la première fois à Rome en 1672, jouit dans la Compagnie d'une particulière autorité. Les *Etudes Religieuses* des P. P. Jésuites déclaraient récemment, en annonçant la traduction du P. Terrien, que l'histoire de Bartoli est *l'histoire officielle de la Société de Jésus*.

plutôt Inigo Lopez de Recalde, né en 1491¹, un an avant la découverte de l'Amérique, au château de Loyola², était le onzième enfant de Dom Bertrand d'Ognès et de Loyola, et de Dona Maria Saenz de Balda. En cadet de bonne race, il avait embrassé la carrière des armes, et se poussait à la cour où il avait débuté comme page de Ferdinand d'Aragon, lorsqu'il se vit subitement arrêté dans sa double carrière de soldat et de courtisan.

¹ C'est la date adoptée par les principaux historiens de la Compagnie, Ribadeneira et Bartoli en tête; néanmoins, deux des premiers biographes d'Ignace, Gonzalez et Polanco, indiquent l'année 1494.

² En Guipuscoa, c'est-à-dire en plein pays Euscarien. Loyola est situé entre deux vieilles petites villes très voisines: Aspeitia et Ascoitia. «Le site, écrit Pierre Loti qui l'a visité en 1892, est «très particulier, admirablement choisi: une petite plaine unie, «la seule qu'on trouverait à bien des lieues à la ronde dans ce «recoin tourmenté du pays basque: une plaine fertile comme un «jardin, traversée par un frais torrent et mystérieusement murée, «presque surplombée, par de hautes montagnes sauvages qui la «séparent du reste du monde». Là trône, solitaire et souverain, «le couvent de Loyola, nid des Jésuites» dans lequel est aujourd'hui enchâssé le vieux château de saint Ignace, «la merveille du «lieu». «C'est, dit encore Loti, un de ces petits nids de vantours «du moyen-âge espagnol, aux murs archaïques, faits de pierres «et de briques rouges bizarrement agencées. Il est englobé, serti «comme un joyau précieux, dans l'immense et redoutable couvent «issu de lui.... Sa vieillesse extrême fait paraître presque jeunes «les constructions déjà si âgées qui l'entourent; sa petitesse paraît plus étonnante au milieu de ce monastère de proportions «gigantesques.... Des lampes sacrées et des parfums y brûlent «nuit et jour partout.... Il a des chapelles et des dorures jusque «dans ses petites écuries....» (*Au couvent de Loyola*, par Pierre Loti, de l'Ac. française; Revue de Paris, 1^{re} Année, Février 1894.)

En 1521, François I^{er}, rompant avec Charles-Quint, envoyait une armée française assiéger Pampelune, que l'Espagne détenait au mépris du traité de Noyon. L'absence de l'empereur, retenu en Allemagne par la diète de Worms et les premiers troubles du luthéranisme, faisait retomber le soin de la défense sur le vice-roi de Navarre, Don Manriquez. Celui-ci, parent et protecteur attitré d'Ignace, lui confia la garde de Pampelune¹. Mais en dépit de sa bravoure, le jeune capitaine, grièvement blessé et mollement soutenu par les Navarrais désireux de recouvrer leur autonomie², dut capituler. Le comte de Lespare, André de Foix, frère du fameux Lautrec, qui commandait l'armée française, vint serrer la main

¹ Les Jésuites français qui écrivirent au XVII^e siècle la vie de leur fondateur, et qui tenaient à ménager la faveur royale, rejettent sur l'obéissance militaire la part prise par Ignace à « une guerre injuste ». L'excuse est assurément valable; mais je doute qu'elle eût paru nécessaire au défenseur de Pampelune, lequel, en sa double qualité de Guipuscoan, c'est-à-dire de frère ennemi des Navarrais, et de capitaine espagnol, avait dû trouver parfaitement légitime l'annexion de la Navarre à la Castille, de quelle façon qu'on s'y fût pris pour l'accomplir.

² La Navarre était à la fois le plus petit et le moins espagnol des royaumes Ibériques. Française par ses mœurs, ses lois, ses origines, elle l'était encore depuis près de quatre siècles par ses princes, la succession féminine l'ayant successivement portée dans les maisons de Champagne, de France, d'Évreux, de Foix et d'Albret, à l'importance desquelles elle avait certainement dû de n'être pas absorbée par ses trop puissants voisins : l'Aragon et la Castille. En 1521, elle luttait moins pour recouvrer des princes auxquels depuis 1482, époque de l'avènement de Jean d'Albret, elle n'avait pas eu le temps de s'attacher, que pour conserver son autonomie et le protectorat de la France qui la lui garantissait.

de son vaillant adversaire, et le fit transporter au château de Loyola où il désirait soigner ses blessures.

La convalescence fut longue, et la guérison incomplète. Pour tromper les ennuis de l'immobilité à laquelle il se voyait condamné, Ignace demanda des romans de chevalerie dont il affectionnait la lecture. L'Espagne en était la terre classique; néanmoins, « par une secrète permission de Dieu, la bibliothèque de Loyola, bien pourvue d'ordinaire de ces sortes de livres », — les Jésuites l'affirment, — se trouvait alors réduite à deux volumes, les seuls que le blessé n'eût pas songé à demander, savoir : *La Vie de Jésus-Christ*, par Ludolphe le Chartreux, et *La Fleur des Saints*, tous deux en langue castillane¹. Cette lecture, dont il s'imprègne pendant de longs mois « fond la dureté du cœur d'Ignace », et le cavalier qui n'avait rêvé jusque-là que de l'amour des dames et de la gloire des armes, devient « le chevalier de la Vierge » et se voue à *la plus grande gloire de Dieu*.

Dans tout noble Espagnol il y avait alors de l'aventurier et du héros. L'esprit chevaleresque, longtemps

¹ C'était, avec la langue basque qu'il avait parlée dans son enfance, la seule que connut alors Ignace, « lequel, dit Ribadeneira, n'avait en ce temps d'autre connaissance des lettres, que celle qui était tout justement de lire et d'écrire ». (*La vie du R. P. Ignace de Loyola, nouvellement traduite du latin en français*. Avignon, 1599, in 8°, p. 53.) La traduction castillane de Ludolphe le Chartreux, dont se servit Ignace, avait été faite par un Franciscain de l'Observance : D. Antonio Montesino, sur l'ordre des Rois Catholiques. (Les sources de S. Ignace de Loyola par Henri Joly. *La Quinzaine*. Livraison du 15 septembre 1896.)

entretenu par la guerre contre les Mores, se tournait depuis la découverte du Nouveau-Monde en un esprit d'aventure et de convoitise, d'où la générosité disparaissait peu à peu. Redresser les torts des puissants, secourir les faibles, c'était le rôle de Don Quichotte ; mais pour ressemblant que fût encore le portrait tracé par Cervantes, l'original en devenait de plus en plus rare, en attendant que l'Inquisition le fit absolument disparaître.

Y avait-il du Don Quichotte dans Ignace de Loyola ? Aux premières heures de sa conversion, la chose n'est pas douteuse ; et je veux croire, en dépit des apparences, qu'il y en eût jusqu'à la fin. Quoi qu'il en soit, il était hanté comme tous ses compatriotes, par ces rêves grandioses auxquels l'ambition calculatrice de Philippe II et le génie politique de Lainez donneront corps dans leurs plans respectifs de monarchie universelle.

Aussi, pour conquérir le royaume céleste, le nouveau converti aspire-t-il tout d'abord à en fonder un sur la terre. Guéri, mais boiteux pour le reste de sa vie, il quitte Loyola dans les premiers jours de l'année 1522, et c'est en chevalier errant du Christ¹ qu'il se dirige vers Montserrat. Là, au flanc d'un mont abrupt de la

¹ Les chevaliers errants s'engageaient par vœu à courir les aventures ; ils furent relativement nombreux en Espagne, aux temps héroïques de la guerre contre les Mores. C'est évidemment de cette institution, qui acheva de disparaître dans les premières années du XVI^e siècle, que s'inspirait Ignace de Loyola au début de sa conversion.

Catalogne, se trouve un sanctuaire de la Vierge, célèbre dans les Espagnes ; les Bénédictins qui en ont la garde sont moines de science et de vertu, et leur avant-dernier abbé Dom Garcia de Cisneros ¹, — le propre neveu de Ximenès, — a laissé la réputation d'un maître en la vie spirituelle. A défaut de Dom Cisneros mort depuis douze ans, c'est à son disciple Dom Chanones ², qu'Ignace va demander conseil et lumière.

Bien qu'il chemine seul à dos de mule, — la monture qui convient à un convalescent, — le gentilhomme perce sous le pèlerin ; aussi Ignace, qui porte la tunique de velours rehaussée d'or en usage parmi les seigneurs de la Cour, est-il rejoint par un « Sarrazin » bien monté et de bonne mine, qui chevauche avec lui. La rencontre n'avait en elle-même rien que de fort naturel : les *Fueros* de la Catalogne et de l'Aragon, à l'inverse de ceux de la Navarre et du Guipuscoa, garantissaient aux Juifs et aux Sarrazins « toute sécurité, tant sur terre que sur mer » ; et Sarrazins et Juifs s'étaient établis nombreux dans les deux royaumes. Toutefois, depuis la

¹ Dom Garcia de Cisneros (1455—1510). Ignace l'avait vraisemblablement entrevu à la Cour des rois Catholiques, où l'attirait parfois Ximenès. En tout cas, son nom lui était connu, pour l'avoir entendu prononcer avec une vénération que justifiait de tous points la vertu et la science de l'abbé de Montserrat.

² Dom Jean de Chanones (Dom Chanonès ou Chauons selon quelques historiens) français d'origine, était prêtre et vicaire général de Mirepoix, lorsque à 35 ans, il renonça à ses bénéfices pour se faire moine à Montserrat. Il mourut à 88 ans, laissant la réputation d'un religieux exemplaire et d'un directeur expérimenté.

prise de Grenade, et bien que Ferdinand leur eût concédé le libre exercice de leur culte¹, les Mores se sentaient des vaincus, leur situation devenait précaire ; et pour l'un d'eux voyageant dans les montagnes, la rencontre d'un seigneur de la Cour, d'un *homme du roi*, était un gage de sécurité et de protection. La haute noblesse espagnole, surtout celle de la Cour, qui s'était laissé séduire plus d'une fois par les riches dots des belles Sarrazines, ne ressentait pas en effet l'horreur instinctive que le peuple, voire la petite noblesse de province, continuait de témoigner au *mauvais sang* (mala sangre). Entre gentilshommes, chrétiens ou musulmans, on se piquait même d'une courtoisie, dont Charles-Quint et Philippe II ne tarderont pas à prendre ombrage, et contre laquelle ils armeront l'Inquisition devenue entre leurs mains un moyen d'unification et un véritable *instrumentum regni*².

¹ Ferdinand et Isabelle avaient accordé aux Mores les conditions que ceux-ci avaient faites jadis aux chrétiens, et les leur appliquèrent d'abord avec un libéralisme auquel l'histoire d'Espagne ne nous a pas accoutumés. Toutefois, l'insurrection de Grenade pendant les dernières années du règne de Ferdinand, et alors que le roi, devenu vieux et soupçonneux, restait seul maître de l'Espagne, amena un changement dans ses dispositions. Mais depuis l'avènement de Charles-Quint, et sous l'administration de Ximènes qui gouvernait en l'absence de l'empereur, les Mores avaient recouvré la liberté et la sécurité, pourvu qu'ils ne violassent pas eux-mêmes les lois du ou plutôt des divers royaumes.

² L'absolutisme de Charles-Quint comme roi croissait en proportion des concessions qui lui étaient imposées comme empereur. C'est ainsi que ne pouvant rétablir l'unité religieuse en

C'est sur le ton de cette courtoisie chevaleresque, que la conversation s'engagea entre les nouveaux compagnons de route ; mais après avoir épuisé le chapitre « des confidences qui s'échangent d'ordinaire entre voyageurs », ils se trouvent entraînés sur le terrain religieux, et l'entretien, commencé « de bonne grâce », ne tarde pas à dégénérer en une controverse animée. Le chrétien y apporte ses ardeurs de néophyte, le musulman, membre d'une congrégation religieuse de l'Islam, la soif de prosélytisme d'un « vrai croyant », et sans doute une dialectique supérieure à celle de son adversaire, dont le zèle surpasse évidemment la science. Néanmoins, — au témoignage des Jésuites¹, — le champ reste à Ignace, que le More, à bout d'arguments, quitte brusquement « et sans prendre congé. »

Mais en fuyant il a lancé le trait du Parthe : une insulte à la Mère du Christ. Ignace, en bon chevalier, n'est-il pas tenu à venger l'honneur de sa dame ?... Le problème l'embarrasse, et comme le chemin bifurque, il s'en remet au jugement de Dieu, prêt à pour-

Allemagne, il résolut de la faire coûte que coûte en Espagne ; mais, là même, il lui fallait compter avec les Fueros des divers royaumes, sous peine de provoquer d'interminables insurrections. Ce fut alors, — en 1524, on le verra plus loin, — qu'il imagina de placer les mores et les morisques (c'est-à-dire, les musulmans convertis au christianisme) sous la surveillance de l'Inquisition, dont la juridiction proclamée religieuse était au dessus des lois et des fueros eux-mêmes.

¹ *Vie de saint Ignace*, fondateur de la C^{ie} de Jésus, par le P. Bouhours (1679). *Ignace de Loyola*, par le P. Bartoli.

fendre l'infidèle si sa mule, à laquelle il a rendu la main, s'engage à sa suite, ou à livrer le Sarrazin à la vengeance céleste si elle choisit l'autre direction. La route suivie par le More était large comme la voie de la perdition, la seconde étroite et difficile ; ce fut celle-ci que la mule prit sans hésiter : Dieu se prononçait en faveur du mécréant..... l'incident, néanmoins, devait laisser des traces dans l'esprit d'Ignace.....

III

Au témoignage des Jésuites, le séjour de leur fondateur à Montserrat fut fort court. Confondu dans la foule des mendiants et des pèlerins, il employa « trois jours entiers à faire une belle confession » à l'un des moines ; puis « se souvenant de la veillée des armes que fit Amadis avant d'être armé chevalier »¹, il voulut en paladin du Christ passer la nuit du 24 au 25 mars 1522 dans la chapelle de la Vierge, et suspendre à son autel son épée et sa dague. Toutefois, craignant d'être reconnu par les gens de Navarre et de Biscaye que la fête de l'Annonciation faisait affluer à Montserrat, il quitta l'abbaye avant jour, et la même crainte, dit Ribadeneira,

¹ *Vie de saint Ignace*, fondateur de la C^{ie} de Jésus, par le P. Bouhours (1679). *Ignace de Loyola*, par le P. Bartoli.

l'empêchant de suivre la grande route de Barcelone, il se retira à Manrèze, petite ville fort proche ¹, et y prit son logement à l'hôpital, où logeaient d'ordinaire les pèlerins de Montserrat, afin d'y vaquer à la prière, à la pénitence et au service des malades.

Si Montserrat tient peu de place, — et pour cause sans doute, — dans les annales de la Compagnie de Jésus, Manrèze, en revanche, y occupe le premier rang. Sans parler de la fameuse grotte, la *santa cueva*, et du séjour plus ou moins problématique qu'y fit Ignace ², il est

¹ Montserrat est à 40 kilomètres nord-ouest de Barcelone, et Manrèze, situé dans la même direction en obliquant vers le nord, est à 47 kilomètres de la même ville. D'après quelques historiens, la peste qui avait fait fermer le port de Barcelone d'où Ignace espérait s'embarquer pour la Palestine, aurait été la véritable cause de sa retraite à Manrèze, et de la prolongation de son séjour en cette ville. Cette version est plus vraisemblable que celle de Ribadeneira, qui veut qu'Ignace, ait fui Barcelone et la grande route dans la crainte d'être reconnu des pèlerins de Montserrat. et qui ne l'en montre pas moins allant loger à Manrèze dans l'hospice destiné à ces mêmes pèlerins, auxquels il prétend se dérober. Je crois toutefois qu'il faut ajouter, pour expliquer le choix de Manrèze, le désir que ressentait Ignace de ne pas s'éloigner immédiatement de Montserrat, et surtout de D. Chanones, aux conseils duquel il continua de référer pendant les dix mois de son séjour à Manrèze,

² Dans son récent opusculé : *Le Montserrat et Manrèze* (Dijon 1896) le P. Mabilie rapporte que, le jour même de son arrivée à Manrèze, Ignace étant en prières dans le sanctuaire de N. D. de la Guia, situé près du pont qui donne accès dans la ville, « la Vierge lui apparut et lui indiqua, en face de sa chapelle, la *Cueva* ou grotte où N. S. désirait qu'il se retirât ». En même temps, il entendit, « une voix très douce lui dire : *Marchate Ignacio y cumple tu destino.* » Depuis lors, ajoute le Jésuite, « la statue

aujourd'hui bien difficile de faire exactement la part de la légende et de l'histoire dans des récits où l'imagination espagnole semble s'être donné libre carrière. Le surnaturel, voire le merveilleux, coule ici à pleins bords : visions, extases, prophéties, révélations, apparitions célestes ou diaboliques, on dirait d'une gageure, et qu'il y va de l'honneur de la Compagnie, que son fondateur ait surpassé sur ce point tous les autres saints. Malheureusement, les preuves, sur lesquelles il faudrait appuyer des faits aussi extraordinaires, font à peu près complètement défaut ; Ignace, de l'aveu même de ses plus dévots historiens, ne s'étant « *jamaïs* »

/

de la Vierge se plaçait toujours dans sa chapelle de manière à faire face à la grotte d'Ignace. » Le R. Père oublie seulement de donner les preuves sur lesquelles il appuie ce surcroît de miracles inconnus aux premiers biographes de Loyola. En réalité, et de l'aveu même de Bartoli qui s'efforce cependant de grossir l'épisode de la grotte, Ignace, pendant toute la durée de son séjour à Manrèze — c'est-à-dire pendant plus de dix mois — habita tour à tour l'hospice de Sainte-Lucie, situé hors de l'enceinte de la ville, et le couvent des Dominicains bâti dans l'intérieur des murs. Quant à la fameuse grotte il ne la chercha qu'après avoir constaté qu'il ne pouvait se livrer sans témoins, dans son hôpital, à la pénitence et à la prière et il mit quelque temps d'ailleurs à la décourir, car « elle était, — dit encore Bartoli, — peu connue et encore moins visitée par les gens du pays, bien que située à 600 pas de Manrèze, et dans un site ravissant que l'on appelait *la vallée du Paradis*. » Ce fut sa solitude qui plut au chevalier du Christ, sans cesse poursuivi du souvenir d'Amadis, et désireux d'imiter sa pénitence à la Roche-Pauvre ; mais s'il s'y retira à certains jours et à certaines heures, avec la permission de son confesseur le Prieur des Dominicains le P. Guillaume de Pellaros, il n'y fixa pas sa demeure.

expliqué « avec personne » touchant son séjour à Manrèze « et les secrets divins qui lui furent alors révélés » ; et d'autre part, aucun de ses premiers compagnons, pas même Lainez, à l'affirmation duquel on en réfère sans cesse, n'ayant connu Ignace à cette époque de sa vie. Comment donc, et par quelle révélation nouvelle, ont-ils été initiés à des faits antérieurs de dix ans à leur première rencontre, et que « l'humilité de Loyola » ne lui a jamais permis de leur confier ? Ah ! sans doute, il reste la notoriété publique, les renseignements fournis par les témoins accidentels et fortuits des visions d'Ignace ; mais que disent-ils au juste ? La notoriété publique n'atteste rien autre chose que le souvenir « fort édifiant » laissé par le « saint » à Manrèze, l'enthousiasme ou l'étonnement qu'excitaient son genre de vie et sa dévotion extraordinaires ; et, quant aux témoins, il est vraiment fâcheux qu'à part « une fille dévote que tout le pays vénérât sous le nom de la béate de Manrèze », à part « une femme de sens et de piété nommée Agnès » et « un bourgeois fort honnête homme qui s'appelait Amigante », lesquels « racontaient », il est vrai, des merveilles d'Ignace, les Jésuites n'allèguent jamais que l'autorité de « personnes dignes de foi », ce qui est vraiment trop commode. Ils avaient cependant sous la main des témoins non suspects, doctes en la matière, et les seuls peut-être vraiment renseignés, les Bénédictins de Montserrat, qui furent les premiers directeurs d'Ignace, et les Dominicains de Manrèze, avec lesquels « il conférait aussi de son inté-

ricur » ; comment et pourquoi leurs dépositions ne figurent-elles jamais dans les diverses histoires écrites par les Jésuites ?...

Et cependant, avec quel luxe de détails, quelle précision dans les faits, les écrivains de la Compagnie relatent ces visions dont ils ne savent « rien » ! Avec quelle prolixité ils en parlent tous !... « Un jour qu'Ignace était en prières *sur les marches extérieures* de l'église des Dominicains, il vit *dans une lumière admirable* tout le plan de la création », et « pénétra profondément *toute* la sagesse du Créateur ». Un autre jour, dans la même église, « Dieu découvrit à son serviteur *les secrets de l'essence divine* et les opérations intimes des trois personnes entre elles ». Cette « vision de la Trinité, *purement intellectuelle* », assure gravement Bartoli, qui vient justement de nous expliquer qu'elle se présentait « sous une forme sensible », devait lui devenir « comme habituelle ». Elle fut si nette et si vive que, « bien qu'Ignace n'eût jamais étudié, il écrivit sur ce sujet un traité excellent¹ de plus de quatre-vingts feuillets », lequel « s'est malheureusement perdu ». Enfin, et pour abrégé, — car j'en passe et des meilleurs, — « les torrents de lumière dont il était sans cesse inondé » sur « les mystères de la foi, les vérités de la philosophie naturelle »,

¹ *Un traité excellent !* qui donc l'a vu pour le déclarer tel ? Pas même « *nos premiers pères* », qu'on ne manquerait pas d'alléguer s'ils pouvaient être mis en cause. Qui ? le bourgeois Amigante ? Agnès ? ou la béate de Manrèze ? En vérité, ces « 80 feuillets » ont tout l'air d'avoir été perdus avant d'être écrits.

et sur « toutes sortes d'objets très subtils et très relevés », laissaient chez lui « une impression si forte et si durable » « que, disait-il, les divines Écritures pourraient se perdre en entier sans qu'il y eût pour lui rien de perdu. »

En vérité, j'espère pour l'honneur d'Ignace qu'il n'a jamais tenu un tel propos ; ou, — s'il a dit ce qu'on lui prête, — qu'il était encore trop ignorant pour en saisir la portée ; mais alors peut-être ses admirateurs eussent-ils fait plus sagement de ne pas le rapporter. Quoi qu'il en soit, « la plus considérable des faveurs qu'il reçut à Manrèze », celle que, selon Bartoli, « on peut véritablement qualifier d'unique », et que, selon Bouhours, on serait tenté de révoquer en doute si elle n'était attestée par « des gens dignes de foi », fut « un ravissement qui dura *huit jours*, et pendant lequel toutes ses facultés demeurèrent suspendues ». « Du samedi soir à l'heure de complies jusqu'au samedi suivant à la même heure, Ignace parut comme mort », si bien que « l'on balançait s'il ne fallait pas l'ensevelir », lorsque « quelqu'un objecta, fort à propos, que le cœur lui battait encore ». Le « saint » sortit de cette longue extase comme d'un doux sommeil, et dit d'une voix tendre et dévote : *Ay ! Jésus !* ce qui « en signifiait long », assure Bartoli ; mais ce fut tout ce qu'on put en tirer ; car, même pour ses plus chers disciples, « le serviteur de Dieu garda sur ce sujet le silence le plus profond » ¹. « Néanmoins, con-

¹ Le silence d'Ignace n'a-t-il pas un autre motif que celui allégué par les Jésuites et « la vision qui dura huit jours » ne serait-elle

clut encore Bartoli, nos premiers Pères ont toujours cru, et c'était parmi eux une tradition constante, que Dieu lui avait révélé la mission à laquelle il le destinait, et qu'il lui avait montré les principaux traits de l'Ordre dont il lui réservait d'être le Père et le fondateur. »

A Dieu ne plaise que je suspecte ici la bonne foi de *nos premiers pères* ! Mais en fait de critique historique¹, on pourrait se montrer plus exigeant. S'il en faut croire encore certains Jésuites, ce serait au sortir de cette « longue extase » qu'Ignace aurait écrit les Exercices spirituels sous la dictée de Dieu même ; d'autres tiennent néanmoins qu'il les écrivit dans la

pas une simple crise de catalepsie ? Les détails précis que fournissent « les témoins », en dehors des suppositions qui les accompagnent, semblent assez caractéristiques : rigidité absolue des membres et du tronc qui persiste « du samedi à l'heure de vêpres jusqu'au samedi suivant à la même heure » ; suspension, au moins apparente, « de toutes les facultés en sorte qu'Ignace paraît comme mort », et qu'on ne se détourne de l'ensevelir « qu'en percevant au cœur un battement à peine sensible » ; réveil « comme d'un sommeil » etc., etc..... Une telle crise est ici d'autant plus vraisemblable que Loyola, déjà affaibli par la maladie, s'était imposé depuis sa conversion des pénitences, des jeûnes et des veilles, que lui-même qualifiera plus tard d'exagérés, et dont les résultats ne tardèrent pas à se faire sentir sous la forme de troubles nerveux et cérébraux. Telle par exemple la tentation, ou plus exactement peut-être la tentative de suicide rapportée par Bartoli et les autres historiens et dont le P. de Pellaros le guérit « en l'obligeant à prendre ses repas comme tout le monde sous peine de se voir refuser l'absolution. » (Bolland. Acta, tom. VII Julii, p. 663, édit. vet.)

¹ La chambre qu'occupait Ignace à l'hospice de Manrèze fut transformée en chapelle en 1625. Les Jésuites y placèrent, avec la

fameuse grotte et sous la dictée de la Vierge Marie. La variante n'indique pas une grande sûreté d'informa-

statue de leur fondateur, l'inscription suivante dont je donne ici la traduction en regard du texte espagnol :

S. Ignacio
Orando en esta capilla
Quedo arrebatado
Cayo el cuerpo en el suelo
Sobre los mismos ladrillos
Que oy se ven y adoran
Subio el espiritu al cielo
Y vio la gran religion
Que havia de fundar
Baxo el nombre de Jesus
Su blason, fin, instituto
Su propagacion en los dos mun-
dos
Sus empresas, conquistas, y
victorias
Sus letras, santidad y martirios

Ocho dias duro la vision
Lugar memorable
Por el rapto de S. Ignacio

Y por la revelacion
De la Compania
De Jesus

S. Ignace
En priant dans cette chapelle
Fut ravi en extase
Il tomba le corps sur le sol
Sur les mêmes dalles
Qu'on voit et vénère aujourd'hui.
Il monta en esprit au ciel
Et vit la grande religion
Qu'il devait fonder
Sous le nom de Jésus.
Son blason, sa fin, son institut,
Sa propagation dans les deux
mondes,
Ses entreprises, ses conquêtes,
ses victoires,
Sa culture littéraire, sa sainteté,
ses martyres,
La vision dura huit jours.
Lieu mémorable
A cause du ravissement de
S. Ignace
Et à cause de la révélation
De la Compagnie
De Jésus.

Devant une telle énumération on serait tenté de s'écrier : Quand aura-t-il tout vu ? Mais lorsqu'on se souvient qu'il s'agit ici d'une vision, ou d'un fait, dont « Ignace ne parla jamais même à ses plus chers disciples » et sur lequel leurs renseignements se bornèrent à cette exclamation : *Ay Jésus !* poussée par Ignace en reprenant connaissance, on se demande quelle étrange conception les Jésuites se font de la gloire de leur fondateur pour la croire intéressée à imaginer de pareils détails. Le P. Mabile trouve cela

tions, mais elle a pour but de nous pénétrer du surnaturel qui émane d'Ignace et de ses écrits ¹.

Cette origine céleste et toute merveilleuse du fameux livre d'Ignace est un des points qui tiennent le plus au cœur de la Compagnie. Les *Exercices* ne sont pas en effet, pour elle, un livre où son fondateur a condensé sa science et sa doctrine ; ils sont *le livre* par excellence, avec lequel, pour reprendre le mot prêté à Ignace, rien ne serait perdu quand bien même les Écritures viendraient à se perdre. « Ils ont fait autant de saints qu'ils ont eu de lecteurs », écrit sans sourciller le P. Jouvency. « Avant eux, dit le P. Bouhours, il n'y avait *certainement* point de méthode sûre pour la réformation des mœurs. »

tout simple, et, après avoir déclaré qu'ils les ont su « *par induction* », il conclut quelques lignes plus loin : « c'est plus qu'il n'en faut pour satisfaire un critique même exigeant » ! (*Le Montserrat et Manrèze*, p. 28).

¹ Il est à remarquer que les historiens Jésuites, lesquels s'accordent entre eux quant aux thèses qu'ils soutiennent, se contredisent fréquemment, au contraire, sur le terrain des faits que chacun rapporte à sa guise tout en prétendant puiser aux mêmes sources que ses devanciers et les reproduire fidèlement. L'inconscience spéciale qu'ils apportent dans leur procédé va si loin sur ce point que non seulement ils se contredisent l'un l'autre, mais encore ils se contredisent eux-mêmes à quelques pages, voire à quelques lignes de distance. Au fond le Jésuite est un controversiste par tempérament mais un controversiste doublé d'un rhéteur : le but le mène et certains scrupules d'exactitude sont pour lui lettre morte. « Que j'entre au paradis par la petite porte ou par la grande, il ne m'en chaut guère, disait un orateur de la Compagnie, pourvu que j'entre. » En histoire il ne chaut guère au Jésuite d'entrer par la petite porte ou par la grande, pourvu qu'il entre.

Le P. Bartoli affirme gravement que S. Charles Borromée « bornait sa bibliothèque à ce livre qui suffit à tout », et nous montre les docteurs les plus renommés, « les Pères du Concile de Trente », s'empressant à l'envi de proclamer qu'avant de faire les Exercices « ils étaient de grands ignorants, car ils ne possédaient rien des seules connaissances véritables, celles des vérités éternelles ! » « On les entendait, s'écrie le P. Miron, déclarer hautement qu'après tant d'années passées dans les livres et dans les écoles, c'était seulement par les *Exercices* qu'ils commençaient à être théologiens et à comprendre la véritable sagesse. »

Que le lecteur me pardonne d'insister sur l'état d'âme que nous révèle un tel lyrisme : jamais, que je sache, les Jésuites n'ont parlé ainsi de la Bible, voire de l'Évangile lui-même... Il est vrai que l'Évangile n'a point fait autant de saints qu'il a eu de lecteurs, et qu'il ne contient pas une méthode sûre pour la réformation des mœurs !... Tels qu'ils sont d'ailleurs, je reconnais que les *Exercices spirituels* constituent une méthode d'entraînement d'une singulière puissance, et qu'ils ont contribué dans une large mesure à l'extension du règne de la Compagnie. « Ils ne sont pas notre institut, écrit le P. de Ravignan, mais ils en sont l'âme et comme la source. Ils ont créé la société, et ils la maintiennent. » Et Bartoli : « C'est par les Exercices que la Compagnie entretient sa vie et son esprit ; et si, quelque jour, cet esprit venait à s'affaiblir, c'est par les Exercices seuls qu'elle pourrait le raviver. »

Ame, source, vie, esprit de la Compagnie, on conçoit dès lors quel intérêt capital s'attache pour nous à ce livre ; à quel titre il nous importe de le bien connaître, et, pour le bien connaître, d'en approfondir d'abord l'origine.

IV

Les Jésuites prouvent l'authenticité des visions de Manrèze par le livre des *Exercices*, et celle du livre lui-même par les visions de Manrèze. Sans relever ce qu'il y a de vicieux dans un tel cercle, je suis prêt à leur concéder qu'un converti de la veille, dont l'éducation classique s'était faite dans l'*Amadis des Gaules*, et l'éducation religieuse dans la *Fleur des Saints*, était par lui-même « incapable de composer les *Exercices spirituels* ». Mais avant d'en conclure avec eux qu'il les a écrits « en vertu de lumières surnaturelles et infuses », et « sous la dictée d'une intelligence bien supérieure à celle de l'homme », je crois nécessaire de résoudre les deux questions suivantes :

1^o Ignace n'eut-il vraiment à Manrèze d'autre maître que Dieu, d'autres enseignements que ceux qui lui vinrent du ciel ? 2^o Est-ce bien à Manrèze qu'il écrivit les *Exercices* ? J'ai rapporté fidèlement la version des Jésuites : il me reste à recueillir celle de leurs adversaires, et sous ce nom, qu'on le remarque bien, je

n'entends pas désigner spécialement leurs ennemis, mais tout homme dont les opinions ou les traditions ne sont pas les leurs. Parmi ces derniers viennent en première ligne les Bénédictins de Montserrat. Ils avaient été les initiateurs d'Ignace, dont ils ont constamment loué la piété et la vertu ; c'était donc à leur témoignage que l'on devait en appeler pour éclaircir cette première période de la vie du fondateur, sur laquelle la Compagnie elle-même ne possédait que des renseignements incomplets. Les Jésuites ne l'ont point fait, et j'en donnerai simplement la raison : Ils n'ont pas interrogé les Bénédictins, parce qu'ils ne voulaient pas que ceux-ci répondissent. Ils étaient en train de fonder la légende d'Ignace ; et cette légende, telle qu'ils la concevaient, s'évanouissait en partie devant l'explication très simple et très rationnelle qu'apportaient les Pères de Montserrat. Cette explication n'infirmait en rien la sainteté d'Ignace ; — je suis même d'avis qu'elle nous le montre plus saint en le faisant apparaître plus vrai ; — mais elle nous le montre un saint *comme les autres*, qui commence par être disciple avant d'être maître ; un saint qui s'instruit au jour le jour des vérités qu'il a jusque-là ignorées, mangeant à la sueur de son front le pain de la science religieuse, en attendant qu'il reconnaisse la nécessité de rompre celui de la science profane ; recevant de Dieu des grâces d'autant plus grandes qu'il en garde mieux le secret ; mêlant encore, — car ce saint est homme et, qui plus est, ignorant, — des singularités à sa dévotion, rêvant d'imiter à la fois Amadis et

Abraham, François d'Assise et Sid Aboce Median, dépassant la mesure, — il le reconnaîtra plus tard, — dans son zèle de nouveau converti. Or, c'est à ce saint-là que la Compagnie croyait devoir substituer *Ad Majorem Dei Gloriam*, le pédant inspiré dont Bartoli fixera officiellement les traits.

Un instant l'on put croire qu'ils auraient joué *la précaution inutile*. Ils s'étaient gardés non seulement d'interroger les Bénédictins, mais encore de les nommer dans leurs premières vies d'Ignace ; et voilà que les Bénédictins parlaient d'eux-mêmes, qu'ils citaient Dom Cisneros et Dom Chanones, et, persillant doucement Ribadeneira, établissaient avec autant de calme que de fermeté la tradition très assurée des Pères de Montserrat et de « tout l'ordre de Saint-Benoît ». Que disait cette tradition ?

Après avoir rappelé que Garcia de Cisneros, abbé de Montserrat, avait composé divers livres de dévotion, entre autres, — et c'était son œuvre maîtresse, — les *Exercices spirituels*, *Exercitatorium spirituale*¹, im-

¹ Le texte castillan, — celui qu'Ignace eut dans les mains et qu'il emporta à Manrèze, — est le texte original ; il fut imprimé, dit la tradition de Montserrat, *pour l'usage des pèlerins*, les moines recourant plus volontiers au texte latin. Les deux éditions de 1500 se trouvent à la bibliothèque de Barcelone (*Provincial universitaria*) parmi les « incunables espagnols ». Je ne donne ici la description que du seul volume castillan qui nous intéresse plus directement. C'est un volume de 268 pages imprimé en caractères gothiques. Le folio I (frontispice) porte simplement en lettres majuscules et au-dessus des armes de l'abbaye : *Exercita-*

primés à Montserrat en castillan et en latin en l'année 1500, l'auteur des *Chroniques générales de l'Ordre de Saint-Benoît*, Dom Yopez¹, ajoute : « Suivant la

torio de la vida spiritual ; au revers, une gravure du Christ couronné d'épines, et ce verset des psaumes : *Zelus domus tuæ comedit me* ; enfin, et au verso du folio 267, se lit la mention suivante : « Il « presente tractado fue copilado y imprimido en el monasterio de « nuestra sèñora la Virgen de Montserrat, en el ano del nascie- « miento del Sènor de mil y quinientos a XIII de novembre. Deo « Gratias. Amen. »

C'est d'après un exemplaire castillan offert aux Bénédictins de Saint-Maur par l'archevêque de Toulouse, M. de Montclar, que D. Thévert a fait en 1655 une traduction française in-12, qui se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque nationale. Quant à la traduction latine, imprimée à Montserrat en même temps que le texte original, elle a pour auteur D. Hernando de Torquemada, disciple de Cisneros, qui la fit sous ses yeux. Les deux éditions de 1500 se trouvent encore à la bibliothèque de l'abbaye de Montserrat : mais le 1^{er} feuillet manque à l'exemplaire castillan. Bien que le texte latin ait été réimprimé il y a quarante ans par les soins des Bénédictins (Ratisbonne, 1850, in-12), il est encore aujourd'hui presque aussi introuvable que le texte espagnol ou le texte français. C'est sans doute cette disparition assez inexplicable d'ailleurs, et qui s'est étendue à presque toutes les bibliothèques privées ou publiques, qui a fait accuser les Jésuites d'avoir détruit ou fait détruire les *Exercices de Cisneros* « partout où ils l'ont pu, afin de nier plus facilement le plagiat. »

¹ D. Antonio de Yopez (1536-1621), auteur des *Chroniques générales de l'Ordre de Saint-Benoît*, et que son mérite seul, — reconnaît le Jésuite Feller, — fit nommer Général de sa Congrégation, fut le premier à signaler, avec une grande modération dans les termes et dans le fond, les emprunts faits à Cisneros par Loyola. Quelques années plus tard, un autre Bénédictin, D. Constantin Cajetan, abbé de Sainte-Barante de la Congrégation du Mont-Cassin, reprit, en l'aggravant, la thèse de Yopez. Son livre, publié à Venise en 1541 sous ce titre. *De l'instruction religieuse de S. Ignace*

« tradition de tous les religieux de Montserrat, le
 « P. Jean Chanones communiqua à Ignace, son fils en
 « J.-C., les Exercices du P. Garcia de Cisneros que
 « l'on pratiquait au Montserrat, lesquels le P. Ignace
 « porta allant à Manrèze..... et étant rempli de ferveur,
 « communiqua à plusieurs, jusqu'à ce qu'étant devenu
 « homme parfait et bien versé en toute science, *il re-*
 « *trancha, altéra et ajouta quelque chose au livre du*
 « *P. Cisneros pour en former ses Exercices, confor-*
 « *mément à son Institut.* En quoi, — ajoute D. Yopez;
 « auquel on ne reprochera pas de se montrer agressif,
 « — il ne faut point s'imaginer quelque diminution de
 « la gloire du P. Ignace ; car tout ainsi que S. Thomas
 « n'a rien perdu de son crédit pour s'être servi à com-
 « poser sa *Somme* de celle de son maître Alexandre de
 « Halès ; de même, les Exercices du P. Ignace seront
 « toujours grandement estimés, encore qu'au commen-

par lès P. P. Bénédictins, et du Livre des Exercices en grande partie emprunté (magna ex parte desumpto) à l'Exercitatoire du Vén. Serviteur de Dieu, Garcia de Cisneros », eut un retentissement plus considérable que la révélation de D. Yopez faite incidemment au courant de l'histoire de Montserrat. D'ailleurs, et par les conséquences vraisemblablement exagérées qu'il tirait d'un fait indéniable, il prêtait le flanc à la critique ; aussi les Jésuites menèrent grand bruit contre lui ; mais malgré le désaveu qu'ils arrachèrent à la Congrégation du Mont-Cassin, désaveu qui, lorsqu'on en pèse les termes, ne prouve rien, — sinon la peur qu'inspiraient aux autres religieux l'inimitié de la Compagnie et son influence en cour de Rome, — l'accusation était tombée, sinon dans le domaine du public, au moins dans celui des érudits, et les adversaires des Jésuites la ressuscitèrent plus d'une fois.

« cement de sa conversion il en ait appris le dessein au monastère de Montserrat ¹. »

Il y avait bien entré Thomas et Ignace cette différence capitale que le premier avait toujours fait honneur à son maître de son enseignement..... Mais D. Yopez eut le bon goût de ne point l'indiquer. On ne lui sut pas autrement gré de sa courtoisie, non que les Jésuites l'aient attaqué de son vivant; sauf une lettre de Ribadeneira, — lettre ou réponse qui ne répond guère, mais qui permet de dire qu'on a répondu, — ils jugèrent plus prudent de ne pas provoquer à la riposte un homme si bien armé. D'ailleurs, le mieux n'était-il pas de faire le silence sur une révélation que peu de lecteurs iraient chercher dans les in-4° bénédictins où elle était déposée? Yopez mort, on s'appliqua à traiter son récit de « fable » au fur et à mesure que D. Cajetan, Phéliepeaux, Drouet, Chaudon, Peyron ², et d'autres

¹ *Chroniques générales de l'Ordre de Saint-Benoît*; Toul, 1649, Tome IV, p. 357 à 359.

² Peyron ajoute au récit de ses devanciers les détails suivants, dont je lui laisse d'ailleurs toute la responsabilité: « Les Jésuites, » dit-il, n'ignoraient pas l'origine des *Exercices* par leur fondateur, « puisqu'ils ne mettaient entre les mains de leurs novices que les » « gloses ou commentaires de Pinamonti, de Segneri, et autres » « membres de leur Compagnie; et que peu à peu on a vu dispa- » « raitre des bibliothèques les exemplaires de Cisneros et ceux » « écrits par Ignace. Le savant Navarro ayant fait réimprimer » « l'ouvrage de Cisneros dans Salamanque en 1712, les Jésuites » « eurent assez de crédit pour faire enlever de chez l'éditeur toute » « l'édition, et pour se venger de Navarro, ils eurent l'art de le » « noircir à la Cour et de lui faire perdre un évêché dû à son rare » « mérite, et qui lui était promis. » (*Essais sur l'Espagne. Voyage* fait en 1778 et 1779; Tome I, p. 33, 34 et 35; Genève 1780.)

encore le « ressuscitaient ». « Fable », « ineptie », c'est encore ainsi que le qualifie le P. Sommervogel dans sa nouvelle *Bibliothèque des Jésuites*. Il est vrai qu'il trouve la lettre de Ribadeneira « fort bien raisonnée », et qu'il nous affirme qu'elle « convainquit D. Yopez sur tous les points, si ce n'est sur le temps de la composition » ¹.

¹ Il faut, je l'avoue, l'optimisme d'un Jésuite en tout ce qui concerne sa Compagnie, pour apprécier ainsi les pièces que je tiens à mettre sous les yeux des lecteurs. En réalité, Ribadeneira, qui s'était bien gardé de nommer D. Cisneros et D. Chanones dans sa Vie de N. B. P. Ignace, y paraît en posture assez embarrassée ; mais surtout je serais curieux de savoir comment le P. Sommervogel, qui est assurément un galant homme, s'explique lui-même que Ribadeneira, lequel avait vécu 15 ans dans l'intimité de Loyola, puisse soutenir sérieusement le miracle d'Ignace écrivant en latin, — langue qu'il ignore encore, — le livre des *Exercices*, alors que tous les manuscrits du saint sont espagnols, et qu'en ce qui concerne en particulier les *Exercices*, Ignace avait dû les faire mettre en latin par le P. Frusius, afin de les présenter à Paul III ? Comment s'explique-t-il surtout que Lainez et les autres, qui contrôlèrent le livre de Ribadeneira et en attestèrent solennellement l'exactitude, aient aussi garanti une assertion dont ils connaissaient mieux que personne la fausseté ?... Mais je laisse la parole à Ribadeneira :

«.....Mon sentiment, — écrit-il au sujet de la découverte de « Yopez — est en premier lieu qu'il *est bien probable* que N. B. « Père prit connaissance à Montserrat du livre ou Exercitatoire de « D. G. de Cisneros, et qu'il s'en servait au commencement pour « l'adresse de son oraison, et même fut instruit en certains points « par iceluy. D'où vient qu'il intitula l'œuvre qu'il composa : « *Exercices spirituels*, empruntant le nom de D. Garcie. Je ré-
« ponds, en second lieu, que le livre de N. B. Père est bien autre
« que celui de D. Garcie : car, bien qu'il traite le même sujet,
« toutefois les conceptions sont bien diverses, n'étant nullement

Le Bénédictin soutient, en effet, qu'Ignace n'écrivit pas les *Exercices* à Manrèze, mais seulement après avoir

« parlé dans le livre de D. Garcie des choses les plus essentielles
 « du livre des Exercices de N. B. Père, comme de l'examen parti-
 « culier.... tellement qu'il n'y a pas de doute que ces deux livres
 « sont divers (Yepez n'avait pas dit le contraire), et que le second
 « n'a pas été pris du premier. — Quant à ce que D. Yepez met en
 « avant, que N. B. Père n'avait pu composer ce livre, étant igno-
 « rant des sciences *et du latin*, je réponds que quand Dieu enseigne
 « et *illumine* une personne, elle n'a pas besoin ni d'études ni de
 « doctrine, comme il arriva à l'égard de N. B. Père, lequel dicta
 « les *Exercices* (à qui donc?) *non par l'art et l'étude* et par la
 « science des livres, mais enseigné de Dieu et expérimenté en soi-
 « même. Car, bien qu'en ces premiers commencements il ne sût
 « pas comme Dieu voulait disposer de lui, N. S., qui l'avait choisi
 « pour fondateur de la Compagnie, lui présenta une belle com-
 « modité d'assembler une société, et de faire fructifier ses enfants
 « en l'Eglise. Et certes, bien que N. B. Père eût beaucoup étudié
 « et recueilli ses Exercices des autres livres (et plus haut, il ne
 « les a point écrits par la science des livres ni par l'étude!), toute-
 « fois, il n'était pas possible, humainement parlant, que des con-
 « ceptions tirées des écoles et puisées dans des livres, bien que
 « dévots et spirituels, s'en fussent suivis des changements de vie
 « et réformations, si Dieu, par sa grâce spéciale, ne se fût com-
 « munié à lui pour cet effet.... Et tel a été l'avis de nos pre-
 « miers Pères.... lesquels n'ont jamais soupçonné autre chose....
 « Néanmoins, nous qui sommes de la Compagnie nous avons à
 « remercier N. S. de ce que N. B. Père fit rencontre d'un si brave
 « confesseur et se servit d'un livre si bon et si pieux ». De Madrid,
 18 avril 1607 ; Pierre Ribadeneira.

Dom Yepez ne dit pas s'il trouva cette lettre « bien raisonnée » : mais bien que le P. Sommervogel le déclare « convaincu », son ton n'est pas précisément celui d'un homme qui se rend. Après avoir constaté qu'il est d'accord avec Ribadeneira sur plusieurs points — ceux que le Jésuite lui concède, — il reprend une à une ses assertions et les appuie sur bonnes preuves. « Ribadeneira,

étudié de longues années le latin et la théologie ; jusque-là il se servait pour lui-même et pour ses disciples du livre de Cisneros. Une lettre d'Ignace, datée de Venise 1536, — treize ans après son départ de Manrèze, — donne un grand poids à cette opinion. Le saint s'y exprime en des termes qui seraient inexplicables s'il s'agissait de son propre livre, mais que tout justifie du moment que l'éloge s'adresse au livre d'un autre. « Les Exercices, écrit-il à un prêtre portugais, sont tout ce que je puis concevoir, sentir, comprendre de meilleur en cette vie, soit pour l'avancement que l'homme en peut tirer pour lui-même, soit pour les fruits, les secours, les avantages spirituels qu'il en peut tirer pour les autres ¹. » Les arguments de D. Yopez

« conclut-il, *se joue des miracles*, faisant lire à Ignace les Saintes « Lettres en espagnol et composer élégamment en latin ; mais « accordons-lui que ce saint personnage *apprit* le latin miraculeusement, afin de lui faire composer son livre à Manrèze, « comment est-ce qu'après tant de lumières, de sciences, de théologie et *de latin*, il le réduit, à son retour de Terre sainte à « Barcelone, aux premières règles de la grammaire ? S'il savait « déjà du latin et de la théologie, comment est-ce qu'il l'apprend « de nouveau ? S'il ne le savait pas, comment est-ce qu'il compose un livre qui, outre le latin, demande l'intelligence de la « Sainte-Écriture, de la théologie et de la doctrine ?... Disons plutôt, pour sortir de ces contradictions, que suivant la tradition « très assurée de Montserrat... etc. » (*Chroniques générales de l'Ordre de Saint-Benoît*, T. IV, p. 357-359.)

¹ *Lettres de S. Ignace* ; traduction du P. Marcel Bouix, S. J., p. 50. Lettre du 16 novembre, Venise, 1536... Bien que cette lettre semble confirmer absolument la thèse de D. Yopez, il me paraît probable, pour plusieurs raisons que j'aurai lieu d'énumérer plus

étaient d'ailleurs si serrés que, tout en affectant de n'en tenir aucun compte, les historiens de Loyola modifièrent quelque peu leur version, laquelle consiste aujourd'hui à soutenir qu'Ignace écrivit les *Exercices* à Manrèze, d'après le plan de la vision et par l'inspiration directe de Dieu ; mais à concéder en même temps que pendant les vingt-cinq années suivantes, — c'est-à-dire jusqu'en 1548, époque où ils furent présentés à Paul III, — le saint « les corrigea, les augmenta sans cesse, les mettant peu à peu au point de perfection où nous les voyons à présent »¹. Cette version, dont la seconde partie est sans doute exacte, a bien pour conséquence d'infirmar « la révélation divine », de nous montrer Ignace corrigeant et augmentant le texte « dicté par Dieu même » ; mais n'y regardons pas de trop près ; aussi bien, tant qu'on ne prendra pas le parti de nous

loin, qu'Ignace, tout en se servant des Exercices de Cisneros, eut, dès Manrèze, une méthode d'application particulière, méthode dont la singularité modifia profondément pour ses disciples celle de Montserrat.

¹ Bartoli, T. I, p. 111. « Cette observation, continue-t-il, dissipe « toutes les difficultés qu'on pourrait soulever en voyant un « homme sans études, et presque sans expérience dans la conduite « des âmes, composer un si admirable livre. » Je n'en disconviens pas ; mais alors pourquoi nous affirmer à la page précédente, « qu'Ignace l'ayant écrit alors qu'il était ignorant et sans lettres, il faut bien confesser que ses connaissances et ses lumières ont été surnaturelles et infuses » ? A qui faut-il croire ? au Bartoli de la page 110, ou à celui de la page 111 ? et par quelle infatuation ni lui ni ses traducteurs ne s'aperçoivent-ils pas qu'il soutient tour à tour le blanc et le noir ?

dire bonnement la vérité, la vérité toute nue, il faut se résoudre à plus d'une contradiction.

Cette vérité, les Bénédictins nous la donnent-ils tout entière? Évidemment, ils nous disent, eux, tout ce qu'ils savent; mais savent-ils tout? L'intérêt passionné que les Jésuites ont mis, — et qu'ils mettent encore, — à nier des emprunts dont il leur suffisait de convenir pour terminer toute controverse, s'explique-t-il, peut-il du moins s'expliquer suffisamment par une fausse conception de la gloire de leur fondateur? gloire qu'ils ont cru intéressée à ce qu'Ignace eût en même temps « tout puisé en lui-même, et tout appris à l'école de Dieu? » Je ne le crois pas.

Au fond, — et ils étaient trop intelligents pour ne pas le comprendre, — la gloire d'Ignace n'aurait rien perdu à la sincérité de ses disciples. Et quelle apparence d'ailleurs que ceux-ci eussent voulu la fonder sur une telle dissimulation, s'ils n'y eussent été en quelque sorte acculés malgré eux, par un intérêt supérieur et capital, l'intérêt de la Compagnie elle-même?

En déclarant les *Exercices spirituels* un livre inspiré, les Jésuites le plaçaient au-dessus et en dehors de toute discussion. Sans doute, l'Église catholique, qui a refusé de se prononcer sur l'authenticité des visions d'Ignace, celles de Manrèze et les autres, ne se portait pas davantage garant de l'inspiration des *Exercices*; mais si la discussion restait ouverte en droit, en fait les Jésuites pensaient disposer des moyens de l'étouffer. Rien d'ailleurs n'y contribuerait davantage que la persuasion

répandue dans le monde dévot, qu'un si admirable livre venait en droite ligne du ciel. Avouer, comme le leur demandait Yepez, qu'il venait en partie de Cisneros, c'était battre en brèche l'origine divine ; surtout, c'était risquer d'amener les curieux et les chercheurs à demander d'où venait le reste ? ce qui ne se trouve pas dans Cisneros et « ce qui », au dire de Bartoli, du P. Sommervogel et des autres, « constitue justement l'essence et la substance des *Exercices* »¹.

¹ Les Jésuites se décideraient-ils enfin à entrer dans la voie de la vérité historique ? *Les Études*, rédigées par les PP. de la Compagnie, viennent de publier sous ce titre : *La Genèse des Exercices de saint Ignace de Loyola*, trois articles très documentés (voir les n^{os} du 20 mai, du 20 juillet et du 20 octobre 1897) dans lesquels le P. Watrigant reconnaît nettement les emprunts faits par Ignace à Cisneros et aux autres mystiques, en particulier à Gérard de Zutphen et à Mauburnus dont Cisneros lui-même s'était servi et inspiré. Le R. P. abandonne non moins carrément la thèse de l'inspiration du livre des Exercices et en reconnaît avec D. Yepez la composition successive. Selon lui la rédaction dans sa forme définitive remonterait à l'année 1541, près de vingt ans après Manrèze ! On ne peut qu'applaudir à la sincérité du P. Watrigant, bien qu'on la désirât plus complète encore.

CHAPITRE II

La Genèse de la Compagnie de Jésus.

- I. Double origine des *Exercices Spirituels*. Ce qui ne se trouve pas dans Cisneros, et ce qui différencie la Compagnie de Jésus des autres Ordres monastiques. Emprunts faits aux ordres religieux musulmans. Où et comment Ignace a pu les connaître, et dans quelle mesure leur emprunter. — II. Organisation et forme du gouvernement dans la Compagnie de Jésus et chez les Kouan. Obéissance prescrite dans les mêmes termes. Un contemporain d'Ignace : Si-Mahmed-Ben-Aïssa. — III. L'initiation et la formation des novices : Les Exercices Spirituels, l'examen particulier, les six épreuves fondamentales. La doctrine mystique d'Ignace. Résumé de la méthode musulmane. — IV. Les divers degrés dans la Compagnie de Jésus. Une citation de Ripert de Monclar. L'occultisme dans l'Islam, et l'occultisme chez les Jésuites. Les *Monita secreta*. Les Jésuites secrets. La profession tacite. — V. Le but et la devise de la Compagnie. Autres emprunts faits par Ignace. Pourquoi il s'est tû sur leur provenance. La légende accréditée par Lainez : silence des Jésuites.

I

Lorsqu'on étudie, en les comparant, le texte des *Exercices* de Cisneros et le texte des *Exercices* de Loyola, on est moins frappé peut-être des ressemblances indéniables qu'ils présentent, que des différences fondamentales qui les séparent. Ignace a bien

pris à Dom García le titre et les grandes lignes de son livre, la durée inusitée de cette retraite de 30 à 40 jours ¹, la division de ces jours par périodes qualifiées de *semaines* et correspondant aux diverses voies spirituelles connues des mystiques : Voie *purgative*, *illuminative*, *unitive* et *contemplative* ²; l'ordre des

¹ La durée normale des Exercices est de trente jours, mais cette durée peut être prolongée ou abrégée par le « directeur », lequel en décide d'après les dispositions physiques et morales du patient, et conformément aux vues que la Compagnie peut avoir sur lui. — C'est au *directeur* également, qu'il appartient de fixer la durée des quatre cycles, ou semaines, que doit franchir le retraitant. — Il est peu de santés, et même de raisons, qui puissent impunément être retenues trente ou quarante jours dans cette crainte qui confine à la stupeur, ou livré à un enthousiasme qui tient de l'hallucination. Aussi, les Jésuites qui ont toujours fait un secret de leur méthode, ont-ils grand soin d'avoir avec les Exercices des accommodements. Ignace le leur recommande d'ailleurs expressément, et déclare qu'à son expérience il est peu de personnes capables de faire les exercices complets et sans adoucissement. On retrouve les mêmes recommandations et les mêmes réserves dans les rituels arabes, qui prescrivent la Kéloua, ou retraite de trente à quarante jours, usitée dans un certain nombre de congrégations musulmanes.

² Au Montserrat, outre le monastère Bénédictin et l'hospice des pèlerins qui en dépendait, se trouvaient treize ermitages « dispersés dans les endroits les plus déserts et les plus sauvages de la montagne », et pourvus chacun d'un oratoire, d'une cloche et d'une cellule d'ermite. C'était là que vivaient ceux des religieux que leur vocation inclinait à la vie solitaire, les *contemplatifs* auxquels s'adresse particulièrement Cisneros dans la 4^e partie de ses *Exercices*. Là encore les Moines désireux de pratiquer la retraite de 30 jours selon la méthode et le livre de l'Abbé de Montserrat, se retiraient momentanément. Il est possible qu'Ignace se soit inspiré de ce souvenir, comme il s'est inspiré du texte de Cis-

divers sujets de méditation tirés de la vie et de la mort du Christ; mais ce qui est le *tout* dans Cisneros n'est plus que *la partie* dans Loyola, dont l'ouvrage, beaucoup plus condensé, est aussi, malgré ce qu'il renferme d'étranger à Cisneros, sensiblement plus court. Cisneros veut que l'homme travaille lui-même à sa perfection, et il lui trace les règles qu'il doit suivre pour y parvenir. Ignace demande avant tout *qu'il se laisse travailler*: il ne parle pas *de faire* les exercices, mais de les « recevoir ». A côté, ou plutôt au-dessus du retraitant, il place — intermédiaire nécessaire entre Dieu et lui, — le Directeur, *celui qui donne les « Exercices »*¹, dont la fonction est de s'emparer de l'imagination et de la sensibilité de « celui qui les reçoit »; afin de disposer en maître de sa volonté. Chose singulière! le livre de Cisneros est écrit pour des religieux, et malgré ses broussailles et ses subtilités scholastiques, il provoque l'effort individuel, il respecte la liberté des esprits et des âmes; celui de Loyola s'adresse « aux

neros, lorsqu'il conseille à son retraitant, dans ses propres Exercices, de se retirer, s'il le peut, loin des siens, de ses affaires et de sa maison. Néanmoins, la manière dont il conçoit cet éloignement et cet isolement rappelle la Kéloua musulmane, plus encore que la retraite de Cisneros.

¹ « Les fruits des Exercices, constate Bartoli, dépendent surtout de l'habileté de celui qui les donne ». Aussi n'y a-t-il pas de recommandation sur laquelle les Jésuites insistent davantage, que celle de ne pas faire soi-même les Exercices, mais « de les recevoir d'un autre »; à la condition toutefois que cet autre soit *des nôtres*, les Jésuites ayant seuls mission et lumière pour ce ministère.

gens de tous états et de toutes conditions », et ce qu'il exige d'eux, c'est l'*obéissance passive*.

Sans doute, entre la conception mystique de l'abbé de Montserrat et celle du fondateur de la Compagnie de Jésus, il y a toute la distance qui sépare le contemplatif du soldat; et c'est bien ce dernier qui se retrouve dans les fameuses méditations *du Règne et des deux Étendards* propres aux Exercices d'Ignace; mais il y a autre chose... Le livre de Loyola, malgré « l'enchaînement de ses diverses parties entre elles », enchaînement un peu factice d'ailleurs, n'est pas un livre écrit sous une seule et unique inspiration; il y souffle deux esprits, il y règne deux influences, on y devine partout la *juxtaposition*. Ni les règles touchant l'élection, c'est-à-dire la vocation, ni les *Trois manières de prier*, ni l'*Examen particulier*, ni les *additions et annotations* qui accompagnent les méditations prescrites chaque semaine, et qui sont une sorte de guide pratique à l'usage de « celui qui donne les Exercices »; ni les *Règles touchant l'orthodoxie*, ni celles *Pour le discernement des Esprits*, ou sur la *meilleure distribution des aumônes*, etc., etc., — dont, — je le reconnais avec le P. Sommervogel, — « on ne trouve nulle trace dans Cisneros », n'ont été puisées aux mêmes sources. L'*Exercitatorium* de Dom Garcia porte exclusivement l'empreinte de la mystique espagnole et scholastique que rajeunira Thérèse de Jésus¹.

¹ On a beaucoup agité la question de savoir si sainte Thérèse avait fait ou non les Exercices de saint Ignace. Les Jésuites qui se contentaient jadis d'insinuer *qu'elle avait dû les faire* (voir la

Les *Exercitia* d'Ignace ont, selon le mot d'un adversaire, « fondu ensemble les procédés gnostiques des sectes musulmanes et les subtilités d'un catholicisme militant ».

J'ai signalé, dès les premières pages de cette étude, les obscurités de l'histoire de la Compagnie de Jésus ; nous nous heurtons ici à la plus profonde, à celle d'où proviennent peut-être toutes les autres. Avant d'essayer d'y porter un peu de lumière, j'ai besoin d'élargir la question. Aussi bien, ne s'agit-il plus seulement du livre d'Ignace, mais de son œuvre tout entière, *de tout ce qui*, au dire des Jésuites, *lui a été révélé dans la fameuse vision qui dura huit jours* ; j'entends le plan de sa Compagnie et le plan des Exercices ; en un mot, ce qui constitue l'originalité de la Société de Jésus en regard des ordres religieux et monastiques qui existaient auparavant dans l'église catholique, et ce qui différencie la méthode de Loyola de celle de Cisneros et des autres mystiques ses contemporains ¹.

Vie de sainte Thérèse par le P. Ribera, S. J. traduction du P. Bouix) se prononcent aujourd'hui pour l'affirmative et allèguent une lettre de la sainte dans laquelle elle se déclare « la fille des Exercices spirituels ». Mais, en admettant que l'authenticité de cette lettre soit bien démontrée, il faudrait établir que Thérèse, qui n'a pu faire les Exercices qu'en l'année 1549, sept ans avant la mort d'Ignace, parle bien des Exercices de Loyola, et non de ceux de Cisneros, beaucoup plus usités alors en Espagne, et avec la doctrine mystique duquel la doctrine de Thérèse présente des affinités, impossibles à établir, au contraire, avec la doctrine et les procédés de l'école mystique de Loyola.

¹ L'Espagne du XVI^e siècle possède une littérature spirituelle

Où et comment Ignace reçut-il communication des livres et rituels propres aux congrégations musulmanes dans lesquels il semble avoir puisé son inspiration ? Nous en sommes encore réduits sur ce point à des hypothèses. L'une de ces congrégations, celle des *Chadelya*, dont le fondateur, Sid-Abou-Médian, professa avec éclat dans les universités arabes de Séville et de Cordoue¹, comptait de nombreux adeptes parmi les

non moins riche que sa littérature chevaleresque, mais ni l'*Abécédair*e du franciscain Ossuna, ni le *Chemin de la montagne* du franciscain Bernardin de Laredo, ni le *Guide des pêcheurs* et les *Méditations* du dominicain Louis de Grenade, ni le *Chemin de la perfection* et le *Château de l'âme* de Thérèse de Jésus, etc., etc., ne présentent les caractères absolument spéciaux, qu'à côté des emprunts faits à Cisneros, je relève dans les *Exercices spirituels* d'Ignace. « On dirait de ceux-ci, me répondait un prêtre fort versé dans les questions de mystique et d'ascèse, *on dirait d'une autre religion.* »

¹ L'ordre religieux des Chadelya, le XVI^e en date des grands ordres musulmans et l'un de ceux dont la morale fut et s'est conservée la plus pure, eut pour fondateur Sid-Abou-Médian, né à Séville en 1126, mort en 1198, mais il tire son nom de son troisième cheikh Sid-Abou-Hassen-ech-Chadely (1205-1256), dont la mémoire est en vénération dans l'Islam. L'ordre des Chadelya se multiplia avec une grande rapidité, et ses adeptes, disséminés de l'Arabie en Espagne à travers le nord de l'Afrique, formèrent des groupes distincts dont plusieurs subsistent encore. Les uns suivent exactement les statuts et la règle primitive et sont de simples congrégations de Chadelya dépendantes du même cheikh; les autres, — parmi lesquels il faut compter le groupe très important des Madanya, association politique autant que religieuse, — sans cesser de se rattacher aux Chadelya par une origine et une « chaîne » commune, s'en distinguent par des observances spéciales, un gouvernement autonome et une dénomination particulière.

Mores, auxquels Ferdinand avait laissé le libre exercice de leur culte. Ignace eut-il l'occasion de s'initier à leur organisation pendant le temps qu'il passa à la cour, et en particulier dans la maison du Grand-trésorier de Castille, Don Velasquez¹? Sa rencontre avec « le Sarrazin », sur la route de Montserrat, fut-elle pour lui, comme l'ont affirmé certains historiens, le choc d'où jaillit la lumière? — Dans l'état d'âme où se trouvait le nouveau converti, état que les Jésuites nous dépeignent eux-mêmes, tout événement, tout incident, prenait à ses yeux le caractère et la portée d'une indication providentielle. — Retrouva-t-il d'ailleurs à Manrèze son « Sarrazin », de manière à reprendre avec lui la controverse ébauchée le premier jour²? Noua-t-il avec d'au-

¹ Lorsqu'Ignace, encore enfant, fut envoyé à la cour d'Aragon, son père, Don Bertrand, le confia à son intime ami Don Velasquez, trésorier des rois Ferdinand et Isabelle, dans la maison duquel « il vécut, soit à la cour, soit à Arevalo jusqu'au 12 août 1517 où mourut le trésorier. Sa veuve, une noble dame, fit alors présent à Ignace de 500 couronnes et de deux chevaux, sur lesquels il monta pour aller trouver le Duc de Najera. » (*Hist. du collège de la Compagnie à Arevalo, diocèse d'Avila*, publiée par P. Fritz, 1893). En réalité, Ignace avait 26 ans lorsque la mort de Don Velasquez le détermina à embrasser la carrière des armes et à s'attacher à Don Manriquez. Ambitieux comme il l'était alors, et préoccupé exclusivement, comme il le reconnaissait lui-même, de faire fortune et de se pousser à la Cour, il dut profiter de son séjour prolongé chez le grand trésorier, qui le traitait en fils plutôt qu'en étranger, pour s'initier aux détails de la politique de Ferdinand, politique dans laquelle la question des Mores entraît pour une si large part.

² Les historiens Jésuites qui rapportent l'épisode d'Ignace et du Sarrazin déclarent que celui-ci se rendait pour affaires dans une

tres Mores ou Morisques des rapports qui lui permirent de pénétrer le secret de leurs affiliations ? Il est d'autant plus permis de le penser que les Mores, Mahométans ou prétendus convertis étaient nombreux dans toute la Catalogne, dont le commerce était surtout entretenu par les Juifs et les Musulmans. Ignace, les Jésuites nous l'apprennent, croyait, à cette époque, avoir reçu de Dieu une mission spéciale pour la conversion de ces derniers ; il dut évidemment, lorsqu'il commença, à Manrèze même, de prêcher et de catéchiser, chercher à se rapprocher de ceux pour lesquels il se disait envoyé. La chose lui était d'autant plus facile qu'en 1521-1522, — moment précis du séjour d'Ignace à Manrèze, — les Mores et les Morisques ¹ n'étant pas encore assimilés aux Juifs et placés sous la surveillance de l'Inquisition, on pouvait les fréquenter sans être inquiété, pour peu qu'on y mît de prudence et de savoir-faire. Plus tard, à

ville proche de Montserrat, ville qu'ils ne nomment point, à la vérité, mais que tout concourt à nous faire reconnaître pour Manrèze. Il est donc au moins vraisemblable qu'Ignace y retrouva son compagnon de route, et reprit avec lui la controverse ébauchée dans leur premier entretien.

¹ Les Morisques, ou *Moriscos*, c'est-à-dire les Musulmans baptisés que le peuple espagnol appelait par mépris les *baptizados en pie*, les *baptisés sur jambes*, n'étaient pour la plupart que des convertis politiques, lesquels, tout en pratiquant ostensiblement le christianisme, restaient en secret disciples du Koran. Ximenès, et ce qu'il y avait avec lui de prêtres éclairés et zélés, se préoccupaient vivement de la situation des Morisques et travaillaient à les instruire sans les contraindre. C'est la politique opposée que Charles-Quint adoptera plus tard en les livrant à l'Inquisition.

son retour de Palestine, Ignace ne retrouvera plus les mêmes latitudes et l'intervention des Inquisiteurs dans son apostolat d'Alcala et de Salamanque déterminera son passage en France. Dans l'intervalle, en effet, c'est-à-dire en 1524, Charles-Quint, retour d'Allemagne, aura repris les rênes aux mains de Ximenès ; plus préoccupé d'assurer l'unité politique que la sincérité des conversions, il aura contraint les Mores d'opter entre le baptême et l'exil, et placé les Morisques sous la juridiction de l'Inquisition. En tout cas, et à quelque conjecture qu'il faille s'arrêter, un fait reste acquis et résulte des versions à la fois contradictoires et concordantes des Jésuites et de leurs adversaires, c'est que ce fut bien à Manrèze qu'Ignace entrevit le plan de son Institut ; à Manrèze que germa dans son esprit la pensée de fonder au sein du catholicisme, conformément à ses dogmes et à sa discipline, une association calquée sur le modèle des congrégations musulmanes, qui constituaient déjà une des forces les plus résistantes de l'Islam.

Les Jésuites, qui proclament Manrèze « leur primitive église », ne sont jamais convenus du fait des emprunts musulmans. Je suis même tenté de croire que c'est afin d'y échapper qu'ils nous entraînent sur ce terrain du surnaturel, d'où ils peuvent confondre les contradicteurs en les accusant de rationalisme. Mais sans discuter davantage l'authenticité des visions d'Ignace, qu'un catholique même, je tiens à le constater, reste

libre d'admettre ou de rejeter¹, je dirai simplement qu'elles ne nous donnent aucunement la clé des ressemblances étranges qui existent entre « l'Ordre de Jésus » et les congrégations musulmanes ; ressemblances trop nombreuses pour être fortuites, et qui ne s'expliquent que par des emprunts. A moins donc que les Jésuites n'en viennent à établir que « Dieu le Père », ou « la Vierge Marie », sous la dictée desquels Ignace écrivit « les points fondamentaux de son Institut », se servirent à cet effet des livres des Chadelya, des Madanya ou des Quadrya², je persiste à croire que le fondateur de la Compagnie de Jésus en reçut tout bonnement commu-

¹ La bulle de canonisation d'un saint se borne à reconnaître l'héroïcité de ses vertus et l'authenticité d'un certain nombre de miracles obtenus *après sa mort* par son intercession (il en faut au moins deux de premier ordre) ; mais elle n'affirme et ne garantit nullement l'authenticité, ni des révélations, ni des prophéties, ni même des miracles dont ledit saint a été favorisé de son vivant.

² Les Quadrya ne sont pas comme les Madanya une congrégation dérivée des Chadelya : ils constituent un ordre à part, antérieur par sa fondation à celui de Sid-Abou-Médian, et le IX^e en date des grands ordres musulmans. Fondé en Asie-Mineure par Sid-Abd-el-Quader (1078-1166), il fut établi en Espagne par les descendants du « saint », dont deux fils (il en avait dix) s'étaient fixés à Fez. Les Quadrya se propagèrent rapidement parmi les Mores d'Espagne, et surtout en Andalousie. Après la prise de Grenade, ils se retirèrent pour la plupart au Maroc. Néanmoins ce ne fut que lors de l'édit de 1524 que leur congrégation cessa d'exister dans la péninsule. Ignace eut-il l'occasion d'en connaître quelques membres ? Certains traits des *Exercices* semblent empruntés à leur rituel. Toutefois, c'est encore des Chadelya que le fondateur de la Compagnie de Jésus semble s'être surtout inspiré.

nication du ou *des Sarrazins* dont il rêvait à Manrèze la conversion.

Bien que ces ressemblances ou ces emprunts aient été signalés à diverses reprises, et par presque tous les écrivains non jésuites qui ont sérieusement étudié l'organisation de la Compagnie, la question n'a jamais été l'objet d'un débat spécial et approfondi. Peut-être même reste-t-il exact de dire qu'elle n'a jamais été historiquement posée, j'entends *bien posée*. Les adversaires des Jésuites, qui la brandissaient dès l'origine comme une arme de combat, ne tardèrent pas à s'engager sur une fausse piste, où il devenait trop facile de se dérober à leurs coups en criant à la calomnie. Le XVII^e siècle et même le XVIII^e, ne l'oublions pas, ignoraient à peu près tout des congrégations musulmanes et de leur rôle dans l'Islam ; seul, le *Vieux de la montagne*, et ses Ismaéliens, sous leur nom vulgaire *d'assassins* (Hachischins), personnifiaient, fût-ce pour les gens instruits et cultivés, ce que nous appelons aujourd'hui le soufisme, c'est-à-dire l'ascétisme musulman. Ce fut donc au *Vieux de la montagne* et à ses séides que les pamphlétaires et les historiens eux-mêmes assimilèrent le Général et les profès de la Compagnie de Jésus. Or, les Ismaéliens, schismatiques et hétérodoxes aux yeux des vrais croyants, tout en présentant dans leur organisation certains points communs à toutes les associations musulmanes, en différaient totalement par leur doctrine de meurtre et de brigandage ; ajoutons que leur secte, détruite près de deux siècles avant l'avènement des

Jésuites, n'était connue en Occident que par ses côtés odieux. A moins de ne voir dans Loyola qu'un fanatique dénué de sens moral, il n'était guère possible d'admettre qu'il eût voulu bâtir sa société sur le plan de celle de Hassan-Ben-Sabah. Les honnêtes gens reculaient devant une telle conséquence, et les Jésuites avaient beau jeu lorsqu'ils se refusaient à en discuter l'hypothèse. La question se pose tout autrement quand, au lieu des Haschischins, il s'agit des Chadelya, ou de tels autres Kouan¹, dont Ignace avait pu admirer en Espagne même les vertus morales et religieuses, l'organisation régulière, la force de résistance, et desquels rien ne s'oppose à ce qu'il se soit dit un jour : « Plût à Dieu qu'étant ce que vous êtes, vous fussiez des nôtres. »

Au reste, et parvint-on à démontrer d'une façon absolue et péremptoire que l'étude des congrégations arabes a suggéré à Ignace le plan de son Institut, et que le livre des *Exercices*, ou plutôt sa méthode d'application, est inspiré des écrits et des procédés musulmans, que le fait n'aurait en soi rien de répréhensible².

¹ *Soufi* ou *Kouan*, noms génériques donnés aux membres des Congrégations musulmanes. *Kouan* signifie *frère* ; c'est l'équivalent de *faqir* ou de *derwich* (pauvre), mais avec une nuance qui marque la différence entre le soufisme occidental et celui de l'orient. *Faqir* s'emploie surtout dans l'Inde et l'Extrême-Orient, *derwich* en Turquie, et *kouan* dans le nord de l'Afrique.

² La fondation des *Pères Blancs* a été inspirée au Cardinal Lavigerie par une pensée analogue à la pensée primitive d'Ignace : emprunter aux musulmans leurs propres armes pour les combattre, ou plutôt les attirer plus sûrement. Toutefois, la façon de

Les dépouilles des Égyptiens servirent à édifier le tabernacle dans le désert, et il n'est pas douteux que l'Église catholique n'ait emprunté ses cadres à l'organisation romaine. L'adaptation tentée par Loyola n'était ni moins légitime ni moins licite ; à la condition toutefois qu'on ne prendrait à l'adversaire que des choses bonnes, ou tout au moins indifférentes.

Cette condition *sine qua non* a-t-elle été rigoureusement tenue ? Je n'oserais l'affirmer. C'est le propre de l'homme de dépasser la mesure, même, et surtout peut-être, dans ce qu'il croit être le bien. En admettant qu'Ignace l'ait gardée, il n'en fut pas ainsi de ses disciples, auxquels j'appliquerai le mot de Bossuet touchant les disciples de saint Augustin qui, *dans l'œuvre du maître, choisirent l'écueil pour en faire le port*. Malheureusement, les limites que le fondateur des Jésuites dut s'imposer tout d'abord nous sont aujourd'hui inconnues. Non seulement l'œuvre d'Ignace ne nous est livrée que refondue, remaniée, corrigée, émondée, et tout ensemble amplifiée par ses successeurs ; mais ces retouches successives et nombreuses étant inavouées, il reste d'autant plus impossible d'en préciser la portée que

procéder a été absolument différente. Loyola, n'avouant pas, ne pouvant pas avouer l'emprunt, dut écarter dès le début tout ce qui pouvait extérieurement le déceler : il prit à l'ennemi ses cadres, sa méthode de formation, et, dans une mesure, son esprit. L'avigerie, au contraire, agissant au grand jour et avouant hautement son but, habilla ses moines en Arabes, mais se borna aux ressemblances matérielles et extérieures.

les manuscrits d'Ignace, en dépit des affirmations contraires, demeurent jusqu'ici *incontrôlés* et insaisissables¹. L'historien, quel que soit d'ailleurs son désir

¹ Les Constitutions de la Compagnie de Jésus furent traduites de l'espagnol en latin, non sur les manuscrits d'Ignace, mais sur une copie faite après sa mort, sous la direction de Lainez par son secrétaire Palanco, et imprimées en 1558-1559, c'est-à-dire plus de deux ans après la mort du fondateur. Elles ont d'ailleurs subi un grand nombre d'autres refontes, sans que jamais les manuscrits d'Ignace, dont on prétendait se rapprocher, aient été mis au jour. Les Jésuites, pressés de les produire au XVII^e siècle, affirmèrent même que ces manuscrits détruits par l'usage (?) n'existaient plus, et qu'ils étaient forcément et officiellement remplacés par la copie « authentique » de Palanco. Déclaration qui n'a pas empêché le P. Montezon au XIX^e siècle d'affirmer par la plume de Crétineau Joly que le manuscrit des Constitutions « *écrit tout entier de la main d'Ignace* », et « *d'un seul jet* », est conservé « intact dans les archives du Gésu », et d'en garantir la parfaite concordance avec le texte latin officiel. Enfin, et d'après les récentes publications des Jésuites, ce ne serait plus, comme en 1838, « un seul manuscrit écrit d'un seul jet », mais trois textes de Loyola avec variantes qui seraient conservés aux archives du Gésu. (*Monumenta historica societatis Jesu*, paraissant par fascicules in-8°. En cours de publication).

Quant aux *Exercices spirituels*, « bien qu'Ignace les ait composés en espagnol, dit le P. Sommervogel, le texte n'en fut publié que longtemps après sa mort ». (*Bibl.*, t. V, art. *Loyola*). Le savant Jésuite parle du texte espagnol ; car il n'ignore pas, et Bartoli nous apprend (J. de L., t. I) que la traduction latine, présentée à Paul III, fut imprimée à Rome en 1548, huit ans avant la mort d'Ignace. Mais ce que ni Bartoli ni le P. Sommervogel n'ont pris soin de nous dire, c'est que le manuscrit espagnol conservé dans les archives du Gésu comme l'original d'Ignace n'est nullement écrit de sa main. Le P. Jennessaux, qui nous l'apprend, ajoute ingénument que, nonobstant, la V^e Congrégation générale

de faire la part équitable des responsabilités, se voit contraint d'adopter le langage des Jésuites, alors même qu'il est le plus convaincu de son inexactitude, et d'attribuer jusqu'à nouvel ordre à Ignace ce qui reviendrait en toute justice à Lainez ou à Aquaviva.

Cette réserve faite, et elle est nécessaire, — je prends *tel quel* le texte officiel des *Constitutions* et des *Exercices* pour y relever quelques-uns des emprunts faits à l'Islam. Je dis quelques-uns : en premier lieu, parce que les signaler tous m'entraînerait au delà des bornes que je me suis fixées dans cette étude ; en second lieu, parce que toutes les ressemblances ne sont pas également probantes. Il ne faut pas perdre de vue, en effet, que les Congrégations musulmanes ayant elles-mêmes emprunté certains usages, certaines formes aux ordres religieux chrétiens, les analogies que la Compagnie de Jésus offre avec elles sur ces points spéciaux s'expliquent ainsi naturellement et ne peuvent être alléguées en faveur de la thèse musulmane. J'insisterai donc exclusivement sur les traits par lesquels l'Institut d'Ignace, s'écartant des traditions monastiques et des préceptes canoniques respectés jusque-là par tous les fondateurs d'ordres chrétiens, se rapproche au contraire et semble leur substituer les traditions arabes et musulmanes.

présidée par Aquaviva l'ayant déclaré *autographe*, le titre lui en est maintenu dans la Compagnie (*Exercices spirituels annotés par le P. Roothaan*, Général de la Compagnie, et traduits sur le texte espagnol par le P. Jennessaux, S. J. 1891).

Ces traits et ces emprunts, pour n'indiquer ici que les grandes lignes, sont particulièrement remarquables :

Premièrement, dans la forme du gouvernement de la Société de Jésus, et dans la nature de l'obéissance qu'elle exige de ses adeptes ;

Secondement, dans la méthode d'initiation et de formation à laquelle elle soumet ses disciples ;

Troisièmement, dans les divers degrés qu'elle établit entre ses membres, et dans l'occultisme qu'elle pratique ;

Quatrièmement enfin, dans le but qu'elle se propose, et dans la confusion qu'elle établit entre l'ordre spirituel et l'ordre temporel.

Ces points, dont l'importance n'échappera à personne, sont en effet ceux que les Jésuites appellent *les points fondamentaux et essentiels de l'Institut*¹, ceux qu'ils déclarent intangibles, et qu'une série de Souverains Pontifes, de Paul IV à Clément XIV, — a toujours et vainement tenté de modifier. A ce double titre, il importe d'en préciser l'origine et la portée.

¹ Les Jésuites diffèrent entre eux touchant le nombre et l'énoncé de ce qu'ils appellent *les points fondamentaux* ou *substantiels de l'Institut*, dont la V^e Congrégation générale leur interdit de demander, de discuter ou même de désirer la réforme ou la modification. Tous s'accordent néanmoins à compter parmi ces points substantiels et intangibles la perpétuité et l'autorité absolue du Général, la forme de l'obéissance, les divers degrés, etc., etc.

II

A première vue, et pour l'observateur peu familiarisé avec les lois canoniques et religieuses, le gouvernement des Jésuites ne paraît différer que par des points de détails du gouvernement des ordres monastiques ou religieux érigés auparavant dans l'Église catholique. « Les Jésuites sont des moines comme les autres, un peu moins crasseux que les autres », disait dédaigneusement Voltaire, qui reprochait aux Encyclopédistes d'avoir commencé par eux leur lutte « contre l'intolérance et le fanatisme ». Au fond, Voltaire se trompait. Les Jésuites ne sont pas des moines comme les autres, et les encyclopédistes n'avaient pas mal choisi leur terrain d'attaque. La Compagnie de Jésus a, il est vrai, un Général comme les Bénédictins, les Dominicains, les Franciscains, les Chartreux ; elle a, comme eux encore, des provinciaux, des recteurs ou supérieurs locaux, elle a des assemblées ou Congrégations générales, etc., etc. ; mais, sous des noms semblables, les personnages sont différents. Dans les autres ordres religieux, l'autorité du Général, alors même qu'il est élu à *vie*, est limitée, contrôlée, en premier lieu par la Règle, dont il est en définitive le premier sujet : règle que tous les religieux ont tout entière dans les mains et sous les yeux, en

dehors de laquelle le supérieur ne peut rien ordonner, et qui fixe d'une manière invariable ses droits et ses obligations; — en second lieu, par les chapitres ou assemblées générales des délégués de l'ordre, chapitres qui se réunissent à des époques déterminées par la règle, et dont l'autorité, supérieure à celle du Général, peut s'exercer contre lui s'il vient à être convaincu d'abus de pouvoir et de mauvaise administration; — en troisième lieu, par l'autonomie des provinces et des maisons particulières qui élisent leurs supérieurs, se recrutent et s'administrent elles-mêmes sous la haute surveillance et la direction du Supérieur général; — en quatrième lieu, enfin, par une hiérarchie organisée, basée sur la règle, et qui, établissant les droits et les devoirs de chacun, trace au plus petit comme au plus grand sa sphère d'action.

Aucun de ces contrôles, aucune de ces barrières n'existent dans le gouvernement de la Compagnie de Jésus. Le Général des Jésuites, je me sers de leurs propres expressions, est « le dépositaire de la règle » qu'il communique à ses subordonnés dans la mesure et de la manière qui lui convient¹; « l'interprète de la

¹ *Const. de la Compagnie de Jésus, avec les déclarations*, 1^{re} partie, ch. IV, décl. 6. Sous le nom de *déclarations*, il faut entendre les notes jointes au texte des Constitutions pour en fixer et trop souvent en fausser le sens. Ces *déclarations*, que les Jésuites attribuent à Loyola, sont en majeure partie l'œuvre de Lainez qui, en les présentant sous le nom du fondateur, leur fit attribuer par la 1^{re} Congrégation générale même autorité et même force de loi qu'aux Constitutions mêmes.

règle », dont il a seul le droit, même en ce qui le concerne personnellement, de déterminer le sens et la portée ; « le dispensateur de la règle », qu'il est seulement tenu de ne pas abroger en ses points essentiels¹, mais dont il peut dispenser qui il veut et autant qu'il le veut. Il est « la règle vivante », conclut Suarez, se servant, sans le savoir peut-être et parce qu'il s'agit de dépeindre une situation identique, des termes par lesquels le congréganiste musulman définit son supérieur ou son cheikh. Le Général commande à tous ses affiliés, non plus dans les limites de la règle et en vertu de ses prescriptions, « mais généralement parlant en toutes choses qui tendent à la fin de la Société² ». Son administration n'est jamais contrôlée de son vivant : la Congrégation générale, — le chapitre des Jésuites, —

¹ Il faut remarquer ici que les points substantiels de l'Institut, les seuls que le Général ne puisse changer, n'étant point définis (ainsi que je l'ai dit plus haut), c'est à ce même Général seul qu'il appartient de déclarer si tel ou tel point doit être considéré comme fondamental ; en sorte que, d'une part, le Général, pour se refuser à une réforme, n'a qu'à déclarer qu'elle atteindrait un des points essentiels de l'Institut ; et, de l'autre, s'il veut, au contraire, modifier la législation, il lui suffit de signifier que le point dont il désire la suppression ne doit pas être compris parmi les points fondamentaux de la Compagnie, ce qui revient toujours à dire, selon la formule même de la règle, « qu'il peut en toutes choses agir comme il lui plaira ».

² *Const.* 9^e part., ch. III. Il n'est pas besoin d'insister sur l'élasticité de la formule, « en toutes choses qui tendent à la fin de la Société ». En réalité, on peut tout y rattacher, au temporel comme au spirituel.

qu'il a seul le droit de convoquer extraordinairement¹, ne s'assemblant régulièrement qu'à sa mort et pour lui élire un successeur. Il peut, il est vrai, consulter, si bon lui semble, les anciens de la Compagnie choisis par lui, et qui forment son conseil ; mais fussent-ils tous d'un avis contraire au sien, il n'est pas tenu de s'y conformer. L'autonomie des provinces, celle des collèges, universités, résidences quelconques, n'existe que dans la mesure où il lui convient de la leur concéder. Les Provinciaux, Recteurs, supérieurs, ou, pour me servir du terme employé par les Constitutions, « les fonctionnaires » de toutes charges et de tous degrés, n'ont d'autorité que celle qu'il leur délègue, d'attributions que celles qu'il leur confère². La règle, qui semble leur en

¹ Ce fut, durant tout *le premier siècle* et plus tard, l'objet des réclamations les plus vives de la part d'une fraction des Jésuites, et en particulier de ceux d'Espagne. Ils alléguaient justement que le Général seul ayant pouvoir de convoquer la Congrégation générale, le frein que celle-ci eût pu mettre à ce qu'ils nommaient sans hésiter *la tyrannie de son gouvernement* était illusoire, et que les lettres par lesquelles on sollicitait du Pape cette convocation, devant passer par les mains dudit Général, n'étaient jamais remises. Enfin ils constataient que les membres de la Congrégation générale n'étant point désignés par la Règle, mais choisis par le Général, celui-ci la peuplait exclusivement de ses créatures et paralysait toute velléité de réforme en prolongeant ainsi, même après lui, les abus de son gouvernement.

² *Const.*, 9^e part., ch. III. — Le Jésuite Suarez pose, à ce sujet, la question, savoir s'il convient de nommer un Provincial ou un Supérieur en le privant de toute autorité et de toute juridiction ; et il répond négativement, l'autorité et la juridiction étant de l'essence même de sa charge ; mais, ajoute-t-il, on peut tout con-

reconnaître de fixes et de délimitées, n'est en réalité qu'un trompe-l'œil. Il (le Général) pourra, disent les Constitutions, révoquer, restreindre, amplifier leurs pouvoirs, approuver ou casser ce qu'ils feront, *agir en tout comme il lui plaira*, et il faudra toujours lui obéir, et le respecter comme le représentant de Jésus-Christ. » Bien plus, ces « fonctionnaires » ostensibles peuvent n'être que de simples figurants¹, obéissant en réalité à un délégué occulte du Général. A celui-ci, au Général, appartient exclusivement de recevoir, soit par lui-même, soit par « quelqu'un à qui il puisse se fier »², « dans les maisons ou les collèges de la Compagnie, ou quelque part qu'il voudra, ceux qui lui paraîtront convenir à l'institut de la Société. » A lui de raccourcir ou de prolonger le noviciat, de décider du degré d'initiation, du rang que chacun occupera dans la Compagnie. Écoliers, coadjuteurs spirituels, coadjuteurs temporels, indifférents, profès des trois ou des quatre vœux, toutes les situations dépendent de lui, et de lui seul. « Il pourra

cilier en ne lui en donnant qu'une très minime, si restreinte soit-elle. Comme on le voit, la question de dosage est une question libre, que la règle ne fixe nullement, mais qui est tout entière « à la discrétion du Général. »

¹ « Quoique le Général, dans les lettres patentes qu'il envoie aux supérieurs particuliers, leur donne de très grands pouvoirs pour que les subordonnés les respectent d'autant et leur obéissent avec d'autant plus d'humilité et de soumission, il pourra toutefois, par des lettres secrètes, limiter ces pouvoirs, selon qu'il le jugera à propos ». (*Const.*, 2^e part., ch. I, décl. B.)

² *Const.*, 9^e part., ch. III, décl. A.

de même, — c'est-à-dire *comme il lui plaira*, — éloigner et renvoyer de la Société», non seulement les novices qui sont en réalité à l'épreuve, mais qu'on a déjà peut-être liés par des vœux secrets dont la Compagnie tient registre², les profès des premiers vœux, les coadjuteurs spirituels, qui s'engagent envers la Compagnie sans que la Compagnie s'engage envers eux³; mais encore

¹ « Que si quelqu'un, poussé par sa propre dévotion, voulait, « avant les deux ans (du noviciat) offrir ses vœux à Dieu, il pourra « le faire suivant la même formule (celle des premiers vœux prononcés par les Jésuites, et par laquelle, outre les trois vœux de « religion, ils s'engagent à entrer dans la Société pour y passer « leur vie entière), et après avoir remis au Supérieur un exemplaire écrit de sa main, il en gardera un autre par devers lui. « afin de se souvenir de ce qu'il aura offert à Dieu et à Notre Seigneur. Et par cette raison, aussi bien que pour augmenter sa « dévotion, il sera bon de lui faire renouveler ses vœux à certains « intervalles qui paraîtront convenables. » (*Const.*, 5^e part., ch. IV.) Il est dit, d'autre part, dans les mêmes Constitutions (4^e part., ch. IV) que les novices ainsi engagés renouvelleront leurs vœux à Pâques et à Noël : les *Déclarations*, qui ont soin de leur en fournir la formule, recommandent que, « pour de bonnes raisons », ces vœux soient conservés en la Compagnie, comme les vœux des profès et dans un registre spécial.

² Selon les lois canoniques, la profession religieuse est un contrat et les engagements doivent être réciproques. Aussi les premiers vœux des Jésuites ont-ils été de tout temps, dans l'Église, matière à contestations. Les autres ordres religieux qui ont adopté, à l'exemple des Jésuites, deux professions, en diffèrent généralement sur ce point essentiel : le religieux ou la religieuse ne s'engage, lors de la première profession, que pour un temps déterminé, trois ou six ans, pendant lesquels l'Ordre se considère comme également lié envers lui ou envers elle; la seconde profession est définitive des deux côtés. Le Jésuite, lui, se lie pour sa

les Jésuites parfaits, les profès des quatre vœux, « les nôtres » selon le terme consacré, « les nôtres » qui constituent « l'essence » en même temps que l'élite de la Société ; les seuls envers qui elle se proclame engagée... Engagée !... Ceux-ci comme les autres peuvent être renvoyés¹, du matin au soir et du soir au matin, « au milieu de la nuit », dit Bartoli, sans interrogatoire, sans confrontation, sans instruction ni procès canonique, sans qu'on ait à leur fournir ni raison ni viatique², sans que le Général, qui pourra, s'il le désire, prendre l'avis

vie tout entière, non seulement par sa première profession, mais, on l'a vu plus haut, par les vœux qu'on l'engage à prononcer dès le temps du noviciat, — ce qui est la négation même du principe du noviciat, — et la Compagnie n'est jamais liée envers lui.

¹ *Const.*, 2^e part., ch. I et suivants.

² Bartoli, l'historien officiel de la Compagnie, rapporte à ce sujet le trait suivant dont je n'ai pas à garantir l'authenticité, mais qui est, en tout cas, caractéristique : il s'agit du renvoi de Christophe Lainez, le frère de Jacques Lainez, qui devait être le second général de l'Ordre. « Comme le malheureux (Christophe) « était dépourvu de toutes ressources, soit pour rester à Rome, « soit pour retourner en Espagne, le P. Ribadencira supplia « N. B. Père de lui donner quelque argent. Ignace s'y refusa absolument, et il ajouta : « Pierre, quand j'aurais tout l'or du monde, « je n'aiderais pas d'une obole ceux qui, par leur faute, se sont « rendus indignes d'être conservés dans la religion. Que ceux-là « m'entendent bien qui, violant les promesses faites à Dieu et à la « religion, ou, ce qui est la même chose, se rendant indignes « d'être gardés dans son sein, prétendent qu'à leur rentrée dans le « monde, on leur paye leurs fatigues passées, comme s'ils les « avaient prêtées à la religion et non pas données à Dieu, et « qu'après tout l'argent dépensé pour leur entretien de chaque « jour, on leur restitue encore au moment de leur départ, à titre « de dette, le capital de cet argent. » (*Ignace de L.*, t. II, p. 508).

de deux ou trois membres de la Compagnie, soit tenu d'informer la Société de ses motifs, ni d'arguer d'autre chose que de la seule gloire de Dieu et du seul avantage de l'Institut. Il n'a à compter ni avec des services anciens, ni avec des droits acquis, ni avec le bien spirituel de l'individu auquel l'utilité de la Compagnie doit être préférée¹; ni même avec la restitution de ce que l'expulsé a apporté à la Compagnie, restitution que les Constitutions semblent, à la vérité, prescrire, mais que les Déclarations affirment être laissée à la prudence du Général, lequel décidera « si on doit lui donner quelque chose, et combien on lui donnera² ».

Maître absolu des âmes et des corps, des réputations³ et des situations, le Général l'est encore de tous les biens de l'Institut et des fortunes particulières des membres de la Compagnie⁴. « En lui, — disent les

¹ « Quand Ignace avait à renvoyer quelque novice *inutile*, dit « encore Bartoli, on essayait vainement de l'en détourner, en lui « disant que ce novice se sauverait dans la Compagnie et qu'ainsi « on gagnerait une âme; il répondait qu'il y avait assez d'autres « ordres religieux institués dans le but d'assurer le salut de leurs « membres. » (*Ignace de L.*, t. II, p. 292).

² *Const.*, 2^e part., ch. III, décl. B.

³ Le Jésuite, en entrant dans la Compagnie, est tenu « de faire le sacrifice de sa réputation » : c'est la conséquence de la loi de dénonciation et d'espionnage mutuel qui existe dans la Compagnie.

⁴ Le Général dispose non seulement des biens de l'Ordre, à la seule condition de ne pas les dilapider, mais encore de la fortune personnelle de chaque Jésuite novice ou profès lié par des vœux à la Compagnie : fortune qu'il peut employer à sa guise, sans

« Constitutions, réside tout pouvoir d'administrer, de « faire quelque contrat que ce soit, de vente ou « d'achat » ; à lui d'accepter ou de refuser maisons, collèges, donations quelconques. La VIII^e congrégation générale des Jésuites lui reconnaît même le droit de commuer les intentions des bienfaiteurs, et de garder leurs dons sans remplir les conditions qui y sont attachées, « s'il les juge trop onéreuses pour la Compagnie, et que d'ailleurs la chose se puisse faire sans scandale et sans risque de s'aliéner les donataires s'ils sont encore vivants ¹ ». Enfin, et pour terminer cette nomenclature trop longue et cependant incomplète, le Général est le maître même des pouvoirs concédés à la Société de Jésus par le Saint-Siège : « C'est à lui, disent les « Constitutions, d'en user et d'en communiquer à « chacun de ses subordonnés la portion qu'il croira lui « convenir pour le but du service de Dieu. Il pourra « révoquer ces pouvoirs ou les restreindre, en disposant tout d'après cette règle du bon plaisir de « Dieu ². »

Autorité formidable sans doute, mais combien plus encore lorsqu'on étudie la nature de l'obéissance qu'elle exige ! Les Jésuites ont soutenu tour à tour, suivant les

tenir compte des intentions ni même des promesses antérieures des titulaires, engagements ou promesses qu'annule leur entrée, ou tout au moins les vœux qu'ils prononcent dans la Compagnie, « le tout entendu suivant les *Constitutions* ».

¹ 8^e Congrégation générale de la Compagnie de Jésus, décret 41.

² *Const.*, 9^e part., ch. III.

nécessités de l'attaque et de la défense : 1^o que l'obéissance prescrite par les Constitutions de la Compagnie et par la fameuse lettre d'Ignace aux Jésuites portugais¹ ne diffère point de l'obéissance imposée aux ordres religieux par leurs règles respectives ; 2^o que l'obéissance des Jésuites n'est point l'obéissance enseignée dans les autres ordres, et qu'eux seuls l'entendent et la pratiquent dans son excellence et sa perfection. Au fond, et malgré ces apparentes contradictions, ils n'ont tous sur ce point qu'une seule et même opinion, la seconde, et, la question d'excellence et de perfection mise à part, ils sont dans le vrai. Les Jésuites ont introduit dans l'Église catholique une forme de gouvernement, une manière d'obéissance inconnue jusqu'à eux. « L'Église, — s'écrie Suarez dans un accès d'enthousiasme qui l'empêche d'apercevoir la portée de son aveu, — l'Église n'a point encore vu de général d'ordre revêtu d'un pouvoir aussi vaste, et dont l'influence soit aussi immédiate dans toutes les parties du gouvernement. » Surtout elle n'a point vu de général d'ordre, envers lequel on soit tenu à une obéissance sans limites, prescrite en des termes qui proscrivent tout contrôle et ne semblent indiquer une barrière que pour la renverser aussitôt.

¹ La lettre d'Ignace de Loyola aux Jésuites portugais, plus connue sous le nom de *Lettre sur l'obéissance*, porte la date du 10 avril 1553, et fut écrite un an avant la mort du fondateur. Elle est toujours annexée aux Constitutions et revêtue de la même autorité aux yeux des Jésuites. Son authenticité, aussi bien que sa doctrine, ont été vivement et sérieusement contestées.

Obéissance militaire, répondent les Jésuites : Ignace était un soldat, il a fait de son ordre une armée, et lui a imposé la discipline, l'obéissance sans réplique, que l'on garde en temps de guerre. L'argument est spécieux : il a beaucoup servi, et il est vrai dans une mesure. Toutefois ne nous laissons pas piper par les mots. Je ne parle pas des *Exercices*, dont le titre, allégué par les Jésuites et par leurs adversaires comme une preuve de l'esprit belliqueux d'Ignace¹, se trouve tout bonnement emprunté à Cisneros, un contemplatif qui ne songeait nullement à faire jouer ses moines au soldat. Mais il faut convenir qu'une armée telle que la conçoit Ignace, où il n'y a pour personne, officiers ou soldats, ni grades, ni droits, ni situations acquises ; où tout dépend du bon plaisir du chef, « où l'obéissance d'exécution » est déclarée « une obéissance imparfaite » ; où chacun est tenu d'embrasser toutes les opinions du chef avec l'élan « aveugle qui ne laisse aucune place à la réflexion », avec la même ardeur de créance « qu'on apporte aux articles de foi » ; une armée dont chaque membre s'engage à sacrifier sa réputation, son honneur, sa liberté de conscience ; où les soldats et les officiers s'espionnent l'un l'autre et se dénoncent mutuellement,

¹ Il est vraiment curieux que partisans et adversaires des Jésuites se trouvent d'accord pour donner un sens belliqueux à ce titre d'*Exercices*, et cela en dépit du texte d'Ignace lui-même qui, sans avouer l'emprunt fait à Cisneros, explique tout bonnement son choix par l'analogie suivante : qu'ainsi que le corps se fortifie par l'exercice qui développe ses muscles, ainsi l'âme par l'exercice spirituel met en jeu ses puissances.

si elle n'est pas l'armée du Vieux de la montagne, présente au moins avec celle-ci des ressemblances propres à égarer les gens sincères, et à plus forte raison les esprits prévenus. Où avons-nous vu, en effet, quelque chose de semblable ? Où cette sorte de théocratie en vertu de laquelle le Général de la Compagnie de Jésus gouverne et commande ? Où ?... si ce n'est dans l'Islam.

Le pouvoir du Supérieur, du *Cheikh* des Congrégations musulmanes, est abso lucomme celui du Général de la Compagnie de Jésus ; il lui est prescrit de s'en servir « comme il le voudra », c'est mot à mot le « *comme il lui plaira* » des Constitutions d'Ignace. Lui aussi peut consulter ses frères, « mais à la condition que ceux-ci ne puissent pas le contredire s'il persiste dans un avis contraire au leur ». Identique quant à la nature, son autorité se déploie dans un cadre analogue. Héritier spirituel du fondateur, il en retrace les vertus et l'esprit, comme les successeurs d'Ignace les vertus et l'esprit de Loyola. Juge et interprète de la règle en même temps que son dépositaire, il en communique ce qu'il veut, à qui il veut ; il est « l'homme chéri de Dieu », auquel ses subordonnés, quels que soient leur rang et leur degré d'initiation, doivent « l'obéissance passive ». Ignace a adopté le mot avec la chose. Élu par les principaux de l'ordre, ou désigné pour le rang suprême par son prédécesseur, il n'a pas, lui non plus, le droit de repousser le fardeau¹. Comme il doit être avant tout un

¹ « Celui qui aura été élu (Général) ne pourra refuser cette élection. » *Const.*, 8^e part., ch. VI.

homme de gouvernement, les qualités extérieures propres à assurer son autorité et son prestige jouent leur rôle dans son choix ou sa désignation. « Ce n'est pas, « en effet, un honneur ou une récompense qu'il s'agit « de conférer au plus méritant, c'est l'intérêt de la communauté qu'il faut sauvegarder par tous les moyens, « en confiant la défense au plus fort, au plus habile, à « celui dont l'autorité s'imposera à tous dès le premier « jour sans difficulté ni résistance¹. » A quoi Ignace ajoute à son tour, énumérant les qualités nécessaires au chef de son Institut : « qu'il soit habile à unir à la « bienveillance et à la douceur la raideur et la sévérité..... ; il lui faut beaucoup de force d'âme et de « courage pour soutenir la faiblesse d'un grand nombre « et entreprendre de grandes choses pour le service de « Dieu.. ; beaucoup de discernement pour les choses « extérieures, pour savoir traiter des affaires si différentes avec tant de différentes sortes d'hommes, soit « au dedans soit au dehors..... Outre la santé, la figure, « il faut tenir compte aussi de la noblesse, des richesses « qu'il a eues dans le siècle..... et, parmi ces choses « extérieures, préférer l'estime, la bonne réputation, et « celles de toutes les qualités qui servent à donner du « crédit, soit vis-à-vis des étrangers, soit vis-à-vis des « membres mêmes de la Société². »

Suivant les besoins et les intérêts de son gouver-

¹ *Marabouts et Kouan*, par Louis Rinn ; Alger, 1884.

² *Const.*, 9^e part., ch. II.

nement, le Cheikh communique une partie de ses pouvoirs à des délégués qui, choisis par lui, continuent à recevoir et à transmettre ses mots d'ordre. En premier lieu, et « pour les pays éloignés », il nomme des vicaires ou coadjuteurs qualifiés de *Naïb* (envoyé) ou de *Kélifat*, et dont les fonctions correspondent à celles des *Provinciaux* dans la Compagnie de Jésus ; en second lieu, des Supérieurs locaux ou *Moqaddem*¹, les Recteurs des Jésuites, auxquels il délègue d'ordinaire le droit de conférer *l'ouerd*, c'est-à-dire l'initiation dans un rayon déterminé.

Les rapports doivent être directs et autant que possible fréquents entre le Cheikh et ses subordonnés ; ils sont assurés par des Messagers ou *Reqab*, toujours membres de la Congrégation, porteurs de lettres ou de Messages verbaux, dont la mission, tantôt avouée et tantôt secrète, est attestée soit par le cachet même du Cheikh, soit par des signes révélés aux seuls initiés du plus haut rang. Ces courriers, absolument dévoués au Cheikh et à son œuvre, peuvent être en même temps

¹ Le mode de nomination varie suivant les congrégations en ce qui concerne les Moqaddem. Dans un certain nombre d'ordres, c'est le Cheikh qui les désigne, comme le Général des Jésuites choisit ses recteurs ; dans d'autres, au contraire, le Moqaddem, élu par ceux qu'il doit gouverner, reçoit seulement du Cheikh le diplôme ou l'investiture de sa charge. Il y a toujours un Moqaddem à la tête de chaque zaouïa ou monastère ; mais il y a aussi des Moqaddem sans zaouïa ; ces derniers sont chargés de missions spéciales, religieuses ou diplomatiques, que réclame l'intérêt de l'Ordre.

des informateurs discrets, chargés de tout voir et de tout entendre, et d'instruire à leur retour le Supérieur Général touchant l'état spirituel et temporel de la Congrégation dans la province et la maison où ils viennent de séjourner.

Les Constitutions de la Société de Jésus établissent également la nécessité de communications régulières « entre la tête et les membres de la Compagnie ». Les communications qui avaient existé de tout temps entre les monastères de même ordre et de même congrégation prennent un caractère particulier chez les Jésuites. Leur forme et leur fréquence paraissent chose nouvelle à cette époque et nous révèlent une organisation complète et puissante dès la fin du XVI^e siècle, c'est-à-dire à l'origine de la Compagnie¹. « Elles seront entretenues, disent les Constitutions, soit par lettres, soit par personnes envoyées des ou dans les provinces ». Tout Jésuite, novice ou profès, peut et doit, en certains cas, écrire directement au Général ; mais « les provinciaux et autres supérieurs doivent lui « écrire toutes les semaines, s'il n'est pas trop éloigné ; « s'ils habitent une autre contrée et qu'ils n'aient pas « commodité d'écrire si souvent, ils écriront une fois

¹ Un écrit publié à Venise lors de l'expulsion des Jésuites en 1606, et intitulé : *Apologia pro senatu Veneto*, évalue à 30,000 écus d'or les dépenses annuelles de la Compagnie pour les seuls frais qu'entraînait sa correspondance. Selon l'*Avertissement aux princes sur la manière dont se gouvernent les Jésuites*, l'arrivée de chaque courrier à Rome coûtait en moyenne de 60 à 70 écus d'or.

« par mois. Le Général, de son côté, aura soin de leur « faire écrire une fois par mois ¹. » Les règles — ou *la règle* — communes, ajoutées aux Constitutions, — et attribuées à Ignace, quoique Bartoli reconnaisse qu'elles ont été rédigées par son troisième successeur, Mercurian, — entrent dans des détails minutieux touchant *la manière dont il faut écrire*. On doit rapporter au Général non seulement tout ce qui concerne les maisons et les individus de la Compagnie, « de façon à ce qu'il ait toutes choses présentes devant les yeux », mais tout ce qui peut l'intéresser, même indirectement. Il faut dénombrer les amis et les ennemis de l'Institut, « les personnes affectionnées » qui peuvent ou qui désirent « lui faire part de leurs biens, surtout si ces biens sont de conséquence » ; « le bon estime qu'on porte généralement à la Société » ; on dira également « les contradictions ou les persécutions que *les nôtres* ont à subir », s'il se trouve des gens « mal disposés », ou qui « nourrissent des préventions contre l'Institut », « surtout si ce sont des hommes d'un pouvoir étendu ». Toutefois, comme les Lettres destinées au seul Général peuvent être saisies, même aux mains de la Compagnie, — on en a vu des exemples ², — « il sera bon de convenir

¹ *Const.*, 8^e part., 11 et 1, décl. L.

² Bien que, grâce aux précautions prises, de telles mésaventures aient été relativement rares, les Jésuites, néanmoins, eurent à en subir quelques-unes. Sans parler du fameux P. Mathien, surnommé le courrier de la Ligue, que les troupes royales saisirent porteur de la lettre des Seize à Philippe II, en 1609 une

d'un chiffre pour les affaires secrètes ou délicates ». En dehors de ces courriers réguliers, Jésuites avoués ou dissimulés sous l'habit du gentilhomme, du marchand ou de l'homme de guerre, que l'on voit en quelque sorte passer dans les lettres et les Mémoires du XVI^e, du XVII^e et du XVIII^e siècle, devinés plutôt que reconnus, objet de crainte et de curiosité, le Général aura dans chaque province des Messagers spéciaux d'un rang supérieur. « Il viendra tous les trois ans, disent les « Constitutions, une personne au moins, choisie parmi « les recteurs ou les profès de la province, pour informer le Général de *beaucoup de choses*¹. » C'est la dernière maille du réseau, grâce auquel le Général des Jésuites peut se dire « plus complètement, plus régulièrement, plus exactement renseigné qu'aucun souverain et que le Pape lui-même². »

lettre du P. Coton au Général tomba dans les mains des gens du roi. Cette lettre, en partie chiffrée, mais dont on parvint à trouver la clé, faillit amener la disgrâce du confesseur du roi et refroidit singulièrement Henri IV à son égard. Quelque temps auparavant, les Vénitiens avaient saisi diverses correspondances échangées entre *la tête et les membres* de l'Institut, et leur contenu n'avait pas peu contribué à l'arrêt de bannissement que la sérénissime république maintint plusieurs années contre les Jésuites. Des accidents analogues se produisirent dans la suite en Hollande, en Espagne et ailleurs ; mais je me borne à constater que ces faits, quoique restreints, suffisent à prouver, — en dehors même des *Constitutions*, — l'existence des courriers ou messagers secrets de la Compagnie.

¹ *Const.*, 8^e part., ch. III, décl. B.

² *Essai sur l'organisation de la Compagnie de Jésus*, par E. Piaget, 1893.

Le Cheikh, dans la plupart des Congrégations musulmanes, a la haute administration des biens de l'Ordre; administration dans laquelle il est aidé par des Kouan habiles au maniement des affaires, et auxquels est assigné dans l'Ordre un rang spécial. Ce sont les *coadjuteurs temporels*, et, à la banqueroute près, les Pères Lavalette de la Congrégation.

L'obéissance musulmane, je l'ai déjà dit, est absolue et passive.

« Les devoirs que l'*Ouerd*, ou la règle, impose à tous ses adeptes envers leur Cheikh, *dans toutes les congrégations musulmanes sans exception*, se résument en cette obéissance absolue que définit si bien le *perindè ac cadaver* des Jésuites¹. »

Au reste, la formule arabe, antérieure à celle d'Ignace, est absolument identique : que le lecteur en juge :

Textes musulmans.

« Tu seras entre les mains
« de ton cheikh comme le ca-
« davre entre les mains du
« laveur des morts. » (*Livre de
ses appuis*, par le cheikh
Si-Snoussi; traduction de
M. Golas.)

« Les Frères auront pour leur
« cheikh une obéissance passive
« et de tous les instants; ils se-
« ront entre ses mains comme

Textes de Loyola.

« Que ceux qui vivent dans
« l'obéissance se laissent mener
« et conduire par l'entremise de
« leur supérieur comme le ca-
« davre qui se laisse tourner
« et manier en tout sens. »
(*Constitutions de la Compagnie
de Jésus*; Part. 6. ch. I.)

« Je dois me remettre aux
« mains de Dieu et du Supérieur
« qui me gouverne en son nom,
« comme un cadavre qui n'a ni

¹ *Marabouts et Kouan.*

« le cadavre aux mains du la-
« veur des morts. » (*Dernières
recommandations dictées à son
successeur par le cheikh Mou-
ley — Ali-el-Djemal*, fondateur
de la congrégation des Der-
qaoua, branche des Chadelya).

« Obéis à ton cheikh en tout
« ce qu'il ordonne, car c'est Dieu
« même qui commande par sa
« voix; lui désobéir, c'est en-
« courir la colère de Dieu.
« N'oublie pas que tu es son
« esclave et que tu ne dois rien
« faire sans son ordre ». (« *Pré-
sents dominicains* »; Règle des
Ralmania).

« intelligence ni volonté, comme
« le bâton dans la main du
« vieillard. » (*Dernières recom-
mandations dictées par Ignace
peu de jours avant sa mort,
comme « son testament spiri-
tuel »*. Bartoli, T. II, p. 534.)

« Le moyen de soumettre sa
« pensée, c'est de se figurer que
« tout ce qu'ordonne le Supé-
« rieur est l'ordre et la volonté
« de Dieu... Il faut que celui
« qui dépend d'autrui soit un
« serviteur docile et obéissant,
« afin que la vertu de celui qui
« commande passe en lui et le
« remplisse ». (*Lettre d'Ignace
aux Jésuites Portugais sur l'o-
béissance*).

Saint Paul recommandait aux chrétiens une obéis-
sance *raisonnable*; Ignace de Loyola a découvert dans
l'Islam une obéissance supérieure¹, « l'obéissance de
l'entendement et de l'intelligence. »

Pour parvenir à cette obéissance « très parfaite »,
« il faut, dit le musulman, écarter de son esprit tout
« raisonnement, bon ou mauvais, sans l'analyser ou en
« rechercher la portée, dans la crainte qu'un libre
« cours donné aux méditations ne conduise à l'erreur...

¹ « L'obéissance de la Compagnie, dit Bartoli, est la plus par-
faite qui ait jamais été enseignée dans aucune école de spiri-
tualité. » (*Ignace de L.*, t. I, p. 558.) « Rien n'est impuissant et
imparfait, fait-on dire à Ignace, comme cette sorte d'obéissance
qui se contente d'accomplir ce qui est commandé. »

Il faut avoir pour ses chefs une obéissance passive en toutes choses... tenir son cœur enchaîné à son cheikh,... remplir sa pensée de la pensée et de l'image de son cheikh, ne voir que lui, ne croire que lui, lui toujours ; bannir de son esprit tout ce qui n'aurait pas Dieu ou son cheikh pour objet¹. »

C'est ce qu'Ignace appelle « briser son âme », c'est-à-dire « *sacrifier sa raison* », comme les Jésuites l'expliquent eux-mêmes.

« Celui qui voudra sans réserve s'immoler à Dieu, écrit Loyola aux Jésuites Portugais, devra, outre sa volonté, lui offrir son intelligence ; ce qui est le troisième et suprême degré de l'obéissance ; en sorte que, non seulement il veuille, mais encore pense de même que le Supérieur, et soumette son jugement au sien, autant qu'une volonté toute dévouée peut faire *fléchir l'intelligence*..... On ne saurait nier que l'obéissance ne comprenne non seulement l'exécution qui fait accomplir ce qui est ordonné, et la volonté qui le fait suivre de plein gré, mais encore le jugement, en sorte que ce qu'ordonne et croit le Supérieur paraisse légitime et vrai à l'inférieur, autant que la force de la volonté pourra, comme je l'ai dit, faire *fléchir l'intelligence*. »

Sur ce point, le fondateur des Jésuites déploie un

¹ Extraits des « *Présents Dominicaux* », ou *Règle des Rahmania*. e « livre de ses appuis » par Si-Snoussi ; citations d'anciens rituels.

luxé d'arguments et de formules que l'arabe même ne dépasse pas.

« Persuadons-nous que tout est juste quand le Supérieur l'ordonne ; par une sorte d'obéissance aveugle
« rejetons toute idée, tout sentiment contraire à ses
« ordres.

« Cette éclatante simplicité de l'obéissance aveugle
« disparaît, lorsque nous mettons intérieurement en
« question si ce qu'on nous commande est bien ou
« mal..... Et si, quand il s'agit de croire ce qu'impose
« la foi catholique, nous faisons effort de toute notre
« âme et de toute notre bonne volonté, de même quand
« il faudra accomplir l'ordre, *quel qu'il soit*, du supérieur, un *élan aveugle de la volonté* avide d'obéir nous
« entraînera, sans laisser aucun lieu à la réflexion¹. »

Cette doctrine, qui dans Sixte-Quint faisait bondir le moine autant que le Pontife, était, je le répète, absolument nouvelle au sein du catholicisme ; et l'on invoque en vain, pour lui créer des précédents, l'exemple des anciens moines, ou des textes isolés de saint Jean Climaque, de saint Bonaventure ou de saint Bruno. Textes et exemples nous parlent d'une obéissance absolue, héroïque, mais toujours renfermée dans un cercle nettement tracé ; obéissance dont la pratique des divers points de la règle, — ce qui revient à dire, l'exercice des vertus propres à la vie chrétienne et à l'état religieux, — fait exclusivement l'objet. En dehors de ces

¹ *Const.*, 6^e part., ch. I. Lettre d'Ignace sur l'obéissance.

points, fixés et prévus par la règle, connus et acceptés d'avance par le religieux, le supérieur n'a jamais le droit d'imposer l'obéissance, et l'inférieur peut avoir le droit de la refuser. Telle est la doctrine et telle la pratique constantes de l'Église¹. Les Jésuites, eux, n'obéissent à leurs propres règles que dans la mesure où le veut et le permet le supérieur ; en revanche, leur obéissance envers celui-ci est universelle : elle s'étend à toutes choses tendant au but de la Société, — aux affaires temporelles et politiques, comme aux spirituelles. Il n'est pas un point sur lequel le Jésuite ne soit tenu de croire *vrai* et *légitime* ce que croit et ordonne le supérieur. Aveugle, passive, son obéissance est sans limites.

¹ Saint François de Sales ne veut pas que les Supérieurs commandent des choses impossibles à exécuter, et *tentent* d'une certaine façon leurs religieux. Dans ses *Entretiens* aux religieuses de la Visitation, il dit formellement que si la Supérieure commandait à une sœur d'aller au jardin et de se jeter par la fenêtre pour arriver plus vite, il lui faudrait répondre doucement : « Nenny, ma mère, j'irai par l'escalier, s'il vous plait. » Sainte Thérèse n'est pas moins affirmative dans ses recommandations aux Supérieures du Carmel, de ne rien commander aux religieuses qu'elles ne doivent et ne puissent raisonnablement accomplir ; « de peur, dit la sainte, que par une ferveur indiscrète elles ne soient tentées d'obéir. » Ce qui donne une portée particulière à ces deux exemples que j'ai choisis à dessein parmi les *modernes*, c'est que François de Sales comme Thérèse de Jésus connaissaient évidemment la lettre et la doctrine d'Ignace sur l'obéissance ; et malgré l'estime qu'ils font l'un et l'autre du saint, ils n'hésitent pas à s'en séparer nettement sur ce point, pour s'en tenir à ce qui est à la fois la doctrine de l'Église et celle du sens commun.

Ah ! je le sais, et les Jésuites ne manqueront pas de l'objecter, il y a l'exception formulée par Ignace pour le cas où le commandement du supérieur prescrirait un péché manifeste. Mais cette restriction, que sa conscience imposait au fondateur et que ses disciples ont dû maintenir pour éviter une condamnation de Rome, ne devient-elle pas illusoire lorsqu'il s'agit de gens *entraînés*, façonnés de longue main à obéir « avec cet élan aveugle qui ne laisse *aucun* lieu à la réflexion », et auxquels on a d'ailleurs enseigné que la « simplicité, c'est-à-dire la perfection de l'obéissance, disparaît dès que nous mettons intérieurement en doute *si ce qu'on nous commande est bien ou mal* » ? Je ne parle pas ici des mille subtilités que déploie la casuistique de l'Institut pour restreindre la portée d'une réserve, faite d'ailleurs en passant, et sur laquelle on se garde autant d'appuyer qu'on insiste sur les recommandations qui la détruisent ; mais comment cette réserve se conciliera-t-elle dans la pratique avec la recommandation faite au supérieur Jésuite, d'avoir à tenter ses disciples touchant l'obéissance « comme Dieu tenta Abraham en lui commandant d'immoler Isaac » ? En vérité, l'exemple est malheureusement choisi et peut donner lieu à de singulières interprétations..... Il est tout à fait curieux de retrouver la même prescription et le même exemple d'Abraham évoqué dans le Koran et par les rituels arabes. Sur ce point, je me hâte de le dire, l'imitation est poussée chez les Kouan à un degré de réalisme [qui,] sans aucun doute, n'est pas en usage chez les Jésuites. Voici

en effet, ce que les légendes musulmanes nous rapportent d'un « saint » qui fut le contemporain d'Ignace : Si-Mahmed-Ben-Aïssa, de la congrégation des Chadelya, fondateur de la fameuse secte des Aïssaoua ¹.

Un jour qu'une foule enthousiaste cernait sa demeure, Ben-Aïssa, voulant éprouver l'obéissance de ses disciples, leur déclara que Dieu lui a révélé, par l'intermédiaire du prophète, qu'il veut un sacrifice semblable à celui qu'il exigea jadis d'Abraham. « Que celui qui est prêt à donner sa vie entre donc avec moi, dans ma maison, et je l'immolerai à Dieu. » Un néophyte se présente ; tandis que la foule attend au dehors, anxieuse et consternée, un cri se fait entendre, et quelques instants après Ben-Aïssa, les mains rouges de sang, se présente et réclame au nom d'Allah une seconde victime... Quarante fois l'épreuve se renouvelle, et quarante disciples s'offrent tour à tour. Alors seulement, et comme la foule s'écarte de sa demeure, le « saint » daigne expliquer sa conduite. Les quarante Isaac ont été épargnés comme leur modèle ²; ils ont égorgé quarante moutons qui seront sur le champ distribués aux pauvres, et Ben-Aïssa ajoute que, par leur obéis-

¹ Si-Mahmed-Ben-Aïssa naquit au Maroc dans la seconde moitié du XV^e siècle, et mourut à Méquinez, l'an 930 de l'hégire (1523-1524).

² Je dis les 40 Isaac pour être plus intelligible. En réalité, ce sont les 40 Ismaël selon le récit musulman. Les Arabes attribuant à leur père Ismaël le rôle d'Isaac dans le sacrifice d'Abraham.

sance, les quarante victimes volontaires sont devenues dignes d'être associées à son œuvre, et de devenir le conseil même du Cheikh..... Ignace connut-il ce fait, ou plutôt cette légende? La renommée de Ben-Aïssa s'était assez répandue du Maroc à l'Espagne pour avoir été portée jusqu'à Manrèze. En tout cas, le fondateur de la Compagnie de Jésus ne dut y voir qu'un motif de plus d'engager les chrétiens, et en particulier ses disciples, à surpasser les infidèles dans la pratique de l'obéissance.

III

La vie monastique ou religieuse est toujours et partout précédée d'une sorte d'apprentissage. C'est une mesure de prudence quant à l'individu et quant à l'ordre lui-même. Les lois ecclésiastiques, celles édictées par le concile de Trente en particulier, défendent d'admettre à la profession, c'est-à-dire l'engagement par vœux temporaires ou perpétuels, quiconque n'a pas au préalable fait un noviciat ou *essai*, dont la durée minima est fixée à un an et un jour.

La forme du noviciat, à quelques nuances près qui tiennent à la diversité des constitutions, est sensiblement la même dans les ordres religieux anciens ou

modernes. Bénédictin ou Chartreux, Dominicain ou Carme, Franciscain ou Trinitaire, le novice s'y essaye à la vie et aux vertus religieuses qu'il devra pratiquer dans la suite, et s'y familiarise avec le texte et les prescriptions de la Règle qui doit lui être communiquée tout entière. Les prescriptions canoniques sont formelles à cet égard : il s'éprouve et on l'éprouve, dans son âme et dans son corps, avant la décision suprême. Décision qui lui appartiendra tout d'abord, et ensuite au Chapitre de l'Ordre, mais qu'il ne doit prendre qu'en pleine connaissance de cause, en pleine responsabilité, en pleine lumière.

Le novice Jésuite, lui, ne fait qu'un seul apprentissage, celui de l'obéissance passive, du dévouement aveugle qui, dans la Compagnie de Jésus aussi bien que dans les congrégations musulmanes, est la racine de l'initiation. Ce n'est pas un *essai* qu'il tente; la vie du noviciat est absolument différente, et ne l'initie en rien à celle qu'il mènera plus tard, et dont la forme d'ailleurs dépend du bon plaisir du Général; c'est un entraînement qu'il subit, au physique et au moral ¹.

¹ « Il n'y a rien dans la Compagnie, de quoy les nostres aient « meilleure opinion que de l'éducation des novices, écrit le « Jésuite Mariana, un demi-siècle après Ignace; mais pour mon « regard, je ne suis pas de cet advis, ne croyant pas qu'il y ayt « chose en laquelle on erre davantage et qui soit plus éloignée « de toute raison. » Et sa principale objection est, que la vie du noviciat ne prépare en rien le Jésuite à celle qu'il doit mener plus tard, et que la privation totale d'études régulières pendant

Les Exercices spirituels « bien administrés ¹ » jouent un rôle principal dans cette méthode d'entraînement savamment conçue, et dont les parties bien liées forment un ensemble d'une véritable puissance. Révélés par Dieu même, — les adeptes des Jésuites n'en doivent pas douter, — leur rôle est ici le rôle du *livre venu du ciel* que l'on trouve à l'origine de presque toutes les congrégations musulmanes ; livre qui renferme toujours un secret infailible, une méthode de sanctification propre aux seuls initiés ², et dont le fondateur de l'Ordre est à la fois l'auteur inspiré et le dépositaire. Ce livre n'est

les deux années du noviciat habitue les jeunes gens à la paresse. (*Discours du P. Mariana* : des grands défauts qui sont en la forme du gouvernement des Jésuites, in-8°, 1625, ch. V, p. 50.)

¹ On a vu plus haut que, de l'aveu même des Jésuites, le succès des Exercices dépend principalement de « l'habileté de celui qui les donne ». Il y a pour cela une méthode avouée, le *Directoire*, parfois annexé aux éditions latines des Exercices, et des instructions secrètes que l'on communique aux seuls Jésuites chargés de ce ministère spécial.

² « Les nôtres, ne cessait de répéter Jean d'Avila, cet illustre « maître de la vie spirituelle, avaient plus que tous les autres « l'obligation de rendre à Dieu de vives actions de grâces, parce « que, dès leur première entrée dans la Compagnie, ils étaient « assurés de trouver, par les Exercices, le chemin qui les mènerait « *infailliblement* à la perfection. Pour lui, ajoutait-il, il n'avait « pas eu le même bonheur. » (Bartoli, *Ign. de L.*, t. I, p. 104). Avila, surnommé l'*apôtre de l'Andalousie*, était prêtre séculier, et il n'eût tenu qu'à lui de se faire Jésuite ; ce qui me rend un peu suspecte l'anecdote de Bartoli ; mais elle exprime bien l'opinion que la Compagnie se fait des *Exercices*, méthode *infaillible* de perfection.

pas abandonné à l'interprétation personnelle du néophyte musulman ; il lui est révélé peu à peu par « celui qui est chargé de l'instruire », et dont les fonctions ressemblent beaucoup à la mission de « celui qui donne les exercices ». Une même recommandation ouvre d'ailleurs le livre musulman et le livre d'Ignace, et nous apprend que le degré d'initiation du disciple doit être proportionné d'abord à son intelligence et à sa docilité.

« Lorsque l'adepte est d'une *nature vulgaire*, recommande le musulman, il convient qu'il ne soit initié « aux préceptes que progressivement ; aussi ne faut-il « lui imposer que des *prières* faciles jusqu'à ce que son « âme soit fortifiée et affermie par degrés. »

« Si celui qui donne les Exercices, écrit Ignace, reconnaît que celui qui les reçoit a *peu de fond* ou de « *capacité* naturelle, et qu'on ne peut pas espérer de « lui beaucoup de fruit, il est plus convenable de lui « donner quelques-uns de ces *exercices faciles*, jusqu'à ce qu'il fasse la confession de ses péchés ¹. »

Une même promesse accueille sur le seuil le néophyte, musulman ou Jésuite ; le seul fait de l'affiliation à la congrégation ou à la Compagnie est un gage assuré du salut éternel.

« Dieu m'a donné un registre, déclare le second « fondateur des Chadelya, Si-Chadeli, registre dans « lequel mes compagnons et les disciples de mes com-

¹ (Si Snoussi, citation des vieux rituels). Exercices spirituels, traduction du P. Jénésseaux.

« pagnons sont inscrits comme étant à l'abri des feux de l'enfer. »

Le fondateur des Rahmanya n'est pas moins affirmatif : « Seront exempts des feux de l'enfer : 1° qui-conque est affilié à mon ordre ; 2° quiconque aime mon Ordre et m'aime. »

Cette croyance, qui n'est pas propre aux seuls Chaldéens et Rahmanya, mais que partagent toutes les confréries musulmanes, n'est pas moins enracinée dans la Compagnie de Jésus. Il suffit pour s'en convaincre de lire le livre du Père Terrien : *Recherches historiques sur cette tradition que la mort dans la Compagnie de Jésus est un gage certain de prédestination*, livre paru en 1874, dont l'auteur était, à cette époque, recteur du scholasticat de Brest, et qui, publié après examen et avec l'approbation des Supérieurs, nous donne la note exacte de ce qui s'affirme et s'enseigne dans l'Institut à cet égard ¹. « C'est une tradition, dit-il, qui remonte

¹ Le P. Jacques Terrien, traducteur de Bartoli, est l'auteur d'un certain nombre d'ouvrages estimés dans la Compagnie. Son livre *Recherches historiques*, etc. parut chez Oudin en 1874 ; mais il nous apprend qu'une première rédaction en avait été faite en 1867. « Seulement, ajoute-t-il, il avait semblé préférable de n'en point favoriser la diffusion... » Le P. Terrien dut se contenter de recueillir de nouveaux matériaux et de préparer une nouvelle édition, et en 1874 il eut enfin permission de la mettre au jour. « Les épreuves extraordinaires que traverse la Compagnie ont fait juger aux supérieurs que c'était le temps de la répandre parmi nous. » Cette diffusion a-t-elle donné tous les résultats qu'on en attendait ? je l'ignore ; mais il est fort difficile aujourd'hui de se

« aux premiers temps de la Compagnie, et qui s'est
 « fidèlement conservée parmi nous..... qu'il suffit de
 « mourir enfant de saint Ignace pour trouver grâce au
 « tribunal de Dieu. »

Et ce qu'il y a d'étonnant, c'est que, pour le Jésuite
 comme pour le Kouan, il s'agit du fait matériel de
 mourir dans l'Ordre, quels que soient d'ailleurs les
 sentiments dans lesquels on meurt. Voici, par exemple,
 un trait « authentique » que rapporte le P. Terrien sur
 le témoignage du Général des Jésuites, le Père Roo-
 thaan : « Un de nos pères déjà âgé, dont la conduite et
 « la régularité laissaient « à désirer, » demandait à se
 « retirer de la Compagnie. Les dimissoires étant arrivés,
 « il tomba malade. Mais on avait beau lui représenter
 « son état, le danger qu'il courrait, surtout pour son
 « âme, rien n'y fit ; il fallut céder à ses exigences. Il
 « se fit transporter dans une maison en face de la nôtre,
 « et quelques heures après il y rendait le dernier
 « soupir. Il apparut alors, plein de tristesse, la figure
 « bouleversée, à un vénérable vieillard qui priait pour
 « lui : Qu'avez-vous, mon père, lui dit ce dernier, que
 « vous est-il arrivé ? — Je suis damné, répondit l'appa-

procurer le livre, ou plutôt la brochure (un vol in-8° de 135 pages)
 du P. Terrien, que l'éditeur déclare épuisée. Quoi qu'il en soit,
 l'auteur y prouve la légitimité de cette croyance, « qu'il suffit de
 mourir dans la Compagnie pour être assuré de son salut », théolo-
 giquement, par la révélation ; historiquement, par le témoignage
 des saints ; expérimentalement, par le récit de faits authentiques ;
 et il conclut « *qu'il faut renoncer à recevoir les enseignements de
 la foi, ou s'avouer convaincu* ».

«rition, et par ma faute ; *si j'étais resté deux heures de plus dans la Compagnie, je serais mort un de ses membres*¹ et je serais sauvé... Il disparut en disant ces mots ¹. »

Les procédés de formation quant aux néophytes n'offrent pas moins de similitudes, et, — toutes proportions gardées entre la sainteté de l'Évangile et celle du Koran, — ils produisent sur des hommes doués des mêmes instincts et pétris de même limon des effets analogues. Là comme là, chez les Jésuites comme chez les Kouan, ils forment des apôtres, des martyrs, des saints ; mais aussi des ambitieux, des politiques, des espions et des fanatiques. Là comme là, les chefs possèdent et pratiquent l'art d'adapter à chaque taille, de mesurer à chaque courage l'application d'une règle qui paraît à première vue l'inflexibilité même. Là comme là, une soumission, une inféodation complètes sont récompensées par des immunités spéciales, et permettent seules de franchir rapidement les degrés et de recevoir la dernière initiation.

La foi pour le Jésuite, comme pour le musulman,

¹ A l'appui de sa thèse, le P. Terrien cite encore l'exemple d'un Jésuite du Paraguay, le P. Ruiz, lequel allait répétant sans cesse : *« Heureux ceux qui meurent dans la Compagnie ; malheureux ceux qui ne meurent pas dans la Compagnie ! »* Ce qui est une façon au moins originale de prêcher le petit nombre des élus. Et pour nous montrer que la croyance des Jésuites n'a pas varié sur ce point, « cette année même, 1874, ajoute-t-il, le P. Andinolli, mort à plus de 80 ans passés, ne se lassait pas de répéter au Père qui l'assistait : *Mourir dans la Compagnie de Jésus, tout est là.* »

consiste dans la multitude des pratiques ; la sainteté s'acquiert par des procédés.

La prière elle-même devient un instrument destiné à assouplir l'esprit, à briser la volonté de l'initié. Prière non plus libre, spontanée, filiale comme la prière de l'Évangile, mais emprisonnant l'âme dans des formules et par des moyens artificiels : ainsi, répétition de la même phrase ou du même mot, — *le Dikr*¹ jusqu'à l'hébétéude chez le musulman — asservissement à la forme et tension de l'esprit jusqu'à l'hallucination chez le Jésuite. L'attitude du corps joue son rôle dans cette mécanique compliquée. Minutieusement décrite dans les rituels musulmans, elle n'est pas oubliée par Ignace, qui leur emprunte entre autres sa recommandation de tenir durant toute l'oraison *le regard fixé sur un même point sans l'en détourner* ; moyen efficace de concentrer l'attention, non moins efficace, nous le savons aujourd'hui et les Arabes l'ont su avant nous, de s'hypnotiser soi-même.

¹ Le Dikr est l'oraison spéciale propre à chaque congrégation musulmane. Il consiste le plus souvent à répéter cent, deux cents, cinq cents, voire mille fois de suite soit un même mot, — un des noms de Dieu, par exemple ; — soit une formule très brève, telle que la profession de foi Islamique : *Il n'y a d'autre Dieu qu'Allah* ; soit une invocation comme : *Pardonne, mon Dieu !* Plus la formule est courte d'ailleurs, et plus on doit la répéter de fois. Le Dikr dans son entier doit se composer de quatre mots ou de quatre versets dans un ordre déterminé : il sert de signe de reconnaissance entre les Kouan de même congrégation qui s'abordent sans se connaître ; l'un récite la première phrase ou le premier mot du Dikr, l'autre répond par la seconde, etc., etc...

Je mentionne en passant la *troisième manière de prier*, recommandée par les *Exercices*, « *en mesure* » ou « *en cadence* » ; il faut la laisser décrire à Ignace : « Elle consiste à prier de cœur, et à dire de bouche, à « chaque respiration ou soupir, une parole de l'Oraison « dominicale ou d'une autre prière, de manière à ne « prononcer qu'un seul mot entre une respiration et « l'autre ; et le temps qui s'écoule d'une respiration à « l'autre doit s'employer à considérer la signification « de ce mot. » On peut prolonger son haleine, retenir sa respiration, pour considérer plus longtemps. Les rituels musulmans le conseillent du moins aux Quadrya, aux Chadelya et à d'autres encore, qui doivent réciter « en cadence » les noms d'Allah ou les attributs de Dieu. Mais l'important, paraît-il, pour les Kouan comme pour Ignace, qui en réitérent tous la recommandation, « c'est qu'il n'y ait jamais plus d'un mot proféré entre une respiration et l'autre. »

La méthode de méditation propre aux Exercices ¹, *l'application des sens*, par laquelle le néophyte voit, entend, sent, goûte et touche par l'imagination les objets

¹ Les Jésuites ont toujours présenté Ignace comme l'auteur de la méthode d'oraison qui consiste dans l'application des sens. Quelques-uns de leurs adversaires, tout en reconnaissant à cette méthode une origine gnostique et musulmane, veulent que Loyola l'ait reçue de seconde main et empruntée à Cisneros. Ils se trompent sur ce dernier point : on ne trouve dans Cisneros ni la théorie, ni la pratique de *l'application des sens*, bien qu'il consacre la majeure partie de son livre aux diverses méthodes d'oraison ou de contemplation en usage parmi les maîtres de la vie spirituelle.

notre foi, est encore un emprunt fait à la mystique abbe. Le vrai croyant *voit, touche, entend, sent* et *gûte* avec une volupté anticipée les délices de son paradis, avec un frisson de terreur les supplices éternels de son enfer. Ignace néanmoins a rajeuni la méthode, et par des gradations savantes en a doublé la puissance. Quelque puérile que nous paraisse dans ses détails cette sorte de matérialisation de ce qui constitue la langue chrétienne la *spiritualité*, elle a exercé et exerce encore une très grande influence, non seulement sur les âmes neuves, mais sur les esprits blasés en quête de sensations nouvelles ; sur les imaginations ardentes, sur les intelligences préparées à *fléchir*, selon le mot d'Ignace, par un entraînement soigneusement calculé. Certaines prescriptions touchant la préparation physique que devait subir *celui qui recevait les Exercices* ont aujourd'hui tombées en désuétude, au détriment, — les Jésuites l'assurent, — des efforts obtenus¹. Il n'est plus question pour le disciple actuel de la Compagnie, de passer trois, quatre, voire six jours sans manger et sans boire, comme un ascète musulman, ni de se flageller publiquement ; mais le néophyte doit

¹ (Bartoli, t. I). L'historien d'Ignace nous apprend que, du temps du fondateur, trois jours sans manger et sans boire étaient le minimum pour celui qui faisait les Exercices. Quelques-uns élevaient jusqu'à six jours ! Et il ajoute qu'à la fin du XVII^e siècle, les retraitants étaient bien déçus de cette première ferveur, et qu'encore qu'ils consentissent à jeûner quelques jours, aucun ne pouvait plus d'un jour entier sans manger et sans boire.

toujours, autant que faire se peut, être transporté et vivre le temps de sa retraite dans une atmosphère factice, qui le prédispose à recevoir les impressions auxquelles il doit être livré tour à tour. Ces impressions successives sont singulières à étudier et peuvent, dans une mesure, nous aider à pénétrer ce que les Jésuites attendent des Exercices, leur grand moyen de recrutement et d'influence.

Ici encore, la manière de procéder est sensiblement la même que dans l'initiation à certaines confréries arabes, — celle des Khelouatya, par exemple, qui tire son nom de la Kheloua, ou retraite de quarante jours, dont les Chadelya avaient reçu d'eux la pratique dès le XV^e siècle ¹. Toutefois, j'insiste moins sur les faits, bien qu'ils présentent de très curieuses ressemblances ²,

¹ L'ordre religieux des Khelouatya, fondé selon certains historiens dès le XI^e siècle, reçut en tous cas au XIV^e sa principale organisation. Omar-El-Khelouati, que plusieurs regardent comme son véritable fondateur, mourut en 1398, un siècle avant la naissance d'Ignace. C'est lui qui est l'instituteur de la retraite de quarante jours, el Kheloua, qui est le trait distinctif de l'Ordre, et de laquelle il tire son nom. La Kheloua est d'ailleurs passée en usage dans un certain nombre d'ordres religieux, et les Chadelya affiliés aux Khelouatya l'avaient adoptée dès le XV^e siècle.

² Les docteurs musulmans comparent l'initiation de la Kheloua à un poison mortel, s'il est pris à doses trop fortes au début, et qui peut s'assimiler par un usage progressif. Aussi soumettent-ils leurs adeptes à une longue préparation. La Kheloua, qui n'est au début que d'un seul jour, se prolonge peu à peu pendant des semaines. L'initié doit alors, pour s'isoler, s'enfermer dans une pièce écartée de sa demeure, dans la cellule d'une zaouïa, au besoin dans une caverne ou dans une forêt. Quel que soit d'ailleurs

que sur l'esprit qui a dicté certaines prescriptions. C'est cet esprit qui donne, entre autres, à la pénitence imposée durant les Exercices de la première semaine un caractère particulier, j'allais dire, exotique. La pénitence prise en elle-même et sous ses formes habituelles : jeûnes, macérations, veilles etc., est d'origine chrétienne et monastique avant d'être musulmane ; mais ici, chez Loyola, elle n'est pas conçue et pratiquée conformément aux traditions catholiques. Son but n'est pas l'expiation pour soi ou pour les autres, — cette *soif de l'immolation* qui, selon la définition d'un pénitent moderne, est la *moitié généreuse de l'amour*, — son but est *l'entraînement de la volonté, le fléchissement de l'esprit*. Et la preuve, c'est qu'une fois le but atteint, l'ébranlement nerveux produit, l'initié mis au point précis où il fallait l'amener, la pénitence cesse brusquement. Il n'est aucun Ordre religieux où la mortification corporelle soit moins en honneur et en usage que chez

le lieu de sa retraite, le fidèle en Kheloua ne doit parler à personne, si ce n'est à son Cheikh ou au Moqaddem qui le représente ; il demandera par signes ou par écrit ce dont il aura besoin. L'abstinence, absolue pendant le jour, pourra être rompue la nuit, mais seulement pour prendre la quantité de nourriture strictement nécessaire. Les heures de sommeil sont rigoureusement limitées. La prière vocale, — répétition de la même formule jusqu'à cinq mille ou vingt mille fois, — ou la méditation doivent exclusivement occuper l'adepte auquel, en certains cas seulement, la lecture de certains livres pourra être permise à titre de secours. Hors le temps de la lecture, « il doit fermer les yeux pour éclairer son cœur ». (Les Confréries musulmanes du Hedjaz par A. le Chatelier ; Paris, Leroux, 1887, un vol. in-12).

les Jésuites. Les Constitutions ne leur en prescrivent aucune, et les Supérieurs les dispensent « comme il leur plaît » de celles même que l'Église catholique impose à tous les fidèles.

Dans les *Exercices spirituels* tout pivote autour de « l'élection », c'est-à-dire du choix que le retraitant doit faire d'un état de vie ; ou, si ce choix est déjà fait et irrévocable, du parti qu'il doit en tirer en vue de son salut éternel et de la plus grande gloire de Dieu. Au premier abord, rien de plus juste et de plus raisonnable. Mais s'écrierait ici Bossuet : « Que n'a pas gâté la concupiscence » ?.... Les Exercices de la première semaine, consacrée « à la purification de l'âme », sont la préparation éloignée, mais indispensable, à « une bonne élection » ; leur durée dépend du directeur ; elle est en général le double de la durée assignée aux autres semaines ¹. Pendant dix, douze ou quinze jours, le retraitant, « *privé entièrement de la lumière du jour* », sauf pour prendre ses repas et faire les rares lectures que le directeur lui choisit lui-même, doit non seulement « s'interdire le rire et toute parole qui porterait au rire », mais encore « toute pensée capable de lui donner de la joie, comme le souvenir du ciel ou de la résurrection ». Il ne verra que son directeur et ne

¹ Le mot de semaine doit être entendu d'une période de temps indéterminée, et non du cycle ordinaire des sept jours. Ignace, d'ailleurs, prend soin de l'expliquer lui-même au début des *Exercices*.

parlera qu'à lui seul, et il sera devant Dieu comme un criminel chargé de chaînes en présence de son juge. Ses méditations, auxquelles il consacrera au moins quatre heures chaque jour, plus une heure au milieu de la nuit, porteront exclusivement sur les vérités terribles qu'il est tenu de se représenter avec un réalisme effrayant, et que *l'application des sens* lui rendra tangibles, tandis que les ténèbres prolongées doubleront l'intensité de ses visions ¹. « Lorsqu'il aura obtenu ce

¹ Les deux méditations *sur la mort* sont d'un réalisme terrifiant et dépassent sous ce rapport toutes les autres ; mais comme elles ne font pas partie intégrale des Exercices, bien que les Jésuites nous assurent que la tradition d'Ignace et de ses premiers compagnons fut de les y joindre, j'emprunte à la méditation de l'enfer, qui y est toujours comprise, le passage relatif à l'application des sens, afin de donner à mes lecteurs une idée de la manière d'Ignace :

« Dans le 1^{er} point, je verrai des yeux de l'imagination ces feux immenses et les âmes des réprouvés comme enfermées dans des corps de feu.

« Dans le 2^e, j'entendrai, à l'aide de l'imagination, les gémissements, les cris, les blasphèmes contre Jésus-Christ N. S. et contre tous les saints.

« Dans le 3^e, je me figurerai que je respire la fumée, le soufre, l'odeur d'une sentine et de matières en putréfaction.

« Dans le 4^e, je m'imaginerai goûter intérieurement des choses amères comme les larmes, la tristesse, le ver rongeur de la conscience.

« Dans le 5^e, je toucherai ces flammes vengeresses, m'efforçant de comprendre vivement comment elles environnent et brûlent les âmes des réprouvés ».

« On a vu des retraits, — dit Bartoli, — pousser des cris de frayeur après la méditation de l'enfer, et appeler les insensés du

qu'il désire » c'est-à-dire, lorsque le directeur, à qui il ne dérobera ni une seule de ses pensées ni une seule de ses impressions, le trouvera suffisamment malléable et dompté, — *perindè ac cadaver*, — il l'admettra aux exercices de la seconde semaine.

Ceux-ci débutent par un coup de clairon. L'initié d'Éleusis passait subitement de la mort à la vie, des ténèbres à la lumière ; il se produit ici quelque chose d'analogue. Certaines pratiques des anciens mystères subsistent encore dans les sectes musulmanes ; faut-il en voir un écho affaibli porté par elles jusqu'à Loyola, dans ces exercices de la seconde et surtout de la première semaine, si différents, malgré des emprunts plus apparents que réels, de ceux de Cisneros, si visiblement frappés, lorsqu'on les compare aux pratiques chrétiennes, d'une marque étrangère ¹ ? Quoi qu'il en soit, c'est par un appel aux armes — la fameuse méditation du *Règne de Jésus-Christ* ² — que l'initié Jésuite,

monde à venir contempler, avant de s'y précipiter tête baissée, cette éternelle prison où gémissent les damnés. » (*Ign. de L.*, t. I, p. 88).

¹ Ignace s'est visiblement efforcé de christianiser sa méthode et de baptiser, si j'ose le dire, ses emprunts. Est-ce sa faute, ou celle de ses disciples exagérant sa manière, si les Exercices de la première semaine nous font l'effet de ces *baptisés sur jambes*, les Morisques, auxquels les vieux chrétiens espagnols reprochaient de toujours sentir l'Islam.

² La *méditation du Règne*, comme celle des *deux étendards*, est de la première manière d'Ignace, — la seule authentique peut-être. — L'Espagnol du XV^e et du XVI^e siècle est là tout entier, avec ses rêves de domination universelle, où se confondent le spi-

jusque-là plongé dans la stupeur, est subitement réveillé. En même temps, de premiers adoucissements sont apportés à son régime ; car il s'agit maintenant de ranimer son courage abattu, de lui montrer la voie par laquelle il peut échapper à la damnation ¹ ; en un

rituel et le temporel : « Je me représenterai un Roi, que la main de Dieu a choisi, et à qui tous les princes et tous les peuples chrétiens rendent obéissance. Je m'imaginerai entendre ce même roi parlant à tous ses sujets et leur disant : Ma volonté est de conquérir tout le pays des infidèles. Que celui qui voudra me suivre se contente de la même nourriture, de la même boisson, des mêmes vêtements que moi. Qu'il travaille durant le jour, qu'il veille pendant la nuit comme moi, afin de partager un jour avec moi, selon la mesure de ses travaux, les fruits de la victoire ».

« Je considérerai ce que devraient répondre de fidèles sujets à un roi si généreux et si bon, et combien celui qui n'accepterait pas de telles offres serait digne du mépris de tout le monde et mériterait de passer pour un lâche chevalier. »

C'est bien la note personnelle d'Ignace, celle que nous retrouvons non seulement dans la méditation des deux étendards, mais dans la supplique à Paul III, dont l'authenticité n'est pas douteuse, et par laquelle Ignace sollicita l'approbation de sa Compagnie.

¹ Un homme du monde, sur lequel la Compagnie de Jésus avait jeté son dévolu, et qui a fait les Exercices en toute conscience et bonne foi, me disait à ce sujet : « Je vous défie de vous livrer corps et âme pendant trente jours à cette méthode d'entraînement si savamment combinée, et de ne pas vous trouver à la fin plus ou moins halluciné, mais en tout cas fermement convaincu qu'entrer à un titre quelconque, fût-ce celui de congréganiste ou d'affilié, dans la Compagnie de Jésus, c'est là le tout de l'homme, ou plutôt du chrétien. Il m'a fallu plus d'un an pour reprendre mon équilibre et pour me convaincre moi-même, que je n'étais pas tenu sous peine de damnation à me faire Jésuite ».

mot, « de préparer l'élection ». Si la santé du néophyte paraît ébranlée par le surmenage des jours précédents, « l'exercice de la nuit pourra être supprimé » ; il pourra désormais choisir « entre les ténèbres et la lumière, « profiter de l'obscurité ou de la sérénité du ciel autant « qu'il en espérera », ou plutôt, qu'on en attendra pour lui, « quelque utilité pour trouver ce qu'il désire ». *Ce qu'il désire !* nous retrouvons à chaque instant cette formule énigmatique sous la plume d'Ignace... Mais que désire-t-il donc ? Que doit-il désirer, ce retraitant jeté « dans le moule », dont les pensées, les affections, les sensations mêmes sont prévues, réglées, ordonnancées d'avance ? « Les larmes, les consolations », répond vaguement, et une fois pour toutes, Ignace. Le Musulman, qui se sert non moins habituellement de cette formule, est plus explicite : ce qu'il désire, lui, ce qu'il cherche, c'est l'extase, l'absorption, une sorte d'ivresse mystique qui confine à l'inconscience et livre l'adepte à celui qui représente pour lui la volonté et l'intervention divine.

Le retraitant, auquel il *est avantageux (sic) de ne point savoir ce qui lui sera prescrit* et de ne connaître qu'au fur et à mesure ce qu'on attend de lui, est averti, le cinquième jour de la seconde semaine, du choix auquel il doit procéder. La veille, le dernier coup a été donné, la grande bataille livrée par la *Méditation des deux Étendards*, complément de celle du *Règne*, et qu'il a dû réitérer jusqu'à *trois fois*. Les « règles d'une bonne élection » sont minutieusement décrites, comme aussi

les pensées et les résolutions que le directeur, l'avertissement donné, pourra suggérer à son néophyte ; mais c'est à ce même directeur qu'il appartient de décider du jour, de l'heure, de la manière dont il doit procéder : il a mis les fers au feu, lui seul peut juger quand et comment il les faut retirer.

Aussitôt « l'élection » consommée, le néophyte, en quelque sorte devenu profès, — car, tout en le laissant novice, on ne manque pas de le lier par des vœux, — passe aux Exercices de la troisième, puis de la quatrième semaine. Ce sont deux séries de méditations, les unes sur la passion et la mort du Christ, les autres sur sa résurrection ; toutes les deux empruntées à Cisnerós, et d'un caractère tout différent de celui des Exercices de la première et de la seconde semaine. Ignace, ou plutôt la Compagnie, n'y reparaît guère que dans les annotations et les règles diverses qui accompagnent les méditations : règles et annotations où il faut par conséquent chercher sa pensée propre, celle de derrière la tête. Il importe, « à la plus grande gloire de Dieu », que le retraitant termine sa laborieuse carrière sous une impression favorable ; surtout qu'il ne regrette point *l'élection* qu'il a faite *librement*. La quatrième semaine lui ménage les transitions et prépare sa sortie avec un art consommé. Celui qui donne les Exercices doit en diminuer le nombre et user d'adoucissement en toutes choses ; car *ce que désire* maintenant l'initié, ou plutôt ce que l'on désire pour lui, c'est un sentiment de quiétude, une entière satisfaction qu'il puisse attri-

buer à l'excellence de son choix. En conséquence, le retraitant ne songera plus à la pénitence et se contentera de « garder la tempérance ». Dès le matin, en s'éveillant, il s'occupera de pensées propres à entretenir en lui la joie spirituelle qu'il doit s'efforcer de goûter; « il jouira, selon les saisons, de la fraîcheur en été, de la chaleur du soleil ou de celle du feu en hiver », du parfum des fleurs et de la beauté du paysage... Je le répète : *son choix est fait*, il ne faut pas qu'en se trouvant replacé dans les conditions normales de la vie il soit tenté de le regretter.

Tout cela est fort sage sans doute, fort habile assurément. Ne l'est-ce point trop? Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que l'Évangile y va plus bonnement; et je me souviens, malgré moi, de la parole du Christ : *Les enfants du siècle sont plus prudents que les enfants de lumière*.

Les Jésuites attachent une importance capitale aux Règles et annotations « qui ne se trouvent pas dans Cisneros », et dont Ignace use si largement dans tout le cours de ses Exercices. Ils nous assurent que ces classifications à outrance ont une portée profonde, et qu'en négliger ou en ajouter une seule, c'est s'exposer à manquer le résultat final. Il y a, par exemple, *Trois manières de prier, Trois degrés d'humilité, Quatre règles pour faire une bonne et sage élection, Quatre pour la distribution des aumônes, Six pour la guérison des scrupules, Huit pour la tempérance, Huit encore pour apprendre à distinguer les bons des mauvais anges*,

Quatorze pour le discernement des esprits, Dix-huit règles d'orthodoxie.

Dieu me garde des rapprochements puérils ; mais cette numérotation excessive et fatidique est empruntée aux rituels musulmans dans lesquels je relève en passant : *Quatre degrés dans l'amour divin, Quatre moyens pour produire l'absorption de l'homme en Dieu, Cinq commandements du prophète ou règles d'orthodoxie ; Sept marques du vrai repentir, Sept règles pour l'interprétation des visions et des songes, Sept classes de saints vivants sur la terre, Sept degrés pour conduire l'âme à la perfection, Quarante voies* que le vrai croyant peut suivre pour aller à Dieu, *Soixante-quatre* qui ne s'écartent point de l'orthodoxie.

Ce qui caractérise l'ascétisme musulman, c'est une sorte d'égotisme, une préoccupation, ou pour mieux dire une contemplation de soi, qui se substitue plus encore qu'elle ne s'amalgame à la contemplation de Dieu. Se connaître, pour le soufi ou le Kouan, c'est se regarder vivre, penser et sentir, s'analyser soi-même par une sorte de dilettantisme spirituel et inconscient. De là, la méthode, jusqu'à l'abus, des examens et des rendus comptes de conscience. « Ce qui forme l'essence « de tout le système des soufis, » — écrit un historien musulman du XIV^e siècle, — « c'est la pratique d'obliger l'âme à se rendre sans cesse compte de ses « actions, de ses paroles, de ses pensées, de tout ce « qu'elle fait ou ne fait point ; en outre, l'exposition de « ses goûts, de ses extases, qui naissent des combats

« livrés aux inclinations naturelles ». Le Kouan ne se doit pas seulement compte de soi à soi-même, il en doit compte à son cheikh, dont la direction se base sur ces perpétuelles confidences. « De même qu'un malade ne doit avoir rien de caché pour le médecin de son corps, « de même tu es tenu à ne dérober à ton cheikh aucune « de tes pensées, aucune de tes paroles, aucune de tes « actions, car le cheikh est le médecin de ton âme. »

La doctrine spirituelle d'Ignace, celle du moins qu'on nous donne sous son nom, repose sur les mêmes bases. Ignace, s'il faut en croire Bartoli, « s'examinait vingt-quatre fois par jour, et chaque fois paraissait plus parfait devant Dieu » ¹ ; et il exigeait de ses disciples une fréquence presque aussi excessive. Interrogeant un jour un des Jésuites de Rome, il lui demanda : « Combien de fois vous êtes-vous examiné dans la journée ? — Sept fois, répondit le Père. — Comment ! si peu souvent ! s'écria le saint ». Pour s'assurer que ses

¹ En vérité ! et comment le sait-on ? par Ignace lui-même, qui s'en est donc vanté ? On n'a pas même, en effet, la ressource d'alléguer ici le témoignage de son confesseur, le P. Jacques d'Éguia, qui dûment informé, eût pu, sans manquer au secret de la confession, déposer après la mort de son pénitent touchant les vertus qu'il avait admirées en lui. Bartoli nous assure que « l'humilité d'Ignace coûta la vie au P. d'Éguia », lequel mourut avant le fondateur, selon la prière que celui-ci avait faite, afin qu'il ne pût rien révéler de ses mérites spirituels. Mais cette précaution homicide était plus qu'inutile si Ignace, d'autre part, allait communiquant à droite et à gauche le résultat de ses examens, et se montrant à tous « chaque fois plus parfait. » Il faut convenir que Bartoli en prend à son aise avec la crédulité de ses lecteurs.

prescriptions ne restaient pas à l'état de lettre morte, il exigeait de ses disciples qu'ils lui apportassent chaque jour, ou deux fois par jour, leur examen annoté, et il en établissait la balance avec ceux des jours précédents ¹.

¹ L'Examen particulier que Franklin remit en honneur au XVIII^e siècle, et dont on le disait alors l'inventeur, « fut révélé par Dieu à Ignace pendant son séjour de Maurèze », Bartoli du moins nous l'affirme. En réalité, la révélation était inutile, et l'Examen particulier était connu et pratiqué aussi bien avant Ignace qu'avant Franklin par les chrétiens et par les Musulmans. Sa méthode consiste à s'examiner au moins deux fois chaque jour sur le défant particulier dont on prétend se corriger, et à inscrire, matin et soir, sur un cahier disposé à cet effet, le chiffre de ses chutes ou de ses « défaites. » Les Exercices recommandent expressément de comparer le résultat de chaque examen avec celui de l'examen précédent, afin de s'assurer, « d'un jour à l'autre, si l'on s'est corrigé. » La même comparaison doit se faire également à la fin de la semaine avec la semaine précédente. Ignace, toujours suivi par Franklin, explique tout au long la manière de procéder et de tracer d'avance des lignes inégales pour chaque jour de la semaine, en consacrant une page à chaque semaine ainsi qu'il suit :

Dim.	_____
Lundi	_____
Mardi	_____
Mercr.	_____
Jeudi.	_____
Vend.	_____
Sam.	_____

Il importe extrêmement, on l'assure, que les lignes où s'inscrivent les fautes aillent ainsi s'accourcissant chaque jour, « parce qu'il est juste que les fautes aillent toujours diminuant », mais ce qui est curieux, c'est qu'en dressant ainsi leur tableau, ni les

Otez le saint, remplacez-le simplement par l'homme, et vous avez transporté en terre chrétienne l'égotisme musulman, la préoccupation exclusive du moi, et, sous prétexte de pureté et de délicatesse de conscience, la tendance à se mirer en soi-même, et tous les abus d'une fausse direction. « Je me suis perdu en me cherchant par un amour déréglé de moi-même », disait, avant Ignace, l'auteur de l'Imitation de J. C., dont la psychologie vaut bien la sienne ; « mais en ne cherchant que vous, ô mon Dieu ! je me suis retrouvé ». Au fond, et en dépit de toute sa prudence, il faut reconnaître chez Loyola un coin de naïveté qui tenait sans doute à ce qu'il jugeait les autres d'après lui-même : tout est pur aux purs. De même qu'il n'a pris aucune des précautions stipulées dans les autres règles monastiques contre les abus d'autorité où peuvent tomber les supérieurs, il n'en prend aucune contre l'envahissement du moi dans la vie spirituelle.

Le Noviciat des Jésuites comprend six étapes, que les Constitutions désignent sous le titre *d'épreuves*. Ici encore, le nom traditionnel couvre une nouveauté dont on ne tient pas à signaler l'origine. Toutes les règles monastiques prescrivent en effet d'éprouver la vertu des futurs religieux ; mais les épreuves des Jésuites présen-

Jésuites ni Franklin qui se sont faits les distributeurs de cahiers d'examen, ne se soient aperçus que leurs lignes diminuantes ne valent que pour la semaine, et que le néophyte qui prendrait au sérieux leur indication, se corrigerait chaque samedi pour retomber chaque dimanche dans des chutes plus fréquentes.

tent un caractère particulier ; elles ne sont pas un moyen de s'assurer de l'aptitude du novice à remplir les obligations spéciales à son ordre, ou de constater ses progrès dans les voies spirituelles ; leur but est de reconnaître si son inféodation à l'Institut est complète, et jusqu'à quel point il convient de se fier à lui désormais. Ce sont des degrés d'initiation qu'il franchit.

La première épreuve, sur laquelle je me suis longuement étendu, est la retraite ou les Exercices spirituels, la *Keloua* des Congrégations arabes.

La seconde, qui, ainsi que la suivante, présente cette particularité qu'elle se pratique en dehors des maisons de l'Institut, consiste à servir durant un mois les malades dans les hôpitaux, en souvenir du séjour d'Ignace à l'hospice de Manrèze, et des soins assidus qu'il rendit alors aux infirmes et aux pèlerins.

Il existe également, dans la plupart des confréries musulmanes, une épreuve semblable : *le service des pauvres*, basée sur le même motif, l'exemple du fondateur. Chez les Quadrya, par exemple, le néophyte doit avoir devant les yeux l'image du « saint » initiateur de l'ordre, lequel parcourut jadis les rues portant une outre d'eau fraîche, et offrant à boire aux pauvres et aux voyageurs lassés.

La troisième épreuve, dont la durée ne peut être inférieure à un mois, est celle *du pèlerinage*. Deux à deux, trois à trois, les novices de la Compagnie, munis de lettres de recommandation ou de reconnaissance, se

rendent à un sanctuaire de leur choix en mendiant le long de la route. C'est, pour le fond comme pour la forme, la reproduction adoucie du pèlerinage que tout vrai croyant, et plus encore tout Kouan qui aspire à l'initiation, doit accomplir à la Mecque, — le pèlerinage idéal du Jésuite était jadis Jérusalem, — ou, à défaut de la Mecque, au tombeau d'un marabout ou d'un cheikh vénéré dans l'ordre, dont il espère devenir l'adepte.

La quatrième épreuve consiste à employer le novice aux plus humbles services de la maison, « aux travaux abjects », dit ici la règle. Cette épreuve est usitée dans toutes les congrégations, aussi bien catholiques qu'arabes. Toutefois, elle revêt chez quelques-unes de ces dernières une sévérité aggravée par la longueur de l'épreuve. Les Maoulaya par exemple, exigent un noviciat *de mille et un jours*, pendant lesquels le candidat est tour à tour soumis aux épreuves les plus pénibles, et réduit aux plus basses fonctions de la domesticité.

L'enseignement de la doctrine chrétienne « aux enfants » et « aux rustiques » constitue la cinquième épreuve. Enseigner le Koran marque également pour le musulman un degré d'initiation. La ressemblance est ici dans le caractère transitoire affecté à une fonction que les Jésuites ont d'ailleurs de commune avec beaucoup d'ordres religieux catholiques.

La sixième épreuve se confond en quelque sorte avec la précédente, et ne s'applique qu'à un certain choix d'initiés. Elle consiste dans la prédication, mais une prédication que la règle recommande de ne pas con-

fondre avec la prédication ordinaire, car le novice n'y doit vaquer qu'à titre temporaire et accidentel.

Telles sont, d'après les Constitutions de la société de Jésus, les principales phases de l'initiation, ou plutôt de l'introduction des néophytes dans la Compagnie. Le lecteur néanmoins ne doit jamais perdre de vue que les Constitutions des Jésuites ne sont pas ce qu'elles paraissent être. La recommandation, sans cesse répétée, *de les entendre dans leur sens*, n'est pas aussi puérile qu'on pourrait le croire tout d'abord. Elle signifie, en bon français, qu'à côté et au-dessus des Constitutions, existe dans la société de Jésus une tradition orale ou écrite, — vraisemblablement les deux à la fois, — qui les interprète, les modifie, les annule au besoin, et dont les méthodes diffèrent absolument en certains cas de celle que je viens d'esquisser. Le Général, ne l'oublions pas, est maître de dispenser, comme il lui plaît et autant qu'il lui plaît, les novices et les profès, de l'observance des Constitutions: il peut donc supprimer pour les premiers, en tout ou en partie, les épreuves « fondamentales », changer le lieu, le mode et la durée du noviciat, admettre même d'emblée à une profession secrète le sujet auquel « il croit pouvoir se fier » ; en un mot, ne tenir aucun compte des règles prescrites et que je viens d'énumérer.

Ces latitudes, qui n'existent dans aucun autre ordre monastique, se retrouvent au contraire dans la pratique musulmane. La citation suivante, qui résume les procédés de formation en usage dans les Congrégations

arabes, me paraît propre à jeter un certain jour sur les similitudes qui existent entre la discipline particulière de la Compagnie de Jésus et celle de ces Congrégations : aussi n'en retrancherai-je rien, malgré son étendue.

Après avoir constaté que le but de la plupart des fondations musulmanes a été de mettre au service des idées religieuses, philosophiques et politiques des fondateurs « la force immense que donnent le nombre et la discipline », l'historien de l'Islam en Algérie, M. Rinn, continue en ces termes :

« L'important était d'avoir beaucoup d'adhérents. « Pour cela, les ordres religieux se montrent excessivement habiles. Au lieu d'effaroucher les gens, en leur « parlant de vertus transcendantes, ou d'austérités qui « n'ont par elles-mêmes rien de bien séduisant, les chefs « et *Moqaddem* se sont bornés à vanter les mérites sur- « naturels des prières qu'ils enseignent, et les grâces « spéciales attachées au titre de Kouan, de faqir ou de « derwich.

« L'initiation (c'est-à-dire l'entrée dans l'Ordre, car « l'initiation est lente et progressive chez les Kouan « comme chez les Jésuites), l'initiation faite, les digni- « taires choisissent leurs sujets, et avec une merveilleuse « souplesse ils adaptent leur enseignement aux facultés « morales des disciples, donnant à chacun les satisfac- « tions spirituelles qui conviennent à ses aspirations.

« La rigidité de la règle des ordres religieux musul- « mans n'existe que sur deux ou trois points : l'obéis- « sance au Cheikh, le secret en ce qui concerne les

« affaires de l'Ordre, la solidarité avec les autres Kouan ;
 « hors de là, il y a dans la pratique une grande élasticité
 « pour l'application de *l'ouerd*. Les Cheikh et les Mo-
 « qaddem, comme tous les personnages religieux d'un
 « rang un peu élevé, excellent dans l'art de conduire les
 « hommes, et savent faire la part des besoins et des
 « passions de chacun lorsque cela peut être profitable à
 « l'Ordre. Pour eux, il y a des accommodements avec le
 « ciel, et le néophyte, sans même se douter des préve-
 « nances dont il est l'objet, ne reçoit jamais de la règle
 « et de l'initiation que ce qui convient à son tempérament
 « spirituel. A l'esprit étroit du « bigot », l'ouerd applique
 « ses pratiques minutieuses d'un dikr absorbant ; pour
 « l'esprit faible, il a les talismans et les pratiques super-
 « stitieuses si chères aux ignorants et aux malheureux ;
 « pour le mystique, les enivrements de l'extase reli-
 « gieuse amenée par des procédés habiles ; à l'homme
 « sérieux, il offre sa morale épurée et une austérité qui
 « rappelle celle des Ouabites, sans toutefois tomber
 « dans l'hérésie ; au savant, il offre des livres et des
 « doctrines de philosophie spéculative ; aux faibles et
 « aux opprimés, il promet l'appui et la force d'une asso-
 « ciation toute-puissante. Et ce qu'il y a de remarquable,
 « c'est qu'il n'est pas même nécessaire de s'adresser
 « pour cela à des ordres différents. Chaque congréga-
 « tion musulmane a, dans l'habile application de ses
 « statuts, les moyens de se mettre à la portée de toutes
 « les intelligences, de tous les caractères, de toutes les
 « situations sociales...

« Les concessions faites vis-à-vis de certaines indivi-
 « dualités, qu'il y a intérêt à ménager ou à s'attacher,
 « n'empêchent pas les chefs d'ordre de toujours précoc-
 « niser bien haut dans leurs écrits et dans leurs exhor-
 « tations le renoncement au monde, la solitude, le
 « silence, la méditation, les mortifications, les veilles,
 « la prière continue, enfin l'ascétisme sous ses diverses
 « formes... Les livres qui, chacun d'eux, renferment
 « l'exposé des principes formulés par le fondateur et les
 « instructions à donner aux adeptes contiennent en
 « général d'excellents conseils et des exhortations à
 « pratiquer une morale plus épurée, plus élevée que
 « celle du Koran¹. »

IV

La question des *divers degrés* parmi les Jésuites est une de celles qui ont été le plus contestées, soit par la série des Papes qui ont entrepris tour à tour la réformation de la Compagnie, soit, et pendant le premier siècle surtout, par une fraction plus ou moins nombreuse des membres mêmes de la Société. Elle est en même temps un des points déclarés fondamentaux et intangibles par le parti dominant chez les Jésuites; il importe donc d'en préciser le caractère et la nouveauté.

¹ Marabouts et Kouan, p. 71, 72.

Jusqu'à Ignace, les divers ordres monastiques sont fondés sur le double principe de la fraternité et de la hiérarchie chrétienne. Les Règles et les Constitutions, qui déterminent les droits en même temps que les devoirs de chacun et devant lesquelles tous sont égaux, ne laissent rien à l'imprévu et à l'arbitraire. Tout novice qui a passé un temps délimité dans la Congrégation et satisfait aux diverses épreuves prescrites doit être reçu à la profession ; tout profès, au bout de trois, de six ou de dix ans de profession, devient membre du Chapitre, électeur et éligible. Électeur, il choisit ses chefs ; éligible, il peut devenir chef à son tour. Les Constitutions des divers ordres diffèrent entre elles par les détails ; elles sont plus ou moins libérales, font la part plus ou moins grande aux droits réciproques des Supérieurs et des inférieurs ; elles n'en rentrent pas moins toutes dans le cadre dont je viens de tracer les lignes principales.

Chez les Jésuites, je ne dois pas me lasser de le redire ni le lecteur de l'entendre, le droit commun, qui est ici le droit canonique, n'est jamais consulté¹. L'Institut, personne morale représentée par le Général et le gouvernement de la Compagnie, a seul des droits. Ces droits, on l'a vu plus haut, ne sont limités ni par une hiérarchie, — il n'existe dans la Société que des « fonc-

¹ C'est un Jésuite, Mariana, qui le constate. « Il y a chez nous cet inconvénient, écrit-il, qu'en nos lois ordinaires nous nous séparons du droit commun. » (*Des grands défauts qui sont en la forme du gouvernement des Jésuites*, ch. XIX, p. 188).

tionnaires », toujours révocables et *désavouables* au gré du Général, — ni par les droits de l'individu, lequel, par le seul fait de son entrée dans la Compagnie, a renoncé, peut-être à son insu, à tous ses droits naturels, sans parler des canoniques, à sa réputation comme à son caractère, à ses opinions comme à sa nationalité, et auquel les Constitutions ne garantissent rien en échange du don qu'il fait de lui-même entre les mains d'un pouvoir inconnu. Rien, ni un rang dans l'Institut, ni même cette certitude de mourir dans son sein, qu'on lui affirme être le gage de son salut éternel.

A une première et rapide lecture des Constitutions, ces choses ne s'aperçoivent pas tout d'abord. A part un plus grand nombre d'épreuves à franchir, une énumération de grades qui paraît une exagération du hiérarchisme, elles semblent procéder comme les autres. Le *novice*, après deux ans de noviciat, *pourra* être admis au rang *d'écolier* ou de *scholastique*. *Ecolier*, après quatre années d'études, il *pourra* devenir *coadjuteur spirituel*; puis enfin, *profès*. Les lignes sont plus indécises, plus flottantes, mais c'est bien la marche, ce sont bien les garanties canoniques en usage... Regardons-y toutefois, et, à une seconde lecture, en pesant tous les mots, nous serons moins frappés de ce qui apparaît que de ce qui se dissimule sous l'élasticité des formules. Déjà dans les premières parties des Constitutions, les *Déclarations*, qui sont censées les éclaircir, rendent douteux tout ce qu'elles affirmaient tout à l'heure; mais venons à la neuvième partie: *De ce qui concerne le chef*

(caput) de la Société, et du gouvernement qui émane de lui. Avec quel art, et sans avoir l'air d'y toucher, elle renverse tout ce que les précédentes avaient établi, et cela à l'aide de cette seule clause qu'un Jésuite, le P. de Pontlevoy, qualifie, il est vrai, de « clause sacramentelle¹ », *sauf l'avis, le bon plaisir du Général, auquel il appartient de décider de toutes choses prévues ou non prévues par les Constitutions*, et pour le seul motif de la plus grande utilité de l'Institut, ce qui se traduit aussi *la plus grande gloire de Dieu*.

En réalité, ici comme dans les Congrégations musulmanes où toute chose tombe sous le pouvoir absolu du Cheikh qui décide du rang et du degré d'initiation auquel il convient d'admettre chaque candidat, il n'y a ni règles fixées, ni situation garantie, ni lois canoniques observées en faveur des inférieurs². Les degrés établis entre les divers membres de la Compagnie de Jésus ne sont nullement des degrés hiérarchiques, mais de simples degrés d'initiation. Le Général y appelle, ou en fait descendre qui il veut et quand il veut. Il peut, comme le lui reprocheront les Jésuites d'Espagne,

¹ Conférences aux novices Jésuites, par le R. P. de Pontlevoy. (*Vie du R. P. de Pontlevoy*, de la Compagnie de Jésus, par le P. de Gabriac, de la même Compagnie).

² Les lois spéciales à la Compagnie ne sont pas mieux observées que les lois canoniques, c'est Mariana qui en fait l'aveu. « Encore que les lois que nous avons soient excessives en nombre, écrit-il, le P. Général toutefois ne se gouverne par aucune. » (*Des grands défauts qui sont en la forme du gouvernement des Jésuites*, ch. X, p. 98).

retenir éternellement dans les rangs inférieurs les plus méritants et élever à la profession les plus indignes ; nul n'a droit d'y voir, sauf, en théorie, le Souverain Pontife. En fait, nul n'y verra ; car l'appel au Pape, seule et unique ressource du Jésuite, en l'absence du Chapitre général, ne doit être transmis que par le Général, c'est-à-dire par celui qui a tout intérêt à le rendre illusoire.

Quels sont d'ailleurs au juste ces degrés d'initiation ? à quoi correspondent-ils ? quels privilèges, — toujours révocables, — confèrent-ils à l'initié ? ne s'en dissimulent-ils point d'autres derrière ou sous ceux-là ? Autant de questions auxquelles il ne faut répondre qu'avec une extrême réserve. Le résumé suivant, que j'emprunte à un adversaire de la Compagnie, mais à un adversaire qui l'avait sérieusement et sincèrement étudié et aux arguments duquel on n'a jamais répondu ¹, peut donner un aperçu des obscurités et des difficultés que rencontre l'historien, lorsqu'il veut s'assurer de la réalité des choses sous l'apparente clarté des mots.

« Tout est incertain dans cet ordre, — s'écrie Ripert « de Monclar² après avoir résumé les conditions spé-

¹ J'entends bien répondu : des affirmations ou des dénégations sans preuves à l'appui, des arguments qui ne portent pas ou qui portent à faux, une discussion lâchée qui se perd dans les détails secondaires et néglige les points importants, ne constituant ni une réponse, ni une réfutation sérieuse et de bon aloi.

² *Compte rendu des Constitutions des Jésuites*, par M. Jean-Pierre-François de Ripert de Monclar, procureur général du Roy au parlement de Provence, le 28 mai, 3 et 4 juin 1762.

« ciales faites au novice Jésuite : — l'âge de l'entrée, le « temps, la qualité des épreuves, l'âge des vœux, la « partie des Règles qu'on montre *ou qu'on ne montre pas*. « Tout ce qui est fixé dans les autres Ordres par des « lois immuables est ici dans un mystère impénétrable ! »

Ripert de Monclar rappelle que les novices Jésuites sont admis dès « qu'ils sont dans les épreuves », c'est-à-dire dès le temps du noviciat, à faire des vœux qui les lient définitivement à la Compagnie (ce qui est absolument contraire à l'esprit et à la lettre des prescriptions canoniques) ; que d'ailleurs ces mêmes novices, contrairement encore aux Constitutions apostoliques et en particulier au Règlement de Clément VIII, ne reçoivent qu'une communication incomplète des règles et Constitutions de la Compagnie ; en sorte « qu'ils s'engagent pas à pas sans connaître la nature des liens qu'ils se donnent. » Et arrivant aux premiers vœux publics prononcés par le Jésuite, c'est-à-dire à ce que les Constitutions appellent la première probation, il ajoute :

« Le novice ne devient pas *profès* par l'émission de « ses vœux, et il devient religieux ; il n'est point profès « dans son ordre, il est *semblable aux profès des autres* « *ordres*¹ quant aux obligations qu'il a contractées. Le « vœu n'est point solennel pour assurer son état² ; il

¹ C'est du moins l'opinion de Suarez (c'est-à-dire des Jésuites) qui élève bien au dessus des profès des autres Ordres les profès de la Compagnie, à peine inférieurs quant à la dignité, et très supérieurs quant à l'utilité aux Evêques eux-mêmes.

² Il ne faut pas perdre de vue les effets civils qu'entraînait

« est, pour ainsi dire, à *sa charge*. S'il quitte, il est
 « apostat; la Société qui n'a point reçu ses vœux¹ peut
 « en prendre le droit et le réclamer; s'il se marie, le
 « mariage est nul; mais si le Général le veut, tous ces
 « vœux sont anéantis, l'empêchement dirimant disparaît,
 « le religieux rentre dans le siècle et s'engage légitime-
 « ment dans les liens du mariage.....

« Qu'est-ce donc que le novice acquiert dans son ordre
 « par l'émission de ses vœux, en récompense² de toutes
 « les obligations qu'il contracte? Le titre *d'écolier*
 « *approuvé*, et le droit de commencer de bien plus
 « longues épreuves, après lesquelles le Général dispo-
 « sera de lui *comme il lui plaira*, ou pour le renvoyer,
 « ou pour le placer dans telle classe de Jésuites qu'il
 « jugera convenable. Certainement, il n'y a point d'éga-
 « lité et de réciprocité dans cet engagement. Suivant la
 « formule rapportée par les Constitutions, l'aspirant
 « Jésuite ajoute aux trois vœux essentiels de religion,
 « qu'il promet d'observer *dans la Société de Jésus*, une
 « promesse spéciale d'entrer dans la Société pour y

encore au XVIII^e siècle la profession religieuse. La situation qui, de ce chef, existait pour les Jésuites renvoyés, était bien faite pour attirer l'attention des magistrats, comme elle attirait celle des canonistes, et de Rome elle-même.

¹ C'est là-dessus que roulait toute la controverse depuis saint Pie V, la Société de Jésus exploitant à son profit des vœux qu'elle déclarait ne pas recevoir. Au regard de la loi religieuse, les engagements doivent être réciproques.

² En *récompense*, pris dans le sens de *compensation*, est aujourd'hui vieilli, mais s'employait encore au XVIII^e siècle.

« passer sa vie, le tout entendu suivant les Constitutions.
 « Cette promesse est elle-même un quatrième vœu
 « distinct des trois autres. On la rédige par écrit dans
 « un acte séparé. Le novice devient donc religieux par
 « le même acte dans lequel il fait vœu d'entrer un jour
 « dans son Ordre..... Il promet de plus la stabilité per-
 « pétuelle dans le même Ordre dont il sortira peut-être ;
 « le tout doit être entendu suivant les Constitutions¹.....

« Lorsque de l'état de novice il a passé dans la classe
 « des *Écoliers approuvés*, il n'est pas aisé de suivre sa
 « marche ; il est impossible de prévoir ce qu'il deviendra,
 « et très difficile de démêler, après l'événement même,
 « ce qu'on a décidé de son sort. Il a fait vœu d'entrer
 « dans la société, suivant les Constitutions, c'est-à-dire
 « qu'il a abandonné sa vocation au Général, en restant
 « dans une indifférence absolue. On a dit que la classe
 « des *indifférents* était supprimée² : c'est un jeu de

¹ Cette formule, qui se retrouve à chaque instant sous la plume des Jésuites, est en réalité à double entente, et leur permet de donner aux mots et aux prescriptions des Constitutions un tout autre sens que le sens littéral. D'ailleurs, à quelles Constitutions nous renvoie-t-elle ? à celles que l'on avoue, ou à celles que l'on tient secrètes ? En tout cas, la seule formule exacte serait celle-ci : le tout entendu selon le bon plaisir du Général, toujours maître de fixer et de déterminer le sens des Constitutions et de n'en point tenir compte.

² L'étaient-ils vraiment ? Ripert de Monclar paraît en douter, et il a raison ; car ils figurent encore dans l'énumération actuelle des six états de l'Institut. D'ailleurs la remarque de Monclar est juste, et tous les Jésuites, à la seule exception des profès (et encore !),

« mots ; ils doivent l'être tous, et attendre l'arrêt du
« Général sur leur destinée.

« Le Général pourra donc retenir éternellement un
« sujet dans les épreuves d'*écolier approuvé*, le ren-
« voyer, le réduire aux plus bas offices de la maison
« dans l'état de *coadjuteur temporel*¹, le borner à la
« médiocrité des *coadjuteurs spirituels*, le payer du
« grade illusoire de *profès des trois vœux*, ou l'élever
« au rang suprême de *profès des quatre vœux*.

« Ainsi, le vœu d'entrer dans la Société est un vœu
« dont l'objet est flottant et abandonné à la volonté
« d'autrui. Qu'on ne dise pas que celui qui fait ces pro-
« messes en connaît l'étendue : trop de choses lui sont
« cachées, ainsi que nous l'avons vu ; c'est abuser de la
« jeunesse et du zèle ; il y a dans cet abandon absolu
« trop de politique de la part des supérieurs, et trop de
« lésion pour le sujet.

« Un religieux fidèle à ses devoirs a droit à la profes-
« sion après les épreuves requises : c'est l'objet où ils
« tendent tous, c'est celui que se proposent ceux qui
« font la promesse mystérieuse renfermée dans la for-
« mule des vœux simples, et il n'est pas rare de voir
« chez les Jésuites des religieux très édifiants et très

attendant du seul Général leur rang et leurs fonctions, peuvent à bon droit être tenus pour des *indifférents*, au sens que les Jésuites attachent à cette dénomination.

¹ Les coadjuteurs temporels sont les serviteurs et les domestiques de l'Institut, ou par extension, ses chargés d'affaires au temporel.

« laborieux qui en sont perpétuellement exclus. Pie V
 « voulait que tous les prêtres fussent *profès* ; les Jésuites
 « n'ont jamais voulu adopter ce tempérament. Quelle
 « est donc cette idée sublime attachée à l'état de *profès* ?
 « Pourquoi celui que l'on juge digne du sacerdoce ne
 « le sera-t-il point d'être *profès* dans la société ?...

« Il n'y a rien de fixe ni pour servir de règle à ces
 « promotions, ni pour en déterminer l'époque, parce
 « que cette fixation répugnerait à l'essence même de
 « l'Institut : « *Cùm et nostri Instituti substantialibus hoc*
 « *planè repugnet.* (Cong. V, can. 11) : il serait inutile
 « de vouloir comparer ces lois arbitraires avec celles des
 « autres religieux.

« La promotion faite est encore un mystère enseveli
 « dans l'intérieur de la Société, et le public ignore si
 « un Jésuite est *écolier approuvé, coadjuteur formé, profès*
 « *des trois ou quatre vœux*.... les règles sur les matières
 « les plus importantes ne sont que des convenances :
 « c'est la politique qui décide.....

« La Congrégation (V^e) nous apprend que le Général
 « peut admettre à la profession au sortir du noviciat ;
 « qu'il peut même pour causes graves en abrégier le
 « cours à l'effet d'accélérer cette profession anticipée.
 « Il y a donc des *profès* privilégiés qu'on admet sur le
 « champ à la profession, après les deux ans de la pre-
 « mière probation, et même qu'on en dispense ; puisque
 « ce n'est qu'à leur égard que la Congrégation décide
 « qu'on peut trouver des raisons graves de dispense
 « pour la première épreuve de deux ans. Ce passage

« n'est pas le seul qui soit mystérieux et énigmatique
« sur ces profès privilégiés. »

Nous touchons ici à une question principale et brûlante, celle de l'occultisme, dont on a de tout temps accusé la Compagnie : en réalité, elle ne fait qu'un avec la question des *degrés* qui en sont une conséquence. Les Congrégations musulmanes, on l'a vu plus haut, exigent le secret de la part de leurs adeptes : secret vis-à-vis des gens du dehors, des *externes* comme diraient ici les Jésuites ; secret entre les Kouan eux-mêmes, auxquels il ne convient pas d'apprendre le tout de l'Ordre avant une complète initiation. Un serment garantit ce double mystère, que les Jésuites leur ont emprunté en y joignant ce je ne sais quoi de plus secret, de plus mystérieux encore, qu'avait revêtu la pratique de l'Islam au moment des relations d'Ignace avec les Mores et les Morisques de Manrèze. Vaincus, non assimilés ; vivant dans une perpétuelle défiance que l'édit de Charles-Quint allait bientôt justifier ; rêvant d'une revanche qui serait à leurs yeux la revanche de la bonne cause, les Musulmans, et surtout les congréganistes Musulmans dont les cadres étaient prêts, passaient à l'état de conspirateurs, — j'allais dire de ligueurs, — latents. Le fanatisme et la religion, le spirituel et le temporel, toujours confondus chez eux, prenaient la forme de la lutte pour la vie ; le mystère devenait la condition même de leur existence. De là une obscurité plus profonde, des serments plus répétés, des précautions plus multipliées, une entente enfin de la vie sous

terre, qu'Ignace acquerra pour le bon motif, mais dont ses disciples pourront être tentés d'abuser.

Le seul fait d'ailleurs d'emprunter à l'Islam les cadres et les grandes lignes de son institut, en mettant Ignace en présence d'une organisation occulte, ne lui offrait pas seulement un exemple à suivre, il lui faisait une nécessité du mystère. Obligé de se taire sur la provenance de ces emprunts, de laisser s'établir la légende de Manrèze pour en dérober la véritable histoire, le fondateur de la Compagnie de Jésus se trouvait pris dans l'engrenage où son œuvre devait passer tout entière. Sans doute, le saint dut se garder de son vivant d'autoriser les récits merveilleux que Lainez et les autres accréditèrent ensuite sous son nom. « Il se contentait, à ceux qui lui demandaient la raison de certains points substantiels de l'Institut, nous dit Bartoli, de répondre qu'il l'avait appris à Manrèze ». Mais après lui, le secret s'exagéra comme s'exagérèrent les autres ressemblances musulmanes; l'occultisme s'étendit comme une tache d'huile. Là encore, les disciples de Loyola choisissaient l'écueil pour en faire le port.

Secret sur les emprunts faits à Cisneros et sur la double provenance des *Exercices spirituels*; secret sur leur méthode d'application; secret sur l'origine et l'organisation de la Compagnie, sur ses constitutions, son gouvernement; secret vis-à-vis des gens du dehors; secret à l'égard des Jésuites eux-mêmes; secret toujours, secret partout. Du haut en bas de l'échelle, depuis le Général jusqu'au dernier des affiliés, chacun selon

son importance a quelque chose à taire, à dissimuler une portion du mystère confiée à sa garde.

Je n'insisterai pas sur les points secondaires : il en est deux principaux, auxquels on peut en quelque façon ramener tous les autres ; j'entends, l'existence de constitutions occultes connues des seuls initiés et par lesquelles la Compagnie se gouverne, et l'existence des Jésuites secrets, vulgairement désignés sous le nom de *Jésuites de robe courte*.

Je crois qu'il est impossible d'étudier de près la Compagnie de Jésus, dans le passé et dans le présent, sans être moralement convaincu de l'une et de l'autre. Les preuves matérielles sont néanmoins difficiles à fournir, le mot d'ordre ayant été de tout temps de les détruire partout.

Le texte même des Constitutions de saint Ignace, longtemps tenu secret, ne l'est plus aujourd'hui que dans une mesure, Rome, comme les puissances catholiques, en ayant exigé au XVIII^e siècle la production. Mais les Jésuites, qui communiquèrent, bien malgré eux, les deux volumes de leur Institut imprimés à Prague, peu d'années auparavant (1757), pour leur propre usage, livrèrent-ils alors aux Parlements, aux Conseils royaux et aux Papes le secret du secret de leur gouvernement? Montrèrent-ils tout? Évidemment non; et c'est ce qu'indiquait Ripert de Monclar, lorsqu'il s'écriait dans le compte rendu auquel nous avons emprunté plus haut: « Je ne chercherai point à deviner des énigmes qu'on a voulu rendre impénétrables;

j'observe seulement qu'un ordre est trop mystérieux, lorsqu'une lecture réfléchie de deux volumes de Constitutions laisse encore tant d'obscurité sur la partie la plus essentielle de ses lois ¹. » Au XVIII^e siècle comme aujourd'hui, comme toujours lorsqu'ils sont l'objet d'attaques décisives, les Jésuites firent la part du feu : ils sacrifièrent le moins pour dissimuler le plus. De quelque esprit de vertige qu'on les suppose alors atteints, quelque illusion qu'ils aient pu se faire sur l'issue d'une crise dont ils ne soupçonnèrent pas d'abord la gravité, ils ne furent pas pris au dépourvu ; des instructions secrètes réglèrent certainement leur conduite comme leur attitude. Mon secret est à moi, dit le sage : le secret des Jésuites est encore à eux.

Lorsqu'on lit les Constitutions d'une lecture réfléchie, comme le veut Monclar, on est vraiment frappé de la disproportion qui existe entre l'effet et la cause, entre ces pages incomplètes, parfois contradictoires, dont presque toutes les prescriptions sont d'ailleurs révo-

¹ Ripert de Monclar parle ici des deux volumes intitulés : *Institutum societatis Jesu*, imprimés à Prague en 1757 pour l'usage de la Compagnie, et que les Jésuites furent contraints de déposer aux greffes des Parlements en 1761. Ces deux volumes renferment, outre les Règles, Constitutions et Exercices spirituels attribués à Ignace, les Bulles des Papes en faveur de la Compagnie, les décrets des seize premières Congrégations générales, les règlements pour les écoliers et ceux des Congrégations de la Vierge, le Directoire pour les Exercices spirituels, des instructions et des lettres de divers généraux de la Compagnie, et notamment d'Aquaviva, etc., etc. Bref, un total d'environ 1200 pages, petit in-folio.

cables selon le bon plaisir du Général, et cette machine puissante qui s'appelle la Compagnie de Jésus.

Comment une règle qui n'oblige pas, des Constitutions à l'état de perpétuel devenir, dont l'essence même est de laisser en suspens la plupart des questions fondamentales pour toute société religieuse, comment, dis-je, ont-elles une efficacité supérieure à toutes les autres? Comment marquent-elles les esprits les plus opposés d'une même et ineffaçable empreinte? Comment surtout ont-elles suffi à créer et à maintenir, depuis plus de trois siècles, une organisation à la fois souple et résistante, irréductible et irréformable, capable de lutter à armes égales contre les rois et contre les peuples, contre la hiérarchie catholique et contre les Papes eux-mêmes?

Il n'est aucun de mes lecteurs qui ne connaisse, au moins de nom, les *Monita secreta Societatis Jesu*. Publiées pour la première fois à Cracovie en 1614, cinquante ans environ après la mort d'Ignace de Loyola¹, ces instruc-

¹ Cette première édition fut publiée sous le titre de *Monita privata societatis Jesu*. L'ouvrage remanié et augmenté fut ensuite réédité au cours du XVII^e siècle, sous le nom de *Monita secreta*, que l'usage a consacré. Une foule de versions ont été mises en circulation touchant la découverte de ces *Instructions secrètes*. Tantôt c'est le Duc Christian de Brunswick qui les a trouvées au collège des Jésuites de Paderborn; tantôt elles ont été découvertes chez les Jésuites d'Anvers, de Padoue ou de Prague; tantôt c'est sur un navire des Indes que le manuscrit se trouve saisi... En réalité, le vrai se mêle au faux dans ces récits grossissants; mais s'il est exact que divers manuscrits des *Monita* aient été

tions secrètes ont pour auteur, selon les uns, le cinquième Général de la Compagnie, Claude Aquaviva; suivant les autres, un ex-Jésuite polonais, Jérôme Zahorowski, lequel, expulsé de la Compagnie en 1611, se serait vengé d'elle par une satire. Cette dernière opinion, à laquelle se rallie le P. Sommervogel, me paraît la mieux appuyée et la plus vraisemblable. Il y a des choses qui ne se disent ni ne s'écrivent, surtout quand on est Jésuite. Je ne diffère ici avec le Révérend Père que sur un seul point: la part de vérité et de calomnie que contiennent les *Monita*. Évidemment, le savant Jésuite, auquel la fraude fait la partie belle, repousse comme autant de mensonges les traits sanglants décochés à chaque page contre sa Compagnie. Le Jésuite Gretzer néanmoins, qui vivait au commencement du XVII^e siècle et répondit l'un des premiers à la publication des *Monita*, tout en niant que la Compagnie ait jamais eu de semblables règles, convient que leur auteur

trouvés dans diverses maisons des Jésuites; on n'a pas encore démontré qu'ils fussent antérieurs à la publication de 1614, en sorte que leur découverte ne suffit pas à établir que les Jésuites en soient les auteurs, car ils ont pu les copier ou les acquérir à titre de documents et pour la nécessité de leur défense.

La Bibliothèque de Munich possède deux manuscrits des *Monita secreta*; le plus ancien, qui date vraisemblablement de la fin du XVII^e siècle, est écrit tout entier de la main d'un Jésuite, et porte à la fin ces mots : *Per hæc non potest laudari Deus* : il a été trouvé au monastère Cistercien d'Alderspach. Le second fut découvert, il y a quelques années, dans une armoire secrète de l'Église Saint-Michel de Munich, l'ancienne église des Jésuites; il est daté de 1738.

n'est point ignorant, comme on pourrait le croire, des choses de l'Institut; et il en conclut qu'il doit avoir vécu dans son sein et qu'il s'agit sans doute d'un Jésuite renvoyé. En les réduisant ainsi à leur juste valeur, c'est-à-dire en cessant d'y voir un code de lois pour n'y chercher qu'un témoignage, les *Monita secreta* gardent historiquement une importance d'autant plus grande qu'ils précisent, en le soulignant, l'état de décadence où se trouvait la Compagnie un demi-siècle après la mort de son fondateur. C'est un livre vécu, une peinture faite sur le vif des défauts du gouvernement des Jésuites, de la façon dont ils s'introduisaient dans les villes et dans les familles, des procédés qu'ils employaient pour accroître leur richesse, étendre leur influence, s'insinuer chez les grands et jusque dans les conseils des princes, substituer partout leur action et leur prépondérance à celles du clergé, tant séculier que régulier. Peinture poussée au noir, sans doute, et néanmoins d'une ressemblance qui a pu être alléguée comme une preuve d'authenticité.

Œuvre d'un satirique plutôt que d'un faussaire, les *Monita*, à l'heure où ils paraissaient, étaient un avertissement et dénonçaient une situation à laquelle il n'était que temps de remédier. Malheureusement, nul ne les prit ainsi : les ennemis de la Compagnie n'y virent qu'un texte à déclamations, et tandis que les plus loyaux de ses adversaires refusaient de s'en servir, les Jésuites avaient l'art de tirer parti de « la calomnie » dont ils se disaient victimes. Ces instructions supposées, qu'ils

pouvaient démentir à la face du ciel et de la terre, leur permirent de dissimuler leurs véritables instructions secrètes ; et, — encore que quelques fragments authentiques y servissent peut-être de trame au pastiche de Zahorowski, — de nier le tout avec vraisemblance.

En dépit de ces dénégations, ou plutôt à cause de ce que ces dénégations ont de trop absolu et partant de contradictoire, je maintiens qu'il existe au sein de la Compagnie une législation occulte, des traditions secrètes. Législation et traditions qui n'ont jamais été soumises, dans leur ensemble, à l'examen et à l'approbation des Souverains Pontifes ; et que, sauf les initiés du plus haut rang, — qu'il faut peut-être assimiler aux profès des quatre vœux¹, — les membres de la Compagnie ignorent pour la plupart, bien que régis et gouvernés par elles.

A l'appui de cette dernière assertion, je citerai deux témoignages. Le premier est celui d'un Jésuite, le P. Miranda, provincial de Castille, qui vers 1736 fut appelé à Rome pour y devenir l'un des assistants du Général, l'assistant d'Espagne². « Avant d'avoir été à « Rome, où j'ai été initié à tous les secrets, — écrit-il, « — j'ignorais ce qu'est notre Société. Le gouverne-

¹ On verra plus loin qu'au témoignage du Jésuite Miranda, comme à celui de Palafox, il ne suffit pas d'être Jésuite profès pour être initié.

² Le Général a quatre assistants, qui portent le nom des principales provinces de la Compagnie : l'assistant d'Espagne, l'assistant de France, etc., etc.

« ment intérieur de notre Compagnie est une étude
 « spéciale à laquelle les provinciaux eux-mêmes
 « n'entendent rien. Il faut être revêtu des fonctions
 « que j'exerce pour en avoir même la plus légère
 « teinte. »

Le second témoignage, plus explicite encore, est celui du Vénérable Palafox, évêque d'Angélopolis (Mexique), puis archevêque d'Osma (Vieille-Castille). Palafox croyait à la nécessité de réformer sérieusement la Compagnie de Jésus ; ses fameuses lettres à Innocent X, qu'il savait d'ailleurs bien près de penser comme lui sur ce point, avaient pour objet de signaler les abus, qui, dans l'intérêt même de l'Institut d'Ignace, « devaient être étouffés dans leur berceau par l'autorité apostolique. » Au nombre de ces abus, qu'une liaison intime et les « confidences » d'un certain nombre de Jésuites, dont il énumère les noms et qu'il choisit, dit-il, « parmi les plus doctes », lui ont fait connaître, se place l'occultisme.

Voici ce qu'il en écrit à la date du 8 janvier 1645, quatre-vingt dix ans après la mort d'Ignace, et un peu moins d'un siècle avant Miranda :

« Quelle autre religion ¹, T. S. P., possède des consti-
 « tutions secrètes, des privilèges qu'elle ne doit pas
 « montrer, *des règles occultes*, et tout ce qui regarde sa

¹ On sait que le mot de religion servait au XVII^e siècle encore à désigner les Ordres religieux : c'est en ce sens qu'on dit encore aujourd'hui d'un homme qui se fait moine : il est entré en religion.

« conduite couvert et voilé avec un mystère qui ne se
« comprend point ?.....

« Les règles de tous les autres ordres passent sous
« les yeux de tout le monde, comme aussi les instruc-
« tions et règles qui regardent la conduite des Papes,
« des cardinaux, des évêques et de tout le reste du
« clergé. L'Église ne hait pas la lumière, mais bien les
« ténèbres, parce qu'elle est éclairée par Jésus-Christ,
« source éternelle de lumière, qui a dit de soi dans
« l'Évangile : *Je suis la lumière du monde*. On voit aussi,
« tant que l'on veut, les privilèges, les instructions, les
« statuts, les règles de la conduite des autres religieux.
« Il n'y a presque point de librairie où on ne les trouve,
« et le moindre novice, parmi les religieux de saint
« François, peut lire d'un coup d'œil ce qu'il devrait
« faire s'il devenait jamais Général de l'Ordre.

« Mais parmi les Jésuites, il y a plusieurs religieux,
« même profès, qui ne savent pas les constitutions, les
« privilèges et les règles propres de la Compagnie,
« encore qu'ils s'y soumettent et s'obligent à les
« observer, non moins que ceux qui les connaissent.
« Ainsi, leurs supérieurs ne les guident point selon les
« règles de l'Église, qui sont connues de tout le monde,
« mais selon certaines règles occultes et cachées qui ne
« sont connues que de ces supérieurs, et par des dénon-
« ciations très secrètes et très pernicieuses, lesquelles
« sont cause qu'il y en ait un nombre infini de chassés
« ou de rejetés..... Enfin, ils se gouvernent plus par des
« coutumes particulières que selon les lois approuvées :

« ce qui est visiblement contraire à la raison et à la nature de l'homme ¹. »

L'accusation est ici nettement formulée, et je ne sache pas que les Jésuites y aient jamais répondu autrement qu'en niant l'authenticité, — aujourd'hui bien démontrée, — des Lettres de Palafox, et en affirmant contre toutes preuves que le Vén. serviteur de Dieu s'était d'ailleurs rétracté. Actuellement où les plus doctes d'entre eux, — le P. Sommervogel en particulier, — semblent avoir renoncé, et pour cause, à ce système de dénégations, ils se contentent d'alléguer que leurs Constitutions sont universellement connues, depuis que les Parlements les ont disséquées. Je l'ai déjà dit : outre que l'argument serait sans valeur quant au passé, — puisqu'il resterait toujours que, pendant deux siècles, de 1558, époque de leur première impression, jusqu'en 1761, où elles furent enfin déposées, elles ont été cachées à tous les yeux, — il n'en offre pas davantage quant au présent, s'il est prouvé, comme le donne à entendre Monclar, et comme l'établit péremptoirement la Chalotais ², que les Jésuites ne produisirent au XVIII^e siècle qu'une partie seulement de leur législation.

Les historiens officiels et officieux de la Compagnie

¹ *Le Tre famose lettere scritte dal. Ven. serv. di Dio Mgr D. Giovanni di Palafox, vescovo d'Angelopoli*; Venise, 1771, Let. II, § 108, 109, 110).

² *Comptes rendus des Constitutions des Jésuites*, par M. Louis René de Caradeuc de la Chalotais, procureur du Roi au Parlement de Bretagne, les 1, 3, 4 et 5 décembre 1761.

affirment imperturbablement qu'Ignace est « l'unique auteur des lois qui régissent l'Institut » ; mais ils reconnaissent d'autre part : 1^o Que le Général des Jésuites possède à perpétuité « le pouvoir de changer, altérer, « ou abolir entièrement, selon la nature, la diversité des « temps et des lieux, les *Constitutions, tant établies qu'à « établir*, d'en substituer de nouvelles aux premières, et « que ces changements et altérations, ou ces constitutions « nouvelles seront censées approuvées par l'autorité « apostolique » ; 2^o que « les Congrégations ou assem- « blées générales peuvent, à leur tour, et de concert « avec le Général, porter toutes sortes de décrets, de « statuts, de Constitutions, lesquels auront, bien entendu, « force de loi et devront être invariablement observés « par tous les membres de l'Institut. »

Ils avouent que tous, Généraux et Congrégations générales, ont usé des droits ainsi conférés ; et un demi-siècle après Ignace, Mariana se plaindra que la multiplicité de ces lois qui se détruisent l'une l'autre, met un obstacle en quelque sorte invincible à une réforme sérieuse de l'Institut.

Où est le recueil complet de cette législation « excessive », qui menaçait dès lors d'étouffer l'œuvre d'Ignace sous une végétation parasite ?

Où et dans quelles mains, — sauf celles des Jésuites, et des Jésuites initiés, — se trouvent encore aujourd'hui « les livres manuscrits nécessaires au gouvernement de l'Institut », que la Règle du compagnon du Provincial lui recommande de tenir en une archive « sous bonne

serrure», et dont, en cas de mort dudit Provincial, il devra s'assurer et rendre compte au Général¹ ?

Sans doute, et je n'hésite pas à le constater, ces règles multiples, ces instructions secrètes ne sont pas l'œuvre exclusive de Loyola, bien qu'il en existe vraisemblablement un certain nombre émanées de sa plume. Mais si l'on ne peut faire sur ce point la part trop large à ses successeurs, — surtout à Lainez et à Aquaviva, — il reste néanmoins que, par une erreur de jugement qui ne fut pas une erreur d'intention, Ignace a acclimaté et laissé germer au sein de l'Institut cette végétation sous-marine, ou plutôt sous-terrienne, qui devait à la longue tout envahir. Familiarisé, au temps de sa conversion et de son éducation religieuse, avec l'occultisme arabe, il y vit une force à capter et à utiliser pour le bien, et ne sut pas prévoir que l'arbre finit toujours par tomber du côté où il penche.

L'institution des Jésuites secrets, Jésuites *in voto* ou Jésuites *de robe courte*, n'a pas d'autre origine. La conception nouvelle, et en un sens *islamique*, qu'Ignace se faisait de la vie religieuse, vie que ni lui ni ses disciples ne font consister essentiellement dans la pratique des

¹ Il ne s'agit ici ni du registre des professions, ni des comptes rendus adressés au Général et dont le Supérieur garde par devers lui le double ; mais de règles manuscrites et de directions secrètes : décrets des Congrégations générales, instructions des généraux ; enfin, comme le dit le texte lui-même, de manuscrits nécessaires au gouvernement de la Compagnie, et par lesquels se perpétue la tradition occulte, qui est la vraie règle de la Société.

conseils évangéliques, mais bien dans le dévouement absolu et dans l'obéissance passive à un chef spirituel et politique ; cette conception, dis-je, devait avoir pour conséquence l'établissement de ces religieux laïques prêts à toutes les besognes et dociles à tous les mots d'ordre : la nécessité créait l'organe.

Elle le créa d'autant plus vite et plus sûrement, que les Congrégations musulmanes en offraient le modèle ¹, et qu'Ignace, dès la première heure, en avait en quelque sorte marqué la place. Le seul passage des Constitutions qui décrète que les Jésuites n'auront point d'habit particulier, en rompant avec la tradition monastique pour lui substituer la coutume islamique, supprimait un des principaux obstacles à l'enrôlement secret ² : les autres

¹ On sait combien puissante et active est encore aujourd'hui l'organisation secrète des ordres religieux musulmans : il est curieux de voir certains de leurs historiens recourir pour nous le dépeindre à la comparaison avec les Jésuites, tant l'analogie s'impose ! C'est ainsi que M. Rinn nous apprend « qu'en dehors des Kouan et des néophytes en instance d'initiation, plusieurs Congrégations ont encore des serviteurs (Kreddam), clients politiques autant que religieux... Ce sont, ajoute-t-il, les membres laïques de l'Ordre, analogues aux Jésuites de robe courte. » (*Marabout et Kouan*, p. 79).

² Les Congrégations musulmanes n'imposent point à leurs adeptes de costume spécial, afin que rien ne décèle aux yeux des profanes le secret de leur affiliation. Ignace, en leur empruntant cet usage, fit chose absolument nouvelle au sein du catholicisme, où, si l'habit ne fait pas le moine, du moins le désigne-t-il à tous les yeux. Les Jésuites, — je parle ici des Jésuites avoués, — portent, il est vrai, habituellement le costume ecclésiastique ; mais aucunes bulles, règles ou Constitutions ne lui imposent à cet

devaient disparaître à leur tour. La seconde bulle de Paul III en faveur de la Compagnie (1543) : « Nous « voulons que le Général conserve la juridiction..... sur « toutes les personnes qui vivent sous son obéissance, « quelque part qu'elles demeurent, de quelque exemption « qu'elles jouissent, de quelque pouvoir et quelques « facultés qu'elles soient revêtues » ; celle de Jules III qui institue, en faveur d'une catégorie spéciale et mystérieuse de personnes de *dévotion et de qualité*, une manière de profession aussi peu définie que les privilèges qui doivent en bénéficier ; ces bulles « bien interprétées » levaient les dernières barrières. Quelques dénégations qu'y opposent les Jésuites, Ignace qui les avait sollicitées et qui savait apparemment à quoi s'en tenir sur leur sens et sur leur portée, Ignace, dis-je, ne les interprétait pas autrement, lorsqu'il recevait secrètement dans la Compagnie, à titre de profès, le vice-roi de Catalogne, François de Borgia.

Les Jésuites affirment, il est vrai, que cet exemple n'a pas eu de suites ; mais la préoccupation constante de leurs théologiens, y compris Suarez, d'établir la validité des professions secrètes et la possibilité, non seulement d'acquérir « tous les mérites de la vie religieuse », mais

égard une obligation. A l'encontre des autres religieux qui ne peuvent pour un seul jour, ou une seule heure, dépouiller l'habit de leur ordre, sauf en des cas rigoureusement déterminés, le péril de mort, par exemple, le Jésuite peut toujours et partout revêtir tel habit laïque ou clérical qu'il lui plaira, ou plutôt qu'il importera au service de l'Institut.

encore d'être « un vrai religieux », au moyen d'une obéissance, d'une pauvreté et d'une chasteté correspondant aux diverses situations que l'on occupe dans le monde, donne un démenti visible à leurs assertions. Ripert de Monclar, qui traite à fond la question des Jésuites secrets, ou, comme il les appelle, des *Jésuites externes*¹, établit, au contraire : « 1° qu'attendu les lois « singulières de la Société de Jésus, elle a des moyens « pour s'incorporer les externes sans qu'on le sache ; « 2° que s'il peut y avoir des Jésuites externes, l'esprit « et la fin de l'Institut ne permettent pas qu'on néglige « d'en créer » ; et il formule ainsi son syllogisme : « Rien « n'est plus conforme à la fin de l'Institut que d'avoir « des Jésuites externes ; la Société a des lois singulières « qui lui en fournissent les moyens ; donc ces Jésuites « existent. »

Le but de la Société de Jésus est de procurer *la plus grande gloire* de Dieu. *Entendu au sens des Constitutions*, ce but lui crée la nécessité de pénétrer et de dominer partout : « *elle est obligée par devoir de travailler à son accroissement.* » Or, quel moyen plus efficace et plus sûr, « plus capable de fortifier la Société et d'étendre ses conquêtes, que ces soldats cachés qui combattent pour elle sans qu'on s'en défie. »

¹ Monclar ne s'est pas aperçu que, sous la plume des Jésuites, ce mot revêt une double signification, et désigne tour à tour les membres de la Société avoués mais non profès, et ceux du dehors. C'est pour éviter l'équivoque, que je préfère au terme de *Jésuites externes* celui de *Jésuites secrets*.

« Par ce moyen admirable, les Jésuites repoussés
 « d'une ville qui leur ferme l'entrée s'y introduiront
 « lorsqu'on croira les avoir exclus et ouvriront les
 « portes ; ils seront chassés d'une autre sans en sortir ;
 « les premiers établissements se feront sans frais et sans
 « bruit, et favoriseront ceux qu'on peut vouloir faire
 « dans la suite, le Jésuite opinera dans un tribunal ou
 « dans un Conseil municipal, pour savoir si on donnera
 « un collège à la Société, ou si les Constitutions sont
 « abusives. »

L'avantage est trop clair pour qu'il soit nécessaire d'insister avec Monclar sur celui qui peut résulter de l'incorporation à la Société d'un Cardinal, d'un ministre, voire d'un prince, dirigés par le Général et liés par un vœu d'obéissance. Le fait s'est sûrement présenté plus d'une fois, au moins quant au premier, et jetterait peut-être un certain jour sur des points historiques encore obscurs ; mais venons-en aux « lois singulières » qui fournissent à la Compagnie les moyens de s'attacher secrètement toutes sortes de personnes. L'élaboration s'en est faite lentement, bien que la plupart remontent à Ignace ; le secret demandait en effet que les Papes qui en concédèrent une partie, ne sussent pas toujours exactement eux-mêmes les conséquences que l'on tirerait de leurs concessions ¹.

¹ C'est ainsi que la bulle de Paul III citée plus haut : — Nous voulons que le Général conserve la juridiction, etc., etc., — qui visait les Jésuites envoyés en mission, soit à Trente, soit auprès

« La profession (des Jésuites) ne devait autrefois être
 « faite qu'à Rome; elle peut l'être partout actuellement.
 « Il n'y avait d'autre profès que ceux des quatre vœux,
 « et l'on ne pouvait guère proposer à un ministre, ou à
 « un magistrat, ou à un militaire, de faire vœu d'obéis-
 « sance au Pape pour les missions. Jules III a levé cette
 « difficulté en 1550; il a décidé qu'on pourrait admettre
 « quelques personnes à la profession des trois vœux,
 « attendu leur dévotion et leur qualité, et par permission
 « du Général. *De licentia Præpositi generalis, propter*
 « *ipsorum devotionem et personarum qualitatem.*

« Suarez nous apprend que ces profès privilégiés
 « peuvent être dispensés d'être prêtres..... L'habit sécu-
 « lier ne fait point d'obstacle, parce que les Jésuites
 « n'ont point d'habit qui leur soit affecté..... On croit
 « communément que le novice doit faire les épreuves
 « dans la vie commune; le Jésuite Pellizarius nous
 « avertit que ce n'est pas nécessaire quand le Supérieur
 « en dispense....., et le *Directoire* nous apprend qu'il y
 « a des personnes à qui il convient de faire faire les
 « Exercices chez eux (*sic*), pour le plus grand secret.

« Le temps du Noviciat est ordinairement de deux
 « ans. La V^e Congrégation générale a permis d'en dis-
 « penser ceux qui, du noviciat, passent de plein saut à la

du roi de Portugal ou de l'Empereur, soit aux Universités, fut
 étendue dans la suite aux Jésuites, reconnus ou secrets, élevés à
 l'épiscopat ou au cardinalat, et près desquels la Compagnie pla-
 çait un *socius*, dont ils devaient recevoir les conseils et accepter
 la surveillance.

« *profession solennelle*..... attendu leur dévotion et leur
« qualité.

« La profession, suivant la règle générale, devait se
« faire dans une maison de l'Ordre; mais tous les lieux
« sont également bons pour la profession des Jésuites.....
« Suarez décide qu'on peut faire profession dans sa
« propre maison, en y demeurant aux ordres du supé-
« rieur : *Manens in domo suâ, de licentia superioris, ad*
« *nutum ejus*. Pellizarius l'affirme également ¹. »

Il est fâcheux que Monclar n'ait pas lu, en fait de
Jésuites, le P. Petit-Didier: il y aurait appris qu' « on,
« — c'est-à-dire la Compagnie, — distingue dans le
« droit deux professions: *l'une purement tacite*, qui est
« sans éclat et n'a aucune forme prescrite; l'autre,
« expresse et formelle, dont tout l'éclat et la forme
« essentielle consiste à ce qu'elle se fasse entre les
« mains d'une personne qui ait pouvoir de la recevoir,
« en présence de deux témoins. L'une et l'autre suffit
« (*sic*) encore aujourd'hui (1738) pour faire un véritable
« religieux profès ². »

L'une et l'autre suffisent en effet « même encore
aujourd'hui » pour faire un Jésuite: néanmoins cette
profession *purement tacite*, dont nul n'est témoin, et

¹ *Compte-rendu des Const. des Jésuites*, par J.-P.-F. de Ripert de Monclar, 1762.

² *Les saints enlevés et restitués aux Jésuites*, par un professeur de théologie, docteur en droit canon.; A Luxembourg, chez André Chevalier, imprimeur de S. M. I. et C., 1738, avec *permission des Supérieurs*, un vol. in-12.

que personne ne reçoit me paraît dans l'espèce infiniment préférable ¹. Mais il y a encore un autre moyen d'entretenir dans le monde, pour la plus grande gloire de Dieu, des Jésuites secrets : c'est le renvoi simulé ou limité. Le Général peut séculariser *en apparence* tel ou tel de ses subordonnés, afin de l'employer plus utilement au service de l'Institut sous l'habit laïque, ou sous l'ecclésiastique, à la seule réserve qu'il rentrera dans la Compagnie au premier signal. Ceci est, à proprement parler, le renvoi *simulé*. Quant au renvoi *limité*, les conditions en sont plus obscures encore, et il est d'autant plus difficile de distinguer parmi les Jésuites renvoyés ceux qui ont véritablement cessé d'être Jésuites, qu'ils ne le savent pas toujours eux-mêmes. La Compagnie, alors qu'elle congédie un de ses membres, et à plus forte raison s'il sollicite lui-même sa sécularisation, prétend conserver sur lui ce que les Constitutions appellent *une surveillance de charité*, et, encore qu'il ait été délié de ses vœux par le Pape, le droit de le rappeler dans son sein *en lui faisant renouveler sa profession en la forme où les Jésuites ont coutume de le faire chaque année*. Au fond, cette anomalie apparente, qui fait qu'un Jésuite peut, en même temps être exclu de la Compagnie sans cesser de lui appartenir et d'être dans

¹ Le livre de ces *professions tacites* figure-t-il parmi les registres secrets de la Compagnie ? Je n'en doute point, et, comme le disent les Constitutions, « pour de bonnes raisons ». En tout cas, il serait curieux à connaître, et servirait peut-être à éclairer plus d'une énigme historique.

sa dépendance, s'explique par une raison très simple : l'expulsion dans l'Institut est moins une peine canonique dont on frappe un coupable, qu'une mesure disciplinaire, ou simplement politique, par laquelle on se débarrasse d'un membre inutile ou compromettant. L'intérêt de la Compagnie qui est la suprême loi, peut exiger aujourd'hui la réintégration de l'individu dont il demandait hier le renvoi : c'est une question de temps, de lieux, de circonstances, et, pour tout dire, d'opportunisme¹.

« Dans la plupart des ordres religieux musulmans, les femmes sont admises comme les hommes : on les initie à part ; leur affiliation n'en est pas moins complète. Elles sont désignées sous le nom de *Khouatat*, « sœurs² », et obéissent à une *Moqaddema* dépendante du Moqaddem, voire directement du Cheikh ou de son vicaire. La même organisation existe dans la Compagnie ; mais l'affiliation y est d'autant plus secrète qu'elle est plus étroite : le mystère croît en proportion du rang

¹ C'est faute de connaître ces choses et de les bien entendre, qu'on a si longuement discuté au XVII^e et au XVIII^e siècles sur le renvoi et le non-renvoi de certaines personnalités marquantes de la Compagnie : saint François Régis, par exemple. Les adversaires des Jésuites se trompaient en jugeant le cas au point de vue canonique, et en envisageant comme définitif un congé que la Compagnie avait intérêt à annuler ; et les Jésuites étaient dans la vérité, entendue au sens de leurs constitutions, en affirmant que Régis était mort Jésuite, puisqu'ils lui avaient fait renouveler ses vœux à son lit de mort.

² *Les sociétés secrètes chez les Arabes, et la conquête de l'Afrique du Nord*, par M. P. d'Estournelles de Constant ; Paris, 1886.

auquel l'initiée est admise. J'observe toutefois que, s'il est juste de faire remonter jusqu'à Loyola l'institution des Jésuites occultes, on ne peut lui attribuer l'institution des Jésuitesses que dans la mesure où celle-ci fut la conséquence de celle-là¹. Sur ce point comme sur d'autres, les faits dépassèrent certainement ses prévisions ; et c'est ainsi, pour me servir des propres paroles des Jésuites signataires de la seconde requête à Clément VIII, « qu'on voit aujourd'hui dans l'Institut bien « des choses que notre Père Ignace réformerait entièrement s'il vivait encore, et que l'expérience lui en eût « appris les suites funestes². »

¹ Ignace avait, il est vrai, affilié d'abord à son Institut quelques femmes, dont l'une, Isabelle Rosel, l'avait suivi d'Espagne à Rome pour se placer sous sa direction. Mais reconnaissant dans la suite que ces affiliations présentaient de sérieux inconvénients, et occasionnaient pour le moins une grande perte de temps, il s'efforça de prémunir ses disciples contre « ces sortes de direction », et obtint à cet effet de Paul III des lettres apostoliques qui exemptaient à l'avenir les Jésuites « du gouvernement des femmes qui voudraient vivre en communauté, ou seules, sous l'obéissance de la Compagnie. » (Bouhours, S. J. ; *Vie d'Ignace de Loyola*). Mais la voix de l'intérêt de l'Institut fut plus forte que celle du fondateur, et ses conseils ou ses défenses, comme les Lettres de Paul III, n'eurent d'autre résultat que de rendre plus secrètes, et de faire entourer de plus de mystère les affiliations féminines qui ne cessèrent de se multiplier. (Voir au sujet des rapports religieux d'Ignace avec les femmes l'édition annotée des *Lettres de saint Ignace*, — *Cartas de San Ignacio*, — en cours de publication à Madrid. Édition vraisemblablement *retouchée* comme le sont tous les écrits d'Ignace, mais néanmoins instructive.)

² Seconde requête présentée à N. S. P. le Pape Clément VIII par différentes provinces de la Compagnie de Jésus, pour être rendue à lui seul et en main propre, 1599.

V

Chacun connaît la devise adoptée par Ignace de Loyola, et léguée par lui à ses disciples comme leur mot d'ordre : *Ad Majorem Dei Gloriam*. Ce que l'on sait moins aujourd'hui, ce que la plupart de mes lecteurs ignorent sans doute, ce sont les protestations que souleva au XVI^e siècle, et même au XVII^e, cette formule, très justifiable en elle-même, mais qui n'en paraissait pas moins, à cette époque, une nouveauté dans la langue chrétienne. Moines ou laïques, clercs ou évêques, l'Église catholique s'était bornée jusque-là à chercher *la gloire de Dieu, le règne de Dieu et sa justice*, selon les expressions très simples consacrées par l'Évangile. Le Christ lui-même, — c'était l'objection des adversaires des Jésuites, — le Christ, venu en ce monde pour procurer la gloire du Père, n'avait pas distingué entre la plus grande et la plus petite ; d'où venait donc cette nouvelle classification ? Y aurait-il désormais deux gloires ? L'une, moyenne et commune, que l'ensemble des chrétiens rendrait à Dieu ; l'autre, singulière et magnifique que lui procurerait la Compagnie de Jésus ? Querelle de mots, sans doute ; mais combien plus vive encore si les contempteurs de la nouvelle formule eussent pu deviner qu'elle était empruntée à l'Islam, et

que la « plupart des ordres religieux musulmans proclament hautement que leur but est de travailler à la *plus grande gloire de Dieu*, et à l'exaltation de la vraie « foi. » Certes, qu'un converti comme Ignace se soit passionné pour cette courte maxime qui laissait le champ libre à son ardeur ; qu'il ait rêvé de procurer à Dieu une gloire majeure en regard de la gloire souillée, ou tout au moins obscurcie, que pouvait seule lui rendre l'infidèle, il n'y a rien là pour nous étonner.... L'emprunt néanmoins est difficile à nier, et d'autant plus que l'interprétation ou le commentaire de la devise vient encore de l'accentuer.

Ce que les Musulmans, les Kouan en particulier, entendent en effet par *la plus grande gloire de Dieu*, c'est le triomphe des vrais croyants, le règne de l'Islam, et cette sorte de théocratie spéciale, basée sur la confusion absolue et initiale des deux pouvoirs, spirituel et temporel. Mais sous les mêmes mots les Jésuites entendent-ils autre chose ? *La plus grande gloire de Dieu* pour les enfants d'Ignace, n'est-ce pas la domination, le règne temporel et spirituel de la Compagnie de Jésus, s'exerçant au moyen d'une manière de théocratie universelle, dont le Pape serait à la vérité le chef visible, mais dont le chef invisible, le moteur secret demeurerait au Gésu ? L'histoire des Jésuites tout entière, depuis la première page jusqu'à la dernière, jusqu'à celle du moins qui s'écrit sous nos yeux, n'est pas autre chose que l'histoire de leurs tentatives successives pour réaliser cet idéal qu'ils n'ont jamais cessé de pour-

suivre? A travers des transformations multiples, sous des formules tour à tour politiques ou mystiques : *Monarchie universelle, pouvoir direct ou indirect des Papes sur le temporel des princes, règne social du Christ, règne de Jésus eucharistique, règne de l'Agneau, hommage-lige*, etc., etc., leur but est resté le même, et rien n'a pu les en détourner¹. Ni les graves objurgations de saint Charles, ni les supplications émues de saint François de Sales, ni les avertissements de Rome elle-même n'ont eu, dès la première heure, plus de succès, que de nos jours les considérations doctrinales de Mgr Perraud², et surtout la magistrale encyclique de Léon XIII sur la Constitution des États. Vainement le

¹ Voir, à ce sujet, la série des publications entreprises par « *L'Œuvre du Règne du Sacré-Cœur* », ou « *Œuvre du musée Eucharistique* », actuellement dénommée « *Le Hiéron de Paray* », et en particulier la collection des *Revue trimestrielles* successivement publiées par cette œuvre, savoir :

Le Règne de Jésus-Christ, 6 vol. in-4°, parus de 1883 à 1888.

L'Institut des Fastes du Sacré-Cœur, 6 vol. in-4°, parus de 1889 à 1894.

Le Novissimum Organum, en cours de publication depuis 1895.

Ces diverses revues, dont une partie s'édite également en langues étrangères, sont rédigées par les mêmes écrivains, entre autres par « un groupe de théologiens sans résidence fixe », qui s'intitule « la Direction du Hiéron », et expose en style mystique décadent les théories sociales et politiques que la Compagnie de Jésus n'a jamais abandonnées. Cette « direction », — il est peut-être utile de le noter, — s'en réfère constamment à un enseignement secret réservé aux « *initiés* ».

² *Semaine religieuse d'Autun, de Chalon et de Mâcon*, nos des 21 et 28 juillet 1894.

Pontife distingue entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, vainement il délimite leur sphère d'action, et proclame sur le terrain qui leur est propre leur indépendance réciproque. Les Jésuites ne distinguent rien, ne délimitent rien, n'abandonnent rien : ils attendent, comme attend le musulman après une défaite, en comptant pour le lendemain sur la victoire promise par Allah.

Le P. Lancicius, Jésuite, a constaté que « ces expressions *ad majorem Dei gloriam, ad majus Dei et Creatoris nostri obsequium*, se trouvent jusqu'à deux cent quarante-deux fois dans les Constitutions d'Ignace. » La remarque est curieuse, étant donné que ces répétitions sont caractéristiques dans le Koran et dans tous les rituels arabes. Un autre emprunt qui prouve, lui aussi, quelles traces profondes l'ascétisme musulman avait laissé dans l'esprit d'Ignace, et sa constante préoccupation de lui prendre tout ce qu'il y trouvait de bien, c'est la signature adoptée par le saint. « Dès le commencement de son retour à Dieu », disent ses historiens, c'est-à-dire dès Manrèze, « il aimait à signer ainsi ses lettres : *Pauvre de tout bien, Ignace*. » Les Kouan, à quelque congrégation qu'ils appartiennent, et en général tous les musulmans qui aspirent à la sainteté, font ainsi précéder leur nom d'une formule, toujours la même en dépit de quelques variantes : « *Le pauvre selon Dieu, Pauvre de tout bien* », ou simplement, « *le pauvre* ». Ignace a-t-il adopté celle qui était en usage parmi les musulmans qu'il travaillait à convertir, ou simplement

a-t-il choisi entre plusieurs celle qui correspondait le mieux à ses sentiments d'humilité? Il importe peu; l'essentiel est ici l'emprunt, et j'avoue qu'il me paraît indéniable.

Il est temps de conclure. Je ne veux point le faire sans avoir examiné une objection devant laquelle j'avoue m'être moi-même arrêté tout d'abord. Comment admettre la genèse musulmane de la Compagnie de Jésus, et expliquer, d'une part, le silence gardé par Ignace sur la provenance *exotique* des points fondamentaux de son Institut; et de l'autre, les affirmations réitérées des Jésuites touchant l'origine miraculeuse et divine des *Exercices* et des *Constitutions*?

Ignace, je l'ai déjà dit, ne pouvait s'expliquer ouvertement touchant ses emprunts, quelque licites qu'ils lui parussent; il eût expié dans les prisons de l'Inquisition, et peut-être sur le bûcher la franchise de ses aveux intempestifs. Réduit à dissimuler pour réussir, dès la première heure et même avec ses disciples, il n'avait d'autre parti à prendre que celui du silence, parti qui se présentait d'autant plus naturellement à son esprit, qu'il le voyait adopter autour de lui par ceux mêmes dont il s'inspirait. Il est d'ailleurs à remarquer que ce silence fut complet, et qu'aucune des versions qu'y substituèrent dans la suite les Jésuites, ne repose sur un témoignage formel et authentique émané d'Ignace lui-même. Comment ces versions sont-elles nées dans l'esprit de ses disciples? comment surtout les appuient-ils de tant d'affirmations? Le fait est plus malaisé à jus-

tifier que le silence de Loyola : je me bornerai ici à plaider les circonstances atténuantes.

C'est le propre des institutions humaines, et en particulier des institutions religieuses, de créer une légende autour de leur fondateur. Le Christ lui-même n'y a pas échappé ; témoins, les évangiles apocryphes. A l'origine de la Compagnie de Jésus, la légende naquit du silence d'Ignace et du mystère qui planait sur l'épisode de Montserrat et sur le séjour de Manrèze. Tout y devint miraculeux, héroïque, et les dénégations du saint, — si toutefois il en essaya quelques-unes, — ne s'appuyant pas sur un récit précis et circonstancié, ne furent prises que pour les scrupules d'une humilité qui rehaussait encore les faveurs divines dont elle avait été l'objet. Après la mort d'Ignace, Lainez qui fut son principal témoin, et sur l'autorité duquel s'accrédita définitivement le récit des révélations de Manrèze, Lainez, dis-je, savait à quoi s'en tenir sur le fond des choses ; sans avoir été peut-être l'ami de cœur du fondateur, comme on se plaît à nous l'assurer, il était l'un de ses premiers disciples, le premier même depuis la mort de Lefèvre et celle de Xavier ; à ce titre et à celui de théologien de la Compagnie, il avait reçu plus d'une confiance. D'ailleurs, devenu chef à son tour, il avait en main tous les documents. L'affirmation de Lainez serait donc ici d'un grand poids si, politique consommé, il n'avait eu pour nous donner le change des motifs non moins puissants que ceux qui avaient fait à Ignace une loi du silence. La Compagnie de Jésus, par la mort de son fondateur,

subissait une crise redoutable : à l'intérieur comme à l'extérieur, c'était son organisation même qui était mise en question. Avouer que les points fondamentaux de l'Institut, au lieu d'avoir été divinement révélés à Ignace de Loyola, étaient tout bonnement empruntés par lui aux congrégations arabes, c'était prononcer la sentence, donner gain de cause à Paul IV qui les voulait supprimer, contre lui, Lainez, qui prétendait, au contraire, en exagérer l'importance. Le successeur d'Ignace n'eut garde de libeller ainsi sa propre condamnation. La légende de Manrèze flottait dans les esprits, il la condensa, et, par l'autorité de son témoignage, auquel on dut se garder de contredire, il la fit histoire..... Était-ce d'ailleurs, et tant que cela, s'écarter de la vérité ? La rencontre d'Ignace et du Sarrazin n'avait-elle pas été providentielle ? Et providentiel aussi le dessein du fondateur de travailler à la conversion des Mores en leur dérobant leurs secrets et leurs armes ? Ne pouvait-on pas, en ce sens du moins, déclarer qu'il avait agi sous l'inspiration divine ?

Si Lainez raisonna de la sorte, je ne puis l'affirmer ; mais à en juger par les faits, je suis porté à le croire... En tout cas, il était trop avisé pour laisser pénétrer son secret, et il reste probable qu'à part un petit nombre d'initiés, également intéressés à se taire, la majorité de la Compagnie y fut sincèrement trompée, et soutint en toute bonne foi la version miraculeuse. Il ne faudrait pas connaître les Jésuites, pour croire que depuis lors les objections, les preuves historiques apportées par

leurs adversaires, aient pu sérieusement ébranler leur créance. « Tout doute contre l'Institut est un doute dangereux » ; c'est Aquaviva, le successeur moral de Lainez, qui l'a décrété en Congrégation générale, et justement pour échapper au contrôle que les Jésuites prétendaient faire subir aux manuscrits d'Ignace, afin d'en établir historiquement l'authenticité. A plus forte raison tout récit, tout éclaircissement en contradiction avec une tradition chère à la Compagnie, doit-il être tenu pour controuvé, calomniateur au premier chef. Aujourd'hui comme il y a trois siècles, la majeure partie des Jésuites est vraisemblablement convaincue que le livre des *Exercices* vient du ciel, et que le plan de l'Institut, « ce plan sans précédent », au dire de Crétineau-Joly, a été révélé par Dieu même à son fondateur. Quant à ceux qui pensent autrement, ils sont, je veux le croire, le moindre nombre, et ils ont pour s'en taire d'aussi bonnes raisons que celles de Lainez... En fait d'erreurs historiques concernant sa Compagnie, un Jésuite ne redresse jamais que celles qui lui sont préjudiciables.

CHAPITRE III

La fondation de la Compagnie de Jésus.

1523-1556.

I. Le pèlerinage de Jérusalem. Ignace, à son retour, se fait écolier. Ses démêlés avec l'Inquisition. Il se détermine à quitter l'Espagne. — II. Ignace à l'Université de Paris. Il y conquiert ses premiers disciples. Réunion de Montmartre. Les premiers Jésuites en Italie. Ignace se rend à Rome. La vision de Strada. Accueil qu'il reçoit de Paul III. Il sollicite l'approbation de sa Compagnie. — III. La supplique d'Ignace et la bulle d'approbation. L'élection du Général. Refus, puis acceptation d'Ignace. Portrait que tracent de lui ses disciples. — IV. Diffusion de l'Institut sous le gouvernement d'Ignace. Avantages et inconvénients. Frère Elie. Les *Constitutions* et la *Lettre sur l'obéissance*. Les bulles de Paul III et de Jules III. — V. Fondations du Collège Romain et du Collège Germanique. Le Pape Marcel. Election de Paul IV: stupeur des Jésuites. Visite domiciliaire au Gésu. Dernière maladie et mort d'Ignace.

I

Ignace quitta Manrèze dans les premiers mois de l'année 1523. Au témoignage des Jésuites, il emportait pour seul bagage divers manuscrits¹ : le livre des *Exer-*

¹ Les Jésuites mentionnent à plusieurs reprises ces manuscrits qu'Ignace emporte de Manrèze, dont il ne se sépare dans aucun de

cices spirituels et le plan de son Institut. Le livre des Exercices était vraisemblablement celui de Cisneros, reçu à Montserrat, auquel il joignait dès lors une méthode et des pratiques secrètes. Quant au plan de l'Institut, il consistait tout au plus en notes touchant ses projets d'adaptation musulmane ; ce que ses fils appellent « ses révélations » le laissant encore hésitant et perplexe. « A la vérité, dit Bouhours, on lui avait fait connaître dans ses contemplations de Manrèze, que la Providence le destinait au service du prochain, et on lui avait même montré une grossière ébauche de son Institut dans *les deux étendards* ; mais il ne savait pas précisément ni en quel pays, ni de quelle façon cela se devait exécuter. » Collège d'apôtres, compagnie de chevaliers, association politique et religieuse, société secrète, il faudra du temps, — plusieurs années, — avant que, de ces types qu'on lui a montrés à Manrèze et qui s'entre-choquent dans son esprit, se dégage le Jésuite de Loyola, et plus tard celui de Lainez.

Pour le moment, Jérusalem est son objectif, et c'est en *hadji*, en pèlerin qu'il en prend la route, mendiant sa nourriture et son passage à bord des vaisseaux espagnols ou vénitiens. A cette heure encore, il ignore

ses voyages, pas même celui de Palestine, et sur lesquels il veille avec un soin et un secret constants. Mais, à la seule exception des *Exercices*, aucune indication précise ne nous est fournie sur le contenu de ces écrits, dont il doit cependant subsister quelque chose, et qui jetteraient évidemment un grand jour sur l'œuvre et les intentions d'Ignace.

vraiment l'état réel de l'Église et les besoins nouveaux de la société chrétienne ; mais ce qu'il sait de l'une et de l'autre, c'est qu'elles sont profondément troublées, que des défections les menacent et commencent même à se produire..... Et, dans son cœur d'Espagnol, il s'en prend à l'ennemi héréditaire, au croissant contre lequel il rêve d'une nouvelle croisade où l'Islam sera vaincu par ses propres armes. C'est Jérusalem que sa milice aura pour mission de reconquérir, comme les rois catholiques ont conquis Grenade, mais en convertissant par surcroît les infidèles. Le 31 août 1523, la capitane vénitienne le débarque à Jaffa, et, son but étant moins de vénérer les lieux consacrés par la présence terrestre du Christ, que de replacer la Palestine sous l'obéissance du siège apostolique¹, il marche, dit-il, poussé « par un mouvement intérieur. » Le 4 septembre, il est à Jérusalem où, après quelques semaines de séjour, il s'apprête à écrire aux disciples qu'il a laissés en Espagne des lettres d'appel, lorsque survient une de ces difficultés que, quelques années plus tard, sa prudence deviendra habile à prévoir, mais à laquelle il n'a même pas songé pendant cette première période d'exaltation mystique. La permission de se fixer en terre sainte, même d'y séjourner, lui est refusée, et le Custode des Francis-

¹ « Dans les commencements de sa conversion, écrit Bouhours, « il ne voulait faire ce pèlerinage que pour rendre honneur aux lieux consacrés par la présence et le sang de Jésus-Christ; mais « il l'entreprenait maintenant avec le désir de travailler au salut « des infidèles ».

cains, délégué du Pape, va jusqu'à le menacer d'excommunication si, son pèlerinage accompli, il ne reprend pas sur-le-champ la route de l'Europe.

Que s'était-il donc passé? Rien, absolument rien, répondent les Jésuites ; seulement les Franciscains, qui ne vivaient que d'aumônes et se voyaient forcés de renvoyer en Italie une partie de leur personnel, ne parvenant pas à le faire subsister, prenaient ombrage de l'établissement rêvé par ce nouveau mendiant vers lequel dériverait une part de leurs ressources. D'après les historiens non Jésuites au contraire, les imprudences commises par Ignace dans son zèle mal réglé encore, auraient dicté au P. Custode sa détermination. Au fond, et quelque version qu'on adopte, cet homme d'aspect étrange, qui arguait de l'inspiration divine pour convertir les musulmans et voulait les enseigner sans même connaître leur langue ; qui, sous prétexte de ne redouter ni la mort, ni l'esclavage, se hasardait seul et sans guide dans les campagnes et les villes de la Judée ; cet homme, dis-je, devait sembler de garde dangereuse aux Franciscains responsables de la sécurité des pèlerins, et l'on conçoit leur hâte de le voir s'éloigner. Les Jésuites parlent d'un incident, qui eut pour théâtre la montagne des Oliviers, et à l'occasion duquel les Franciscains s'alarmèrent à tort ; ils font même apparaître le Christ « dans les airs » pour consoler son serviteur maltraité par un des arméniens du Custode..... ; mais leur récit est-il tout à fait exact ? Selon d'autres en effet, Ignace ne se serait pas borné à rechercher les vestiges du Christ, il

aurait tenté d'assister à une réunion des congréganistes arabes, lesquels auraient failli le massacrer¹.

Cette version, à défaut de l'approbation des Jésuites, a, pour elle, leur silence et l'espèce de rapidité avec laquelle ils glissent sur le séjour d'Ignace en Palestine, comme sur le séjour de Montserrat. Pour quiconque a étudié et serré de près leur méthode historique, il y a là un indice qu'il importe de remarquer.

Quoi qu'il en soit, et malgré le peu de place accordé dans la vie du fondateur à son pèlerinage de terre sainte, ce voyage eut des conséquences décisives ; et la résolution d'étudier, résolution que prit Ignace à son retour en Europe, suffirait seule à prouver que de nouveaux horizons s'étaient ouverts devant lui. Jusque-là, en effet, les lumières qu'il recevait du ciel lui avaient paru suffire

¹ Le Baron d'Hénin-Cuvillers adopte cette version et se montre particulièrement frappé des ressemblances entre la Compagnie de Jésus et les congrégations musulmanes ; mais, selon lui, c'est en Palestine qu'Ignace avait connu et pratiqué ces congrégations. Une étude approfondie de la question ne me permet pas de me ranger à son avis sur ce dernier point. Ignace, en effet, ne séjourna que deux mois en Palestine, et il n'en connaissait pas la langue ; comment aurait-il pu recevoir les communications et l'initiation complète que supposent ses emprunts musulmans ? A Manrèze, au contraire, où il séjourna dix mois, les Morisques parlent sa propre langue et les principales difficultés disparaissent. J'ajoute enfin que les récits des Jésuites, l'importance qu'eut toujours pour eux et pour Ignace lui-même *ce qu'il avait appris à Manrèze*, me semblent trancher la question en faveur de l'Espagne. Il est d'ailleurs remarquable que le secret dont s'entoure Ignace, et qu'il semble bien avoir emprunté à l'Islam, date de Manrèze, et est ainsi antérieur au voyage de Palestine.

à sa propre sanctification et à celle des autres. Partout, à Venise comme à Manrèze et à Barcelone, sur le bateau espagnol comme sur la tartane vénitienne, il avait prêché à tout venant, un peu, — c'est la réflexion de ses adversaires, — un peu «à la façon de Don Quichotte», redressant les torts, admonestant les coupables, au risque de recevoir des bastonnades et des horions qui avaient mis sa vie en danger sans ébranler son courage. D'où lui vint la révélation de son ignorance? De la vue des Universités arabes, déchues sans doute de leur premier éclat, mais encore renommées, ou de ses contacts avec les Vénitiens et les autres Italiens de la Renaissance? Bartoli veut que ce soit dans l'île de Chypre et «par une inspiration divine»; mais Bartoli, dirait ici Dom Yopez, «se joue des miracles» aussi bien que Ribadeneira. Ce qu'il y a de certain; c'est qu'Ignace débarquait à Venise, cinq mois après l'avoir quittée, résolu d'ajourner sa fondation jusqu'à l'heure où il aurait acquis «une science solide» dans les lettres divines et humaines.

La résolution était sage; j'ajoute qu'elle dénote chez le chevalier errant du Christ un énergique bon sens. Il est dur de se faire écolier en grammaire à trente-trois ans; alors surtout que l'amour désintéressé de la science n'entre pour rien dans une semblable détermination¹. Rêver de conquérir le monde *Ad Majorem Dei Gloriam*,

¹ «Il n'avait, dit Bouhours, nulle inclination naturelle pour l'étude». C'est aussi la remarque de Bartoli.

et s'astreindre pour y parvenir à décliner la langue latine, c'est commencer par le commencement sans doute, mais par un commencement terriblement prosaïque. Ignace l'entreprend néanmoins, s'animant lui-même par l'exemple des fondateurs arabes dont les longues études forment une partie de la légende. Aurait-il donc moins de courage, ferait-il moins pour Dieu que ces infidèles ? Et, malgré les difficultés d'une mémoire rebelle, d'une imagination difficile à captiver, il persévéra dans son dessein.

Pendant quatre années il séjourna tour à tour à Barcelone, à Alcalá¹ et à Salamanque. En 1528, ayant pris ses premiers degrés, il se résout subitement à quitter l'Espagne, et venait s'asseoir sur les bancs de l'Université de Paris.

Ce n'était pas l'attraction exercée par *l'alma mater* qui agissait ainsi sur l'esprit d'Ignace ; en bon Espagnol, il lui eût préféré les universités de son pays, et surtout leurs doctrines ; mais, arrêté deux fois par ordre de l'Inquisition, à Alcalá d'abord, puis à Salamanque, il jugeait prudent de ne pas s'exposer à une troisième épreuve. Aussi bien, avait-il trouvé la situation changée

¹ L'Université d'Alcalá avait été fondée par Ximénès dans le but de remplacer pour les Morisques les universités arabes, qu'un trop grand nombre d'entre eux eussent voulu fréquenter. Ximénès rêvait aussi d'y former des docteurs capables d'instruire et d'évangéliser les nouveaux convertis. Ignace, dans le choix qu'il fit d'Alcalá après Barcelone, fut-il guidé par ces considérations ? Il est au moins permis de le supposer.

en Espagne, à son retour de Palestine. Les Mores mahométans bannis, les Morisques placés sous la surveillance d'une Inquisition qui n'était déjà plus celle de Ximénès et qui se montrait chaque jour plus ombreuse, plus tracassière, plus soucieuse de répression que de prosélytisme.

Au récit des Jésuites, les deux arrestations d'Ignace, dont la dernière se prolongea pendant vingt-deux jours, auraient donné lieu à une éclatante justification de la part de Loyola, et à de singulières marques d'estime et de vénération de la part de ses juges. On est tenté de rabattre quelque chose de leurs affirmations, quand on voit l'empressement d'Ignace à mettre les Pyrénées entre lui et les Inquisiteurs, et lorsqu'on constate que l'enquête du sacré tribunal aboutit chaque fois à une défense, sinon de catéchiser, du moins de prêcher et d'enseigner, avant de pouvoir justifier de quatre années d'études théologiques. Il est d'ailleurs assez difficile de démêler dans le récit verbeux des Jésuites la véritable cause de ces deux incarcérations. Le P. Bouhours les explique par l'injuste confusion que firent les Inquisiteurs entre Ignace et « les Illuminés, condamnés, dit-il, depuis peu », et dont on avait cru retrouver les erreurs dans l'enseignement de Loyola. Mais quelque plausible que puisse paraître au premier abord cette explication, que n'ont point donnée, et pour cause, les premiers historiens, des dates précises et formelles, contre lesquelles personne ne peut rien, ne permettent pas de

l'accepter¹, les Illuminés ne s'étant introduits en Espagne que vers 1575 (cinquante ans après la double arrestation de Loyola), et leur condamnation par le Pape étant seulement de l'année 1623.

Au fond, le mystère dont s'entourait Ignace, de l'aveu même des Jésuites, le rendait suspect aux Inquisiteurs. « Sa doctrine, écrit à ce sujet Crétineau-Joly, leur paraissait entachée d'hérésie, parce que le secret est obligé² et que le secret, disaient-ils, est l'indice et le caractère de l'erreur. » Les adversaires des Jésuites affirment de leur côté, qu'Ignace fut arrêté sous l'inculpation de *mahométiser*..... Occultisme et Mahométisme : il serait vraiment curieux que ces deux accusations eussent été portées contre le fondateur dès avant la fondation.

Les quatre disciples qu'Ignace avait groupés autour de lui ne se trouvèrent pas à la hauteur de l'épreuve : arrêtés en même temps que leur maître, ils se hâtèrent de le quitter dès qu'ils furent rendus à la liberté. Sans s'indigner de cet abandon autant que le font les Jésuites³, peut-être faut-il en conclure que la sortie d'Ignace, — j'entends sa sortie de prison, — fut un peu moins triomphale qu'on se plaît à nous le raconter.

¹ C'est cependant ce qu'ont fait, à diverses reprises, les adversaires des Jésuites moins confiants d'ordinaire, mais qui, sur la foi de Bonhours, rééditent l'histoire des illuminés.

² *Le secret obligé !* Pourquoi et dans quel but, si l'on n'a rien à cacher ?

³ A part un seul d'entre eux, « le français » qui se fit religieux, mais perdit par sa faute la gloire d'être un des premiers de la

II

Arrivé à Paris au mois de février 1528, Loyola passe sept ans à l'Université, et, s'il n'y devient pas docteur, il y avance beaucoup les affaires de sa fondation. Dès lors, en effet, l'illuminé de Manrèze disparaît peu à peu dans l'instituteur de la Compagnie de Jésus, et ces sept années marquent, dans la psychologie d'Ignace, une évolution décisive. On ne passe pas impunément deux fois par les prisons de l'Inquisition : une prudence toute nouvelle et qui s'aiguise chaque jour, remplace le Don Quichottisme de naguère. Il possède maintenant l'art de manier les gens, de ceindre les hommes et de les conduire où ils ne veulent pas aller. J'en citerai deux traits qui me paraissent caractéristiques.

En Espagne, nous avons vu Ignace vivre en mendiant depuis sa conversion. Logé par charité dans les hôpi-

Compagnie, les trois autres, disent les Jésuites, périrent misérablement. J'avoue ne pas reconnaître très clairement la punition divine dans ce fait, que l'un d'eux mourut négociant « obscur » aux Indes ; ni très bien comprendre que le crime de ces pauvres gens, lesquels avaient quitté Ignace, envers qui ils n'étaient point engagés, par peur de l'Inquisition et peut-être scrupule d'orthodoxie, méritât une punition spéciale. Mais les Jésuites ont un besoin constant de l'intervention de Dieu, et la protection qu'il accorde à leur Institut se mesure, paraît-il, au châtimement de leurs ennemis.

taux, il quêtait chaque jour sa nourriture et se faisait scrupule de garder quelque argent, voire aucune chose, pour le lendemain, de peur de paraître douter du secours de la Providence. Quand il se rend en France, au contraire, il a soin de se munir d'une somme suffisante pour fournir à son logement et à son entretien jusqu'à la fin de ses études; et, cette somme lui ayant été dérobée, il n'hésite pas à partir pour les Flandres et pour l'Angleterre où, lui assure-t-on, les catholiques se montrent particulièrement généreux. Il y recueille des aumônes assez abondantes, non seulement pour subvenir à ses propres besoins, mais pour lui permettre de jouer vis-à-vis des pauvres écoliers espagnols, encore nombreux à Paris, un rôle providentiel qui favorisera parmi eux ses recrues. Entre tous, il a distingué, — et c'est le second trait, — un jeune professeur de philosophie, navarrais de noble race, de cœur et d'âme plus nobles encore, dont il poursuit la conquête, c'est-à-dire la conversion. Mais François-Xavier, — car c'est de lui qu'il s'agit, — a conçu tout d'abord pour Loyola un véritable éloignement. Ignace fait son siège en règle. Il a déjà gagné l'ami et le commensal de Xavier, un Savoyard, Pierre Le Fèvre; par lui il s'introduit dans la place, et, sans paraître remarquer les répugnances de Don Francesco, il devient leur troisième compagnon de chambre au collège Sainte-Barbe. Des avances d'argent faites à propos à son jeune compatriote, lequel par suite de retards venus d'Espagne, se trouvait dans une gêne momentanée, améliorent

bientôt leurs rapports. Néanmoins Xavier regimbe contre l'aiguillon ; le renoncement qu'on lui prêche lui paraît excessif. Ignace ne se rebute de rien. « Pour « s'insinuer dans l'esprit du jeune professeur, il le loue « de ses talents naturels, se réjouit avec lui de sa réputation, lui applaudit en public sur la subtilité de ses « réponses, s'empresse à lui chercher des auditeurs et « des écoliers¹ », et quand il l'a, selon le mot d'un autre de ses historiens, « séduit par l'attrait de la louange », il revient à ses premiers discours. Xavier cède enfin ; il consent à faire les *Exercices spirituels*, et s'enrôle définitivement à la suite de Le Fèvre.

Si François-Xavier « coûta une peine infinie à Ignace », Jacques Lainez et Alphonse Salmeron s'offrirent d'eux-mêmes. Ils venaient d'Alcala à Paris tout exprès pour se mettre sous la conduite du saint, nous assurent les Jésuites ; et, comme tout doit être merveilleux dans cette histoire, ils le rencontrèrent dans la première rue où ils s'engagèrent après avoir franchi les portes de la ville, et le reconnurent sur le champ *bien qu'ils ne l'eussent jamais vu*. Après eux, Nicolas Bobadilla et Simon Rodriguez portèrent à six le nombre des premiers compagnons d'Ignace. Bobadilla était un écolier espagnol sans sou ni maille. « La pauvreté, dit Bartoli, le conduisit à Ignace qui disposait de riches aumônes », et « il se livra pleinement à lui. » Quant à Rodriguez, boursier du roi de Portugal, il fut séduit par l'idée

¹ *Vie de Saint Ignace de Loyola*, par le P. Bouhours.

d'évangéliser la Palestine; c'est lui qui, plus tard, accréditera la Compagnie et Xavier lui-même, auprès de Jean III.

Ignace, averti par des défections successives, a éprouvé longuement ses nouveaux disciples, et ce n'est qu'après leur avoir fait faire à tous séparément, et selon sa méthode personnelle, les Exercices Spirituels, qu'il juge l'heure venue de leur communiquer ses projets et de les engager par un serment irrévocable. C'est à Montmartre, le 15 août 1534, que, réunis tous sept dans la crypte des martyrs, ils se lient à Dieu d'abord, et ensuite les uns aux autres par des promesses mutuelles. Après avoir entendu la messe de Le Fèvre, le seul prêtre parmi eux, et reçu la communion de sa main, « ils font vœu de vivre dans la chasteté; ils s'engagent à une pauvreté perpétuelle; ils promettent à Dieu qu'après avoir achevé leur cours théologique, ils se rendront à Jérusalem pour sa glorification; mais si, au bout d'une année, il ne leur est pas possible d'arriver dans la ville sainte ou d'y demeurer, ils iront se jeter aux pieds du Souverain Pontife et lui jurer obéissance, sans acception de temps ni de lieu¹. »

Trois ans après, en 1537, ils sont à Venise, non plus au nombre de sept, mais de dix; car Le Fèvre, auquel Ignace a confié le soin de conduire sa petite troupe en Italie, — tandis que lui-même les y devancerait en pas-

¹ Crétineau-Joly, *Hist. de la Compagnie de Jésus*, t. I.

sant par l'Espagne, — Le Fèvre, avant de quitter Paris, a fait trois nouvelles recrues : Claude le Jay du diocèse de Genève, Jean Codure d'Embrun, et un Picard, né à Bethancourt, Pasquier-Brouet. Toutefois, c'est vers Rome et non vers Jérusalem qu'Ignace porte actuellement ses regards. La ligue formée contre le Turc par Charles-Quint, Venise et le Saint-Siège, ferme aux Occidentaux les ports de l'Orient ; et surtout les dernières années passées en France et en Italie ont aiguisé son expérience. L'heure n'est plus de conquérir Jérusalem, mais le temps est venu d'empêcher la chrétienté de devenir protestante.

Jamais, en effet, même au jour où le monde se *réveillait arien*, l'Église catholique n'avait paru plus près de sa perte. Une corruption envieillie avait gagné en elle jusqu'aux moelles ; elle était atteinte à la fois dans sa tête et dans ses membres, et l'on peut dire qu'il ne lui restait plus une faute à commettre, à cet instant où Luther venait de pousser un cri, qui, pour être celui de la révolte, n'en paraissait pas moins le cri de la conscience publique : Réforme ! Réforme !

Il est des mots qui trouvent, à certains moments, un écho dans toutes les poitrines. Le succès du moine augustin dépassait ses prévisions et l'entraînait plus loin qu'il ne voulait aller. La moitié de l'Allemagne le suivait ; Henri VIII, son adversaire implacable, devenait son disciple sans cesser de le combattre ; la France était entamée, l'Italie menacée ; l'Espagne luttait par l'Inquisition..... C'en était fait du catholicisme, si l'imminence

du danger, réveillant enfin les gardes, ne les eût fait courir aux remparts.

Papes et cardinaux, évêques, moines et clercs, n'avaient que trop tardé ! La lutte pour la vie s'imposait maintenant, et leur imposait de réformer l'Église en se réformant eux-mêmes. Certes, l'instant devait paraître propice à Loyola pour offrir ses services, et se jeter avec son bataillon dans cette mêlée où les derniers venus avaient sur les autres l'avantage de n'être retenus ou compromis par aucun passé : de nouvelles recrues, en comblant les vides produits par la désertion, ne pouvaient manquer d'être bien accueillies. Et néanmoins, Ignace hésite ; il temporise ; l'impétueux hidalgo de jadis, prêt à pourfendre l'infidèle et à rompre en visière à ses contradicteurs, se souvient de son vieux métier de courtisan ; il négocie, il tâtonne, il flatte au besoin pour se faire écouter. Mais il n'a garde de se découvrir et de s'avancer : c'est à croire, selon le mot de Doudan, *qu'on l'a changé en nourrice*.

Pendant cette première année de séjour en Italie, il a laissé ses compagnons prendre sans lui la route de Rome. C'est comme pèlerins de la terre sainte qu'ils se sont présentés à Paul III, sans oublier néanmoins leur titre de docteurs ou d'étudiants de l'Université de Paris, lequel n'a pas peu contribué à l'accueil bienveillant du Pape. Mais, fidèles aux instructions reçues, ils n'ont fait que traverser la ville pontificale. A leur retour, Ignace et les six d'entre eux qui n'étaient pas encore prêtres, ont reçu les saints ordres ; ils sont en mesure

d'agir, et cependant la route de Jérusalem reste fermée. Mais le fondateur a pris son parti. « Dieu lui-même se prononce, déclare-t-il à ses fils; ne songeons plus à la Palestine, mais à la seconde partie de notre vœu, qui nous oblige à offrir nos personnes et nos services au Souverain Pontife : c'est celle-là qu'il nous faut remplir. » Toutefois, Ignace veut auparavant reconnaître et tâter le terrain; il redoute à Rome les difficultés et les défiances auxquelles il s'est heurté déjà en Espagne, en France et en Italie. S'ils arrivent en nombre, ne peuvent-ils pas être signalés à Paul III comme des novateurs cherchant à surprendre la religion du Pape?..... En conséquence, lui Ignace, se décide à se rendre premier à Rome, comme en cachette, et accompagné des seuls Le Fèvre et Lainez, sur la prudence desquels il sait devoir compter. Les autres, en attendant son retour ou ses ordres, se répandront dans les universités de Bologne, Ferrare, Sienne et Padoue, où, tout en prêchant la parole de Dieu, ils travailleront à faire de nouvelles recrues. Si on leur demande à quelle société ils appartiennent, ils répondront qu'ils sont de *la Compagnie de Jésus*¹.

Le voyage d'Ignace et de ses deux compagnons ne nous offre jusqu'à Rome qu'un seul incident remarquable : c'est une vision dont, cette fois encore, nous

¹ « C'était, nous disent les historiens Jésuites, le nom révélé à *Manrèze*; mais bien qu'Ignace sût qu'il devait l'emporter, il le mit aux voix : tous se rangèrent à son avis. »

ne connaissons les circonstances que par Lainez, et à laquelle il nous faut ajouter foi sur sa seule parole¹. Mais cette vision tient une si grande place dans la controverse des Jésuites, elle leur a servi tant de fois d'*ultima ratio* et de réponse décisive à toutes les objections, qu'il faut citer leur récit tout entier.

¹ Lainez était assurément un grand politique, et les circonstances dans lesquelles il jugea à propos de publier la vision de Strada, — c'est le nom du village et de l'église qui en fut le théâtre, — donnent beaucoup à penser. On verra plus loin quelle crise eut à subir la Société de Jésus à la mort de son fondateur. C'est au sortir de cette crise (le 2 mai 1560) que Lainez, dont l'autorité, contestée par Paul IV et une fraction de la Compagnie, a besoin d'une consécration nouvelle, ranime le courage des siens par le récit de cette vision qu'il ne manque point d'interpréter, — ainsi que les Jésuites n'ont pas cessé de le faire, — comme une vision prophétique de l'avenir de la Compagnie, et de l'appui qu'elle trouverait en définitive auprès des Papes. « *Je te serai propice à Rome!* » Cette vision, jointe à celles de Manrèze, dont Lainez se portait également garant, faisant de l'œuvre d'Ignace un tout miraculeux, était bien propre à relever et à enflammer les esprits. Ribadeneira, qui était présent et qui s'est fait le premier éditeur de la vision de Strada, constate que l'effet fut irrésistible. Ajoutons que Lainez ne courait aucun risque d'être démenti, puisque non seulement Ignace, mais son second témoin, Le Fèvre, était mort aussi. Ribadeneira ajoute, il est vrai, qu'Ignace, interrogé de son vivant au sujet de sa vision, aurait lui-même renvoyé ses interlocuteurs à Lainez; mais outre que ce fait s'accorde mal avec ce qu'il raconte précédemment de la révélation que fut pour tous le récit de celui-ci, la phrase attribuée à Ignace : « Tenez pour certain tout ce qu'il vous dira », a tout l'air d'une phrase de circonstance, celle justement dont Lainez avait alors besoin. Il ne faut pas oublier que l'histoire de Ribadeneira a d'ailleurs été revue par lui, Lainez, et par ses partisans.

« Entre Sienne et Rome, rapporte Bartoli¹, à quelques
 « milles seulement de la Ville éternelle, ils rencontrèrent
 « sur le grand chemin une petite église ou chapelle tom-
 « bant en ruines. Ignace y pénètre seul. Dans une courte
 « mais brûlante prière, il recommanda au Fils de Dieu
 « la petite compagnie qu'il allait lui consacrer, et qui
 « devait être le commencement de cette grande compa-
 « gnie..... Tout à coup, il entra dans un délicieux ravis-
 « sement et fut transporté jusqu'à la région des esprits.
 « Il vit alors très clairement (?) le Père Éternel, le visage
 « empreint de la bonté la plus aimable, se tourner vers
 « son Fils qui portait la croix et les insignes de sa Pas-
 « sion ; il le recommandait à ce Fils bien-aimé en des
 « termes remplis de la plus tendre affection... Le Fils
 « de Dieu, comme il était juste de l'attendre d'une telle
 « recommandation, l'accueillait avec toutes les marques
 « de la plus grande bénignité, et il prononçait ces
 « paroles expresses, qu'Ignace entendit sortir de sa
 « bouche : *Ego vobis Romæ propitius ero*. La vision dis-
 « parut alors, et le saint revint à lui.

« Il sortit de l'Église le visage enflammé, le cœur
 « surabondant de joie, et il rejoignit ses compagnons.
 « Pour les animer à tenir tête à toutes les épreuves qui
 « pourraient fondre sur eux, il leur raconta ce qu'il
 « venait de voir. « J'ignore, ajouta-t-il, si ce sont des
 « croix ou des roues qui nous attendent à Rome, où
 « Dieu semble nous conduire comme des victimes au

¹ Bartoli, t. I, p. 369.

« sacrifice. Mais quoi qu'il doive advenir, allons joyeusement. »...

La perspicacité d'Ignace était en défaut : rien ne les attendait à Rome qu'un accueil favorable. Paul III ne songeait nullement à les crucifier et à les rouer. Ils arrivèrent à la fin d'octobre 1537 : l'heure, je l'ai déjà dit, était propice. Sous le coup de la nécessité, et préludant aux travaux du Concile général dont la convocation ne pouvait plus être différée, une commission, présidée par les cardinaux Carafa, Contarini, Sadolet et Pole, venait de mettre sous les yeux de Paul III un tableau des abus qui déshonoraient l'Église de Dieu¹ ;

¹ « Le choix des prélats et des prêtres est fait sans soin et sans « précaution, — déclare la commission cardinalice. — On admet à « ces emplois sacrés des hommes qui n'ont ni mœurs ni capacités, « et qui sont souvent trop jeunes. De là naissent des scandales « nombreux : le mépris pour l'ordre ecclésiastique, et la presque « extinction du respect dû au culte de Dieu. Les plus graves abus « règnent dans la collation des bénéfices, comme les évêchés et les « cures. On ne considère que l'avantage qui en revient à ceux qui « les obtiennent, et non le bien du troupeau de Jésus-Christ.... « On trafique des bénéfices ecclésiastiques comme d'une marchan- « dise, afin de se réserver les pensions et de s'enrichir. Des évêques « ne se réservent que le titre de cette dignité et les biens qui y sont « attachés, laissant les charges à des coadjuteurs qui remplissent « les devoirs sans avoir de titre.... Les cardinaux eux-mêmes, qui « doivent résider à Rome, vendent leur voix aux princes dont ils « obtiennent des évêchés, dans lesquels ils ne peuvent résider « malgré la loi qui les y oblige. Est-il cependant un spectacle plus « digne de pitié que de voir les églises abandonnées presque par- « tout par des évêques qui ne sont que des mercenaires?..... Les « crimes restent impunis ; ceux qui s'en rendent coupables savent « bien, à prix d'argent, se soustraire aux peines qu'ils ont méri-

la réformation de la ville et de la cour romaine s'imposait à la fois à la conscience du pontife et à la prudence du souverain.

C'est sur ces entrefaites qu'Ignace et ses compagnons obtenaient leur première audience du Pape¹. La coïncidence entre leur arrivée et la remise du mémoire était-elle fortuite? ou bien le fondateur l'avait-il amenée en homme habile, prévoyant et déjà bien renseigné?... Quoi qu'il en soit, l'accueil de Paul III fut d'autant plus chaleureux que l'offre d'Ignace le tirait d'un mauvais pas. Trop enclin aux atermoiements pour adopter les conclusions du rapport, désireux néanmoins de faire quelque chose et de donner satisfaction à ses austères conseillers, le Farnèse se hâta d'autoriser Loyola, Le Fèvre et Lainez « à prêcher la réforme des mœurs dans la ville de Rome », et..... d'envoyer le mémoire aux archives.

Six mois plus tard, Ignace, croyant avoir suffisamment affermi la situation, convoquait à Rome ses sept autres compagnons pour les fêtes de Pâques 1538. « Dieu nous a fermé la Palestine pour nous ouvrir l'univers », leur

« téés. Les désordres ne sont pas moins grands dans les maisons « religieuses ; ces désordres sont publics et causent dans le peuple « les plus grands scandales..... Les abus sont énormes dans les « monastères de religieuses..... » (*Archives du Vatican*).

¹ Ignace et ses compagnons furent présentés à Paul III par l'envoyé de Charles-Quint, Don Pedro Ortiz, chargé de plaider comme docteur auprès du Pape la cause de Catherine d'Aragon. C'était lui déjà qui, un an auparavant, avait introduit auprès du Pontife les premiers envoyés d'Ignace.

déclarait-il ; notre petit nombre est insuffisant, il doit croître..... il croîtra¹ ; mais il faut des lois pour donner la vie à notre Institut et lui assurer une éternelle durée. » Il fallait aussi l'approbation du Pape ; or Paul III venait de se rendre à Nice, où s'ébauchait la réconciliation de François I^{er} et de Charles-Quint. On résolut, en attendant le retour du Pontife, de fixer par écrit, et sous forme de supplique, les grandes lignes et le plan de la Compagnie de Jésus.

Les conférences préliminaires entre les divers membres de la Compagnie durèrent trois mois : chacun donnait son avis, mais on se rangeait ensuite communément à celui d'Ignace. C'est ainsi que la supplique fut dressée ; et le cardinal Contarini, qui s'était fait le protecteur officieux des « nouveaux chevaliers », se chargea de la présenter au Pape. « Paul III voulut l'examiner, raconte Bartoli, et ravi s'écria : le doigt de Dieu est ici ! Et il l'approuva *vixæ vocis oraculo*². »

¹ Le recrutement de la Compagnie préoccupait dès lors, et très vivement, Ignace. Peu après son arrivée à Venise, il avait admis à l'épreuve un jeune bachelier de Malaga, nommé Jacques Hozès, et reçu la promesse de deux jeunes Navarrais, les frères d'Éguia, auxquels il avait eu soin de faire faire les Exercices comme à Hozès. Celui-ci mourut à Padoue, quelques mois seulement après son incorporation dans la Compagnie ; mais Dieu le remplaça, disent les Jésuites, par François Strada, un autre Espagnol venu à Rome pour y chercher fortune. Enfin et dans les premiers jours de l'année 1540, c'était le futur historien Pierre Ribadeneira, — encore un Espagnol, — que le fondateur admettait, bien qu'il n'eût que quatorze ans.

² Bartoli, t. I, p. 399. Les Jésuites ont une dévotion singulière pour ces approbations verbales, ces *oracles*, comme ils les

« C'était, nous dit gravement Créteineau-Joly, *une approbation sans restriction.* » En tout cas, purement verbale, elle n'entraînait aucune conséquence canonique, et Paul III n'avait pas dû en peser les termes. Mais, en dépit de la bienveillance du Pape, l'approbation nécessaire, l'approbation écrite, n'arrivait pas, et les Jésuites commençaient à craindre de s'être réjouis trop promptement. Les trois cardinaux chargés de l'examen du projet d'Ignace s'y montraient contraires. Le premier d'entre eux, Guiddiccioni, « homme d'un mérite éminent et d'une vertu austère », motivait ainsi son avis : « De quelque nature que soit le nouvel ordre, l'Église n'en a pas besoin ; c'est à la réforme ou à la suppression de ceux qui existent que nous devons songer, et non à en créer de nouveaux. » L'opposition de Guiddiccioni, — lequel n'avait pas lu la supplique, affirme Ribadeneira, — ébranlait Paul III ; les délais se prolongeaient, tout était remis en question. « Ignace, dédaigneux de recourir à aucun moyen humain¹ », multipliait les jeûnes et les prières, mais enfin et, « comme il venait de promettre trois mille messes d'actions de grâces² », le cœur

appellent, que l'affirmation d'un seul témoin suffit, disent-ils, à garantir, et qui ont pour eux, en dépit des lois canoniques, les mêmes effets qu'une approbation ou une décision pontificale autorisée et régulière. Nous nous trouverons plus d'une fois, au cours de leur histoire, aux prises avec ces prétendus oracles, grâce auxquels ils sont parvenus à éluder les constitutions et les bulles pontificales elles-mêmes.

¹ Ribadeneira.

² Idem.

de Guiddiccioni s'amollit subitement; il consentit à lire la supplique, et, passant sans transition de la défiance à l'enthousiasme, il fut trouver le Pape et lui déclarer que, « tout en persistant dans son premier sentiment touchant les Ordres religieux et la nécessité d'en supprimer un certain nombre, la société proposée par Ignace lui paraissait désormais indispensable pour arrêter le torrent des hérésies et remédier aux maux de la chrétienté¹. » « On eût dit, s'écrie Bartoli, qu'un autre homme parlait par sa bouche. » Comment Paul III n'aurait-il pas été touché? Le 27 septembre 1540, il signait une première bulle d'approbation qui devait être suivie d'une seconde en 1543, et d'une troisième en 1549.

Tel est le récit des Jésuites. Mais quand bien même il nous faudrait admettre, sur leur parole, qu'Ignace, alors qu'il y allait du tout pour son Institut, et que la question était bien réellement pour lui d'être ou de n'être pas, ne voulut s'adresser qu'à Dieu seul, il est certain que ses disciples ne se crurent pas tenus à cette excessive réserve. Lainez, déjà l'homme politique de la Compagnie, ne manquait pas de faire valoir les avantages que retirerait la papauté de la création d'un corps d'élite toujours sous sa main, et dont les membres s'obligneraient par un vœu spécial d'obéissance au Pape. L'argument, bien présenté, avait porté, tant auprès de Paul III qu'auprès de ses conseillers; car ce n'était pas

¹ Crétineau-Joly, *Hist. de la Compagnie de Jésus*, t. I.

par excès d'obéissance qu'on péchait depuis Luther. D'autre part, Xavier et Rodriguez, qu'Ignace venait d'accorder au roi de Portugal, avaient su gagner toute la confiance de Jean III et le décider à se faire auprès du Pape le patron de la Compagnie ; patron d'autant plus écouté que le Portugal, à l'apogée de sa puissance, ouvrait dans les Indes un vaste champ au zèle apostolique. Ignace sera d'ailleurs le premier à reconnaître les services si opportuns de Jean III, auquel il accordera pour cela même des lettres d'affiliation¹.

La Bulle *Regimini militantis Ecclesiæ*, — c'est-à-dire la bulle de 1540, — fut donc obtenue aussi par des moyens humains ; et j'aime à croire, en dépit des assertions contraires, qu'Ignace de Loyola était trop sage, trop habile homme, pour négliger ceux-ci, quelque confiance qu'il eût surtout dans les moyens divins. Mais les Jésuites, *qui ne laissent rien à la fortune de ce qu'ils peuvent lui ôter par conseil ou par prévoyance*, tiennent essentiellement à passer pour maladroits dans leurs propres affaires, et à n'avoir jamais réussi que par une sorte d'intervention divine constante et miraculeuse.

¹ Si Jean III de Portugal ne fut pas, comme on l'a affirmé, admis à la profession secrète par Ignace, il fut au moins affilié à la Compagnie et placé, dans une mesure difficile à préciser, sous l'obéissance du Général.

III

L'importance qu'a acquise si rapidement *le petit institut d'Ignace*¹ fait de la bulle qui en consacre l'existence un document de premier ordre. Document contesté, cela va sans dire, sinon quant à son authenticité, qui n'est pas sérieusement mise en doute, au moins quant au sens et à la portée de ses décisions ; sens et portée sur lesquels les Jésuites eux-mêmes paraissent avoir varié, suivant les temps et les circonstances. Mais document auquel il convient d'autant plus d'en référer qu'il est peut-être le seul aujourd'hui qui nous livre sans altération, ni additions subséquentes, le plan et la pensée primitive d'Ignace de Loyola².

¹ Les historiens d'Ignace insistent sur cette appellation de *petit institut*, dont il se servait pour désigner sa compagnie, et dans laquelle ils voient une preuve de l'humilité du saint. Mais, outre que l'humilité ne consiste pas dans les mots, les plus humbles pouvant servir au contraire à couvrir un orgueil plus raffiné, je me demande comment Ignace aurait pu qualifier autrement un institut qui ne comptait encore que dix membres, le fondateur compris.

² En reproduisant, aux pièces justificatives, le texte même de la Bulle, afin que le lecteur puisse y recourir au besoin, j'en dégage ici les traits principaux, ceux de l'exposé d'Ignace. Le début nous ramène aux Exercices de la seconde semaine, aux méditations *du règne* et des *deux étendards* : « Quiconque, s'écrit-il, voudra sous

Le texte pontifical est en lui-même fort court, et c'est la supplique d'Ignace, intégralement insérée dans la

«l'étendard de la croix porter les armes pour Dieu, et servir le
«seul Seigneur et le Pontife romain son vicaire sur la terre, dans
«notre Société que nous désirons être appelée la Compagnie de
«Jésus..... doit se proposer de faire partie d'une société principa-
«lement instituée pour travailler à l'avancement des âmes dans la
«vie et la doctrine chrétiennes, et à la propagation de la foi.....
«Il doit aussi faire en sorte d'avoir toujours devant les yeux :
«1° Dieu, et ensuite la *forme* de cet Institut. »

Suit ensuite cette forme, ou « formule de vie », que l'on résume en dix articles fondamentaux : 1° La société sera gouvernée par «un général ou prélat» élu par elle, et «à qui le droit de commander appartiendra entièrement». Il «prescrira les choses qu'il «saura convenir au but que Dieu et la société ont en vue», décidera «du degré propre de la vocation de chacun, ainsi que des «emplois, lesquels seront tous dans sa main»; enfin «il aura «l'autorité de faire les constitutions, du consentement de ceux qui «lui seront associés dans un conseil où tout sera décidé à la pluralité des suffrages.»

2° Ce conseil, «dans les choses importantes et qui doivent subsister», sera composé «de la majeure partie de la société, que le «Général pourra assembler commodément». Seront conseillers «pour les choses légères et momentanées tous ceux qui se trouveront dans le lieu où réside le Général. »

3° Les membres de la société «s'engageront par un vœu particulier, en sorte que, quelque chose que le Pontife romain leur «commande pour le progrès des âmes et la propagation de la «foi», en quelque pays qu'il les envoie, «soit chez les Turcs, ou «tous autres infidèles, soit vers les hérétiques et les schismatiques, «ou vers les fidèles quelconques», ils l'exécuteront «à l'instant, «sans tergiverser ni s'excuser. »

4° Les membres de la société promettent «de ne jamais briguer «ces missions» en différents pays; «ils s'obligeront à ne jamais «faire à cet égard, ni directement, ni indirectement, aucune sollicitation auprès du Pape»; le Général promettra lui-même «de ne

bulle qui, en réalité, la constitue tout entière. Paul III constate, dans le style officiel de la Curie, que, « Préposé pour régir l'Église militante », c'est au Pontife Romain qu'il appartient de disposer des faveurs apostoliques. Puis il rappelle qu'un plan de vie « conforme aux conseils évangéliques » lui a été présenté par « nos très chers fils Ignace de Loyola, Pierre Le Fèvre, Jacques Lainez, Claude Le Jay, Pasquier-Brouet, François-Xavier¹, Alphonse Salmeron, Simon Rodriguez, Jean

« point solliciter auprès du Pape la destination et mission de sa propre personne, si ce n'est du consentement de la société. »

5° Tous feront vœu d'obéir au Général « dans toutes les choses qui regardent l'Institut. »

6° Les membres de la société feront vœu de chasteté perpétuelle.

7° Tous et chacun d'eux feront vœu de pauvreté perpétuelle, en sorte qu'ils ne puissent « acquérir, ni en particulier, ni en commun, aucun droit civil à des biens immeubles ou à des rentes et revenus quelconques. »

8° « Néanmoins, ils pourront avoir dans les Universités des « collèges possédant des revenus, cens et fonds applicables aux « étudiants ; le Général et son conseil conservant l'administration « desdits biens », ainsi qu'une autorité absolue sur les étudiants, « lesquels, après une épreuve suffisante, pourront être admis dans « la Compagnie. »

9° Les membres de la Compagnie engagés dans les Ordres sacrés réciteront l'office divin « en leur particulier, et non point en commun, ni en chœur. »

10° « Personne ne sera admis dans cette Compagnie qu'après avoir été longtemps éprouvé avec beaucoup de soin, et lorsqu'on se sera fait connaître pour prudent en Jésus-Christ. »

¹ Il est singulier que, dans la supplique présentée à Paul III, Le Jay et Pasquier-Brouet, qui étaient avec Codure les derniers

Codure et Nicolas Bobadilla. » Plan, ou « essai de vie », auquel il déclare n'avoir rien trouvé que de pieux et de saint, et qu'il revêt en conséquence de l'approbation pontificale.

Une restriction néanmoins était apportée au projet que Paul III déclarait « confirmer et bénir dans l'ensemble et dans les détails ». Le Pape limitait à *soixante* le chiffre « des personnes qui pourraient être admises dans la Société, ou y être agrégées¹. »

En réalité (et cette précaution prise contre l'esprit d'envahissement et de domination qui perçait peut-être déjà sous l'humilité de certains membres de la Compagnie), l'approbation du Pontife était motivée..... Est-ce

admis dans la Compagnie, soient nommés avant François-Xavier. Les Jésuites, en l'absence d'Ignace, obéissaient à Le Fèvre, mais ils n'avaient constitué parmi eux aucune hiérarchie. A l'ancienneté, qui aurait dû, ce semble, décider des rangs, Xavier eût été nommé le troisième, immédiatement après Le Fèvre et avant Lainez. Mais Xavier, dont le départ pour les Indes, subitement résolu, tint peut-être à des causes encore inexplicables, n'avait pas alors la notoriété de Lainez, et nul ne prévoyait quelle gloire rejaillirait par lui sur la Compagnie.

¹ Cette clause restrictive fut abrogée par Paul III lui-même dans sa bulle du 14 mars 1543. Les Jésuites affirment qu'elle avait été introduite à la demande d'Ignace ; mais, en ce cas, la pensée du Pape avait dépassé celle du fondateur. Le chiffre qu'Ignace voulait restreindre était celui des initiés, des Jésuites parfaits, des profès des quatre vœux, lesquels ne seront encore que trente-cinq, sur mille, à la mort de Loyola. La restriction du Pape, au contraire, s'appliquait à toute personne admise dans la Société, même *aux agrégés*. Aussi ne fut-elle jamais prise dans son sens strict et littéral ; et avant même d'en avoir obtenu l'abrogation, les Jésuites l'éluendaient en l'entendant au sens d'Ignace.

à dire toutefois que Paul III ait voulu, ou même prévu toutes les conséquences que l'on tirerait dans la suite de son approbation ? Je ne le crois pas ; et sans accuser Ignace de duplicité, je dois avouer, — surtout en considérant l'arbre sorti de ce grain de sénevé, — qu'il se montra dans la circonstance souverainement habile ¹. Je ne parle pas de ce vœu d'obéissance au Pape, suggéré par Lainez, vœu grâce auquel les Jésuites purent espérer un moment s'emparer de la diplomatie pontificale ² ; mais sur le seul article *du Général*, avec quel art la supplique d'Ignace établit que « le droit de commander lui appartiendra entièrement », et que ce droit s'étendra aux « choses qu'il (le général) *saura convenir*

¹ Je parle ici de l'habileté d'Ignace, telle qu'elle ressort des faits rapportés par les historiens Jésuites, lesquels, on le sait, n'admettent pas l'intervention, la part prise par ses successeurs dans l'organisation et la législation de la Compagnie. Mais il se pourrait que cette habileté fût surtout l'habileté de Lainez et des autres qui modifièrent les Constitutions et tirèrent du texte d'Ignace des conséquences que celui-ci n'avait pas prévues..

² Le vœu d'obéissance au Pontife romain regardait spécialement, — on l'a vu page 169, note, — les missions que le Pape jugeait à propos de confier aux Jésuites ; mais ce mot de *missions* n'avait pas le sens exclusivement apostolique que nous lui donnons aujourd'hui : c'étaient des négociateurs, des nonces, des légats que la Compagnie prétendait fournir au Pape. Possevin, Lainez, Le Jay, Salmeron, Le Fèvre, Bobadilla, et d'autres encore, remplirent de ces missions diplomatiques, dont la Compagnie rêvait le monopole. La création de l'académie des Nobles vint renverser ses espérances, et le décret de Grégoire XIII, prescrivant aux nonces d'avoir toujours un secrétaire Jésuite, ne fut pas assez fidèlement observé pour porter tous ses fruits.

à la fin que Dieu et la Société ont en vue ! » Avec quelle facilité elle décide que « tous les emplois seront *dans sa main* ! » Le fait était sans précédent dans l'histoire monastique, et Paul III dut l'accepter comme un expédient, rendu nécessaire par le petit nombre des Jésuites et par leur dispersion, mais destiné à prendre fin par l'organisation définitive de l'Institut. Si nous nous en rapportons à un usage constant, il suffit qu'il n'en fit pas, dans sa bulle, l'objet d'une réserve et d'une dérogation canonique, pour prouver qu'il l'envisageait ainsi. C'était néanmoins la loi permanente de l'Institut qu'il promulguait à son insu..... Et la question des divers degrés, comme elle est introduite doucement, sans donner l'éveil ! « Le Général décidera pour chacun du degré propre de sa vocation. » Qui ne croirait, — et le Pape dut le croire tout le premier, — qu'il s'agit ici des épreuves ordinaires du noviciat monastique ? C'est cependant par cette petite porte, ainsi entr'ouverte, que passeront les « novices engagés », les « scholastiques », les « indifférents », les « coadjuteurs temporels », les « coadjuteurs spirituels », les « profès » des trois et des quatre vœux ; en un mot, toute cette organisation nouvelle, étrange, — ou plutôt étrangère, — anti-monastique et anti-canonique, que tant de Papes travailleront vainement à supprimer, et que couvre encore aujourd'hui l'approbation de Paul III.

Mais si Paul III, approuvant « dans l'ensemble et dans les détails » la supplique de Loyola, n'imagina évidemment pas instituer un ordre religieux et fixer ses

règles principales, s'il ne voulut qu'encourager la formation et l'organisation d'un Institut, dont les lois constitutives, d'abord expérimentées, seraient ensuite examinées et sanctionnées par le Saint-Siège en toute connaissance de cause ; si, pour me servir de ses propres expressions, il crut simplement « confirmer et bénir *un essai de vie* », Ignace lui-même crut-il faire autre chose qu'exposer un « projet de vie ? » Sans doute, il savait, lui, où il voulait aller ; mais ce qu'il voulait alors était-ce bien ce qu'il voudra plus tard ? Surtout était-ce vraiment ce qu'ont voulu ses successeurs, ce qu'ils ont accrédité sous son nom ? Prévient-il dès lors les conséquences extrêmes qui seraient tirées des principes posés dans sa supplique ? *Oui*, répondent les historiens officiels des Jésuites ; *non*, affirment leurs adversaires, et c'est à ceux-ci que les faits semblent donner raison. Le malheur d'Ignace, je l'ai déjà dit, mais le Jésuite Mendoza l'avait dit avant moi, fut de juger trop favorablement ses successeurs¹. Se tenant lui-même pour un pécheur, il crut de bonne foi qu'ils seraient meilleurs que lui, et ne s'arrêta pas un instant à supposer qu'ils pussent jamais abuser de l'autorité dont il les investissait. Au début

¹ « Que les lois de la Compagnie soient fermes et stables, — « s'écrie Mendoza — et non arbitraires, remettant tout au Général « et aux supérieurs ; *car notre père Ignace les faisant telles sup-
« posait que les Supérieurs dussent avoir une pureté angélique, et
« tout autre que celle qu'ils ont maintenant.* » (*Avis de ce qu'il y a
à réformer dans la Compagnie de Jésus*, par Hernando de Men-
doza, Jésuite, 1615, in-12, p. 16.)

néanmoins, il y mit quelques contre-poids. Le Général, d'après le texte même de la supplique, doit en certains cas *prendre l'avis de son conseil*, et l'on se décidera « à la pluralité des suffrages. » Ce conseil sera composé, « dans les choses importantes et qui devront durer, de la majeure partie de la Société » ; dans les questions secondaires et « momentanées », de « tous ceux qui se trouveront au lieu où réside le général ». C'était établir en principe et en fait le chapitre général et le chapitre local ou conventuel, qui subsistaient canoniquement dans tous les ordres religieux. Hélas ! onze ans plus tard, sous l'influence de Lainez, qui tire habilement parti de certains inconvénients survenus dans la pratique, Ignace lui-même portera le premier coup à cette seule et dernière sauvegarde, en faisant transférer au Général une partie des pouvoirs attribués au conseil, et Jules III sanctionnera ce changement dont l'importance passera inaperçue. Lainez, devenu général à son tour, achèvera son œuvre en déclarant que les assemblées et les conseils fréquents sont *plus nuisibles qu'utiles*, et en insérant dans les Constitutions que le *Général pourra* consulter son conseil, mais qu'il ne sera *point tenu de se ranger à son avis*, les membres en « fussent-ils tous d'une opinion contraire à la sienne ¹ ». Et c'est ainsi que peu à peu, article par article, s'organisera le gou-

¹ *Const.*, 9^e Part. ch. III, D. K. C'est l'usage musulman qui prévaut ici sur l'usage chrétien en matière de législation congréganiste. Nous verrons ainsi Lainez constamment accuser ce caractère, et exagérer la portée des emprunts faits par Ignace.

vernement « tyrannique », — le mot est de Mariana, — de la Compagnie de Jésus.

La bulle du 27 septembre 1540 s'en remettait aux membres de la Compagnie, c'est-à-dire aux dix nommés dans la supplique, du soin d'élire « le préposé général », chargé du gouvernement de l'Institut. Sur ces dix, quatre se trouvèrent absents de l'assemblée convoquée à Rome par Ignace, lequel continuait naturellement d'exercer jusqu'à l'élection la charge de supérieur. Xavier faisait voile vers les Indes, Rodriguez était retenu en Portugal, Bobadilla à Ischia, Le Fèvre assistait à la diète de Worms. Tous, à l'exception de Bobadilla, qui, l'élection faite, donna son adhésion, avaient par avance remis ou envoyé leurs suffrages cachetés.

Celui de Xavier avait un an de date. Il l'avait déposé tout scellé entre les mains de Lainez avant de s'embarquer pour le Portugal, et par conséquent avant l'obtention de la bulle d'approbation. Prévoyant des délais plus longs encore qu'ils ne le furent réellement, Xavier avait poussé la prudence jusqu'à insérer sous le pli cacheté un double suffrage. Dans le cas où la mort d'Ignace fût survenue avant l'élection, son premier vote, devenant caduc, devait être remplacé par le second en faveur de Le Fèvre¹.

¹ Voici le texte du suffrage de Xavier, tel que le donne Bartoli :
« Moi, François, n'étant mû par aucune considération humaine, et
« n'écoutant que ma conscience, je dis et déclare qu'à mon avis, il
« faut élire pour chef de notre Compagnie, auquel nous devons
« tous obéissance, notre ancien maître et vrai père Don Ignace

L'élection eut lieu le 4 avril 1541. Ignace, Lainez, Le Jay, Brouet, Salmeron et Codure votèrent par écrit, séance tenante¹, et prirent ensuite connaissance des suffrages des absents. Comme on devait s'y attendre, le fondateur était élu à l'unanimité ; une seule voix lui manquait, c'était la sienne ; mais il ne l'avait donnée à personne. Son vote « ménageait, dit Bouhours, tous ses compagnons en tenant entre eux la balance égale ». Il était ainsi libellé : « Moi seul excepté, je donne ma voix en Notre-Seigneur, pour qu'il soit notre Supérieur, à celui qui se trouvera avoir réuni le plus grand nombre de suffrages. » C'était, nous assure Bartoli, « couvrir par un acte de profonde humilité, une admirable prudence et une merveilleuse sagesse ».

Le résultat du scrutin « le surprit et l'affligea », affirmement les Jésuites. J'avoue que, si grande que fût l'hu-

« Après nous avoir tous rassemblés, non sans de grandes fatigues, « il saura mieux qu'un autre nous garder, nous gouverner et nous « diriger sans cesse vers une perfection plus haute, parce qu'il a « de nous une plus intime connaissance. Et après sa mort, — je « parle selon le sentiment profond de mon âme, comme si je « devais mourir à cette heure même, — je juge que Don Pierre « Le Fèvre doit prendre sa place ; et en cela, Dieu m'est témoin « que je parle uniquement selon ma pensée. En foi de quoi je « signe de ma propre main. *François*. Fait à Rome, ce 15 « mars 1540. »

¹ Codure, croyant partir pour l'Irlande deux mois après le départ de Xavier, avait écrit son vote à l'avance. Il désignait en premier lieu Ignace, et à son défaut « Pierre Le Fèvre, d'une vertu qui n'est pas moindre ». La mission qui l'éloignait fut retardée, en sorte qu'il se trouva présent à l'élection ; mais il ne changea pas son suffrage, qui porte la date du 5 mai 1540.

milité d'Ignace, et en dépit du témoignage de ses fils, je me refuse à croire à son étonnement. Fondateur, et depuis six ans chef unique de la Compagnie, il n'eût pu être exclu du gouvernement que par une sorte de coup d'état, que ses disciples avaient tout intérêt à ne pas risquer. D'ailleurs, la clause insérée par lui-même dans sa supplique, savoir que le droit de *faire les constitutions* de l'Institut appartiendrait au Général assisté de son conseil, avait évidemment pour but de lui permettre d'achever son œuvre, conformément aux instructions reçues et au plan révélé à Manrèze¹. Disons donc, pour l'honneur d'Ignace, qu'incapable de jouer la comédie d'humilité que lui prêtent ses historiens, il dut avoir pour refuser et maintenir son refus des raisons que nous ne connaissons pas..... Quoi qu'il en soit, Ribadeneira et les autres biographes Jésuites rapportent qu'Ignace repoussa *en pleurant* le généralat, et qu'il exigea une contre-épreuve, un second vote auquel il ne permit de procéder que le 7 avril, après trois jours passés dans la pénitence et dans la prière. Ce nouveau scrutin donna le même résultat que le précédent ; c'était certainement prévu, car les votes des absents ne pouvant être modifiés et celui d'Ignace ne désignant per-

¹ Évidemment, il faut faire ici, comme partout dans la vie d'Ignace, la part de la légende, et reconnaître tout au moins que le fondateur n'avait pas dans sa mission miraculeuse la foi absolue que lui prêtent ses historiens ; car il n'eût pu, sans résister à Dieu même, refuser le généralat, qui seul lui permettait de l'accomplir.

sonne, aucun autre que lui ne pouvait obtenir la majorité nécessaire, tandis qu'il suffisait d'une seule voix pour la lui assurer. Le fondateur néanmoins ne se rendit pas encore, il fallut que Lainez vint déclarer que, bien loin de vouloir changer son vote, il était prêt à quitter la Compagnie si on lui donnait un autre chef que celui qu'ils venaient d'élire librement, et que les quatre autres Jésuites présents répétassent cette affirmation. Ignace alors convint de s'en rapporter à l'avis de son confesseur, étranger à la Compagnie, lequel lui fit un devoir de se rendre au vœu général. Toutefois, par une sorte de précaution sans doute motivée, bien qu'elle nous semble un raffinement de «son admirable prudence», Ignace exigea que le P. Théodore, — c'était le nom de religion de son confesseur, — motivât *par écrit* sa décision et en fit lecture aux Jésuites assemblés. Après quoi, il donna lui-même son acceptation. Il semble bien qu'il y ait eu là des tiraillements qu'on ne nous dit pas !

L'acte canonique de l'élection fut dressé le jour de Pâques, — 17 avril 1541. — Cinq jours plus tard, le 22 avril, Ignace célébrait la messe à Saint-Paul-hors-les-murs et, après avoir prononcé lui-même ses vœux, recevait ceux de ses compagnons, en présence du peuple dont la foule servait de témoins. Mais, tandis que le vœu d'obéissance émis par le nouveau général s'adressait directement au Pape, celui que prêtèrent les autres Jésuites faisait d'abord mention du Général, en subordonnant à son consentement la soumission jurée à Paul III et à ses successeurs.

Ignace de Loyola avait quarante-neuf ans lorsqu'il prit officiellement en main le gouvernement de sa Compagnie. Voici le portrait qu'en tracent ses historiens d'après Ribadeneyra, qui l'avait connu à cette époque ¹ :

¹ Ribadeneyra, né à Tolède en 1527, entré dans la Compagnie de Jésus à treize ans en 1540, quelques mois avant l'approbation de l'Institut par Paul III, vécut dans l'intimité d'Ignace et fut son premier historien. Sa vie de Loyola semble avoir d'autant plus d'autorité que, témoin oculaire des seize dernières années d'Ignace, il a pu recueillir également les dépositions de ses premiers compagnons ; mais elle est absolument dépourvue de critique historique, et témoigne, de la part de l'auteur, de plus de crédulité et de docilité d'esprit que des qualités qui font l'historien. Il y a d'ailleurs une différence notable entre les éditions publiées du vivant de Ribadeneyra et celle qui parut un an après sa mort, et qui est la seule reproduite aujourd'hui. Dans les deux premières (1572 et 1587), bien que Ribadeneyra, selon le mot de Dom Yopez, *se joue des miracles* dans ses récits sur Manrèze, sur la vision de Strada, sur les apparitions et révélations dont Ignace fut favorisé « pendant tout le temps qu'il écrivit les Constitutions », il reconnaît néanmoins « que Dieu n'a pas confirmé par des miracles évidents une si grande sainteté de vie ». Il s'efforce, à ce sujet, de prouver que les plus grands saints ne sont point nécessairement des thaumaturges, et que d'ailleurs l'Institution de la Compagnie, « laquelle n'est point une invention humaine, mais toute divine », est un miracle « bien supérieur aux miracles corporels ». L'aveu de Ribadeneyra parut-il inopportun aux Jésuites qui s'occupaient de la canonisation d'Ignace ? — Chacun sait que la Sacrée Congrégation exige au procès 2 ou 3 miracles bien démontrés. — Persuadèrent-ils à Ribadeneyra, alors plus qu'octogénaire, de chanter la palinodie, ou retouchèrent-ils sous son nom son ouvrage ? Ce qui est certain, c'est que l'édition de 1612, édition posthume, puisque Ribadeneyra mourut en 1611, condensée, est en même temps augmentée du récit d'une foule de miracles accomplis par Ignace, récit qu'ont reproduit, en y ajoutant encore, tous les historiens du fondateur.

« La tête chauve, le teint olivâtre, le visage amaigri par
 « la pénitence, le front large et les yeux brillants dans
 « leur profonde orbite donnaient un type particulier à
 « sa physionomie. De complexion ardente, cœur chaud
 « et esprit réfléchi, il était tellement parvenu à se
 « dominer que les médecins eux-mêmes le regardaient
 « comme flegmatique. La taille était moyenne, et il savait
 « si bien composer et ménager sa démarche qu'il ne
 « paraissait boiteux que le moins possible. Dans tout
 « l'ensemble de sa personne, il y avait comme une révé-
 « lation du saint et du grand homme. »

IV

Les quinze années qui s'écoulèrent entre l'élection d'Ignace (17 avril 1541) et sa mort (31 juillet 1556) furent l'âge d'or de la Compagnie de Jésus. Si des censeurs vigilants, tels que Melchior Cano ou Eustache du Bellay, y découvraient l'alliage qui, jusque sous les yeux d'Ignace, se mêlait déjà, en proportion plus considérable que ne le croient communément les historiens, au pur métal, ils étaient presque les seuls à l'apercevoir et pouvaient justement se plaindre de jouer au sein de la chrétienté le rôle de Cassandre, « aux prédictions de laquelle on n'ajouta foi qu'après la prise et l'incendie

d'Ilion¹ ». Les travaux apostoliques de Xavier, le zèle de Le Fèvre et de Canisius, l'héroïque dépouillement de François de Borgia, les missions politico-religieuses remplies avec des succès divers par Lainez, Salmeron, Le Jay, Pasquier-Brouet et d'autres encore, jetaient sur la Compagnie naissante un lustre rehaussé par la sainteté du fondateur. Aussi la voyons-nous se multiplier et s'étendre avec une rapidité que les Jésuites qualifient naturellement de miraculeuse, mais que les circonstances spéciales et critiques où se trouvait alors l'Église catholique suffisent à expliquer.

Ignace avait été bien inspiré lorsque, après avoir renoncé définitivement à Jérusalem et à la Palestine, il s'était présenté à Paul III comme suscité de Dieu pour combattre le protestantisme. Du coup, il s'était assuré la protection des deux glaives, spirituel et temporel. Le plan qu'il exposait au Pontife et que Lainez faisait agréer par l'empereur entrait dans les vues secrètes de l'un et de l'autre. Ce plan, dont les grandes lignes se lisent à travers les petites dans « les règles d'orthodoxie » annexées aux Exercices spirituels, et rédigées à l'usage des Jésuites qu'Ignace envoyait en Allemagne ; ce plan,

¹ Lettre de Melchior Cano, Dominicain, évêque des Canaries, au P. Jean de Regla, Hiéronymite, confesseur de Charles-Quint. « Plaise à Dieu, écrit-il, qu'il ne m'arrive pas ce que la fable dit « être arrivé à Cassandre, aux prédictions de laquelle on n'ajouta « foi qu'après la prise et l'incendie d'Ilion. Si les religieux de la « Compagnie de Jésus continuent comme ils ont commencé, Dieu « veuille qu'il ne vienne pas un temps où les rois voudront leur « résister et ne trouveront aucun moyen de le faire. »

dis-je, qui consistait à prendre en tout et partout le parti de l'autorité et à pallier ses faiblesses, qui s'attachait à nier les abus plus qu'à les réformer, à ramener les peuples à l'observance des pratiques du catholicisme plus encore qu'à celle de ses lois morales¹; ce plan que nous verrons pousser jusqu'au bout par Lainez au concile de Trente, dispensait le souple et ondoyeux Paul III des efforts vigoureux qu'exigeait de lui le rétablissement de la discipline. Les églises pleines, le peuple ostensiblement ramené sous la houlette des pasteurs, et quelques conversions plus éclatantes : tels étaient les résultats déjà obtenus. Comment Ignace n'eût-il pas

¹ *Exercices Spirituels* : « Règles pour ne nous écarter jamais des sentiments que nous devons avoir dans l'Église militante. » Ces règles d'orthodoxie sont-elles bien d'Ignace ? Elles ont dû, en tout cas, être rédigées à l'usage des Jésuites d'Allemagne. Mais comme elles manquent d'envergure et de véritable portée ! Quoi ! en plein XVI^e siècle, alors que le feu est partout, que la nécessité d'une réforme absolue des mœurs, et en particulier des mœurs ecclésiastiques s'impose à tous ; que le Concile de Trente n'est réuni *que pour cela*, parce que *cela* seul peut sauver la foi catholique et confondre l'hérésie ; ce sont ces règles minutieuses, puériles, bigotes, qu'Ignace songe à donner à ses disciples en les envoyant dans la fournaise, c'est-à-dire en plein centre luthérien ! Il n'assigne pas d'autre but à leur zèle, que de louer ce qui existe en niant sur tous les points l'abus ! Qu'on en juge par la 13^e règle : « Pour ne nous écarter en rien de la vérité, nous devons être toujours disposés à croire que ce qui nous paraît blanc est noir, si l'Église Romaine le décide ainsi. » En vérité, n'était-ce pas faire la partie belle à Luther ? Mais je suis bien obligé de le redire, dût le lecteur s'en lasser : c'est la foi musulmane que l'on enseigne en ces termes, ce n'est pas la foi catholique.

béni Dieu de ces succès? et comment le Pontife ne s'en fût-il pas déclaré satisfait? Quant à l'empereur et aux autres princes allemands ou italiens, ils trouvaient dans les Jésuites de précieux auxiliaires, habiles à prêcher aux petits la soumission envers les princes orthodoxes, et attentifs à ménager la faveur des grands, selon la recommandation expresse de leurs Constitutions¹.

Aussi dès 1543 Ignace avait-il obtenu de Paul III, une seconde Bulle abrogeant la clause restrictive insérée dans la première. Le chiffre de *soixante* cessait d'être obligatoire, et il était promptement dépassé. Personnellement, le fondateur se montrait sévère pour l'admission des novices : ses historiens rapportent qu'en un seul jour il en congédia douze, et que « jamais il ne se montra plus satisfait » qu'après cette exécution sommaire. Mais ceux de ses fils auxquels il communiquait en Allemagne, en Espagne et aux Indes le pouvoir d'admettre dans l'Institut, réservé en droit au Général, n'imitaient pas sa réserve. Voulant être partout, et comme on ne tardera pas à le constater, « les seuls à agir dans tout ce qu'il y a de bien », ils ne songeaient qu'à faire des recrues, à gagner du terrain, à gouverner à la fois les empires et les âmes. Cette extension trop rapide qu'Ignace lui-même se reprochera à la fin de sa vie d'avoir favorisée²

¹ Const. 10° P. § 11. D. 6.

² Au lendemain de la mort d'Ignace, Paul IV blâmera devant Lainez la facilité excessive avec laquelle la Compagnie de Jésus admet dans son sein toutes sortes de jeunes gens de toutes nations. Un mot d'Ignace rapporté par Bartoli indique que le fondateur

n'avait pas seulement pour résultat d'introduire dans la Compagnie des éléments hétérogènes, elle ouvrait la porte à des dissensions que la vénération inspirée par Ignace, et plus tard l'autorité absolue de Lainez pourront seules empêcher d'éclater au dehors¹. Les qualités brillantes qui donnaient du renom à la Compagnie se voyaient préférées, quant au choix des sujets, aux vertus solides et religieuses²; l'esprit évangélique baissait dans l'Institut en proportion de ce que ledit Institut gagnait en nombre et en étendue. Au XIII^e siècle, quelque chose d'analogue s'était passé chez les Frères Mineurs. Plus populaires que les Jésuites, qui s'adressent de préférence aux classes dirigeantes, les disciples de François d'Assise s'étaient multipliés avec une rapidité incroyable : le premier chapitre général tenu à

n'était pas sans se faire, à cet égard, quelques reproches. « Si j'avais à désirer de vivre plus longtemps, disait-il sur la fin de sa vie, ce serait pour me montrer plus difficile et réservé dans l'admission des sujets. »

¹ Il en transpira néanmoins quelque chose, et malgré le soin jaloux que les Jésuites ont mis de tout temps à en effacer partout les traces, et à maintenir la légende de leur premier siècle telle que l'a consacrée *l'Imago primi sæculi*, il existe encore, à cet égard, un certain nombre de documents fort suggestifs. Ces documents, que ne reproduit aucun historien Jésuite, semblent avoir été ignorés, pour la plupart, des adversaires de la Compagnie. Il est d'autant plus à désirer qu'ils rencontrent enfin un éditeur résolu et consciencieux, que leur publication est appelée à jeter plus de jour sur les points obscurs de l'histoire des Jésuites.

² C'est le reproche que leur adressera quelques années plus tard S. Charles Borromée.

Assise, du vivant même du fondateur, en réunit cinq mille ! Mais tandis que Frère Élie et ses compagnons se glorifiaient d'un tel nombre, François pleurait et s'affligeait, prévoyant pour ses trop nombreux enfants une prompte décadence. Les troubles qui éclatèrent sous son gouvernement et surtout à sa mort lui donnèrent trop tôt raison. La première réforme franciscaine date de quelques années seulement après la fondation¹.

Ignace, au dire de ses historiens, versait fréquemment d'abondantes larmes ; en répandit-il, lui aussi, sur l'avenir de son institut ? Ses fils ont négligé de nous l'apprendre. Quoi qu'il en soit, il s'inquiétait certainement, — ses lettres en font foi, — des tendances de ceux qu'il appelait les *jeunes*. Mais le mal, à sa naissance, devait être facile à déraciner ; les Constitutions, auxquelles il travaillait assidûment, y suffiraient sans doute : Frère Élie, qui, auprès d'Ignace de Loyola, se nommait

¹ A l'encontre des Jésuites qui déclarent n'avoir jamais eu besoin de réforme, les Frères Mineurs n'ont point cessé de se réformer, et l'histoire de leur Ordre, — telle qu'ils l'écrivent loyalement eux-mêmes, — n'est guère, leurs missions et les monographies de leurs saints mises à part, que l'histoire de leurs réformes successives. Les noms mêmes de Capucins, Observantins, Récollets, Franciscains, qui désignent les diverses branches de la famille de saint François, marquent en même temps les étapes de ces divers retours à la sainteté et à la régularité religieuses. C'est d'ailleurs une loi à laquelle n'échappe aucune association humaine, que cette nécessité de se transformer et de se réformer sans cesse, sous peine d'une irrémédiable déchéance ; et l'histoire de l'Église catholique elle-même n'est pas moins probante et instructive à cet égard, que celle des Frères Mineurs.

Lainez¹, l'entretenait dans cette pensée. Affichant lui-même cette soumission et cette humilité un peu théâtrales dont le secret ne paraît pas s'être perdu après lui, il persuadait aisément au fondateur qu'il remédierait à tout en fondant solidement le principe d'autorité. Une obéissance passive dompterait les esprits turbulents..... Et Ignace, naturellement enclin au despotisme, — nous verrons Paul III le constater, — écrivait de la même plume que les *Constitutions* la fameuse *Lettre sur l'obéissance adressée aux Jésuites Portugais*. Lettre d'un mystique plutôt que d'un docteur, mais d'un mystique qui a puisé à des sources étrangères. Toujours annexée aux *Constitutions* et revêtue de la même autorité, la *Lettre*

¹ Le rôle de Frère Élie, non moins contesté que celui de Lainez, l'a été surtout, — et je note ici la différence, — par les siens, c'est-à-dire par les Frères Mineurs et leurs historiens. En résumé, les accusations portées contre lui de son vivant, et qui obscurcissent encore sa mémoire, nous montrent dans le successeur de saint François un religieux doublé d'un politique, d'une ambition intense, au service de laquelle il déploie un savoir faire que le mystique poète d'Assise qualifie de « prudence charnelle », mais dont il subit néanmoins l'ascendant au point de le nommer son vicaire général. Resté seul à la tête de l'Ordre après la mort de saint François, Frère Élie, qu'on appelait aussi Élie de Cortone, contribua pour une large part à la canonisation du fondateur et à l'extension rapide de la famille franciscaine. Bien vu des Princes, il avait su se ménager des appuis en cour de Rome. Néanmoins, un parti puissant, à la tête duquel se trouvait saint Antoine de Padoue, se forma contre lui. On l'accusait d'avoir altéré l'esprit et sacrifié la pauvreté de François d'Assise à son amour de la domination et des richesses. Le chapitre général le déposa, et il mourut obscurément.

sur l'obéissance dont Sixte-Quint jugeait la doctrine excessive, et que Bellarmin même ne réussit pas à justifier¹, n'a rien perdu de son prestige au regard de la Compagnie, et tout Jésuite est tenu de la relire au moins une fois par mois.

La rédaction des Constitutions, qu'Ignace était loin de considérer comme achevée et définitive, et qui ne sera ni définitive ni achevée au moment de sa mort, est entourée de la même légende que la composition du livre des *Exercices*. Cette légende, à laquelle chaque écrivain Jésuite se croit obligé d'ajouter un trait, atteint son plein épanouissement à la fin du XVII^e siècle dans Bartoli, « l'historien officiel de l'Institut ». Une courte citation, glanée chez lui au milieu de pages incandescentes, donnera une idée du diapason auquel on se monte, à l'occasion, dans la Compagnie. Après avoir énuméré « les visions célestes, les fréquentes apparitions de la Sainte Vierge et de Notre Seigneur » ; les « visions admirables de la divinité », les « extases et ravissements

¹ « Bien que Sixte aima et favorisa Bellarmin, nous apprend « l'historien de la Société de Jésus Sacchini, néanmoins il vit de « mauvais œil le livre que celui-ci publia pour la *défense de* « *l'obéissance aveugle* et le tint pour suspect..... Ni les défenses « ni prières des docteurs et des cardinaux (?) ne purent l'empêcher « de le faire condamner par l'Index dont il fit à cet effet réimprimer le catalogue en y ajoutant le nom de Bellarmin. Mais Sixte « mourut avant que cette nouvelle édition de l'Index parût et l'on « obtint de son successeur Urbain VII qu'elle serait supprimée et « le nom de Bellarmin délivré de toute note injurieuse (Hist. Soc. « J. lib. X an. 1590).

« en Dieu, flammes intérieures, rayons de lumière
 « enflammée, élans de la plus ardente charité, larmes
 « abondantes, vues si claires de la gloire qu'elles péné-
 « traient jusqu'aux plus sublimes hauteurs du ciel;
 « célestes illuminations, si élevées et si nombreuses que,
 « par moment, il ne croyait pas, disait-il (à qui?), l'intel-
 « ligence de l'homme mortel capable d'en supporter
 « davantage..... »; après cette « liste presque sans fin de
 « faveurs miraculeuses dont Ignace fut favorisé pendant
 « *les quarante jours qu'il consacra à l'examen de cette*
 « *seule question* : les églises des maisons professes
 « doivent-elles être pourvues de revenus fixes, ou uni-
 « quement entretenues par les aumônes des fidèles, »
 Bartoli s'écrie triomphalement : « On peut en conclure
 « qu'il n'y a pas, dans les Constitutions, un seul mot,
 « une seule syllabe qu'il n'ait pour ainsi dire arrosés de
 « ses larmes, et sur lesquels Dieu n'ait répandu des
 « flots de lumière. Le Saint-Esprit était descendu sur les
 « apôtres en forme de langues de feu : Ignace reçut une
 « grâce semblable. Lorsqu'il écrivait les Constitutions,
 « on vit un jet de flamme d'une éclatante splendeur se re-
 « poser sur sa tête, comme pour attester qu'il était alors
 « rempli de la même lumière divine et du même feu ¹. »

¹ (Bartoli, T. I, p. 439.) Il n'est pas toujours facile de faire accorder entre eux les Jésuites, encore qu'ils tendent au même but et en réfèrent aux mêmes pièces. Selon Bartoli, quelques pages seulement, échappées aux flammes dans lesquelles l'humilité d'Ignace lui fit jeter, avant sa mort, *plusieurs cahiers* où il notait jour par jour ses sentiments, ne nous renseignent exclusivement que sur une période de *quarante jours*, où le saint ne s'oc-

Je ne relèverai pas ce que peut avoir d'étrange cette assimilation de la fondation de la Compagnie de Jésus à la fondation du christianisme lui-même ; mais je constate, une fois encore, que lorsqu'on raconte de telles merveilles, il faudrait des témoins un peu moins insaisissables que cet *on* irresponsable et imprécis auquel nous recourons sans cesse. Est-ce lui encore qui nous garantit qu'Ignace « pleura sept fois » et « fit sept fois oraison » avant de formuler ainsi les règles de la modestie : « Tenir la tête un peu baissée, sans la pencher

cupa que d'un seul point des Constitutions. Pour Ribadeneyra, il ne s'agit plus de quelques pages, mais de « tout un cayer » ; ni de quarante jours, ni d'un seul point, mais « de toutes les visions qu'Ignace recevait de Dieu pendant qu'il écrivait les Constitutions », aussi bien que de « l'ordre qu'il tenait pour bien examiner les points de difficulté qu'il avait à résoudre ». Le P. de Bussièrès, autre biographe d'Ignace et contemporain de Bartoli (Lyon, 1670), tient pour « le cayer », tandis que le P. Bouhours assure, à la même date, qu'il n'en subsiste plus que « quelques feuillets ». Mais, d'accord sur l'étendue du manuscrit, Ribadeneyra et Bussièrès ne le sont plus sur le contenu. L'un et l'autre, à la vérité, y découvrent « des visions merveilleuses » touchant « la Trinité, l'essence Divine, la procession des personnes ». Mais Ribadeneyra nous assure qu'Ignace « ne les voyait pas seulement des yeux *« de l'âme, mais en avait plusieurs belles représentations et figures sensibles qui duraient quelquefois des jours entiers »* ; tandis que Bussièrès affirme, toujours d'après la même source, que « les visions et apparitions » dont Ignace était favorisé se produisaient *sans aucune image sensible, par des élévations de l'entendement aussi hautes que la faible créature peut le porter* ». En vérité, comment choisir entre ces témoignages, tous basés sur les mêmes pièces et néanmoins si différents ? A qui croire ? à Ribadeneyra ? à Bartoli ? à Bussièrès ? ou bien à Bouhours ? Peut-être, absolument, à aucun.

« ni d'un côté ni de l'autre ; ne point lever les yeux, mais
 « les tenir au contraire toujours au-dessous des yeux de
 « la personne à qui l'on parle, de manière à ne *la voir*
 « *qu'indirectement* ; ne faire rider ni le front ni le nez, et
 « avoir l'air plutôt aimable et satisfait que triste ; tenir
 « ses lèvres ni trop ouvertes, ni pincées ; marcher grave-
 « ment, etc. » Nous autres profanes, nous serions tentés
 de trouver que c'était beaucoup de temps et de larmes
 pour peu de chose ; mais vos pensées ne sont point
 mes pensées, dit le Seigneur, et Bartoli encore nous
 apprend que Dieu témoigna « par un miracle éclatant »
 combien il avait pour agréables ces *règles de la modestie*,
 que les Jésuites observeront si bien dans la suite ¹.

Entre temps et pendant qu'il travaille ainsi, Ignace
 obtient de nouvelles bulles ². Déjà en 1548, sur la
 demande expresse du « Duc de Gandie, François de
 Borgia », sur son témoignage et sur celui du cardinal
 de Tolède, de Mgr Archinti, vicaire de Rome, du

¹ Bartoli, T. II, p. 123, 124.

² La seconde bulle de Paul III, en faveur des Jésuites (14 mars 1543), abrogeait la clause qui réduisait à soixante les membres ou affiliés de la Compagnie. La troisième, celle de 1548, approuvait simplement les *Exercices* ; mais la quatrième (*Licet debitum pastoralis officii*) du 18 octobre 1549, et la Bulle de Jules III qui la suivit de près (*Exposcit pastoralis officii* du 21 juillet 1550) traitent de plusieurs points, et modifient d'une façon sensible l'œuvre primitive d'Ignace. Données de son vivant et sur sa demande, elles témoignent d'une sorte d'évolution qui s'accomplit dans l'esprit d'Ignace sous l'influence de son entourage et spécialement de Lainez. C'est cette évolution que signalent, en la déplorant, Mariana, Mendocça, Henriquez et ceux que l'on a appelé les Jésuites révoltés d'Espagne.

Maître du Sacré-Palais, qu'Ignace a choisis pour examinateurs, Paul III a déclaré approuver, « comme propres à procurer la consolation et l'avancement des âmes dans la perfection », les *Exercices Spirituels*. Le texte ainsi approuvé était celui de la version latine de Frusius. Quant à la méthode d'application, malgré l'importance capitale qu'y attachait Ignace et qu'on n'a point cessé de lui attribuer, elle continua de demeurer secrète et ne fut point soumise aux examinateurs; Ignace et les siens redoutaient-ils que certaines prescriptions, certains procédés n'en parussent trop exotiques? ou voulurent-ils en conserver le monopole exclusif à la Compagnie, en évitant qu'elle ne fût connue du public?..... Quoi qu'il en soit, ils inauguraient le système qui sera, à proprement parler, le système des Jésuites, et qui consiste à ne jamais tout mettre au jour, à garder en toutes choses un secret. Un an après cette approbation des *Exercices*, Paul III confirmait, par une nouvelle bulle en date du 18 octobre 1549, certains privilèges, certains usages qu'Ignace désirait transformer en lois fondamentales de son institut. Le second article de cette Bulle touche à un point fort obscur et fort délicat, celui de la déposition possible du Général: il est ainsi conçu :

« Le préposé général ¹ pourra et devra être révoqué

¹ *Le Préposé Général*, c'est toujours le titre donné au Général des Jésuites par la Chancellerie romaine. Il équivaut à celui de *Maître Général* donné au Supérieur des Dominicains, de Vicaire-Général à celui des Franciscains, etc., etc.

«en certains cas exprimés par les Constitutions, par ceux qui ont été autorisés à cet effet par la Compagnie (?), et ils pourront créer un autre Général ou prendre toute autre mesure qu'ils croiront expédient¹.»

On a beaucoup discuté sur la portée de cet article. Les adversaires de la Compagnie ont cru y découvrir les traces de l'institution d'une sorte de *Conseil des Dix*, chargé d'une surveillance et revêtu d'une mission occulte. Telle n'a pas été, je le crois, la pensée d'Ignace, et moins encore celle de Paul III. Est-ce à dire cependant que tout soit faux dans cette interprétation? Je n'oserais l'affirmer. Les disciples de Loyola ont tiré plus d'une fois des conséquences excessives des prescriptions du fondateur; mais ici, ils n'avaient même pas à compter avec la lettre de ces prescriptions. Les Constitutions, auxquelles la Bulle réfère et qui doivent préciser tout ce qu'elle laisse en suspens: les cas de révocation, le nombre et la qualité des Jésuites qui seront les juges du Général, les mesures à prendre, les formes à garder, etc.², ces Constitutions, dis-je,

¹ Voici le texte même de cet article: «*Possitque et debeat dictus præpositus per personas ad id à dictâ societate facultatem habentes et ad id deputatos in certis casibus juxta dictas constitutiones amoveri, et alius ipsius loco per easdem personas substitui, et alios prout personæ deputatæ prædictæ id in Domino conspexerint salubriter expedire.*»

² «Les personnes autorisées par la Compagnie (?) peuvent révoquer le Général et en nommer un autre; elles peuvent prendre toute autre disposition qu'elles jugeront utiles..... Ceci ouvre la porte à une infinité de subterfuges. Par exemple les *Dix* pour-

n'existaient pas en 1549. Ignace avait pu en présenter une ébauche à Paul III; mais il n'en considérait pas le texte comme définitif, même dans les parties qui avaient reçu une première rédaction. C'était un essai, rien de plus. Vienne Lainez, viennent ses successeurs, et cet essai sera remanié, transformé de telle sorte qu'il restera peu, presque rien peut-être, du texte primitif auquel référerait la Bulle de Paul III.

Celle de Jules III, obtenue l'année suivante (21 juillet 1550), quelques mois seulement après son élection au Souverain Pontificat, renvoie également aux Constitutions, mais aux Constitutions qui seront rédigées dans la suite, et auxquelles Ignace travaille. Sauf l'article cité dans le chapitre précédent, par lequel il accordait au Général le droit de recevoir à la profession, Jules III n'ajouta pas, à proprement parler, aux privilèges accordés par son prédécesseur. Cependant, la diversité des degrés, qu'une obscurité complète couvre sous Paul III, est indiquée dans la bulle de Jules III, bien

« ront révoquer secrètement le Général, en laissant croire au public et à l'Église elle-même, qu'il continue d'être le chef de la Compagnie; puis, ils prendront l'autorité effective, ou ils nommeront un chef occulte, inconnu à la plupart des membres de l'Institut. » (*Pie VII et les Jésuites*, par J. L. Chaillot, 1879.)

Sans doute, ces réflexions sont d'un adversaire, dont je n'accepte pas sans contrôle les affirmations; mais peut-on l'accuser d'exagération, lorsqu'il énonce les conséquences extrêmes d'une législation aussi singulière et aussi mystérieuse? Peut-on même affirmer que ces conséquences n'aient jamais été tirées, au XVII^e siècle, par exemple, sous le généralat de Thyse Gonzalez, ou plus récemment peut-être sous celui d'Anderledy?

qu'elle n'y soit pas clairement expliquée. Il y est question, en effet, des coadjuteurs spirituels et temporels, des scholastiques, des vœux de conscience et des vœux solennels, sans qu'il soit bien possible de déterminer ce qu'entend par là le Pontife, et ce qu'entendront les Jésuites. Il faut observer encore, quant à l'admission des sujets laissée à la décision du Général, que le texte de la Bulle porte qu'il y sera procédé au temps marqué *par les Constitutions*. Jules III comptait donc, lui aussi, sur des règles qui se préciseraient, non sur cette règle vague de « l'utilité de l'Institut », laquelle devient celle du bon plaisir du Général.

En résumé, quelles que soient les concessions sollicitées par Ignace et octroyées par les deux Pontifes, les bulles de Paul III et de Jules III, les seules délivrées du vivant de Loyola, ne consacrent pas explicitement la forme de gouvernement, les points fondamentaux et intangibles de l'Institut. Ni le pouvoir absolu et à vie du Général, ni la suppression des chapitres généraux ou provinciaux à échéances régulières, ni le pouvoir d'ériger, unir ou démembrer les provinces de l'Ordre sans l'assentiment du Saint-Siège, ni le renvoi des sujets sans procès canonique, etc., etc., ne sont clairement exprimés dans les actes pontificaux. Le germe de tout cela existe sans doute dans les emprunts faits par Ignace aux ordres musulmans; mais, même dans la pensée du fondateur, ce germe doit-il être développé ?

V

Jules III, durant son court pontificat (1550-1555), se montra bienveillant pour Ignace et pour son Institut : la fondation du Collège romain, celle du Collège germanique s'achevèrent ou s'ébauchèrent sous son règne, toutes les deux favorisées par lui. Il a doté le premier d'un revenu annuel de deux mille écus d'or, il en assure cinq cents au second ; mais en dépit de ses libéralités, il n'est pas longtemps pleuré par les Jésuites : dans l'ivresse où les jette l'élection de son successeur, ils l'ont vite oublié. Marcel II (Marcel Cervini), élu le 10 avril 1555, a été l'ami, presque le disciple d'Ignace sous le nom de cardinal de Santa-Croce. L'égat de Paul III au concile de Trente, il y a eu pour théologiens Lainez et Salmeron ; mille liens l'attachent à la Compagnie, et son élévation au Souverain Pontificat est, pour celle-ci, comme une sorte de triomphe, le gage d'une influence prépondérante dans le gouvernement de l'Église. Ignace, qui s'est hâté de porter au nouveau Pape ses félicitations et ses offres de service, est reçu de la manière la plus flatteuse..... Marcel II, après l'avoir serré dans ses bras, s'est promené longtemps à travers ses appartements entre lui et son *socius* le P. Olave, causant familièrement de toutes choses, mais surtout de ses projets pour la réformation de

l'Église et du clergé. « A vous, dit-il à Ignace, le soin de rassembler les ouvriers ; nous nous chargerons de les employer. » Il lui a demandé de choisir, parmi ses pères, deux théologiens qui résideront auprès du Pape pour qu'il les ait toujours sous la main ; et puis, bénissant affectueusement les deux religieux, il convient avec eux que, lorsque la presse des premiers jours sera passée, il recevra en audience tous les Jésuites alors présents à Rome.

Ils sont cent soixante-dix ; mais chaque jour en amène de nouveaux. Lainez est accouru dès avant le conclave ; Salmeron s'est mis en route aussitôt la nouvelle de l'élection reçue, tous impatients de montrer à l'Église et au monde « le grand crédit » dont jouissent présentement notre Père Ignace et son institut.

Plus maître de lui, plus « *composé* », disent ses fils, Ignace s'occupait du choix des deux théologiens demandés par le Pape. Ce choix n'importait pas moins à la Compagnie qu'au Pontife, et c'était Lainez et Olave que, dans son for intérieur, le Général désignait, dit-on, pour ce poste délicat. Cependant, « il s'abstint « d'une nomination directe, afin de ne montrer aucune « préférence entre les membres de la Compagnie ; mais « il prit, à son ordinaire, un parti tel, que, sans inter- « venir en rien dans ce choix, il fit nommer en effet « ceux qu'il avait dans la pensée ¹. »

¹ *Vie du P. Jacques Lainez*, second général de la Compagnie de Jésus, par le P. Boeros, J., traduit de l'Italien par le P. V. de Coppier, S. J., Société de Saint-Augustin, 1894, p. 95.

En vérité, ces précautions auxquelles Ignace revient sans cesse nous donneraient une fâcheuse idée de « nos premiers pères », et des rivalités ou jalousies qui existaient entre eux ; mais il faut sans doute faire ici la part du panégyriste, soucieux avant tout d'exalter la prudence de son héros. Quoi qu'il en soit, et quelque empressement qu'on eût mis à répondre aux désirs du Pape, il était trop tard ; et ni Lainez, ni Olave n'eurent même le temps de se présenter au palais apostolique. Marcel II, tombé subitement malade, expirait le 30 avril 1555 : le rêve des Jésuites avait duré vingt jours.

Le réveil fut dur, car, le 23 mai suivant, Paul IV succédait à celui que la Compagnie continuera d'appeler avec un accent particulier : « le pape Marcel ». Les premiers rapports d'Ignace avec le cardinal Carafa remontaient à son arrivée en Italie. Également pénétrés l'un et l'autre du désir de réformer l'Église, ils s'étaient d'abord entendus sur ce terrain ; mais cette réforme nécessaire, chacun l'envisageait à sa manière. Cardinal fondateur d'une Congrégation de clercs réguliers, l'ancien d'Ignace par l'âge, son supérieur par la dignité, Carafa tenta de l'entraîner dans son orbite en lui proposant de fondre en un seul leurs deux instituts. Les Théatins étaient approuvés, les Jésuites ne l'étaient pas encore ; néanmoins Ignace refusa. Il croyait à sa mission spéciale. Son refus amena un refroidissement qui, entre deux caractères aussi absolus, devait aboutir à une rupture. Ignace, en arrivant à Rome, se cachait du cardinal Carafa ; sous Jules III, il fit annuler à

diverses reprises par le Pape les décisions prises en congrégation par son ancien ami ; c'était entre eux une guerre sourde.

Aussi la nouvelle de son élection fut-elle un coup de foudre pour les Jésuites. « Ignace seul, nous dit Crétineau-Joly, ne perdit pas courage. » Mais il perdit contenance, bien que « son visage, comme son âme, fût d'ordinaire imperturbable », et qu'il n'y eût point, au dire de Bartoli, « d'événement, pour étrange et inattendu qu'il fût, capable de produire sur lui la plus « légère impression de joie ou de tristesse ». Cette fois, son impassibilité orientale fit défaut ; il se montra « troublé » ; mais « ce fut l'unique altération qu'on ait « jamais vue sur son visage. Sans dire un seul mot il « entra dans la chapelle et y resta quelque temps en « prière ; et à son retour, il s'efforça de rassurer les « siens. La Compagnie, leur dit-il, aura un ami dans le « nouveau Pontife ; néanmoins, elle en souffrira plus « d'une épreuve. »

La prédiction, si elle n'a pas été faite après coup, devait en partie se réaliser.

Paul IV, ne voulant pas sans doute venger les injures du cardinal Carafa, reçoit bien Ignace à sa première visite ; il se montre d'ailleurs « tour à tour bienveillant et sévère » pour lui, estimant la vertu du fondateur, mais blâmant les tendances absolutistes de son gouvernement religieux, et non moins celles de sa politique. L'inféodation de la Compagnie à l'Espagne l'irrite d'autant plus qu'il déteste les Espagnols et, personnel-

lement, se défie de Philippe II. A la suite des troubles de Naples et lorsqu'éclate la rupture entre les deux cours, — romaine et espagnole, — les Jésuites sont accusés de fomenter la sédition dans Rome ; on assure qu'un dépôt d'armes est caché au Gésu. « Paul IV donne
« ordre au gouverneur de la ville d'aller avec le *fiscal* et
« tous ses gens s'assurer s'il n'y a point d'armes en la
« maison des Jésuites. Le saint reçoit cette visite d'un
« air extraordinairement calme : il fait appeler son
« secrétaire, et lui dit de conduire l'officier et sa troupe
« dans toute la maison, de la cave au grenier » ; puis, la
« perquisition terminée, sans avoir abouti, il accom-
« pagne lui-même le gouverneur jusqu'à la porte et en
« prend congé « du même air serein. »

Bartoli qui voit dans ce trait une preuve éclatante de la maîtrise d'Ignace, nous assure, quelques lignes plus loin, que la vénération de Paul IV pour Loyola ne s'est jamais démentie.

J'avoue que cette assurance m'est nécessaire pour voir dans cette visite domiciliaire une preuve de vénération ; mais s'il en est ainsi, qu'a donc d'extraordinaire le calme d'Ignace en cette rencontre, et pourquoi nous vanter si fort sa sérénité ?

Du reste, les disciples de Loyola ne se montraient pas aussi « sereins » que leur maître. Ignace, qui sentait qu'il y allait de l'intérêt, et peut-être de l'existence de sa Compagnie, de rester et de paraître bien avec le Pape, avait quelque peine à les empêcher de murmurer tout haut : « Comme un des nôtres partait pour les

« Flandres, raconte Bartoli, il lui ordonna de ne parler « qu'en bonne part de la conduite du Pape régnant et de « ses sentiments à notre endroit ». Et son interlocuteur alléguant « qu'il ne savait comment excuser certains « actes du Pontife, — Eh ! bien, reprit vivement Ignace, « n'en dites rien, — et *parlez du Pape Marcel* ». Le Pape Marcel ! Ni le fondateur, ni ses disciples ne pouvaient oublier le songe évanoui : la Compagnie gouvernant l'Église, et son Général, conseiller, directeur en quelque sorte, du Pape lui-même !

Les sévérités de Paul IV ne l'empêchaient pas d'ailleurs de seconder les Jésuites dans les œuvres utiles : il continuait au Collège romain la rente promise par Jules III, et chargeait Lainez d'un travail pour la réforme de la Daterie, dont Marcel II avait conçu le plan. Mais la Compagnie se sentait surveillée.

Elle progressait cependant, et comptait déjà douze provinces, cent maisons, et plus de mille Jésuites de tous les degrés¹. Croissance rapide, trop rapide même, je l'ai dit plus haut, et qui n'allait pas sans causer à Ignace de cuisants soucis. Il pressentait une sorte de fermentation dans l'Institut ; de graves avertissements venaient d'ailleurs de France et d'Espagne. Les premiers troubles éclatèrent, de son vivant, en Portugal, où les Jésuites étaient, et devaient rester tout puissants pendant trois siècles. La jeunesse, les novices et les

¹ Sur plus de mille Jésuites, la Compagnie ne comptait à la mort d'Ignace que 35 profès.

scholastiques se montraient particulièrement échauffés, et le rappel du provincial Rodriguez, remplacé par le P. Miron, ne put suffire à les apaiser¹. Il fallut y envoyer encore François de Borgia, lequel, muni de pouvoirs spéciaux dans toute la péninsule, n'avait pas trop du double prestige de sa parenté avec la maison royale, et de sa sainteté.

La santé d'Ignace cependant déclinait visiblement. Il avait dû se décharger sur le P. Natal d'une partie de l'administration, et bientôt la lui abandonner tout entière, en lui adjoignant ses deux secrétaires, Polanco et Madrid. Sur le conseil de son médecin, il s'était ensuite retiré à la maison de campagne du Collège romain, située dans l'enceinte même de la ville, entre Sainte-Balbine et les thermes d'Antonin. Il fallut l'en ramener au bout de peu de jours; la fièvre s'était déclarée et le minait insensiblement.

Bien qu'il ne gouvernât plus, sa seule présence restait une sauvegarde; on n'osait croire au danger, tant on redoutait après lui l'inconnu. «C'était l'opinion des Pères, que Dieu gardait la Compagnie en sa considération». Aussi se refusaient-ils à admettre qu'il pût leur être enlevé. Le 31 juillet 1556, il fallut bien se rendre à l'évidence. Ignace de Loyola, à peine âgé de soixante-cinq ans, expirait dans la maison professe de la Compagnie, la célèbre maison du Gésu².

¹ C'est à l'occasion de ces troubles, et à leur début, qu'Ignace adressa aux Jésuites portugais la fameuse *lettre sur l'obéissance*.

² Ignace en arrivant à Rome fut logé par un gentilhomme

Non loin de la cellule où il venait de rendre le dernier soupir, Lainez dangereusement malade, « presque abandonné des médecins », paraissait à tous si près de sa fin, que Polanco, chargé d'aller solliciter pour le Général mourant la bénédiction du Pape, croyait devoir la demander en même temps pour ce premier compagnon de son apostolat. En apprenant la mort de celui qu'il nommait son maître et son père, Lainez pria Dieu à haute voix, par les mérites de son serviteur Ignace, de rappeler à Lui son âme avec celle du fondateur : « prière que Dieu exauça d'une façon bien différente, en « lui rendant la santé. Ce qui d'ailleurs ne le surprit « nullement, ajoute le naïf Ribadeneyra, Ignace lui ayant « autrefois prédit qu'il lui succéderait au généralat. »

Encore quelques jours, et Sixte-Quint « jettera ses béquilles. »

romain, nommé Quirino Garzonio, dans la maison duquel il reçut à leur arrivée ses premiers compagnons. Il habita ensuite successivement une grande maison, puis à Notre-Dame de la Strata où les Jésuites furent mis en possession de l'ancienne église paroissiale ; ce ne fut que plus tard qu'il s'installa définitivement dans la maison du Gésu, dont le cardinal Alexandre Farnèse bâtit la fastueuse chapelle, sous le généralat de François de Borgia.

CHAPITRE IV

Lainez et Paul IV.

1556-1565.

- I. Un portrait difficile. Diversité du rôle joué par Lainez d'après les Jésuites et d'après leurs adversaires. Ignace et Lainez. Élection de Lainez comme Vicaire général à la mort du fondateur. Le Pape blanc et le Pape noir. — II. Une guerre de trois ans. Caractère de Paul IV. Ce que veut le Pontife et ce que veut Lainez. Réunion de la Congrégation générale retardée. Diverses combinaisons de Lainez. — III. Scission dans la Compagnie. Bobadilla et ses compagnons en appellent au Pape. Intervention de Paul IV. Son mécontentement et ses craintes. Habile tactique de Lainez. Bobadilla quitte Rome. — IV. La première Congrégation générale. Elle adopte le règlement fait par Lainez, et l'Élit Général. Il est bien reçu par Paul IV. Approbation hâtive des *Constitutions* et *Déclarations*. Sont-elles l'œuvre exclusive d'Ignace? Un curieux témoignage. — V. Colère de Paul IV. Accusations portées contre lui non prouvées. Conditions imposées par le Pape. Protestation des Jésuites. Leur mémoire n'est pas remis au Pape. Audience de Lainez. Sévères paroles de Paul IV. Comment les Jésuites obéissent. — VI. Mort de Paul IV. La revanche de Lainez. Le conclave. Lainez candidat à la papauté. Election de Pie IV. Le jeu de bascule. Le Généralat à vie. Révocation définitive des décrets de Paul IV. Gouvernement de Lainez; sa mort.

I

Je voudrais, avant d'aller plus loin, tracer le portrait de Lainez. Malheureusement, les adversaires de la Compagnie m'en fourniraient presque exclusivement

les traits, les historiens jésuites semblant avoir pris à tâche de rejeter dans l'ombre la figure énigmatique du successeur d'Ignace. Cette obscurité voulue autour d'un homme évidemment supérieur par les dons naturels au fondateur lui-même ; cette sorte d'affectation de réduire à un rôle passif le rôle prépondérant qu'il joua dans l'Institut, et de ne le représenter, lui Lainez, que comme une épreuve effacée du type de Loyola, est chose trop singulière pour que je ne la relève pas. Comment admettre, en effet, que les Jésuites, si habiles à créer ou à grossir les renommées, si prompts à enfler la voix pour célébrer les talents et les vertus qui éclosent au soleil de la Compagnie ; les Jésuites, dont la loi suprême, en tant qu'écrivains, est la glorification de leur Institut jusqu'en la personne du dernier de ses coadjuteurs temporels¹, comment admettre, dis-je, que ces mêmes Jésuites ne se soient départis de toutes leurs traditions qu'envers le seul Lainez, s'ils n'ont pas eu pour le faire un motif puissant ? Motif celé au grand nombre, je le veux bien, mais transmis néanmoins comme un de ces mots d'ordre auxquels tous obéissent aveuglément.

Et quoi ? les Jésuites multiplient chaque année, en toutes langues, les vies ou les éditions des vies, je ne dis pas de leurs saints, la liste n'en serait pas assez

¹ On a vu au chapitre II que les coadjuteurs temporels sont, à proprement parler, les domestiques de la Compagnie. Les Constitutions recommandent de ne leur point apprendre à lire s'ils ne le savent déjà.

longue, mais de tout Jésuite ancien ou moderne possédant une notoriété quelconque, si minime soit-elle; ils inondent, le mot est rigoureusement exact, un public spécial de biographies de novices, d'élèves, de congréganistes, de disciples de tout âge et de tout sexe affiliés à la Compagnie¹; et Lainez, auquel, selon une parole attribuée à Ignace, «nul ne peut être comparé»; Lainez, à qui «l'Institut doit se tenir pour plus redevable qu'à Xavier lui-même», Lainez en est à attendre encore son historien². Lainez, personnalité discutable, je le veux bien, mais à coup sûr une des plus puissantes qu'ait jamais produites la Compagnie; le promulgateur et, dans une mesure, l'auteur des Constitutions³, le théologien des papes au concile de Trente, le politique écouté à ses heures par Charles-Quint et Ferdinand, le négociateur

¹ Cette littérature très spéciale a également sa revue, *Le Messager du Cœur de Jésus*, publication bi-mensuelle éditée à Toulouse et qui compte de nombreux abonnés. C'est là que paraît depuis vingt-cinq ou trente ans une série de biographies des amis ou disciples de la Compagnie, sous ce titre mystique: *Les amis du Cœur de Jésus*.

² La biographie de Lainez par le P. Boéro ne comble pas cette lacune; les Jésuites le reconnaissent eux-mêmes: «Malgré son mérite, — écrit son traducteur français le P. de Coppier, — elle «laisse encore, ou plutôt elle ouvre, un vaste champ aux futurs «historiens de Lainez: au lieu d'un simple crayon net et caractéristique, c'est un tableau d'histoire qu'il faudrait composer.» C'est la première fois que je rencontre un tel vœu sous la plume d'un Jésuite, et je m'y associe, à condition toutefois que ce sera bien *l'histoire*, et non la légende de Lainez, que reproduira le tableau.

³ On verra plus loin la vérité de cette assertion.

capable de lutter de finesse avec Catherine de Médicis et d'ambition avec Philippe II, le docteur que « les jeunes » de la Compagnie rêvent, en dépit d'Ignace, de substituer à Thomas d'Aquin, Lainez n'a rencontré jusqu'ici qu'un biographe, Ribadeneyra, et combien discret!... Sa *Vie de Lainez* est d'ailleurs si peu étendue qu'il dut, pour en former un volume, la réunir à la *Vie de Salmeron*. Elle parut à Madrid en 1594. Abrégée par Rinaldi en 1672, elle vient, pour la première fois depuis trois siècles ¹, d'être traduite en français d'après l'édition refondue et publiée en italien par le P. Boéro ². Et c'est tout !

Et ce mutisme de parti pris va si loin que, malgré leur insistance à ne montrer en Lainez que le saint, — et le saint modèle d'obéissance, alors même qu'il résiste à Paul IV, — les Jésuites ont renoncé à le faire canoniser, eux, qui ne renoncent jamais ni à une opinion, ni à une entreprise ! Le grand jour, ou plutôt le jour à

¹ *La Vie de Lainez* par Ribadeneyra n'eut en France que deux traducteurs, tous les deux du XVI^e siècle, et qui n'eurent chacun qu'une seule édition. Le premier, Michel d'Esne, Sieur de Betten-court, publia sa traduction française trois ans après l'apparition du texte espagnol, c'est-à-dire en 1597, à Dónay. Le second, le P. Antoine Sollier, Jésuite, fit paraître la sienne à Lyon sous le voile de l'anonyme en 1599. Ces deux traductions sont aujourd'hui presque introuvables.

² Le P. Boéro reconnaît dans sa préface qu'il n'a fait que reproduire en les rajeunissant Ribadeneyra et Bartoli (*Histoire de la Compagnie de Jésus en Italie*) et, comme le premier, complète son volume par la vie de Salmeron. (Un vol. in-8° de 304 pages, Société de Saint-Augustin, Desclée et Brower, 1894).

la fois plein et restreint d'un procès de canonisation, leur paraissant incompatible sans doute avec la discrétion spéciale qu'ils ont vouée à la mémoire de leur second Général. Toutefois, — je le sais bien, — nous devons nous garder de conclure de l'abandon de cette cause que Lainez ne soit pas *canonisable*, et moins encore que la Compagnie ait de bonnes raisons pour ensevelir avec lui dans l'oubli certains faits et certains agissements..... Si le procès de canonisation ne se poursuit plus en Cour de Rome, c'est uniquement parce que Lainez avait une *mauvaise écriture*, et que ses nombreux manuscrits sont trop difficiles à déchiffrer : deux Jésuites ont *perdu la vue* à l'essayer « inutilement ». La charité chrétienne exigeait évidemment que l'on coupât court à de tels travaux¹..... et voilà pourquoi la Compagnie est muette !

¹ *Les Congrégations romaines*, par Félix Grimaldi; un vol. in-8°, Sienné, 1890. Voici ce que le P. Boéro écrivait en 1880 au sujet des manuscrits de Lainez : « Humble comme il était..... on dirait qu'à dessein le P. Lainez a voulu ôter à la postérité toute possibilité de le lire, de l'admirer, de le faire connaître..... Nul encore, malgré de patients et intelligents efforts, n'est parvenu à entendre une seule parole de ces caractères étranges : on dirait une écriture chiffrée. » Le Père expliquait ensuite que les seuls ouvrages de Lainez publiés jusqu'à ce jour l'ont été d'après des copies authentiques, mais écrites d'une autre main que la sienne. Toutefois, s'il faut en croire la préface de la traduction française du P. de Coppier, la situation serait entièrement modifiée depuis 1892, grâce au patient et intelligent labeur du P. Grisar, lequel aurait enfin découvert « la clef des caractères hiéroglyphiques » employés par Lainez dont il serait devenu le Champollion. Nous devrions donc croire à la reprise d'une cause qui, étant donné le sérieux de

La réserve gardée par les historiens de la Société de Jésus n'a pas été imitée par leurs adversaires ; et peut-être est-ce à l'importance donnée par ceux-ci au rôle de Lainez qu'il faut attribuer, pour une part, la répugnance visible des Jésuites à s'expliquer sur le compte du successeur d'Ignace. S'il est, en effet, une théorie chère à la Compagnie, c'est celle du *bloc*. L'Institut coulé en bronze, d'un seul jet, par Ignace de Loyola, son unique législateur comme son unique fondateur ; l'Institut fils parfait d'un père parfait, subsistant sans altération, sans transformation, sans modification possibles, sans déviation surtout, Église dans l'Église, — je n'ajoute pas, État dans l'État ; il est des mots dont il ne faut pas jouer, ils sont explosifs ; — mais Église idéale, sans rides ni taches, incapable d'erreur comme de décadence, ne reconnaissant qu'un chef, Ignace « associé par Dieu le Père à son Fils bien-aimé ; » telle est la Compagnie de Jésus au regard de ses fils et de ses adeptes. Et certes, je ne méconnais ni la grandeur de cette conception, ni la force et le dévouement passionné qu'elle suscite ; mais, pour grande et magnifique qu'elle soit, une pareille conception est-elle vraiment historique ? une étude rigoureuse des faits et des hommes permet-elle de s'y rallier ?

Étudions donc Lainez, comme nous avons étudié

la critique historique actuelle et en particulier de la critique romaine, ne peut manquer de jeter un grand jour sur les origines de la Compagnie de Jésus.

Loyola, en ne cherchant que la vérité, mais toute la vérité.

J'ai dit qu'il fut une des premières conquêtes d'Ignace, en date la troisième. Espagnol comme le fondateur et comme François Xavier, il rêve comme eux la conquête du monde ; mais cette conquête, à laquelle Ignace veut procéder en soldat, Xavier en missionnaire, Lainez l'entreprend en politique. Il n'a que vingt-trois ans lorsqu'il descend en Italie avec ses compagnons (les dix de la fondation), et s'il n'est pas le dernier à discerner qu'il y a mieux à faire pour la société naissante que d'évangéliser la Palestine, il ne sera pas non plus celui qui profitera le moins à l'école de l'Italie. Après avoir été le champ de bataille de l'Europe, la Péninsule en est devenue le centre diplomatique. On négocie, comme nulle part ailleurs, à Venise, à Rome, à Florence, à Naples et à Milan, voire dans les petites cours, à Ferrare, par exemple, à Parme, où Lainez va catéchiser « les dames de distinction », ce qui est peut-être un moyen de poursuivre son éducation diplomatique, en attendant qu'il la parachève à Vienne ou en Espagne auprès de Charles-Quint, ou bien à Trente auprès du cardinal de Lorraine.

Or, cette Italie où s'instruit le futur successeur de Loyola est encore, ne l'oublions pas, l'Italie des Médicis, des Borgia, des Sforza, etc., celle que Machiavel personifie en quelque sorte dans son *Prince*. Certes, et je ne veux pas qu'ici les mots dépassent ma pensée, Lainez n'est pas de la race de ces illustres condottieri, et nul

attayisme ne peut l'y rattacher ; il y a en lui de l'inflexibilité espagnole bien plus que de la souplesse italienne ; toutefois, la souplesse est-elle absolument absente ? Les princes dont il devient l'ami, sans toujours les convertir, le regardent bien comme un réformateur, mais un réformateur avec lequel il est des accommodements, ou du moins des *combinazioni*. Il est du côté de la réaction, cela est certain ; mais sa réaction, à lui, n'est-elle pas politique autant que religieuse ? Il combat Machiavel et ses doctrines, mais si le but est différent, — et il l'est absolument, — n'en arrive-t-il pas aussi, par une pente insensible, à pratiquer, sinon à enseigner, que la fin justifie les moyens ?... Peut-on affirmer, par exemple, que le conseiller qui souffle à l'oreille d'Ignace de mettre un terme aux tergiversations de Paul III en promettant au Pape une obéissance illimitée, laquelle sera néanmoins limitée par lui, Lainez, aux seuls profès et aux seules missions¹ ; que l'orateur qui s'assure à Trente la protection de certains cardinaux et de certains prélats, en soutenant en plein concile que la cour romaine ne doit pas être réformée² et en se prononçant contre

¹ Je rappelle ici que, dans la pensée de Lainez, ce mot de *missions* impliquait surtout les missions diplomatiques ; c'étaient celles-ci, plus encore que les autres, qu'il importait de ne confier qu'aux profès, c'est-à-dire aux initiés du plus haut rang.

² Le discours de Lainez souleva de très vives protestations. L'Archevêque de Braga, le Vénérable Dom Barthélemy des Martyrs, y répondit avec une hardiesse et une vigueur apostoliques, et termina en proposant aux Pères du concile, dont Lainez

l'obligation de la résidence quand les Pères veulent y ramener les évêques ; peut-on affirmer, dis-je, que cet homme n'ait rien appris ni rien oublié à l'école de Machiavel ?

Ignace subit-il l'influence de Lainez, ou au contraire le marqua-t-il de son empreinte ? Les Jésuites repoussent la première hypothèse, au nom de l'inspiration divine et constante de leur fondateur, et disent que Lainez, prédestiné par Dieu à devenir le successeur de Loyola, conformait toutes ses pensées et tous ses jugements aux pensées et aux jugements d'Ignace vivant ou mort. Les adversaires de la Compagnie soutiennent, à l'encontre, que le disciple possédait à un rare degré l'art d'insinuer au maître ses vues personnelles ; en sorte que, dans un trop grand nombre de cas, *les paroles d'Ignace couvrent les intentions de Lainez*. La vérité est peut-être entre ces deux appréciations. Lainez reçut certainement d'Ignace l'initiation religieuse et ce qu'on peut appeler l'orientation de sa vie ; mais en le disciplinant, en tournant vers un but nouveau toutes ses forces morales intellectuelles et physiques, le fondateur fit œuvre d'entraînement plus que de transformation. « Il faut que vous naissiez une seconde fois », disait le Christ à Nicodème ; Lainez était-il capable de renaître ? Ignace l'a-t-il vraiment engendré ? Je ne le crois pas. Il y avait en lui de

niait la compétence comme réformateurs de la Cour romaine, de décréter « que les *très illustres cardinaux* avaient besoin d'une *très illustre réforme* ».

l'irréductible, des replis inaccessibles à tous, même à Loyola ; ces deux hommes, qui marchaient sous le même étendard, vers un même but, ne parlaient pas au fond la même langue, et quand Ignace disait *la plus grande gloire de Dieu*, Lainez entendait la plus grande puissance de la Compagnie, qu'il identifiait d'ailleurs avec la gloire de Dieu.

Dès la première heure, dès avant la première Bulle de Paul III, ces deux courants se dessinent dans la « petite Compagnie » : le courant religieux et mystique représenté par Ignace, Le Fèvre, Xavier, Codure¹, et sans doute Bobadilla ; et le courant politique, que Lainez dirige. Le double vote de Xavier et de Codure, désignant, pour régir l'Institut, à défaut d'Ignace, « Pierre Lefèvre d'une vertu qui n'est pas moindre », est un éveil donné, en même temps qu'une précaution prise contre l'ambition soupçonnée de Lainez ; et l'inexplicable attitude du fondateur, lequel, — on l'a vu, — n'accepte le généralat qu'après la protestation publique du même Lainez, s'éclaire par là peut-être d'un jour inattendu.

¹ Les moindres détails sont à noter ici à titre d'indices. Lors de la profession solennelle des premiers Jésuites à Saint-Paul hors les murs, le 23 avril 1541, le premier appelé à prononcer ses vœux, entre les mains du fondateur qui venait lui-même de faire les siens, fut Claude Codure. Ignace lui ayant ainsi décerné, en l'absence de Le Fèvre et de Xavier, l'honneur d'être *le premier profès de la Compagnie*. Le fait est d'autant plus remarquable que Lainez étant présent, tout le désignait au choix d'Ignace, dont il était la troisième recrue, tandis que Codure, gagné par Le Fèvre un an plus tard, ne comptait pas parmi *les sept* de Montmartre, bien qu'il fût un des *dix* désignés par la Bulle de Paul III.

En tout cas, la mort de Codure quelques mois après (1541), celle de Lefèvre (1546), l'éloignement de Xavier et sa mort (1552), au moment précis où Ignace lui prescrivait de revenir en Europe, afin « de se décharger sur lui du gouvernement de la Compagnie et de le préparer à lui succéder dans le généralat¹ », laissent bientôt le champ libre à Lainez. Celui-ci, investi de la bienveillance des princes et, dans une mesure, de celle du Pape, s'impose à la confiance de Loyola vieillissant, par les souvenirs de la fondation, autant et plus encore que par le prestige qu'il exerce sur une fraction de la Compagnie. Ignace, qui rédige les Constitutions, mais qui n'entend point les imposer à ses compagnons avant qu'ils les aient essayées et approuvées, recourt au fur et à mesure à leurs conseils. Or Lainez ne serait pas Lainez s'il ne profitait pas d'une telle situation..... Parfois néanmoins, le choc se produit entre ces deux esprits également tenaces ; mais si le saint se souvient alors qu'il est *le supérieur*², le dernier mot n'en reste pas moins *peut-être à l'humilité calculée* dans laquelle

¹ Bartoli, t. I, p. 544.

² Un mot d'Ignace, où les Jésuites ne voient qu'un épanchement de son âme dans celle de Lainez au sujet de la rédaction des Constitutions, pourrait bien avoir cette signification et me paraît un rappel à l'ordre et à la soumission sous la forme d'une confiance : « Ne pensez-vous pas, dit un jour le saint à Lainez, que Dieu ait révélé à chaque fondateur d'Ordre le plan et la règle de son Institut ? Et comme Lainez répondait qu'il n'en doutait pas au moins quant aux points essentiels : Je le crois ainsi, reprit Ignace. » (Bartoli, tome I).

s'abîme aussitôt son disciple¹. Toutefois, et en dépit de la prédiction par laquelle il l'a, dit-on, désigné pour son successeur, ce n'est pas Lainez, mais le P. Jérôme Natal, que le fondateur semble préparer, — comme il a jadis voulu préparer Xavier, — à recueillir après lui le généralat. C'est à Natal, en effet, qu'il confie une partie de son administration ; c'est lui aussi qu'il associe par degrés à la direction de la Compagnie².

¹ A la suite d'un conflit d'opinion entre le maître et le disciple, conflit dans lequel, s'il en faut croire les Jésuites, Lainez n'aurait en rien dépassé les bornes d'une respectueuse franchise, Ignace lui prescrivit de s'examiner devant Dieu et de lui écrire ensuite quelle pénitence il croyait avoir mérité pour avoir préféré son jugement à celui de son supérieur. Lainez riposta par une lettre qui est un prodige d'humilité, à moins qu'elle ne soit un chef-d'œuvre d'habileté et de courtoisie religieuse. Il s'y offre à subir une pénitence perpétuelle dont il accumule à plaisir les rigueurs, mais qui, en privant la Compagnie de ses services, eut nécessairement soulevé les réclamations motivées, non seulement des Jésuites, mais de la Cour de Rome et peut-être de celles d'Espagne et d'Autriche. Ainsi mis en demeure, Ignace devait renoncer à frapper ; c'est ce qu'il fit en déclarant la faute effacée par le repentir. Il faut lire dans Bouhours ou mieux dans Crétineau-Joly le récit de l'incident et surtout la lettre de Lainez datée du 15 novembre 1552.

² Les historiens Jésuites ne s'accordent pas entre eux touchant la nomination de Natal. Suivant Sacchini, que reproduit Bouhours, cette nomination fut faite par Ignace, qui rappela Natal d'Espagne, « pour le faire jouir du souverain pouvoir », et lui associa plus tard Polanco et Madrid. Selon Orlandini, suivi par Crétineau-Joly, Natal au contraire fut élu par les principaux de la Compagnie, mais il refusa le titre de *Vicaire général* pour prendre celui de vice-gérant. Enfin une troisième version, qui est celle de Bartoli, veut qu'Ignace ait désigné lui-même Natal, mais à une date fort

Ignace mort, néanmoins, les profès présents à Rome procèdent le 3 août 1556, — trois jours seulement après la mort du saint, — à l'élection du Vicaire Général qui doit gouverner la Compagnie *sede vacante*, et hâter la convocation de la Congrégation générale, seule investie du droit d'élire le Général lui-même. Le choix tombe sur Lainez. Avait-il brigué ces fonctions intérimaires, comme il briguera certainement le Généralat¹? Je ne voudrais ni le nier, ni l'affirmer; et d'ailleurs il n'est pas nécessaire de le supposer pour expliquer son élection. Simple Provincial, il n'a pu encore faire peser sur ses frères le joug que Bobadilla, Brouet et Rodriguez essayeront vainement de briser; et d'autre part, il est

antérieure à celle indiquée par Sacchini, et qu'il ait « eu bientôt à se repentir de son choix ». Natal ayant voulu *modifier les Constitutions*, « Ignace, qui les avait reçues de Dieu et qui entendait les transmettre intactes à son successeur », reprit le gouvernement, dont il se déchargea une seconde fois dans sa dernière maladie sur Polanco et Madrid. Mais cette dernière version, qui me semble avoir pour but de décharger Lainez en faisant retomber sur Ignace le fait de l'éloignement de Natal, que Lainez écarta dès le premier jour des affaires, est inadmissible d'autre part. A moins d'accuser Ignace du pire despotisme, du despotisme hypocrite, on ne peut admettre en effet que le saint, qui présentait ses constitutions, — Bartoli l'assure, — à titre d'essai et en réclamant l'opinion de tous, se soit montré aussi chatouilleux envers un des premiers de la Compagnie dont toute la faute consistait à lui *proposer (sic)* d'allonger le temps de l'oraison pour les scholastiques.

¹ Lainez était encore alité au moment de l'élection du Vicaire général. « On lui demanda son vote, et, à l'exemple de S. Ignace, « il répondit qu'il donnait sa voix, lui excepté, à celui qui réunirait « le plus de suffrages. » (*Vie du P. J. Lainez*, p. 99.)

l'homme désigné pour traiter avec Paul IV, ce qui est, à cette heure, la grande affaire de la Compagnie. Le Pontife, dont le peu de goût pour l'œuvre d'Ignace n'est un mystère pour personne, a semblé voir Lainez d'un œil favorable. Un an auparavant, il a voulu, dit-on, l'élever au cardinalat; les Jésuites s'en souviennent, eux qui tremblent devant le vieux Carafa, tout en ne se faisant pas faute de le dauber à l'occasion; et c'est Lainez qu'ils se hâtent de choisir pour leur porte-paroles. Aussi bien n'y a-t-il pas une faute à commettre pour parer aux coups que, d'un instant à l'autre, le Pape peut porter à la Compagnie; et ce que l'on raconte de ses dispositions présentes n'est rien moins que rassurant. N'a-t-il pas dit, en parlant de la mort d'Ignace, qu'il avait gouverné sa société despotiquement¹? N'annonce-t-il pas déjà les modifications qu'il veut apporter aux Constitutions de l'Institut?

En résumé, c'est un duel, un combat singulier qui s'engage entre le Pape blanc et le Pape noir, — on sait que le peuple de Rome désigne ainsi le Général des Jésuites. — Mais si le Pontife a pour lui la force et le droit canonique, Lainez a l'adresse, le savoir-faire, le temps, — Paul III est plus qu'octogénaire, — et, dans une mesure, l'opinion publique que les sévérités du Pontife ont soulevée contre lui. Les réformateurs ne

¹ «Nuper dicebatur de eo (Ignatio) mortuo ita locutus quasi «nimio imperio societatem rexisset.» (Sacchini, *Hist. societatis Jesu*, Part. 2; l. I, n° 31, éd. de 1630).

sont jamais populaires, à Rome moins qu'ailleurs ; aussi les mécontents sont nombreux, même, et surtout, dans le Sacré-Collège ; c'est parmi eux que Lainez trouvera des appuis et des conseillers.

II

Je raconterai cette *guerre de trois ans* d'après les Jésuites eux-mêmes, ou plutôt d'après le Jésuite Sacchini, le seul qui nous en ait livré les détails¹. Crétineau-Joly, auquel les Jésuites préfèrent aujourd'hui nous

¹ Le premier historien de la Compagnie, Orlandini (1554-1606) ne parle qu'incidemment des troubles qui se produisirent à la mort d'Ignace. Il écrivait sous Aquaviva, alors qu'une nouvelle guerre intestine, — mais cette fois une guerre de trente ans ! — séparait la société en deux camps et faisait des Jésuites de véritables *frères ennemis*. Il ne fallait pas jeter de l'huile sur le feu en ravivant le souvenir des querelles et des contestations antérieures, *lesquelles portaient justement sur les mêmes points*. Orlandini l'eût-il voulu qu'Aquaviva ne l'eût pas toléré. Sacchini (1570-1625), secrétaire de Vitelleschi, successeur d'Aquaviva, écrivant vingt ans plus tard, sous un Général non plus contesté mais effacé, eut les coudées plus franches et put, selon le mot de Feller, *compléter Orlandini*. Mais après lui les débats qui s'engagèrent sur le véritable rôle de Lainez firent que les Jésuites ne permirent plus à leurs historiens des aveux qui donnaient trop de prix à leurs adversaires. La légende de Lainez doublure de Loyola resta seule à l'ordre du jour et acheva de s'établir peu à peu.

adresser¹, a eu soin d'en donner une édition *ad usum Delphini*, qui rejette exclusivement sur Paul IV la responsabilité de ces démêlés et fait apparaître Lainez comme le gardien de la pensée d'Ignace, le sauveur de la Compagnie de Jésus ! Bien que le récit de Sacchini tende évidemment au même but, et qu'en nous disant une partie de la vérité il ne nous la livre pas tout entière, du moins convient-il des dissensions et des troubles intérieurs qui agitèrent la Société de Jésus à la mort de son fondateur. Troubles et dissensions, que Crétineau-Joly dissimule avec dextérité, mais sans lesquels on n'a véritablement pas la clé de son récit, où la foudre (les foudres de Paul IV) éclate sans cause, dans un ciel sans nuages. Au reste, j'invite tous mes lecteurs à lire parallèlement Crétineau-Joly et Sacchini; ils auront ainsi une idée assez exacte de la manière dont les Jésuites de nos jours écrivent l'histoire d'après leurs propres documents et leurs propres historiens².

¹ C'est à Crétineau-Joly que nous renvoie notamment le P. Terrien dans les notes ajoutées par lui à sa traduction de Bartoli (Saint Ignace et son Institut, Paris, 1893).

² J'ai nommé déjà Crétineau-Joly; j'aurai lieu de citer encore son *Histoire de la Compagnie de Jésus*, et c'est pourquoi je tiens à m'expliquer sur le degré de confiance qu'il convient de lui accorder. Je n'ai personnellement aucune illusion sur l'écrivain que son biographe et son ami, l'abbé Maynard, n'a pas craint de nous représenter comme excellent à falsifier, à supposer, au besoin même à voler un document, et à pratiquer l'art du chantage. Un tel homme était plus propre à écrire *les coulisses du jésuitisme* que *l'histoire de la Compagnie de Jésus*, et j'estime que les R. R. Pères ne le chargèrent pas de cette dernière œuvre sans

C'est sur le terrain des Constitutions que s'engage et se poursuit la lutte. Ignace les a laissées inachevées, non

éprouver une profonde répugnance..... Mais, à l'époque où Crétineau leur engagea ses services (1840), les Jésuites étaient en quête d'un écrivain Français qui ne se rattachât à eux par aucuns liens connus, et qui, tout en paraissant faire une œuvre impartiale et parfaitement indépendante, consentit à écrire sous leur dictée. Dans ces conditions et cette mesure, Crétineau-Joly pouvait être leur homme. L'affaire se traita comme un marché et fut conclue moyennant une somme versée au prétendu historien, somme dont M. Maynard ne précise pas le chiffre, mais qu'il reconnaît avoir été constituée, — en partie du moins, — en rentes sur l'Opéra. Quant à l'histoire de la Compagnie, écrite sur et d'après les documents puisés aux archives du Gésu, on mit à la tâche une légion de Jésuites de toute origine, mais surtout de Jésuites français, — entre lesquels le P. Montezon, ou Demontezon, suivant le P. Sommervogel, qui avoue la collaboration, — légion qui compulsait, émondait, traduisait les pièces et fournissait de la copie. Au fur et à mesure, Crétineau, logé au Gésu, lisait au Général et à son conseil l'œuvre collective dont il devait assumer, pour le public, la responsabilité. Pas une feuille ne fut livrée à l'impression sans avoir ainsi reçu l'*imprimatur*. Il résulte de ces détails parfaitement authentiques, en dépit des désaveux dictés par l'intérêt et la politique, que l'*Histoire religieuse, politique et littéraire de la Compagnie de Jésus* a juste la valeur d'un témoignage rendu par les Jésuites sur eux-mêmes. Bien que les circonstances ne leur aient pas permis d'en désavouer la paternité, elle reste, jusqu'à nouvel ordre, ce qu'ils ont écrit de plus complet en ce siècle et en France sur leur propre Société : à ce titre, elle doit être consultée. J'ajoute que les Jésuites en ont multiplié les éditions françaises, les traductions italiennes, espagnoles, anglaises et allemandes ; qu'ils l'ont donnée en prix dans leurs collèges, et qu'aujourd'hui encore, bien que vieillie et *démodée*, — comme toute œuvre d'actualité et de polémique, — ils en recommandent la lecture à ceux dont ils jugent pouvoir ainsi rectifier ou former l'opinion touchant leur Société. (*Crétineau-Joly, sa vie politique religieuse et litté-*

revêtues de la double approbation du Pape et de la Congrégation générale de l'Institut, qui seule peut et doit les rendre obligatoires et définitives. A la vérité, le fondateur a voulu qu'elles fussent promulguées dans les différentes provinces déjà constituées en Europe¹, mais à titre *d'essai*, afin que l'expérience en puisse révéler les lacunes et les inconvénients. Aux yeux d'Ignace comme au regard de tous, les Constitutions de la Compagnie ne sont « ni entièrement finies, ni à jamais fixées² » ; elles restent essentiellement « réformables et perfectionnables³ » au gré des deux autorités (le Pape et l'assemblée générale), de la confirmation desquelles elles recevront force de loi.

Toute la tactique de Lainez tendra à obscurcir cette

raire, d'après ses Mémoires, sa correspondance et autres documents inédits, par l'abbé U. Maynard ; Paris, Firmin Didot, 1875, 1 vol. in-8°. — (*Histoire religieuse, politique, et littéraire de la Compagnie de Jésus*, composée sur les documents inédits et authentiques, par J. Crétineau-Joly ; 3^e édition, revue et augmentée d'une préface, 6 vol. in-12 ; Paris, Lecoffre, 1859.)

¹ « Douze provinces, dit Crétineau-Joly, formaient au 31 juillet 1556 la Compagnie de Jésus. Ces provinces étaient ainsi distribuées : Le Portugal, l'Italie, la Sicile, la Germanie supérieure, la Germanie inférieure, la France, l'Aragon, la Castille, l'Andalousie, les Indes, l'Éthiopie, le Brésil. » (*Histoire de la Compagnie de Jésus*, t. I.)

Bartoli nous apprend que, du vivant d'Ignace, les Constitutions ne furent promulguées, — *toujours à titre d'essai*, — que dans les seules provinces européennes.

² Bartoli.

³ Sacchini, *Hist. S. J. loc. cit.*

situation si claire, à donner le change au Pape, dont il repousse la direction, à la Compagnie elle-même, dont il écarte le contrôle.

Certes, — et qui peut le savoir mieux que lui ? — il y a des retouches à faire, des développements à apporter à l'œuvre d'Ignace, un coup de barre à donner au gouvernail de la barque qui porte l'Institut et sa fortune. Mais ces développements, ces retouches qui, dans la pensée du fondateur, devaient être le fait de l'assemblée¹, Lainez entend y procéder seul et à son gré. Quant au coup de barre, ce n'est pas au pilote actuel de la barque de Pierre qu'il le laissera donner.

Paul IV est « un Pontife de très bonnes mœurs, habile et versé, — c'est encore Sacchini qui le constate, — dans certains points de la vie religieuse, *vitæ religiosæ peritus in paucis* ». Mais, parvenu à soixante-dix-neuf ans au rang suprême, il n'est pas rompu aux affaires, il ignore l'art de manier les hommes et manque de sens politique. C'est un cœur droit et pieux, un esprit rigide que hante le désir d'une réforme sincère de l'Église ; mais c'est aussi un Napolitain violent et mobile ; sa bonne foi indéniable peut être aisément surprise, car il ne connaît pas « cet art de n'accorder sa confiance que dans la mesure où cet abandon n'est point de l'aveuglement² ». Néanmoins, son éloignement des affaires temporelles, qui livre à son indigne neveu, Carlo Carafa,

¹ Sacchini, Hist. S. J.

² Carlo Carafa, par Victor Duruy.

la direction de la politique pontificale, ne s'étend point aux affaires ecclésiastiques dont il se fait un point de conscience de s'occuper lui-même. C'est donc avec le Pape, et le Pape seul, que traite Lainez ; et, s'il est juste de faire ici la part des défauts du Pontife, il ne l'est pas moins de reconnaître qu'il déploya dans la lutte ses qualités natives de zèle et de droiture, et cette connaissance des choses de la vie religieuse que lui concède Sacchini.

Il est vrai que c'est cette connaissance même qu'on allègue contre lui : Paul IV, fondateur d'une société de Clercs réguliers, dans laquelle il a voulu jadis enrôler Ignace, rêve par une sorte de revanche posthume de transformer les Jésuites de Loyola en Théatins. L'argument est spécieux ; il aurait plus de force si les historiens de la Compagnie ne l'appliquaient pas à tous les Papes qui ont voulu la réformer. A les croire, en effet, Pie V, obéissant à des préoccupations analogues à celles de Paul IV, a voulu changer les Jésuites en Dominicains ; Sixte-Quint a rêvé d'en faire des Cordeliers, etc. Tout cela paraît vraisemblable au premier abord, mais n'explique cependant pas comment le particularisme de ces Papes ne s'en est jamais pris qu'aux seuls Jésuites, ni comment cette transformation en des personnages fort dissemblables (un théatin ne ressemblant pas plus à un dominicain qu'un dominicain à un cordelier) a toujours abouti aux mêmes points, exigé les mêmes changements ? Serait-ce donc que ces points, — les points musulmans, — diffèrent chez les seuls Jésuites,

et ne se trouvent dans aucune des différentes règles religieuses catholiques ?

La vérité est que Paul IV, comme plus tard Pie V, Sixte-Quint, Clément VIII et d'autres encore, ne voyait pas sans inquiétudes les tendances de la Compagnie. Sa forme de gouvernement lui paraît dangereuse et l'autorité sans limites, — j'entends sans les limites et les contrôles traditionnels et canoniques, — attribuée au Général, est, selon lui, excessive. Dans les mains d'un saint comme Loyola, auquel son titre de fondateur assurait des droits spéciaux, les avantages avaient pu compenser les inconvénients. Mais les saints sont rares, même dans la Compagnie de Jésus, et la prudence ne permet pas de tabler sur des exceptions. Aux mains d'un ambitieux, ou simplement d'un homme enclin aux passions humaines, cette autorité est une menace perpétuelle. Et cela, non seulement pour les Jésuites, qu'aucune des garanties assurées par les lois canoniques aux autres religieux ne protège contre son despotisme, mais pour le Saint-Siège lui-même, qui se verra bientôt réduit à compter avec elle. Le remède à cette situation est, aux yeux de Paul IV, la modification de certains points des Constitutions, modifications auxquelles Ignace s'était en quelque sorte soumis d'avance, et qu'il est du droit du Siège apostolique d'imposer à toute congrégation religieuse.

Malheureusement, les vues de Paul IV n'étaient pas les vues de Lainez. Je l'ai dit plus haut, les points contestés par le Pape étaient justement ceux qu'Ignace

semble avoir empruntés aux congrégations musulmanes ; en tout cas, c'étaient ceux qui constituaient au regard de Lainez la raison d'être de l'Institut. Bien loin de vouloir retrancher à l'autorité du Général, il s'apprêtait à y ajouter encore en achevant de centraliser en ses mains toutes les forces et tous les rouages, voire tous les détails du gouvernement. Paul IV voulait accentuer le caractère religieux de la Compagnie et la maintenir dans les voies désintéressées qui avaient été celles de son fondateur ; Lainez rêvait d'une organisation puissante qui s'étendrait partout, et, selon la parole de saint Charles Borromée, « voudrait gouverner les rois et les Pontifes, régir le temporel et le spirituel ¹ ». En s'armant de la lettre des Constitutions, — et de la lettre retouchée et modifiée par lui, — il allait, peut-être à son insu, introduire ce que saint Charles appelle encore « un esprit étranger dans l'Institut si pieux d'Ignace ».

Je n'exagère point, je résume ; mais afin qu'on ne m'accuse pas de faire un procès de tendance, il est temps d'en venir aux preuves, c'est-à-dire aux faits.

Le premier acte du Vicaire Général devait être de

¹ Lettre de S. Charles Borromée à son confesseur le P. Ardorno, S. J. Les Jésuites ont contesté à diverses reprises l'authenticité des lettres de S. Charles touchant la Compagnie de Jésus, mais sans fournir à l'appui de leurs dénégations aucune preuve vraiment historique. L'évolution morale qui s'est accomplie sur ce point chez S. Charles reste un des épisodes les plus curieux et les plus suggestifs de l'histoire de la Société de Jésus.

fixer la date de la Congrégation générale¹. C'est ce que fit Lainez, en convoquant à Rome les électeurs² « pour le commencement de novembre 1526 ». En réalité, l'assemblée chargée de donner un successeur à Ignace et de « mettre la dernière main aux constitutions³ » ne se réunira qu'après deux ans d'interrègne ; mais en ces premiers jours le plan de Lainez n'est sans doute pas fixé dans son esprit ; il tâte le terrain et n'ose pas recourir aux mesures dilatoires qu'il adoptera dans la suite. Il consulte encore les anciens conseillers de Loyola, et, s'il écarte Natal, en qui il voit un rival possible, il se sert de Madrid et de Polanco pour l'expé-

¹ La convocation de la Congrégation générale, et la présidence de ladite Congrégation pendant l'élection et jusqu'à la proclamation du Général, telles sont les fonctions dévolues au Vicaire Général par le texte des Constitutions. Les commentaires connus sous le nom de *Déclarations* que Lainez joignit au texte, et qu'il fit adopter comme étant l'œuvre d'Ignace par la première Congrégation, les *Déclarations*, dis-je, ajoutent que le Vicaire Général remplira le rôle du Général jusqu'à l'élection de celui-ci.

² Les « profès des quatre vœux » peuvent seuls avoir voix active et passive (élire ou être élus) dans la nomination du Général. Les Constitutions portent qu'ils se rendront à l'assemblée au nombre de trois par province, mais que, pour diverses raisons, ce chiffre pourra néanmoins être élevé jusqu'à cinq. Il fut, du reste, bien loin d'être atteint lors de la première Congrégation générale, où vingt profès sur quarante se trouvèrent réunis. Plusieurs provinces, notamment celles de France et de Sicile, ne comptaient pas encore les deux profès qui doivent être adjoints au provincial pour former les trois délégués de la province.

³ « Summa erat manus imponenda Constitutionibus. » (Sacchini, *Hist. S. J.*).

dition des affaires courantes. De Polanco surtout, son ancien disciple, que jadis il avait donné pour secrétaire à Ignace et dont le dévouement passionné lui sera d'un grand secours lors de la revision ou de la refonte des manuscrits du fondateur.

Cependant il faut voir le Pape, avant de prendre des résolutions définitives. Aussi bien, la congrégation générale ne peut-elle se tenir à Rome sans qu'il y donne son assentiment. Lainez, sa santé rétablie, va donc trouver Paul IV. Le Pontife le reçoit, « poliment et honorablement », dans « son appartement particulier » ; la conversation est « familière » jusqu'au moment où l'on aborde les sujets délicats. Les Jésuites, y compris Sacchini, ont évité avec soin de nous conserver ici aucune parole de Lainez ; ce qui donne à celles de Paul IV l'apparence d'une sortie sans motif, « la boutade irréfléchie d'un vieillard impétueux », dit Crétineau-Joly. Mais la première impression sauvée, on comprendra qu'il s'agit de tout autre chose, et la remarque échappée à Sacchini touchant « le son lent et grave » que le Pape donne intentionnellement à sa voix suffirait à nous convaincre que Paul IV parlait sans colère, opposant raisonnement à raisonnement, et discutant pied à pied avec son adversaire. « Après lui avoir rappelé son zèle perpétuel pour les intérêts de la Société, Paul IV, donnant à sa voix un son lent et plus grave, lui dit qu'il n'est pas permis (à des religieux) de suivre une forme de vie qui n'émanerait pas du Siège apostolique... qu'il ne lui arriverait pas bonheur s'il suivait

une autre voie... qu'il ne fallait pas se fier tellement aux décrets des derniers Papes (Paul III et Jules III) que l'on crût leurs successeurs privés du pouvoir d'établir autre chose, s'ils le jugent bon ¹. »

Au sortir de cette entrevue, dont il affecta de se montrer satisfait et d'attribuer le bon résultat aux prières d'Ignace, le siège de Lainez était fait; mais, pour le mener à bien, il fallait gagner du temps. L'embargo mis par Philippe II sur les Jésuites d'Espagne, aussi longtemps que durerait sa querelle avec le Pape, fournissait un prétexte plausible. Lainez, se hâtant de le saisir, ajourna au printemps suivant la Congrégation convoquée pour le mois de novembre, et, selon le mot de Sacchini, se mit à *préparer la matière* qu'on y devait traiter. Aidé de Polanco, qui les traduisait au fur et à mesure d'espagnol en latin, il revisait les Constitutions; et en même temps il extrayait des notes laissées par

¹ (Sacchini, *Hist. S. J.*). On devine aisément quel avait été l'argument de Laynez auquel répondait Paul IV; mais il importe de signaler ici la première énonciation d'une thèse que les Jésuites n'ont depuis lors jamais cessé de soutenir, et d'opposer comme une fin de non-recevoir à tous les Papes qui ont voulu les réformer: savoir que leurs privilèges et leurs constitutions sont intangibles, même pour le Siège Apostolique, lequel ne peut rien leur retirer de ce qu'il leur a une fois concédé, — fût-ce par surprise et en dehors des formes et des règles canoniques. — En revanche, jamais une décision pontificale rendue contre eux n'a force de loi. Brefs ou Bulles, les Jésuites ne se contentent pas de les éluder, en fait, ils en soutiennent doctrinalement l'invalidité. Nous aurons plus d'une fois l'occasion de vérifier l'exactitude de cette assertion, dont il faut déjà prendre note.

Ignace, — ou de ses propres notes, — les *Déclarations* qu'il avait dessein d'y annexer : commentaires discrets, qui, sous couleur de l'expliquer, *sollicitent doucement* le texte du fondateur et le ramènent du sens d'Ignace au sens de Lainez. En un mot, il mettait les choses au point où il lui importait qu'elles fussent avant de les soumettre au contrôle du Pape, voire à celui de l'assemblée.

Mais pourrait-on être prêt pour le printemps?... Lainez, qui avait ses raisons pour en douter, ne tarda pas à soumettre aux Pères de son conseil un projet qui réunissait le double avantage de lui assurer de nouveaux délais et de l'affranchir de la surveillance de Paul IV, lequel y regardait décidément de trop près. Il s'agissait de tenir la Congrégation hors de Rome, à Lorette ou bien à Avignon, villes papales et suffisamment éloignées. Mais, bien que la consultation fût secrète, le Seigneur Pape, s'en trouvant informé, fit signifier aux Jésuites qu'ils eussent à se réunir à Rome, et non ailleurs.

On touchait cependant aux premiers jours du printemps, et avec la semaine sainte arrivaient, un à un, les rares profès des diverses provinces, d'autant plus rares que ceux d'Espagne, les plus nombreux, continuaient à être retenus loin de l'Italie par la volonté du roi.

Était-ce seulement la volonté du roi? On se prend à en douter en voyant Lainez saisir la balle au bond, et, sans s'arrêter à la récente injonction de Paul IV, proposer aux Jésuites de tenir l'assemblée en Espagne,

sous la protection de Philippe II. A la vérité, ce projet n'agréerait pas tout d'abord au Souverain Pontife; mais, sans lui désobéir formellement, on pouvait le contraindre à capituler; et quant au roi catholique, il s'y montrait d'autant plus favorable que les Jésuites étaient un atout dans la partie que lui-même avait engagée contre Paul IV. Aussi bien, Lainez avait tout intérêt à se transporter en Espagne, où il comptait de nombreux partisans; tandis qu'à Rome, sa situation craquait de toutes parts. Mais le temps, son auxiliaire fidèle, allait, pour une fois, lui faire défaut.

III

Des dix Jésuites nommés dans la première bulle de Paul III, cinq survivaient à Ignace. Or, sur ces cinq dont Lainez était le premier, un seul, Salmeron, son ami d'enfance et de toute la vie, marchait avec lui. Les trois autres : Bobadilla, Pasquier-Brouet et Rodriguez, s'en séparaient hautement, entraînant dans l'opposition une fraction de la Compagnie. Les profès Viole, Adriani, et un Jésuite des trois vœux, Ponce de Gogordan, investi de missions de confiance par le fondateur, comptaient parmi les membres importants de ce groupe. Bobadilla, que Sacchini nous représente en cette affaire comme

« le jouet malheureux du démon », avait été un des fils chéris d'Ignace, lequel l'appelait en souriant l'*hypocrite*, donnant ainsi à entendre, dit Bartoli, que ce qui paraissait en lui de vertu et de sainteté n'était rien auprès de ce que son humilité dissimulait. « C'était, dit le P. Boero¹, c'était un homme vraiment apostolique, qui montra en toutes autres circonstances (que celle de sa querelle avec Lainez) une profonde humilité, un mépris absolu de lui-même, un zèle ardent, en un mot, toutes sortes de vertus. » Un tel homme pouvait se tromper, — et il se trompa peut-être, — il n'en agissait pas moins suivant sa conscience. Au demeurant, Bobadilla était un naïf qui, bien qu'employé tour à tour par le Pape et par Ignace en des négociations diplomatiques, manquait d'habileté et de souplesse ; sur ce point, et sur d'autres, la partie n'était pas égale.

Paul IV, qui, s'il faut en croire Sacchini, aurait été sur le point d'acquiescer au transfert de l'élection en Espagne², reçut donc en même temps, ou presque en

¹ Le P. Boero, avant de publier sa biographie de Lainez, en a publié une de Bobadilla.

² En dépit de l'affirmation de Sacchini, j'ai quelque peine à croire à cet acquiescement de Paul IV. Le vieux Pontife, ainsi que l'avoue Crétineau-Joly, était en défiance contre Lainez et les siens, et il redoutait trop particulièrement leur entente avec Philippe II, pour avoir été tenté, même un instant, de la favoriser en donnant aux Jésuites l'autorisation de tenir leur première Congrégation sous les auspices du roi catholique son adversaire déclaré. Mais Sacchini, ayant avoué que le projet de passer en Espagne venait de Lainez, cherche à sauver la situation en le représentant

même temps, deux avertissements ou deux suppliques qui «changèrent ses dispositions». Le premier, sous forme de mémoire, lui était présenté par Bobadilla et les siens : ils demandaient au Pontife de vouloir bien juger entre eux et le Vicaire Général, c'est-à-dire Lainez, lequel, concentrant toute l'autorité en ses mains, prétendait la détenir contrairement aux Constitutions, en retardant indéfiniment la réunion de l'assemblée et l'élection régulière du Général. Il y avait là comme une sorte de confiscation des droits de tous au profit d'un seul ; les protestataires proposaient de mettre fin à cet abus en confiant le gouvernement par intérim au Conseil de la Compagnie, composé des cinq survivants de la fondation et des premiers profès : conseil qu'Ignace de Loyola avait toujours affecté de consulter, et que Lainez lui-même avait réuni régulièrement en ses premiers temps, mais qu'il tenait maintenant à l'écart, sous le prétexte que ces assemblées fréquentes étaient plus nuisibles qu'utiles.

Le second avertissement, que Sacchini qualifie un peu durement de *libelle*, fut remis par l'auteur, Ponce de Gogordan, à deux cardinaux de sa connaissance. Le Pape y était avisé que le Vicaire Général et les Pères qui demandaient à se rendre en Espagne prétendaient y créer un Général selon leur bon plaisir, et y dresser

d'accord sur ce point avec le Pape, tandis que Crétineau-Joly, qui nie l'acquiescement de Lainez, se trouve par cela même dispensé de parler de celui beaucoup plus problématique de Paul IV.

des Constitutions en dehors du Saint-Siège, ainsi qu'ils le trouveraient expédient.

L'alarme de Paul IV paraît avoir été assez vive. Dès le début de sa querelle avec Philippe II, et du vivant même d'Ignace, le vieux Pontife avait singulièrement redouté l'entente possible entre les Jésuites et le roi catholique. Il avait deviné chez le fils de Charles-Quint cette ambition intense qui prétendait asservir l'Église et, sous prétexte d'être en terre son lieutenant, la réduire à l'état de vassale. Que son accord avec Lainez vint étouffer ses derniers scrupules, triompher de ses dernières hésitations, et c'était le schisme consommé, c'était une Église occidentale se constituant, comme l'Église d'Orient, en face de l'Église romaine. Libre à Crétineau et à d'autres de railler ici les craintes de l'austère Pontife; mais qui oserait affirmer, après un examen rigoureux de la situation, qu'elles ne fussent pas raisonnables? Il avait suffi de la révolte d'un moine pour enlever au catholicisme la moitié de l'Europe; Lainez aurait-il donc moins de prestige, lui que tant de princes en Italie et en Allemagne, sans parler des Espagnes, regardaient comme leur conseiller? Lainez ne pourrait-il pas ce qu'avait pu cet Augustin, inconnu la veille, dont la parole venait d'ébranler la chrétienté? Et quand à Lainez pouvait se joindre Philippe II prêt «à défendre au besoin l'Église contre le Pape lui-même», suivant ses propres paroles, n'y avait-il donc aucune appréhension à concevoir au sujet d'une telle alliance?

Paul IV se fait remettre la liste de tous les membres de la Compagnie actuellement présents à Rome et signifie au gouverneur de Rome qu'aucun Jésuite n'ait à franchir les portes de la ville sans une permission expresse du Pape. Sur ces entrefaites, « *le bon Lainez*¹, qui ne se doutait de rien », se rend au Vatican. Il trouve Paul IV qui sortait de table, et constate du premier coup « qu'il n'est pas regardé du même œil qu'à l'ordinaire ». Confus, inquiet, il voit les heures s'écouler sans que le Pape, qui ne lui a pas adressé la parole en se retirant dans son appartement, donne ordre de l'y intro-

¹ L'appellation est du P. Boero. Il est assez curieux de constater à quoi se réduisent sous la plume du Révérend Père les démêlés de Lainez et de Bobadilla. En citant *in extenso* son récit, je mettrai le lecteur à même de constater la vérité de mon assertion, savoir que Lainez n'a pas encore rencontré dans sa Compagnie un véritable historien. « Le Pape inclinait à l'affirmative (touchant « la question d'Espagne), quand la discussion soulevée par le « P. Nicolas Bobadilla vint encore indisposer le Pontife déjà « mécontent. J'ai raconté ce fait dans la vie de cet homme véritablement apostolique, qui montra en toute autre circonstance une « profonde humilité, un mépris absolu de lui-même, un zèle ardent, « en un mot toutes sortes de vertus. *Le bon Lainez*, point de mire « de ces regrettables manœuvres, supporta tout avec une humilité « et une patience inaltérables; bien loin de se montrer irrité, il « redoubla de bienveillance et d'attention pour celui qui, aveuglé « par de regrettables préjugés, cherchait à le rabaisser et le contrarier. Il réussit ainsi à regagner son cœur et à rompre la « trame de cette querelle domestique dont les débuts étaient si « fâcheux. » Et l'incident ainsi vidé ou plutôt esquivé, le P. Boero passe au récit de l'élection de Lainez. (*Vie du P. Jacques Lainez*, p. 201-202).

duire. Il s'adresse au cardinal de Trani et le prie de rappeler au Pape qu'il est là et attend son bon plaisir...

La réponse est un coup de foudre : « L'heure n'est pas aux audiences. » Mais en même temps le Pontife fait sommer Lainez de lui apporter, sous trois jours, les bulles des Papes concernant la Compagnie, les Constitutions et les règles de la Société : injonction que complète et souligne la défense de quitter Rome.

Lainez cependant ne s'abandonne pas. Son art suprême consiste à savoir tirer parti de ses fautes et à transformer ainsi ses défaites en victoires : il a eu la main trop lourde, il la rendra légère ; d'inflexible et d'autoritaire il se fait souple, insinuant, caressant même. Son premier acte a été de convoquer son conseil, et de « protester contre l'emploi des moyens humains. » Ce sont « des messes, des communions, des jeûnes, des disciplines », qu'il prescrit, ou fait prescrire, « pour le salut de l'Institut », identifié du coup à sa propre cause. Mais au fond, s'il prétend mettre le ciel dans ses intérêts, il ne les néglige point lui-même. Sa tactique consistera, d'une part, à désarmer Paul IV par les apparences d'une soumission qui, tout en réservant tout ce qu'elle semblait concéder, doit empêcher le Pontife de frapper un coup décisif ; de l'autre, à rompre l'union de ses adversaires et à les gagner en s'adressant séparément à eux. Pour commencer, il envoie à Paul IV les bulles et Constitutions jusque-là vainement réclamées par le Pontife ; mais en constatant qu'en ce qui concerne les Constitutions, la dernière main n'y a point

été mise encore et ne le sera que dans la prochaine assemblée : « *Constitutionibus necdum supremam manum adjectam, sed in primo patrum conventu addendam* ». C'était une sorte de fin de non-recevoir opposée, au nom de la liberté des Pères, aux représentations de Paul IV.

Le Pape cependant n'a point oublié la supplique de Bobadilla, et c'est au cardinal Carpi, protecteur attitré de la Compagnie, qu'il a remis l'instruction de l'affaire et sa décision. Or c'est ici que la supériorité diplomatique de Lainez se révèle dans les moindres détails. « Tandis que le Vicaire Général, en homme avisé, a soin « de ne rien confier au papier sur cette affaire, si ce « n'est la réfutation des raisons alléguées par Bobadilla, « celui-ci et son confrère, Ponçe de Gogordan, ne fai- « saient qu'écrire et entasser libelles sur libelles, qui, « par un secret dessein de Dieu (*sic*), venaient tous entre « les mains de Lainez. Car les uns tombaient en chemin « et étaient ramassés par leurs compagnons ; les autres « étaient trouvés dans leurs cellules, où la négligence les « avait laissés ; d'autres enfin étaient remis à Lainez par « leurs destinataires indignés ».

« Peu à peu, quatre des compagnons de Bobadilla « finirent par l'abandonner. Celui-ci ne s'en aperçut pas « d'abord, et, plus audacieux que jamais, il cita le Vicaire « Général par devant le cardinal Carpi¹ ». Le cardinal

¹ (Sacchini, *H. S. J.*, livre I, p. 15 et 16). Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de prévenir ici le lecteur que, tout en adoptant pour base le récit de Sacchini, je ne me tiens nullement pour

n'avait pas attendu cette citation, — parfaitement inutile, si toutefois elle a été faite, — mais il était sans doute fort perplexe; car le Pape, tout en lui recommandant de juger selon la justice, n'entendait pas pousser Lainez à bout. Aussi, et lorsqu'il se décide enfin à se prononcer, sa sentence est-elle plutôt une *combinazione* qu'un jugement. Rendue en faveur de Lainez, assurent les historiens Jésuites, elle donnait gain de cause à Bobadilla, s'il en faut croire leurs adversaires. La vérité est qu'elle faisait la part des deux : en maintenant à Lainez son titre de Vicaire Général, elle *l'obligeait* à prendre conseil des premiers Pères et des autres profès. Au fond néanmoins, cette décision ne pouvait ni ne devait satisfaire personne. Lainez, bien qu'il déclarât l'accepter pour lui et pour les siens, « par amour de la paix », était fermement résolu à n'en tenir compte que le moins possible; et Bobadilla, qui prévoyait qu'elle serait éludée, parlait d'en appeler du cardinal au Pape.

Il parlait trop, car Lainez averti le devance auprès de Paul IV, lequel toutefois ne le reçoit pas du premier coup; ce n'est qu'après avoir essuyé plus d'un refus, que le Vicaire Général est admis et entendu. La réponse qu'il obtient ne préjuge rien quant à la décision finale.

obligé de reproduire en tout et partout ses appréciations, auxquelles il m'arrivera encore plus d'une fois de substituer celles qu'une critique rigoureuse me fait juger comme plus conformes à la vérité historique, autant du moins qu'on la peut démêler entre des documents aussi contradictoires.

Le cardinal Alexandrin¹ informera la cause à nouveau ; mais le Pape se réserve de la juger en dernier ressort. Et cette fois encore, Lainez affecte de se montrer satisfait : tactique excellente.

Moins habile, ou plus sincère peut-être, Bobadilla perd chaque jour du terrain. Cependant, et malgré l'affirmation contraire de Sacchini, cette seconde enquête ne semble pas lui avoir été défavorable². Le cardinal Alexandrin, en se transportant dans la maison professe du Gésu, pour interroger les Pères et recueillir les témoignages, « sans mouvement et sans bruit », défendit, il est vrai, aux Jésuites de parler entre eux de l'affaire et d'en entretenir d'autres que lui ; mais il s'agit là d'une mesure très sage, toujours prise en semblable occasion, et s'adressant aux deux parties, nullement d'une disposition particulière et sévère, édictée contre Ponce et Bobadilla, comme Sacchini voudrait le faire croire. Quant au nouveau « libelle », communiqué par lui, Bobadilla, à un de ses adhérents, et que son confident se hâte de porter à Lainez, j'avoue que, même en admettant que Bobadilla l'eût écrit en dehors des prescriptions du cardinal Alexandrin, — ce qui n'est après

¹ Le cardinal Alexandrin, le futur Pie V.

² L'affirmation de Sacchini ne repose sur aucun document, soit du cardinal Alexandrin qui ne communique qu'au seul Pape ses conclusions, soit du Pontife lui-même qui ne rendit aucun jugement. Quant aux autres historiens Jésuites, ils ne mentionnent même pas l'intervention et la mission du cardinal Alexandrin ; ce qui n'est pas, à mon avis, une médiocre preuve que cette mission ne tourna pas à la gloire de Lainez.

tout nullement prouvé, — je suis plus frappé de la trahison dont il fut victime que de l'infraction dont il se serait rendu coupable. D'autant plus que la communication faite à Lainez était non moins contraire à la défense générale du cardinal.

Quoi qu'il en soit, ce triste incident avait ouvert les yeux à Bobadilla. Le cardinal Alexandrin, « s'abstenant de prononcer », avait remis ses conclusions au Pape, lequel ne se pressait pas de rendre la sentence dont les suites pouvaient être si graves. Ce que voyant, Bobadilla cessa de la demander; il exprima seulement ses appréhensions au sujet de la prolongation de son séjour à Rome : « Il craignait pour lui-même ! » dit Sacchini. Que craignait-il au juste ! il est difficile de le dire; mais Paul IV, sur la demande du cardinal Sforza, consentit à son éloignement, aussi bien qu'à celui de Ponce et de ceux de leurs adhérents que Lainez n'avait point reconquis. Bien que Sacchini tienne à nous présenter cet éloignement comme un châtiment, et qu'à défaut d'une sentence du Pape, il prétende qu'en écoutant le récit du cardinal Alexandrin, Paul IV *se signa* pour témoigner de sa stupeur en face d'un tel aveuglement, je ne puis admettre que le très sévère Carafa eût hésité à punir Bobadilla, s'il l'eût trouvé coupable. La mission de confiance, dont il l'investit aussitôt en le chargeant de pacifier certains couvents de l'ordre de Saint-Sylvestre, n'est point de celles que l'on confie d'ordinaire à « un brouillon ». Il n'est pas jusqu'au « viatique de deux cents à cinq cents « écus d'or » que le Pontife fait

remettre à Bobadilla et à ses partisans, au fur et à mesure de leur départ, — viatique qui les affranchissait sur ce point du mauvais vouloir possible de Lainez, — qui ne prouve que le mécontentement du Pape ne tombait pas précisément sur les dissidents.

Je l'ai déjà dit, Paul IV avait de sérieuses raisons de ménager Lainez ; il n'en avait, au contraire, aucune de ménager Bobadilla. Dans ces conditions, et étant donné que l'habile Vicaire Général avait su retourner en sa faveur la majorité des Jésuites, le Pape, en s'abstenant de prononcer, mais en protégeant ouvertement Bobadilla et tous les siens, et en les mettant à l'abri de toutes représailles, agissait pour eux dans la mesure conciliable avec la prudence romaine¹.

Si les Jésuites s'y sont trompés dans la suite, — ce que j'ignore, — ils ne s'y trompèrent pas alors, et Lainez moins qu'aucun d'eux. Aussi, n'osant plus différer la réunion de l'assemblée, et la paix venant de se conclure entre le Pape et le roi catholique, convoqua-t-il les électeurs pour le mois de juin 1558. L'inter règne ouvert par la mort d'Ignace avait duré près de deux ans.

¹ Aux termes des Constitutions, Bobadilla reconnu coupable devait être privé de toute voix active et passive et chassé de la Congrégation générale ; tandis que nous l'y voyons siéger et voter sans qu'aucun Jésuite, parmi les plus décidés partisans de Lainez, ose élever une objection contre sa présence.

IV

Malgré la conclusion de la paix, Borgia et les autres provinciaux espagnols s'étant fait excuser, vingt profès seulement sur quarante se trouvèrent réunis¹: la Congrégation générale n'en fut pas moins ouverte le 19 juin.

Lainez avait pris soin d'en élaborer d'avance le règlement. Son titre de Vicaire Général ne l'y autorisait point; mais comme il s'agissait de la première Congrégation générale, et qu'on ne se heurtait à aucun précédent, les Pères, trouvant la besogne toute faite, l'acceptèrent d'autant plus aisément que Lainez affectait d'agir moins en son propre nom qu'en celui du fondateur. Le premier article, qui fut voté séance tenante, portait qu'aucune décision ne pourrait être prise par l'assemblée avant la nomination du Général. Cet article était d'une importance capitale pour la réussite du plan de Lainez, qui comptait sur son élection pour se rendre maître des délibérations et lutter avec plus d'autorité

¹ Il n'y eut donc de votants, outre les cinq de la fondation: Lainez, Salmeron, Pasquier-Brouet, Bobadilla et Rodriguez, que 15 autres profès, savoir les P. P. Canisius, Polanco, Natal, Winch, Domenech, Miron, Viole, de Barma, de Lannoy, Vas, Goyson, de Plaza, de Torrès, Mercurian et Gonzalvez.

contre les modifications que Paul IV prétendait imposer à l'Institut.

Le vieux Pontife, en effet, ne désarmait pas ; Lainez et Salmeron purent bientôt s'en convaincre. Députés auprès du Pape par la Congrégation générale, pour demander la bénédiction apostolique, les deux Jésuites furent reçus, nous dit-on, « avec bienveillance », mais Paul IV leur déclara nettement qu'il exigerait certains changements dans les Constitutions avant de les revêtir de son approbation. Sur quoi, Lainez qui voulait détourner le coup, se hâta d'assurer qu'avant d'en venir à l'examen des Constitutions, l'assemblée procéderait à l'élection du Général. Paul IV insista fortement sur la pleine liberté qu'il convenait de laisser aux électeurs : « Il voulait, disait-il, être au courant de la manière dont se ferait l'élection », et exigeait communication du règlement ; après quoi, congédiant les Pères, il leur annonça qu'en l'absence du cardinal Carpi il délèguait le cardinal Pacheco pour présider au vote et lui en rendre compte.

« C'était, dit le P. Boero auquel j'emprunte ces détails, « c'était prendre tout particulièrement la Compagnie « sous sa protection ». Lainez pensa peut-être que c'était la prendre sous sa surveillance ; mais il n'en mit que plus d'empressement à satisfaire le Pape, en lui envoyant « les règlements de l'élection tels qu'ils sont dans les Constitutions ¹ ». Paul IV ne se contenta pas de les lire,

¹ Cette affirmation du P. Boero est assez difficile à concilier avec la thèse soutenue par les Jésuites, et par le P. Boero lui-

il les fit examiner par quatre cardinaux, dont l'avis fut, paraît-il, favorable, encore qu'ils aient exigé quelques modifications de détail¹.

L'élection se fit le 2 juillet 1558. Les Jésuites, en prières dès le matin, entendirent une exhortation de Canisius, « dans la chambre même où Ignace avait rendu le dernier soupir deux ans auparavant » ; puis ils se rendirent en la salle des délibérations, où le cardinal Pacheco ne tarda pas à les rejoindre, et où ils furent tous mis sous clé par un profès des trois vœux².

même, savoir, que « tout dans les Constitutions appartient à Ignace et est l'œuvre de sa bénite main, aussi bien que de son saint cœur » ; car le règlement de l'élection constitue à lui seul un des plus longs chapitres des Constitutions, et s'il faut encore y joindre, comme il paraît vraisemblable, le chapitre suivant, *du mode à suivre dans les délibérations*, chapitre qui n'est que le complément du précédent ; voici deux chapitres, et certes des plus importants, qui se trouvent sortis *de la bénite main et du saint cœur de Lainez*.

¹ Ces modifications ne furent pas maintenues et le texte des Constitutions laissa les choses en l'état où les avait mises Lainez. Celui-ci s'est visiblement inspiré, pour l'élection du Général, de la législation du conclave, mais en simplifiant le mécanisme et en diminuant les délais et les contrôles. Il n'exige pour la validité de l'élection que la majorité absolue, la moitié plus un des suffrages émis, au lieu de la majorité des deux tiers requise pour l'élection du Pape. Le conclave des Jésuites est, ainsi qu'il convient, un conclave au petit pied.

² « Au son de la cloche, lisons-nous dans les Constitutions » (Part. 8, ch. VI, v. 4), ceux qui ont droit de suffrage seront « appelés au lieu de l'assemblée. L'un d'eux fera une allocution..... » et après qu'ils auront récité tous ensemble l'hymne *Veni, Creator Spiritus*, l'un des Supérieurs ou des Recteurs, ou un membre « quelconque de la Société, qu'on aura chargé de cet office dans la » « maison de l'Assemblée, les enfermera dans la salle désignée, de

Pacheco, prenant alors la parole, assura l'assemblée des bonnes dispositions du Pape en faveur de l'Institut : Paul IV ne prétendait nullement influencer un choix auquel les Pères devaient procéder en toute liberté et régularité selon leurs Constitutions ; toutefois, il avait mission de les avertir que Sa Béatitude n'entendait point que la question de la durée du Généralat fût préjugée par l'élection, le Pape étant lui-même en suspens s'il convenait que le Général fût à vie, ou nommé pour trois années seulement. La décision devait être ajournée avec d'autres jusqu'à l'examen des Constitutions par l'assemblée ; celle-ci formulerait alors son avis, sur lequel le Pape prononcerait en dernier ressort. Le Cardinal termina son discours, qui parut « long » aux Jésuites, en leur annonçant qu'il remplirait lui-même les fonctions de secrétaire de l'assemblée, dépositaire des votes, et procéderait au dépouillement des suffrages : tel était l'ordre exprès du Pape.

Les Pères étant au nombre de vingt, la majorité absolue se trouvait être de onze. Lainez obtint treize voix ; quatre se portèrent sur Natal ; les trois autres se dispersèrent sur Borgia, Lannoy et Pasquier-Brouet. Lainez était canoniquement élu¹ et fut proclamé Général

« telle sorte qu'ils ne puissent ni sortir, ni recevoir autre chose « pour leur nourriture que du pain et de l'eau, jusqu'à ce qu'ils « aient élu un Général. » Il y a ici une réminiscence évidente de la clôture conclavaire.

¹ Cette faible majorité embarrasse un peu les historiens Jésuites, qui s'efforcent d'en atténuer la portée en l'attribuant aux efforts

par Pacheco, tandis que ses compagnons venaient tour à tour s'agenouiller devant lui et lui baiser la main¹. Puis, ayant récité le *Te Deum*, les Pères s'empressèrent de notifier l'élection à la Compagnie.

La joie fut grande, au dire des Jésuites; elle dut l'être au moins parmi les partisans de Lainez, qui célébrèrent sa nomination par trois jours de fêtes organisées au Collège romain. Le 6 juillet, le nouveau Général, accompagné de ses électeurs, fut reçu en audience par le Pape. Paul IV, après les avoir félicités du bon ordre qui avait régné dans leur assemblée, les

faits par Lainez pour détourner de ses épaules « un fardeau écrasant ». Sacchini, qui ne s'aperçoit pas qu'il accuse tout simplement Lainez d'avoir violé les Constitutions, lesquelles interdisent à tous et à chacun des électeurs, non seulement de préparer à l'avance l'élection de tel ou de tel, ce qui est un cas d'exclusion formelle, mais « de déterminer en eux-mêmes, avant qu'on ne les enferme, à qui ils donneront leurs voix, » Sacchini, dis-je, attribue à Lainez le projet de faire élire Borgia et affirme sans sourciller que c'est dans ce but qu'il voulait passer en Espagne. La solution du P. Boero est encore plus simple: d'après lui, Lainez n'a pas obtenu 13 voix, mais bien 33. Car les vingt profès absents eussent assurément voté pour lui « à l'unanimité ». Comment le sait-il?

¹ Le cérémonial de ce *baise-main* est évidemment calqué sur celui de la première obédience des cardinaux lors de l'élection du Pape. Ce qui n'existe pas dans le règlement de Lainez, c'est la demande faite à l'élu et son consentement réclamé avant la proclamation du scrutin: on peut refuser le Souverain Pontificat et annuler ainsi l'élection; on ne doit pas refuser le Généralat de la Compagnie de Jésus. « Celui qui aura été élu ne pourra refuser ni cette élection ni ces témoignages de respect: *Qui vero electus fuerit, nec exhibitam reverentiam recusare poterit.* » (Const. Part. 8, ch. VI).

exhorta à continuer leurs travaux dans un même esprit, et confirma l'élection de Lainez, qui, de son côté, protesta, au nom de la Compagnie de Jésus, de son dévouement et de son obéissance filiale envers le Siège Apostolique. De part et d'autre, on s'en tint aux généralités, aux formules officielles ; aucune question litigieuse ne fut soulevée. La trêve néanmoins ne devait pas être de longue durée.

L'on se souvient que l'examen des Constitutions et leur achèvement était, aussi bien que l'élection du successeur de Loyola, le motif énoncé de la convocation de la Congrégation générale. Cet examen, ajourné au début de la session, devait être repris avec le cours des séances interrompues depuis le 2 juillet ; mais de quelle façon allait-on procéder ? Étant donné que l'assemblée ne se composait que de vingt membres, tous gens d'expérience, versés dans les sciences ecclésiastiques, initiés d'ailleurs à la pensée d'Ignace, elle formait une commission de choix, suffisamment restreinte pour procéder à une revision sérieuse des manuscrits et à l'établissement d'un texte authentique et indiscutable des lois élaborées par le fondateur. Mais ce n'était pas pour user d'une méthode si simple que Lainez, aidé de Polanco, — et peut-être de Salmeron, — travaillait depuis dix-huit mois « la matière qui devait être traitée par la Congrégation ». Son but, il faut le redire, n'était pas de livrer intégralement l'œuvre d'Ignace à l'examen et au jugement des profès de la Compagnie, mais de la mettre *au point*, à l'aide de retouches, de suppressions

et d'additions savantes. Que subsistait-il de l'œuvre primitive du fondateur dans la copie espagnole et dans la version latine¹ qui servirent de base au travail de la

¹ Polanco avait fait une copie espagnole du texte d'Ignace, remanié et mis au point par Lainez. Cette copie, sur laquelle il fit ensuite la version latine dont j'ai parlé plus haut, a été en diverses rencontres, s'il en faut croire les adversaires des Jésuites, substituée à l'original de Loyola. Quoi qu'il en soit, et malgré l'assertion de Bartoli, qui n'a d'ailleurs qu'un seul but: diminuer la responsabilité de Lainez, et qui veut en conséquence nous persuader que la version latine de Polanco fut faite « sur l'ordre de l'assemblée », il est certain, — Sacchini en convient, — que la version latine fut « préparée » avant la réunion de l'assemblée et sur l'ordre de Lainez; et il est vraisemblable qu'elle servit de base à la revision plus que sommaire de la première Congrégation. Celle-ci, en effet, était en majeure partie composée d'Italiens, d'Allemands et de Français qui ne savaient qu'imparfaitement l'espagnol ou ne le savaient pas du tout, tandis que le latin était la langue officielle et usuelle de leurs délibérations. Bartoli, qui reconnaît d'autre part que le texte latin de Polanco fut approuvé et déclaré authentique par la première Congrégation, a négligé de nous dire par quel prodige Polanco aurait pu, dans l'espace de trois semaines environ qui s'écoulèrent entre l'ordre prétendu de l'assemblée prescrivant la version et l'approbation de cette même version par la même assemblée, mener de front une traduction de cette importance et les travaux de l'assemblée auxquels il ne cesse point de prendre part? Il est vrai que Suarez lève la difficulté en faisant approuver la version de Polanco par la seconde Congrégation générale; mais outre que Suarez est formellement contredit par Sacchini et par Négroni, la vérité est que la troisième Congrégation ordonna de *reviser la version de Polanco*, ce qui n'est pas tout à fait la même chose que de *l'approuver*. D'ailleurs, et ceci est décisif, la première édition latine de Polanco, édition officielle et approuvée, est de 1558, de l'année même de la première Congrégation, antérieure de sept ans à la deuxième Congrégation réunie après la mort de Lainez en 1565.

Congrégation ? Il est difficile de le déterminer. Évidemment, *il en restait quelque chose*, Lainez et ses collaborateurs n'ayant ni voulu, ni pu tout transformer, et se sentant les mains liées d'ailleurs par la promulgation restreinte des Constitutions qu'Ignace avait tenu à faire de son vivant. Mais, sans parler des Déclarations, dont Lainez s'est continuellement servi pour forcer ou altérer le sens du texte de Loyola, nous avons vu que toute la partie qui constitue la législation des Congrégations générales, « telle qu'elle est insérée aux Constitutions¹ », est l'œuvre propre de Lainez. Et en réalité, il a eu le champ libre, non seulement pour toute cette huitième partie des Constitutions, mais pour une foule de détails concernant le Général et réglant ses attributions, Ignace n'ayant pas eu à faire expérimenter, ni par conséquent à publier cette partie de sa législation. Lainez ne s'est pas contenté ici de tailler en plein drap et de faire attribuer, à perpétuité, au Général de la Compagnie les droits et les privilèges qui eussent dû être restreints au fondateur, il en a exagéré la portée et les conséquences. Il a rendu le Général maître absolu et sans contrôle du temporel de la Compagnie, en lui conférant le droit de passer ou d'annuler des contrats, sans avoir à consulter son conseil; plus maître encore du spirituel en lui attribuant le pouvoir de faire des règles, des directoires, de donner de l'autorité et de l'authenticité (*sic*) aux commentaires, gloses, déclarations qui doivent fixer et, au

¹ Boero, *Vie du P. Jacques Lainez*.

besoin, changer le sens des Constitutions ; maître aussi de la doctrine, en effaçant du texte d'Ignace qui prescrit l'enseignement de saint Thomas le *huic non contrariam* placé là comme une barrière contre l'envahissement de toute autre théologie¹ ; maître enfin de la personne de

¹ Voici l'article des Constitutions qui prescrit l'enseignement de la doctrine de saint Thomas : « En théologie on lira l'Ancien et le Nouveau Testament, la doctrine scholastique de saint Thomas ; et dans celle qu'on appelle *positive* on choisira les auteurs qui paraîtront convenir le mieux au but de la Société. (*In theologia legetur Vetus et Novum Testamentum et doctrina scholastica divi Thomæ, et in ea quam positivam vocant eligentur ii auctores qui ad scopum nostrum magis convenire videbuntur.* Const. 4, c. 14, § 1).

La déclaration ou explication qui y fut annexée du vivant d'Ignace était conçue en ces termes : « On expliquera encore le Maître des sentences ; mais si dans la suite des temps quelque autre théologie *non contraire à celle-ci* était jugée plus utile aux étudiants, comme s'il paraissait quelque ouvrage en ce genre plus accommodé à nos temps, on pourrait l'expliquer après mûr examen. » (*Perlegetur etiam Magister Sententiarum. Sed si videretur temporis decursu aliam Theologiam, huic non contrariam, studentibus utiliore fore ; ut si aliqua conficeretur quæ his nostris temporibus accommodatior videretur.* Const. IV, ch. 14, Décl. B.)

Lainez la fit modifier ainsi « Mais si dans la suite des temps un auteur paraissait plus utile pour les étudiants, si par exemple, on composait une somme ou un livre de théologie scholastique qui parut plus approprié à notre temps, alors après une mûre délibération..... et avec l'approbation du Général, on pourrait l'adopter..... » (*..... Sed si videretur temporis decursu alius auctor studentibus utilior futurus, ut si aliqua Summa vel liber theologia scholastica conficeretur, qui his nostris temporibus accommodatior videretur ; gravi cum consilio..... cumque Præpositi Generalis approbatione, prælegi poterit.....* » Const. 4 c., 14 déc. B.)

Pour comprendre la portée de la modification insérée par Lainez, il suffit de rappeler que lui-même projetait d'écrire la

ses frères, en lui reconnaissant le droit d'admettre et de renvoyer les sujets sans procès, sans raison apparente¹, de disposer de toutes les charges, de nommer à toutes les dignités, et enfin d'avoir des prisons pour renfermer les coupables ou les récalcitrants, sans autre jugement que le sien.

L'obscurité qui couvre les agissements de Lainez nous réduit aux conjectures touchant les moyens auxquels il a pu recourir, pour faire sanctionner par la Congrégation générale des modifications qui accentuaient de plus en plus, dans l'œuvre d'Ignace, les ressemblances musulmanes. Loyola, les Jésuites nous l'assurent, avait voulu se servir, non seulement de « ce qu'il avait appris à Manrèze », mais des règles des divers ordres religieux dont son secrétaire Polanco lui avait fait des extraits. Il avait sur sa table, lorsqu'il rédigeait les Constitutions de la Compagnie, l'Évangile et l'Imitation de Jésus-Christ, et s'en inspirait bien plus encore que des œuvres des docteurs de l'Islam et des pratiques de ses congrégations ; mais, par cela seul

Somme, qu'avec l'approbation du Général on pourrait substituer à celle de saint Thomas, et qu'il avait eu l'art, sinon de se faire donner par Ignace l'ordre de l'écrire, au moins de persuader à ses partisans qu'il avait reçu cet ordre du fondateur.

Les Jésuites, tout en reconnaissant aujourd'hui que Lainez est bien l'auteur de cette déclaration, affirment qu'elle fut approuvée par Ignace, dont ils passent sous silence la première rédaction.

¹ On a vu que cette faculté s'étend même aux profès, c'est-à-dire aux Jésuites des quatre vœux, envers lesquels seuls la Compagnie reconnaît, dit-elle, la réciprocité des engagements.

que Lainez et les siens ramenaient le gouvernement de l'Institut à l'absolutisme, lui donnant pour loi fondamentale la volonté du Supérieur, « à la fois arbitre et dépositaire de la règle »¹, ils opéraient un retour en arrière et se rapprochaient davantage du souffisme. Dans quelle mesure Lainez en eut-il conscience lui-même ? C'est le secret de Dieu, et peut-être des Jésuites. Il est vraisemblable, d'ailleurs, qu'à part le petit nombre d'initiés plus ou moins naïfs qui travaillèrent sous lui et avec lui, et le groupe de plus en plus restreint de ses anciens adversaires, la majorité de l'assemblée en crut Lainez sur parole. Son titre de Général lui assurait, avec voix prépondérante dans la discussion², le droit de présider, de diriger les délibérations, de régler les initiatives, au besoin de les prévenir, et l'on peut croire qu'il en usa. Réclama-t-il l'adoption pure et simple des Constitutions par piété filiale envers la mémoire du fondateur, et comme une sorte d'acte de foi solennel en son inspiration divine ? Eut-il soin d'ajouter qu'une approbation sans délai et sans phrase était le meilleur

¹ Le R. P. de Pontlevoy, Conférences aux novices de la Compagnie (*Vie du R. P. de Pontlevoy, S. J.*, par le P. de Gabriac, de la même Compagnie.)

² « Chacun des Profès qui assisteront à l'Assemblée aura une « voix ; le Général seul en a deux ; s'il y a égalité, l'avis auquel se « sera rangé le Général, ou s'il est mort, son vicaire, l'emportera. « Car comme le secours de la grâce divine est plus nécessaire à « ceux-ci qu'aux autres, à cause de la charge qu'ils remplissent, il « est à espérer que le Seigneur la leur dispensera plus abondamment. » (*Const.* 8, c. III, P. 2).

moyen, — peut-être l'unique, — de sauvegarder dans son intégrité l'œuvre et la législation de Loyola?... Exploita-t-il la crainte qu'inspirait à une partie de la Compagnie le vieux lion dont il avait réussi à endormir un instant la défiance?... Représenta-t-il Paul IV comme prêt à « bouleverser, pour le seul plaisir d'une revanche rétrospective¹, toute l'économie de l'institut d'Ignace »? On peut le conjecturer, lorsqu'on voit l'assemblée décréter, coup sur coup, avec une précipitation fiévreuse qui exclut la possibilité d'un examen véritable, « l'authenticité » des *Constitutions*, celle des *Déclarations*, *Sommaire*, *Examen général*, *Règles communes et particulières*², et jusqu'à celle « de certains règlements qui se

¹ Paul IV, au dire de Sacchini, n'avait pas oublié « que certains actes de son cardinalat avaient été annulés par le Pape Jules III d'après les suggestions d'Ignace. »

² Les Règles et Constitutions de la Compagnie de Jésus attribuées à Loyola comprennent : 1° Les *Constitutions* proprement dites, divisées en dix parties subdivisées toutes, — sauf la dernière, — en plusieurs chapitres, et suivies des *Déclarations* ou explications dont j'ai parlé plus haut. Un avertissement placé en tête des *Constitutions* informe le lecteur que ces *Déclarations* ont la même autorité que le texte et sont revêtues de la même authenticité. 2° L'*Examen Général*, sorte de guide, ou de règle, à l'usage de « celui auquel il appartient de recevoir dans la Société ». L'*Examen* fixe les conditions auxquelles « on peut être admis », les cas d'empêchement, l'interrogatoire que doit subir « celui qui se présente pour être reçu », les épreuves à lui imposer, ce qu'il convient de lui apprendre, de lui prescrire ou de lui suggérer. 3° Le *Sommaire*, extrait choisi et discret des *Constitutions*, à l'usage des novices auxquels on ne remet point les *Constitutions* elles-mêmes. 4° Les *Règles communes et particulières* aux divers

trouvèrent en dehors des Constitutions, *et auxquels on ignorait si le saint avait mis la dernière main* »¹. La Congrégation, qui se prononce « sagement » pour leur insertion, ne s'en hâte pas moins de les attribuer au seul Ignace, défendant, — pour conclure, et tant elle se sent, au fond, peu certaine de la besogne qu'elle accomplit, — à tous et à chacun, de chercher désormais à distinguer dans cet ensemble ce qui peut être propre au fondateur, tout devant être reçu comme émanant directement de lui. « Par un acte solennel et d'un consentement unanime, écrit le P. Boero, les Pères déclarèrent les Constitutions *authentiques*, irréformables, obligatoires pour toujours; puis ils passèrent aux affaires particulières proposées par les provinces. » Et Crétineau-Joly résumant à sa manière et d'un seul mot la situation : « Un décret admit les Constitutions, telles que Loyola les avait faites. »

C'était aller un peu vite et, pour des « fils de l'obéissance », c'était oublier trop complètement qu'en fait de législation religieuse, le dernier mot, chez les catholiques, appartient au Pape, et que leur propre approbation ne pouvait avoir toute sa valeur et tous ses effets que par la sienne. Gardons-nous néanmoins de prendre au pied de la lettre certains termes; ils n'ont pas une

emploi. « On ignore, dit Bartoli, si le saint y a mis la dernière main; mais la Congrégation se prononça fort sagement à leur sujet. » 5° Enfin, la *Lettre sur l'obéissance*, dont j'ai parlé précédemment.

¹ Bartoli, *Saint Ignace et son Institut*, tome I, p. 462.

signification aussi absolue sous la plume des Jésuites que sous la nôtre¹. La première Congrégation générale, en déclarant les Constitutions « *authentiques* », entendait simplement que leur authenticité serait supposée et non discutée ; car à quoi s'appliquait sa déclaration ? Était-ce aux manuscrits d'Ignace ? mais elle ne les avait point examinés, et il est douteux même qu'ils lui aient été présentés. Était-ce à la version de Polanco ? mais en la paraphant et en la « scellant de son sceau comme lois propres, immuables et perpétuelles de la Compagnie »², la Congrégation nommait des *reviseurs* chargés de s'assurer de sa fidélité ; reviseurs dont le travail sera d'ailleurs révisé à son tour, aussi bien que le texte « authentique » de Polanco, par ordre de la seconde Congrégation générale. Et la seconde, la troisième, la quatrième, la cinquième, toutes les Congrégations successives nous donneront ainsi des versions et des éditions d'une authenticité toujours croissante, mais toujours aussi peu démontrée.

« Irréformables », « immuables », « perpétuelles » ! Eh ! sans doute ! c'est la fin de non-recevoir que les Jésuites

¹ C'est ainsi que le manuscrit espagnol des *Exercices spirituels* conservé au Gésu, manuscrit contemporain d'Ignace, affirment les Jésuites, mais qui n'est sûrement pas de sa main, est déclaré *autographe* par la cinquième Congrégation générale, « exemple qui a été suivi depuis », nous assure le P. Jennessaux. (*Exercices Spirituels de saint Ignace de Loyola*, annotés par le P. Roothaan et traduit sur le texte espagnol par le P. Jennessaux ; 13^e éd., Poussielgue, 1891, préface, page 111.)

² Bartoli, *Saint Ignace et son Institut*, tome I, p. 462.

opposeront aujourd'hui à Paul IV, demain à Pie V ou à Sixte-Quint; mais comment l'entendent-ils eux-mêmes et pour eux-mêmes? Comme il y a des « mesures de sincérité », il y a aussi des mesures d'authenticité. Le P. Negroni, qui a publié en 1617 un commentaire des Règles, va nous l'apprendre ¹:

« Le bienheureux Ignace de Loyola est l'auteur de toutes les Règles. Quoique, en effet, un petit nombre aient été ajoutées après son départ pour le ciel, elles sont cependant conformes à son esprit et reçues par la tradition, en sorte qu'elles émanent de la même source de son saint cœur, et ainsi toutes se rapportent au même auteur. Il n'y a pas de doute pour les Règles du Sommaire; car elles sont tirées du livre des Constitutions, aux endroits marqués en marge. Quant aux Règles communes et à celles des divers offices, la seconde Congrégation établit que celles qui comment par les mots *Summa Sapientix* (c'est-à-dire celles du Sommaire) seront conservées en entier; puis elle ajoute: Quant aux autres (les règles communes), elles seront examinées et abrégées autant que faire se pourra; on tiendra compte (*sic*) de celles qui émanent certainement de Notre Père Ignace, si elles sont jugées convenables au temps et utiles au bien général; mais surtout les règles des offices, celles du Provincial, du

¹ *Regulæ communes Societatis Jesu commentariis asceticis illustratæ à Julio Negronico*; editio tertia, Colonia Agrippinæ, 1617, in-4°, p. 21, 22.

« Recteur et des autres officiers, seront *examinées* et
 « *abrégées*. » Voilà ce que décidait la seconde Congrèga-
 « tion, neuf ans après la mort du B. Ignace ; dans un
 « temps où était encore récent le souvenir de celles que
 « le B. Père avait données. Notre Père Éverard Mercu-
 « rian, quatrième Général, qui, ayant assisté à la seconde
 « Congrégation ¹, en avait bien *saisi la pensée plus*
 « *qu'aucun de ses prédécesseurs*, s'appliqua à l'exécution
 « de cette affaire, et, après avoir examiné toutes les
 « règles d'après l'esprit du B. Ignace, *les rédigea* en un
 « corps et les envoya à toute la Société *pour qu'on éta-*
 « *blît enfin une édition aussi parfaite que possible*. Le P.
 « Claude Aquaviva, qui lui succéda, y *mit la dernière*
 « *main*, par l'autorité de la quatrième Congrégation, et
 « publia cette dernière (?) édition, que l'on peut dire
 « approuvée par l'Ordre entier. En quoi il se servit du
 « P. Jacques Miron, qui, lui aussi, avait été présent à la
 « seconde Congrégation et avait tout observé avec
 « beaucoup de soin, reportant sur des mémoriaux (*codi-*
 « *cillos*) tout ce qui regardait les Règles, la discipline

¹ Mercurian, aussi bien que Miron, dont il est question ensuite, n'avaient pas seulement assisté à la deuxième Congrégation générale présidée par Fr. de Borgia, mais ils étaient l'un et l'autre présents à la première, présidée par Lainez et exclusivement composée des disciples et des contemporains de Loyola. Le silence que garde Négroni sur les travaux de celle-ci, tandis qu'il insiste sur la fidélité de celle-là à s'inspirer de la pensée du fondateur, ne semble-t-il pas dès lors indiquer qu'une fraction au moins de la Compagnie avait conçu des doutes sur la portée de l'œuvre inspirée par Lainez ?

« domestique et la manière de gouverner d'Ignace, sous lequel il avait longtemps vécu. *Il faut donc penser que ces Règles ont été si bien abrégées et examinées qu'il n'y a de retenues que les seules, ou à peu près les seules* (*eæ vel solæ, vel ferè solæ regulæ sint retentæ*) « qui ont eu le B. Père pour auteur et pour promulgateur. »

Mes lecteurs me pardonneront de n'avoir pas à mon tour *abrégé* la citation : j'aurais craint d'en affaiblir ou d'en dénaturer la portée. Mais ces Règles et Constitutions qui *émanent toutes d'Ignace*, « quoiqu'il y en ait eu d'ajoutées après sa mort », quoique Lainez après Ignace, Mercurian après Lainez, Aquaviva après Mercurian, Miron après Aquaviva les aient retouchées, abrégées, limées, émondées à tour de rôle et à leur gré, ce sont ces mêmes Règles et Constitutions auxquelles « Ignace *seul* a mis la main ! » « Œuvre exclusive et inspirée du fondateur », écrit Bartoli dans son *Histoire d'Ignace de Loyola*, et avec quel luxe de preuves de détails et d'affirmations !..... Ce sont celles que Crétineau-Joly assure avoir confrontées lui-même sur le manuscrit autographe de Loyola, conservé dans les archives du Gésu ¹, et dont il nous garantit l'exactitude et l'authen-

¹ L'affirmation de Crétineau-Joly est assez difficile à concilier avec le décret 61^o de la cinquième Congrégation générale, lequel déclare que l'autographe des Constitutions de la main d'Ignace étant usé, presque lacéré, *obsoletum atque lacerum*, il est urgent d'en faire une nouvelle copie, qui sera collationnée sur l'original, et sur la copie de Polanco, déclarée authentique par la première Congrégation générale.

ticité absolues. « C'est sont les seules, ou à peu près les seules, qui ont eu le B. Père pour auteur. » En vérité, ils l'ont affirmé si haut et si souvent qu'ils ont fini eux-mêmes par le croire ¹!.....

Cependant Paul IV, qui, en recevant Lainez et les membres de la Congrégation générale, le 6 juillet, n'avait pas manqué de les engager « paternellement » à recourir à lui en toute confiance et sincérité, les croyait

¹ Si les preuves sont parfois difficiles à réunir pour les historiens qui écrivent *en dehors de la Compagnie*, elles ne manquent cependant pas; et il suffirait aux Jésuites de peser le témoignage qui ressort de l'ensemble des décrets rendus par leurs Congrégations générales pour savoir à quoi s'en tenir sur l'*authenticité* de leurs Constitutions, en tant qu'œuvre exclusive d'Ignace de Loyola. Les réticences et les aveux du Jésuite Négroni nous ont seulement laissé entrevoir les divers remaniements qu'avait déjà subis le texte du fondateur, ou réputé du fondateur, un demi-siècle après sa mort. Mais l'édition, « aussi parfaite que possible », que Négroni, dont la préface fut écrite peu après la réunion de la quatrième Congrégation, regardait comme définitive, n'eut pas meilleure fortune que les précédentes et souleva les mêmes objections et les mêmes défiances. On peut en retrouver l'écho, — très atténué il est vrai, — dans les actes des cinq Congrégations générales suivantes, jusqu'à ce qu'enfin la 9^e Congrégation, tenue en 1652, un siècle après la mort de Loyola, ayant renouvelé les pénalités sévères édictées par les 5^e et 6^e Congrégations contre « les perturbateurs de la Société » et décidé que sous ce nom de « perturbateurs » il fallait entendre « tous ceux qui parlent sourdement ou à découvert de l'Institut » et « qui tombent en tentation de doute touchant certaines règles », les Jésuites semblèrent renoncer à poursuivre une chimère d'authenticité devenue périlleuse pour les plus sincères, et la légende des Constitutions révélées et intangibles, telle qu'on la trouve formulée par Bartoli, « l'historien officiel de la Compagnie », s'imposa d'une manière définitive.

encore plongés dans l'examen de leurs Constitutions et s'attendait chaque jour à ce qu'ils vinssent lui en soumettre le résultat, lorsque, tout à coup, après la mi-août, il apprenait indirectement que l'Assemblée des Jésuites regardant ses travaux comme achevés, était sur le point de se dissoudre.

La colère du vieux Pontife fut vive; il se voyait joué, et joué par Lainez, un Espagnol¹ ! Mais les choses ne se passeraient pas ainsi, et, puisqu'on abusait de ses bontés, il ferait sentir le poids de son autorité ! Ce sont des ordres, un véritable *ultimatum*, que le cardinal de Trani va porter au Gésu. Le Pape n'a jamais compté approuver en bloc les Constitutions, ainsi qu'on prétend le lui imposer; mais il permettra encore moins qu'on se passe de son approbation..... Que l'assemblée se réunisse donc et qu'elle délibère sur ces deux points qu'il a résolu de modifier : 1^o La suppression du chœur, dont les hérétiques se font une arme contre l'Église catholique, et qui d'ailleurs peut amener insensiblement l'affaiblissement de la piété; 2^o Le Généralat à vie, qui entraîne la suppression des assemblées régulières et revêt le Général d'une autorité absolue et sans contrôle.

Les Jésuites ne dissimulent pas la stupeur que ce message causa, sinon à l'unanimité, du moins à la majorité de l'assemblée; et pour l'expliquer, ils accusent

¹ Paul IV, on le sait, n'aimait pas Philippe II et tenait en défiance tous les Espagnols.

Paul IV de «manquer à sa parole»; accusation étrange, qu'ils ne parviennent à étayer qu'en prêtant au cardinal Pacheco une déclaration plus étrange encore. Selon Sacchini, — reproduit en ce seul détail par tous les historiens de la Compagnie, — le 3 juillet 1558, Paul IV aurait chargé son mandataire d'assurer les Jésuites qu'il les laissait libres d'élire leur général «à perpétuité ou pour trois ans», lui, le Pape, préférant d'ailleurs la perpétuité.

Par malheur, affirmer et prouver sont deux choses différentes; et si les Jésuites affirment la duplicité de Paul IV, je dois avouer qu'ils ne la prouvent nullement, et que tout, au contraire, contredit ici leurs assertions¹.

¹ L'accusation de duplicité n'est pas la seule en effet que les Jésuites portent contre Paul IV. Selon eux, le Pontife, qui cédait «à des suggestions étrangères au Saint-Siège», aurait voulu compenser, par ses sévérités imméritées envers les Jésuites, ses faiblesses à l'égard de ses neveux. Voici comment Crétineau-Joly expose sur ce point la thèse de la Compagnie: «Le Souverain Pontife, écrit-il, a chassé de Rome et puni en prince irrité ses neveux dont les crimes passaient toute mesure. Cette sévérité prouvait les bonnes intentions de ce vieillard toujours impétueux, mais elle ne réparait qu'à demi les désordres qui s'étaient glissés dans l'administration ecclésiastique. Le Pape sentait que pour faire respecter son autorité compromise, il importait de donner de grands exemples. Les vices pullulaient dans le clergé séculier et régulier; la préoccupation de Paul IV était d'en triompher. Pour réussir dans son dessein, il prend à partie la Compagnie de Jésus, innocente de ses désespoirs de famille et plus encore des malheurs de l'Eglise. La Société de Jésus acceptait les Constitutions de Loyola, le Pontife désire mettre des entraves à cette acceptation. Le cardinal de Trani le signifie en

Paul IV, du vivant même d'Ignace, n'a laissé échapper aucune occasion de protester contre le système de gouvernement qu'il voyait s'établir dans la Compagnie ; au lendemain de la nomination de Lainez comme vicaire général, aussi bien qu'avant et après son élection au généralat, le langage du Pape indique, — les témoins Jésuites et non Jésuites sont unanimes à le constater, — et maintient toujours sa ferme résolution de modifier

« son nom aux Jésuites assemblés. » (*Hist. de la Compagnie de Jésus*, t. I, p.)

Je n'objecterai pas que pour blanchir Lainez cette explication n'est pas sans noircir Paul IV ; la vérité seule importe ici : mais les Jésuites jouent décidément de malheur avec les dates. A la mi-août 1558, en effet, époque précise de la mission du cardinal de Trani, Paul IV n'avait nullement chassé ses neveux et ne songeait même pas à les chasser. Ce fut dans le courant de septembre de cette même année, *un mois après ses démêlés avec Lainez et les Jésuites*, que le Pontife, étant entré à l'improviste dans l'appartement du cardinal Carlo Carafa, acquit la certitude que les dénonciations qu'il venait de recevoir contre son neveu, et qu'il considérait comme calomnieuses, reposaient sur des faits trop réels. Ce fut seulement au mois de janvier suivant, — alors que le Pontife, se croyant obéi, témoignait à Lainez, le P. Bocro le constate, une confiance excessive et lui demandait l'aide de ses conseils, — au Consistoire du 29 janvier 1559 que le Pontife ayant poussé son cri habituel : « Réforme ! Réforme ! » s'attira la réplique de Pacheco : « Oui, Saint-Père, mais c'est par vous qu'il convient de commencer. » Réplique qui, frappant la conscience du Pape, lui fit résoudre l'éloignement des coupables : Carlo Carafa et le duc de Riario, lesquels quittèrent Rome au mois de février.

Il n'est donc pas possible d'admettre que des faits postérieurs de six mois à la clôture de la Congrégation générale des Jésuites aient pu influencer d'une façon quelconque sur les résolutions prises par Paul IV à l'égard de la Compagnie de Jésus.

sur ce point les Constitutions. Et non seulement il affirme sa volonté, mais il proteste de son droit de vouloir et d'imposer ce qu'il a résolu. Un seul jour, et au témoignage des seuls Jésuites, Paul IV se serait donc contredit lui-même sur ce seul point, ou plutôt, avec une ferveur de néophyte, ferveur qui n'aura pas de lendemain, il aurait chargé le cardinal Pacheco de le contredire, de brûler en son nom ce qu'il avait adoré, et d'adorer de sa part ce qu'il avait brûlé ! Mais en admettant que les Jésuites, qui sont ici juges et parties, doivent être crus sur paroles et contre toute vraisemblance, pourquoi cette déclaration ? Paul IV n'avait qu'à ne rien dire s'il préférait le généralat à vie, et à laisser les Jésuites élire leur Général selon leurs constitutions ! Je sais bien que les Jésuites se prévalent ici d'une « pièce de premier ordre », qu'ils apportent comme preuve ; et cette pièce est une protestation rédigée par la première Congrégation générale, et signée par tous et par chacun de ses membres, le seul Lainez excepté ; mais on va voir quelle est la valeur historique et testimoniale de ce document¹.

En recevant les ordres de Paul IV par l'intermédiaire du cardinal de Trani, les Jésuites s'étaient, en vertu même de ces ordres, mis à délibérer. Il est probable que la question du chœur ne les tint pas longtemps, si

¹ Cette pièce, conservée dans les archives du Gésu, a été publiée pour la première fois par Sacchini en 1620, c'est-à-dire plus de soixante ans après la mort de Paul IV (1559). Crétineau-Joly et Boero en donnent deux versions un peu différentes.

toutefois elle fut examinée. Bien qu'ils se souciaient médiocrement d'être astreints à chanter Matines, ils sentaient tous, que la difficulté gisait ailleurs, dans cette perpétuité du généralat que le successeur d'Ignace avait à cœur d'établir. Quant à celui-ci, peu lui importait d'avoir devant lui trois ans, voire six ans de règne si, au bout de ces délais, il devait rendre compte à d'autres qu'à Dieu de son administration. Or le généralat triennal ou bi-triennal, c'était de plus l'assemblée convoquée à échéances fixes, l'assemblée discutant, examinant ses actes, s'associant dans une mesure à son gouvernement. Et Lainez, c'est Sacchini qui le révèle, Lainez savait « combien nuisibles sont les assemblées ! »

La Congrégation employa deux jours entiers, les 23 et 24 août, à examiner la proposition de Paul IV. « Mais, quand vint le moment de prendre les voix, tous, « sans une seule exception, furent d'avis que ce serait « un acte fort regrettable que de prendre des mesures « contraires aux Constitutions déjà approuvées par les « Bulles des Souverains Pontifes Paul III et Jules III¹. « Et d'accord pour la perpétuité du généralat, ils rédigèrent un acte, en forme de lettre, à Paul IV, pour lui

¹ Il y a ici une erreur formelle, sinon volontaire. Si Paul III et Jules III, en effet, renvoient dans leurs bulles aux Constitutions de la Compagnie, c'est aux Constitutions auxquelles travaille Ignace et qui seront promulguées dans la suite, et la mention qui en est faite ne peut passer à aucun titre pour une approbation, les Constitutions inachevées n'ayant pu d'ailleurs être soumises aux Pontifes. Ajoutons qu'ainsi que je l'ai constaté, ni Paul III ni Jules III ne se prononcent sur la durée du généralat.

« faire connaître leur décision, selon l'ordre reçu par le « cardinal de Trani. C'était un exposé simple et net des « faits, avec une humble protestation d'obéissance¹. »

Mais cet acte, le grand cheval de bataille de la Compagnie contre Paul IV, cet acte dont elle fait maintenant une pièce décisive, est-il bien ce qu'il paraît être, ou ce pour quoi on le donne : un mémoire qui prouve contre le Pape, parce qu'il l'oppose à lui-même, et lui remet sous les yeux le désir exprimé en son nom, le 2 juillet, que le Général fût nommé à vie, et encore, et en plus, la confirmation de l'élection faite sur cette base, le 8 juillet ?

Je remarque : 1^o Que nous n'avons pour garants de son authenticité, que le seul témoignage des Jésuites, — la pièce est, en effet, tirée des archives du Gésu, archives ouvertes aux seuls membres de la Compagnie, — et que ce mot d'*authenticité* n'ayant pas, sur leurs lèvres ou sous leur plume, la signification qu'il a d'ordinaire pour les historiens, rien ne nous empêche de nous demander si le texte en question n'a pas été reconnu *authentique après retouches*, et s'il est mot à mot le texte adopté par la première Congrégation générale, ou simplement un texte « émané de son esprit ? » 2^o Que des historiens, bien renseignés quoique non Jésuites, affirment que la pièce en question est post-datée ; au lieu d'être du 30 août 1558, c'est-à-dire postérieure à l'ultimatum du Pape et à sa signification par le cardinal de Trani, elle

¹ Boero, *Vie du P. J. Lainez*, p. 111.

aurait été souscrite le 13 août 1558, dix jours par conséquent avant l'ultimatum. Ceci en changerait tout à fait le sens et la portée ; ceci même prouverait que, loin d'avoir reçu de Paul IV les assurances dont ils se targuent et de s'y être fiés, les Jésuites connaissaient parfaitement les intentions du Pape et prenaient à l'avance leurs précautions contre elles. 3° Enfin, et en admettant que ces deux premières objections puissent être résolues victorieusement, il reste que, de l'aveu des Jésuites, cette lettre, ce mémoire, cette note diplomatique adressée à Paul IV *ne lui a jamais été remise* ! Selon eux, Lainez et Salmeron, députés pour la présenter au Pape, jugèrent pour de bonnes raisons « *honestas ob causas* », que la prudence ne permettait pas de la remettre, ni de la faire remettre à destination ; et ils se contentèrent de la déposer dans les archives du Gésu pour l'édification des Sacchini, des Boero, voire des Crétineau futurs.

Quelle qu'ait été d'ailleurs en cette occasion la prudence de Lainez, — à qui les Jésuites prêtent encore un discours beaucoup plus agressif que le mémoire lui-même¹, — elle ne porta point de fruits ; car Paul IV le

¹ (Crétineau-Joly, *Hist. de la Compagnie de Jésus*, t. I, p. 280). J'ignore à quelles sources le moderne historien des Jésuites, qui se vante d'avoir tiré tous ses documents des archives du Gésu, a puisé ce discours de Lainez. Sacchini, qu'il prétend suivre, non seulement n'en dit rien, mais il assure, à l'encontre de Crétineau, que Paul IV parla le premier, que Lainez ne lui répondit qu'après en avoir « humblement demandé la permission », et les paroles qu'il lui prête, ses protestations d'obéissance sont d'un ton bien différent du discours inventé par Crétineau. J'ajoute que ce dernier

reçut fort mal, lui et son compagnon. « En présence du cardinal de Naples, son neveu, il leur témoigna son mécontentement par des paroles irritantes. Lainez et Salmeron lui expliquèrent les motifs de leur persistance. « Vous êtes des insoumis, des entêtés qui frisez l'hérésie », s'écria le Pontife, et laissant échapper le secret de ses inquiétudes : « Je crains fort, ajouta-t-il, de voir sortir de la Compagnie quelque sectaire..... Au reste, nous sommes bien déterminé à ne plus tolérer pareil désordre ». « La position de Lainez était embarrassante », écrit Crétineau-Joly, « il s'en tira avec une respectueuse franchise (*sic*) sans offrir le *mémorial au Pape* ». « Je n'ai jamais recherché ni désiré le généralat, déclara-t-il, et, à ne considérer que mon inclination personnelle, non seulement je n'éprouverais aucune peine à le déposer au bout de trois ans, mais je regarderais comme une faveur si Votre Sainteté m'en déchargeait aujourd'hui même... » Après quoi, il s'efforça de réfuter, un à un, les arguments du Pape, et de répondre aux griefs qu'il avait nettement formulés. Le P. Boero nous affirme que son discours produisit la plus profonde impression sur Paul IV, lequel, non seulement « changea de ton », mais voulut remettre de sa main au Général « des chapelets et des médailles pour les distribuer en son nom aux

est d'accord avec Sacchini et avec Boero, pour constater que Lainez ne remit pas le mémoire au Pape, ce qui ne les empêche pas de lui attribuer toute l'autorité qu'il eût pu avoir si le Pape l'avait reçu.

Pères de la Congrégation». Il est fort possible que Paul IV, jugeant la leçon suffisante, et son mécontentement exprimé, se soit radouci à la fin de l'entrevue. En tout cas, les arguments de Lainez n'ébranlèrent pas sa résolution; et, le 8 septembre 1558, le cardinal de Naples signifiait aux Jésuites «les deux dispositions» auxquelles Sa Sainteté entendait qu'il fût obéi : «la durée du Généralat réduite à trois ans, et l'établissement du chœur». «Lainez répondit au nom de tous, protestant d'une pleine obéissance *de volonté et d'exécution, telle que la professe spécialement la Compagnie à l'égard du Vicaire de Jésus-Christ*¹ ». Mais, en secret, il consultait «les cardinaux les plus doctes», c'est-à-dire les mécontents, — et ils étaient nombreux sous Carafa, — pour trouver le moyen d'éluder les ordres du Pape. Paul IV, en effet, exigeait que les modifications résolues par lui fussent inscrites aux Constitutions, on lui laissa croire qu'il en était ainsi; mais on se garda soigneusement de rien écrire : «Un simple commandement du Pape ne devant pas être confondu avec une décision du Saint-Siège», et n'ayant aucune force pour «altérer l'essence de l'Institut². »

¹ Boero, *Vie du P. Jacques Lainez*, p. 114.

² Boero, *Vie du P. J. Lainez*, p. 130. Il est vraiment curieux de voir les Jésuites arguer de ce que la décision du Pape a été «purement orale»; pour s'en affranchir et la déclarer de «nulle valeur», alors qu'ils s'appuient constamment sur de prétendus *oracles de vive voix* pour éluder les brefs et les bulles pontificales, et s'assurer des privilèges exorbitants.

Le premier acte de Lainez, en réponse à la signification du Pape, fut la dissolution de l'assemblée qui se sépara le 10 septembre. La Congrégation dispersée, le Général restait seul juge et maître de la situation, et ce pouvoir dictatorial, utile parfois en temps de guerre, n'était pas pour effrayer Lainez. Les termes de la décision pontificale s'en remettaient à lui pour organiser le chœur, c'est-à-dire la récitation publique de l'office canonial; il se contenta d'y procéder dans les deux maisons professes de Rome et de Lisbonne. Quant aux cent autres maisons ou collèges que possédait la Compagnie, on devait se borner à y chanter vêpres..... les jours de fête. C'était se moquer agréablement des ordres du Pape; mais, selon le mot de Crétineau-Joly qui résume, avec un cynisme inconscient, la situation : « Paul IV était plus qu'octogénaire; les Jésuites attendirent. »

VI

L'attente ne fut pas de longue durée, et le 18 août 1559 Paul IV, miné par le chagrin autant que par la vieillesse, rendait son âme à Dieu : il était âgé de quatre-vingt-quatre ans : son règne avait duré un peu plus de quatre années.

Toutes les haines accumulées par la sévérité du Pontife se déchaînèrent avec une violence inouïe; mais

tandis que des scènes tumultueuses éclataient dans Rome, que la réaction s'accusait jusque dans le Sacré-Collège, on délibérait au Gésu. L'assemblée n'était pas nombreuse, bien qu'il s'agît d'une de ces questions graves sur lesquelles Ignace conseillait d'appeler les profès à se prononcer : Lainez n'avait réuni que ses quatre assistants. Convenait-il de s'affranchir ostensiblement du joug imposé par le Pape défunt ? ou fallait-il attendre l'élection de son successeur pour lui demander d'en être déchargés ? Ce second parti était le plus respectueux, mais était-il le plus sûr ? Au premier moment, et dans la chaleur de la réaction, les Jésuites auraient pour eux l'opinion publique qui ne manquerait pas d'applaudir à leur initiative. Plus tard, l'élu du conclave, quel qu'il pût être d'ailleurs, ne serait-il pas tenté de maintenir des dispositions plus favorables en réalité à l'autorité pontificale ? Ne valait-il pas mieux, en agissant tout de suite, le placer en face du fait accompli ? C'était évidemment l'avis de Lainez ; mais toujours prudent il déclara ne pas vouloir opiner dans sa propre cause, et s'en rapporter à la décision des plus doctes du Sacré-Collège.

Le tout était de bien choisir ses juges. Le cardinal Puteo, doyen de la Rote, consulté l'année précédente, s'était prononcé sur le caractère transitoire des mesures prises par Paul IV ; ce fut à lui qu'on recourut, en lui donnant pour assesseurs « quatre autres prélats des plus habiles dans les lois canoniques ». La réponse de « ces cinq hommes éminents » fut telle que la souhaitaient

les Jésuites : La Compagnie n'était point liée par une décision *purement orale*, dont la valeur était suspensive, mais seulement durant la vie du Pontife qui l'avait portée. Les juges ajoutaient, nous assure-t-on, « qu'il fallait sur le champ faire une protestation légale, afin de ne pas donner force au décret par une acceptation volontaire ».

Évidemment, et quelque soin qu'il eût pris de bien exposer l'affaire, Lainez ne s'était pas cru tenu de faire mention de l'ordre exprès donné par Paul IV : d'insérer aux Constitutions les modifications imposées, et de la promesse que lui, Lainez, avait prêtée au nom « des enfants d'obéissance », c'est-à-dire des Jésuites ; promesse après laquelle le Pontife s'était cru obéi. Ces faits eussent peut-être modifié l'opinion de « ces cinq hommes éminents » sur la portée de la « *simple décision orale* ». Mais en reconnaissant que Lainez les passa sous silence, je n'entends pas l'accuser, avec le P. Boero, d'avoir affirmé que les deux décrets de Paul IV « contrevenaient aux décisions formelles des bulles de Paul III et de Jules III », portées « avec tant de solennité » ! Il eût été, en effet, trop facile à « des prélats habiles dans le droit canonique » de recourir au texte même des bulles, et de s'assurer qu'elles ne fixaient nullement la durée du Généralat ; et les mêmes prélats étaient trop experts en la matière pour prendre au sérieux la prétendue exceptionnelle solennité de ces bulles, semblables à toutes celles que les Papes octroient en pareille occurrence.

Lainez, d'ailleurs, quelque soumis qu'il fût d'avance à la décision du tribunal de son choix, « continua plusieurs jours à réfléchir et à demander avec ferveur les lumières du ciel ». Enfin, et se sentant suffisamment éclairé ou soutenu par l'opinion, il fit venir un notaire et des témoins, en présence desquels « il protesta qu'il ne « consentait à rien de préjudiciable à la Compagnie ; « mentionnant expressément les deux ordres donnés de « *vive voix* par Paul IV. Puis, il souscrivit l'acte, ainsi « que ses assistants et les témoins, et ordonna de cesser « l'assistance au chœur »¹.

Le Conclave qui s'ouvrit le 5 septembre 1559, et qui devait aboutir, le 26 décembre seulement, à l'élection de Pie IV, fut un de ceux où les ambitions, les compétitions de toutes sortes se donnèrent la plus libre carrière. Je n'aurais pas à en parler, si les Jésuites n'y eussent eux-mêmes mêlé le nom de Lainez².

Philippe II avait essayé ses forces au Conclave précédent sans réussir à empêcher la nomination de Carafa, son ennemi personnel. En 1559, ses prétentions ont grandi comme sa puissance, et il pèse de tout le poids

¹ Boëro, *Vie du P. J. Lainez*, p. 130.

² Ribadeneyra, le premier, raconte, dans sa *Vie de Lainez* l'histoire de sa candidature à la papauté. Son récit a été adopté et amplifié par les historiens de la Compagnie. Je dois dire, dès maintenant, qu'en dehors d'eux il m'a été impossible d'en retrouver aucune trace. Le conclave de 1559 commence cependant à être bien connu. J'engage ceux de mes lecteurs qui tiennent à se faire une idée exacte de la question à voir, aux pièces justificatives, le n° 2 : *Lainez et le conclave de 1559*.

de l'Espagne sur la liberté des électeurs. Il a dressé une liste de ses créatures, en dehors de laquelle il n'entend pas que les cardinaux choisissent. La prétention est insoutenable, mais la volonté du roi catholique est tenace¹. Néanmoins, le parti français inspiré par la reine Catherine, qui n'est pas en vain nièce des Papes, dirigé par les cardinaux d'Este, de Tournon et de Guise, tient tête à l'Espagnol. Entre ces deux factions qui comptent chacune de 15 à 20 membres, évolue l'escadron volant de Farnèse et de Carafa, qui compte au plus une douzaine de cardinaux.

Ces trois groupes ont chacun leurs *Papabili*, mais aucun d'eux ne peut à lui seul faire le pape, c'est-à-dire atteindre le chiffre de trente-deux voix, — la majorité des deux tiers des suffrages émis, — nécessaire à la validité de l'élection².

¹ Philippe II excluait tous les Français et ennemis de l'Espagne (voir aux pièces justificatives : *Lainez et le Conclave*, quels étaient les candidats du roi catholique, et les procédés de sa diplomatie). D'après les ambassadeurs Vénitiens, toujours en observation, il ne voulait pas d'un Pape jeune, de peur qu'il ne fût entreprenant; pas de prince italien, parce qu'il ne serait pas assez dépendant et déferent; pas d'espagnol né, pour n'avoir pas d'embarras intérieurs avec les parents du Pape; pas d'esprit trop zélé, trop méticuleux touchant les droits de l'Église et du Siège apostolique, parce qu'il pourrait trouver à redire au césaropapisme de S. M. Catholique. L'idéal de Philippe était un vieillard malléable, de basse extraction, dont on pourrait à peu de frais obliger la famille, et rattacher la politique à celle de l'Espagne.

² L'ambassadeur de Venise, Mocenigo, écrit qu'il y avait 23 ou 24 cardinaux ambitionnant la tiare (*Albiri*, sér. II, vol. IV, p. 45),

Au milieu des intrigues, des négociations, des *combinazioni* qui s'ébauchent, se croisent et s'entrecroisent, les cardinaux en prennent à leur aise avec les vieilles bulles de Grégoire X, de Clément V et de Clément VI ; des fissures se produisent dans la clôture conclavaire ; la faction espagnole se montre hautaine, entreprenante ; elle a fait percer le mur de clôture, et par cette ouverture subreptice, — « le trou », comme l'appellent les relations contemporaines, — s'entretient chaque jour, quand ce n'est pas chaque nuit, avec l'ambassadeur de Philippe II, Don Francesco de Vargas.

Celui-ci met un intérêt passionné à faire triompher les volontés de son maître. Après trois mois de scrutins inutiles, la France a failli l'emporter par l'élection du cardinal d'Este ; mais Vargas averti a couru au « trou », et il y a passé toute la nuit du 30 novembre au 1^{er} décembre¹, pressant, négociant, ranimant le courage de

et Panvinus prétend que parmi les cardinaux les plus anciens il n'y en avait presque aucun qui ne posât sa candidature. En admettant un peu d'exagération dans ces dires, il n'en reste pas moins que la longueur du Conclave tint justement au grand nombre des candidats, mais qu'étant donné ce nombre, une candidature prise en dehors du Sacré-Collège ne pouvait avoir aucune chance sérieuse d'aboutir. (Voir Pièces justificatives : *Lainez et le Conclave*).

¹ La date de ce qu'on appelle le *nocturne* de Vargas n'est pas la même dans toutes les relations du Conclave. La relation de Gualdi, un peu confuse, semble indiquer le 29 ou le 30 novembre. Le rapport de l'agent Florentin et Panvinus indiquent formellement la date que j'ai suivie, c'est-à-dire la date du 30 novembre au 1^{er} décembre. (Voir p. just. : *Lainez et le Conclave*.)

ses partisans, et gagnant Carafa par un argument décisif, la promesse d'une pension du roi d'Espagne. Aussi le scrutin du 1^{er} décembre qui devait consacrer sa victoire, consomme-t-il la défaite de Ferrare (d'Este), auquel la mort et la maladie enlèvent ce jour même deux suffrages ¹. Le Conclave est plus houleux encore que de coutume. Au dehors, le peuple et la municipalité de Rome, les ambassadeurs étrangers, tout frémit et s'agite : il serait temps d'en finir ².

C'est ici que les Jésuites introduisent l'épisode de la candidature de Lainez : timidement d'abord, selon leur manière habituelle ; puis, enflant la voix, grossissant les détails, précisant les affirmations, à mesure qu'ils s'éloignent de l'époque et des faits.

Ribadeneira, le premier en date, rapporte tout au cardinal d'Augsbourg, Othon Truchsess ³. Au lendemain

¹ Panvinius compte 48 bulletins au scrutin du vendredi 1^{er} décembre, et 46 seulement le samedi 2. C'est que le cardinal Dandini avait dû demander sa sortie du Conclave pour cause de maladie, — il mourut le surlendemain, — et que, la nuit même du 1^{er} au 2, le cardinal San Giorgio mourait en conclave. Tous les deux étaient partisans de Ferrare.

² Les désordres et l'agitation croissaient en ville d'une façon inquiétante. Le 27 novembre, une députation de la municipalité de Rome était venue se plaindre, au guichet du Conclave, de la lenteur de l'élection, et prévenir les cardinaux que les vivres commençaient à manquer. Le lendemain, le Conclave nommait deux commissions ; l'une, pour aviser à la pénurie des subsistances ; l'autre, pour réformer les abus qui s'étaient glissés dans le Conclave. (Voir Pièces justificatives : *Lainez et le Conclave.*)

³ Le cardinal d'Augsbourg, Othon Truchsess, que les relations des divers historiens, — y compris les Jésuites, — désignent

de l'échec de Ferrare, alors que les cardinaux désespérèrent de s'accorder sur l'un d'entre eux, Truchsess prononce le nom de Lainez, et, désireux de montrer son candidat aux électeurs, il l'appelle au Conclave sous prétexte « d'un besoin urgent de conscience »¹. Lainez accourt, mais tandis que Truchsess « s'est déjà assuré de douze voix des plus autorisées », le Jésuite comprend tout, et s'enfuit « épouvanté », rompant les plans du cardinal, qui, « devant l'immense chagrin qu'il causerait à son ami », renonce à poursuivre l'élection.

Sacchini, qui écrit vingt ans après Ribadeneyra, cinquante ans après le Conclave dont les tenants ont

indifféremment sous l'un de ces trois noms, fut loin de jouer au Conclave le rôle prépondérant que lui attribue Ribadeneyra, et ne pouvait songer sérieusement à *faire le Pape*, ni même à grouper des voix sur un candidat de son choix. Sujet de l'empereur, il n'avait pas son secret, confié à son collègue de Trente, dont il n'acceptait pas toujours le mot d'ordre. En fait, il appartenait au groupe Farnèse-Carafa, mais ses sympathies personnelles et l'influence des Jésuites l'inclinaient vers le parti espagnol, dirigé par Vargas. C'était, en résumé, un étranger de distinction, que les vieux Romains traitaient avec courtoisie, mais qui n'avait point de prise sur leur sagesse, toujours un peu sceptique.

¹ Ribadeneyra veut que la lettre de Truchsess à Lainez ait été écrite le 30 novembre, tandis que Sacchini dit formellement qu'elle date du 2 décembre. Tout en faisant mes réserves au sujet de l'existence et de l'authenticité de ladite lettre, je tiens la date fournie par Sacchini comme la plus vraisemblable, non seulement pour les raisons alléguées plus loin (*Lainez et le Conclave*, P. just. n° 2), mais parce que Sacchini est plus exact d'ordinaire et mieux renseigné que Ribadeneyra, lequel écrivit et publia en Espagne sa *Vie de Lainez*, loin des archives que Sacchini eut à sa disposition.

achevé de disparaître, élargit le cadre en restreignant à proportion le rôle d'Augsbourg. A la vérité, c'est bien encore Truchsess qui mande Lainez au Conclave « par un billet daté du 2 décembre », et pour « lui communiquer des choses qu'il ne peut dire qu'à lui » ; mais il ne pose plus sa candidature, dont l'initiative appartient « à quelques cardinaux », auxquels Lainez est apparu « comme un envoyé du ciel ». Aussi, ne renoncent-ils pas « à leurs complots » aussi facilement que Truchsess après la fuite « du très humble Père, *Humillimus pater* » ; mais « s'étant mis d'accord douze des plus graves, pour lui confier l'honneur suprême », il faut, pour les « dissuader », recourir « à des exemples invétérés et qui ne permettent pas de prendre le Souverain Pontife ailleurs que dans le Sacré-Collège. » Et tandis que Ribadeneyra ne s'autorise que du seul témoignage de Truchsess, Sacchini crée une sorte de notoriété publique autour de la *Papabilité* de Lainez : « Cela fut, dans le temps, connu de plusieurs à Rome », écrit-il, sans toutefois en nommer un seul.

Avec Crétineau-Joly, en qui nous entendons toute l'école des modernes, Truchsess n'est plus qu'un « des cardinaux éminents » qui veulent Lainez pour Pape, et l'élan qui, dans Sacchini, emporté « quelques-uns » vers le Général des Jésuites se transforme en un véritable courant. Ce n'est plus de douze voix qu'il s'agit, mais bien « d'une minorité pouvant facilement devenir une majorité ». Quant à Lainez, il ne se contente pas de fuir du Conclave ; « il refuse d'y reparaître, malgré toutes

les sollicitations». Enfin, lorsque découragés par ses refus, « contraints par un usage qui a force de loi » de choisir le Pape dans le Sacré-Collège, « les partisans de Lainez » renoncent à l'élire, leur faction ne se désagrège ni ne se disperse, tant elle est puissante et disciplinée, mais « ils reportent *tous* leurs voix sur Pie IV ».

On le voit, c'est bien d'une candidature en règle, sérieusement posée et soutenue, qu'il s'agit ici ; et quant aux détails, à l'entrée de Lainez au Conclave, que Ribadeneyra, Sacchini et Crétineau trouvent toute naturelle, c'est un de ces incidents que chroniqueurs et conclavistes notent avec soin sur leurs tablettes, et dont les ambassadeurs ne négligent assurément pas d'entretenir leurs cours. Quel n'est donc pas l'étonnement de l'historien, qui croit sur la foi des Jésuites que tout *cela est arrivé*, de constater qu'en dehors d'eux il n'est question nulle part, ni de la candidature de Lainez, ni de sa venue au Conclave, ni des démarches de Truchsess, ni d'aucune « pratique » en sa faveur ?

Et ce n'est point faute de documents, — le Conclave de 1559 est l'un des mieux connus et des plus étudiés de nos jours, — c'est parce que ces documents sont tous muets sur Lainez. Muets, non seulement le récit imprimé dans la vieille collection des *conclavi*, mais la relation encore manuscrite de Guidi ; muettes les listes complètes et détaillées de Panvinius, qui reproduisent le scrutin de chaque jour, et dans lesquelles ne figure *pas un seul bulletin de vote* — et Dieu sait s'ils sont nombreux ! — portant le nom de Lainez ; muets les

ambassadeurs Espagnols, Français, Impériaux et Vénitiens, les agents de Florence, de Ferrare et de Mantoue, dont les dépêches relatent les moindres faits divers, les rumeurs les plus invraisemblables; muets les historiens anciens et modernes, allemands, italiens, espagnols, français ou anglais; muets enfin tous ces témoins d'époque, d'opinion et de nations diverses, qui déposent à un titre quelconque, mais qui tous, amis ou ennemis des Jésuites, auraient un intérêt à relever au Conclave la trace du Général de la Compagnie.

Comment concilier ce silence avec les affirmations des Jésuites? Sinon en faisant, ici comme ailleurs, la part de la légende et de cette sorte d'infatuation particulière, qui fait qu'une erreur historique avancée par un de ses membres devient une vérité pour toute la Compagnie. Il est possible d'ailleurs que la sincérité de Ribadeneyra soit ici hors de cause. Entré à quatorze ans dans la Société de Jésus, devenu sexagénaire¹ sans avoir entrevu d'autres horizons, il était admirablement formé à sa besogne de « biographe de nos premiers pères », et devait admettre sur parole tout récit tendant à la gloire de sa Société. Mais ce récit, de qui le tient-il? Le témoignage de Truchsess, le seul auquel il en réfère, se borne à une phrase, une louange d'oraison funèbre; et cette phrase, que ni lui ni les autres ne citent tex-

¹ Ribadeneyra est mort plus qu'octogénaire en 1611; mais lorsqu'il publia à Madrid, en 1594, sa *Vie de Lainez*, écrite en espagnol, il n'avait que soixante-sept ans.

tuellement, ne contient, — selon eux, — qu'un éloge de l'humilité de Lainez se déroba à la tiare, comme il s'était dérobé précédemment au cardinalat¹. Où donc,

¹ La mention de la candidature de Lainez par Truchsess fut-elle aussi explicite que le veut Ribadeneyra, et surtout que le veulent ses amplificateurs? On est autorisé à poser la question en comparant le récit des témoins, les Jésuites de Dillingen, et la version moderne du P. Boero.

Voici d'abord la traduction littérale du texte latin :

« A l'Académie (dans notre collège) le cardinal (Truchsess) a « célébré les funérailles de Notre Père Général défunt, Jacques « Lainez. Il a lui-même célébré la messe, revêtu contrairement à « l'usage d'ornements rouges. Interrogé ensuite par ses familiers « sur la raison de ce fait, *on dit* qu'il a répondu qu'un tel homme « devait être vénéré plutôt avec joie que dans le deuil et la tristesse. Il voulut que les Nôtres prononçassent son oraison funèbre, « et non content de cela, il fit publiquement l'éloge de cet homme « en rapportant quelques choses remarquables, connues peut-être « de peu de personnes. » (Bibliothèque cantonale de Fribourg, ms. 109. *Historia Collegii Dilingani Societatis Jesu*, 3 vol. in-fol., reliés, Ad annum 1565, fol. 3, verso.)

Et voici maintenant le texte du P. Boero :

« A Dillingen, le cardinal Othon Truchsess lui fit faire deux « jours de suite de solennelles obsèques. Il fit couvrir le catafalque « d'une riche tenture, non point noire, mais de couleur rose, « disant que pour un tel homme il fallait témoigner plus de joie « de sa gloire dans le ciel que de tristesse de sa mort sur la terre. « Il célébra lui-même pontificalement le divin sacrifice. Après « avoir entendu l'éloge funèbre du Père, prononcé par un habile « orateur, il se leva de son trône épiscopal, dit qu'il voulait ajouter « trois faits, connus de lui seul sur l'humilité de ce serviteur de « Dieu.

« Les deux premiers ont été rapportés..... Le Père avait supplié « le cardinal, les larmes aux yeux, d'interposer son autorité pour « détourner Paul IV de lui conférer la dignité cardinalice. *Puis il « s'était enfui du Conclave dès qu'il avait soupçonné qu'on songeait*

je le répète, Ribadeneyra et ses amplificateurs ont-ils puisé les autres détails? les douze voix acquises à Lainez, la pratique de Truchsess et des cardinaux, la formation d'un parti pour soutenir sa candidature? Où cet entretien de Lainez, échappé du Conclave, avec l'ambassadeur d'Espagne, Vargas, qui vient au nom de son maître complimenter le nouveau pape¹, et reçoit

« à lui pour la papauté. Le troisième fait, cité par le bon cardinal, « était que, lors du voyage de Lainez à Paris, pour accompagner « le cardinal Légat, il lui avait offert son meilleur cheval, mais « que le Père Lainez l'avait constamment refusé. J'insistais beau-
« coup, — ajouta-t-il, — en exaltant les qualités de ma monture;
« mais le Père me répondit qu'elle n'était que trop parfaite pour
« lui, pauvre religieux, et que ses qualités mêmes l'obligeaient à la
« refuser. » (*Vie du P. Jacques Lainez*, par le P. Boero, chap. XIII,
« p. 213.) »

Je n'insiste pas sur ce que peuvent avoir de puéril les détails ajoutés par le P. Boero. Il importe assez peu que le catafalque de couleur rose et le refus d'un cheval prouvent, ou ne prouvent point, en faveur de l'envergure d'esprit du « bon cardinal » et de l'humilité de Lainez. La véritable question est celle-ci, pour le P. Boero comme pour Ribadeneyra : où a-t-il puisé ces renseignements si précis? Et, s'il ne les a pas connus « par induction », comme *nos premiers Pères* les visions d'Ignace, pourquoi n'en indique-t-il pas l'origine? Est-ce dans les *Archives du Gesù*, ou à cette autre source, également incontrôlée d'ailleurs, que les modernes historiens de la Compagnie désignent sous le nom d' « *Archives domestiques* ? »

¹ L'attitude que Ribadeneyra attribue à l'homme de Philippe II est inadmissible. Sans recourir aux instructions reçues par lui le 4 décembre, — et il est difficile de placer auparavant sa visite au Gesù, — Vargas était trop bien instruit des *desiderata* du Roi catholique, trop jaloux de s'y conformer, pour *s'emballer*, comme le veut Ribadeneyra, sur une candidature qui n'en réalisait aucun.

« un accueil si froid, une réponse qui témoigne si énergiquement de l'horreur de Lainez pour cette dignité », qu'il se retire « aussi confus de sa démarche qu'édifié de l'humilité du religieux ». Ribadeneyra déclare « avoir su personnellement le discours de Vargas et la réponse de Lainez » ; mais comment et par qui les a-t-il sus ? — il résidait alors à Palerme. — Et n'est-ce pas le cas de nous souvenir de la réserve du Jésuite Feller, qui, en s'efforçant d'établir qu'en ses biographies d'Ignace, de Lainez et de Salmeron, Ribadeneyra a « l'autorité d'un témoin oculaire », reconnaît néanmoins qu'« on ne doit pas accorder la même créance à certains faits extraordinaires qu'il rapporte par ouï-dire »¹.

Au demeurant, ce qui fait l'intérêt des divers récits

Lainez espagnol-né, jeune encore relativement à la tiare, Général d'un Ordre aussi entreprenant que celui des Jésuites, passionné pour l'autorité, politique jaloux jusqu'à l'exagération, — sauf en ce qui concernait sa Compagnie, — des droits et des prérogatives du Siègne apostolique ; Lainez, dis-je, était juste l'opposé de ce que voulait Philippe II, et Vargas n'a pu un seul instant le vouloir faire Pape. Si donc il vint au Gésu et s'il y complimenta Lainez, — ce que nous devons croire sur la seule autorité de Ribadeneyra, lequel l'a cru lui-même sur celle d'autrui, — c'est qu'il voulait en obtenir des renseignements sur cet intérieur du Conclave, dont le « trou » ne suffisait pas à lui révéler tous les secrets. C'est peut-être encore que, soucieux du moindre incident et connaissant l'habileté de Lainez, il redoutait de sa part une surprise. Je constate néanmoins que l'une et l'autre de ces hypothèses laissent inexplicé le silence gardé par Vargas, dans sa correspondance diplomatique, touchant la candidature de Lainez, silence qui ne se justifie que si cette candidature n'a pas été sérieusement posée.

¹ Feller, *Biographie universelle*, article Ribadeneyra.

des Jésuites, c'est la préoccupation qu'ils trahissent à leur insu : cette hantise de la tiare, qui s'accusera de nouveau sous François de Borgia, ce désir inavoué de transformer *le Pape noir* en *Pape blanc*, ou plutôt de les fondre tous deux en un seul. Que telle ait été la suprême ambition de Lainez, j'y vois beaucoup de vraisemblance¹. A coup sûr, ce fut celle de la Compagnie. Je n'ai pas à examiner quelles eussent été les conséquences pro-

¹ Ce qui ressort, et de ce que disent les Jésuites, et de ce qu'ils ne disent pas, c'est que Lainez tint à accréditer dans sa Compagnie la légende de son refus de la Papauté, exactement comme les écrivains Jésuites tinrent ensuite, et tiennent encore aujourd'hui, à l'accréditer dans l'opinion. Certains détails de l'histoire de sa candidature : les douze suffrages acquis à sa cause, la démarche de Vargas, etc., etc., ne sauraient avoir été révélés par d'autres que par lui. Or, à cette heure, la situation de Lainez était précaire, et son généralat tenait à un fil. Les décrets de Paul IV, bien que déclarés « de nulle valeur » par Lainez et ses partisans, n'étaient pas abrogés. Que le Conclave élût un Pape dans les idées de Paul IV touchant la Compagnie, et Lainez serait soumis dans quelques mois à une réélection toujours douteuse, étant donnée surtout la faible majorité qu'il avait obtenue dans la première Congrégation générale. Que si le Conclave nommait, au contraire, un Pontife disposé à modifier, voire à révoquer les décrets de son prédécesseur, Lainez aurait encore à redouter, au sein même de la Compagnie, l'opposition dont il avait eu tant de peine à triompher. En devenant Pape, il en finissait d'un seul coup, — et combien glorieux ! — avec ces difficultés ; mais puisqu'il ne pouvait le devenir, — il était trop habile pour ne pas l'avoir constaté, et, mieux encore que son humilité, sa perspicacité expliquerait suffisamment sa fuite du Conclave, — ne fallait-il pas au moins s'assurer du prestige que lui conférerait le seul fait d'avoir été désigné comme *Papable*, prestige que doublerait ensuite la légende de son refus.

ables ou seulement possibles de sa réalisation ; on peut dire et penser à cet égard beaucoup de choses..... En fait, rien ne s'opposait, rien ne s'oppose à ce qu'il y ait un Pape Jésuite, comme il y a eu, comme il peut y avoir encore des Papes Bénédictins, Dominicains, Franciscains et autres. Néanmoins, le désir conçu par la Compagnie semble avoir un caractère spécial, résultant de l'idée qu'elle a d'elle-même et de sa mission politico-religieuse ; et c'est pourquoi, obligés de renoncer jusqu'à nouvel ordre à faire d'un Jésuite le Pape, nous les verrons sous tous les pontificats travailler à faire du Pape un Jésuite.

Avec Pie IV, le cardinal Médici élu le 26 décembre 1559, ils trouveront des facilités qu'ils n'ont pas eues sous Paul IV. Le nouveau Pontife réalise, à bien des points de vue, l'idéal de Philippe II. Il est vieux, malléable, désireux d'avancer sa famille, d'autant plus prévenu d'ailleurs en faveur des Jésuites que son prédécesseur les a moins favorisés. Le jeu de bascule qui se produit aux changements de règne, surtout dans un gouvernement et sous des princes électifs, s'accuse ici avec une sorte d'emportement. Pendant un siècle et plus, ce même jeu ramènera ces alternances régulières, en plaçant à tour de rôle sur la chaire de saint Pierre un Pape favorable aux Jésuites, et un Pape désireux de les contenir et de les réformer. La Compagnie de Jésus est, à ma connaissance, le seul Ordre religieux dont la forme et les tendances soient ainsi devenues une question d'état et de gouvernement... Peut-être parce qu'elle

est le seul, je ne dis pas qui se soit occupé de politique, mais en qui la politique et la religion se confondent de telle sorte qu'il n'est pas au pouvoir des Papes eux-mêmes de les séparer.

C'est néanmoins presque toujours sur des questions canoniques et de gouvernement spirituel que le choc se produira entre les Papes réformateurs et l'Institut d'Ignace : toujours au sujet de ce que j'appelle les *points musulmans*, les emprunts faits à l'Islam par la Compagnie de Jésus. On l'a vu pour Paul IV, successeur du Pape des Jésuites, le Pape Marcel; Pie V, qui vient après Pie IV autre Pape selon le cœur des Jésuites, prétend, lui aussi, détruire ou modifier ces mêmes points, corriger la tyrannie du gouvernement, supprimer les divers degrés, ramener la piété jésuitique aux sources catholiques. Grégoire XIII, en lui succédant, reconnaîtra, au contraire, et confirmera en quelque sorte par sa bulle *Ascendente Domino* l'existence de ces mêmes degrés, qu'à son tour Sixte-Quint tentera vainement d'abolir. La lutte que soutient contre eux Sixte-Quint a laissé des souvenirs ineffaçables dans l'esprit des Jésuites; aussi, leur triomphe est grand au Conclave suivant. Après Urbain VII, qui ne règne que neuf jours, mais a le temps d'effacer du catalogue de l'Index le nom de Bellarmin que Sixte y a placé, la Compagnie applaudit à la nomination de Grégoire XIV, lequel, durant un pontificat de quelques mois, cède tout aux Jésuites et à Philippe II. Son successeur Innocent IX ne fait que passer sur la chaire de saint Pierre; mais

Clément VIII, élu le 10 janvier 1593, lutte pendant treize ans contre le cinquième Général des Jésuites, Aquaviva, et meurt sans avoir pu le réduire à l'obéissance. Léon XI règne trop peu de temps pour avoir l'occasion d'affirmer ses sentiments pour ou contre la Compagnie ; mais Paul V, qui vient ensuite, impose aux Jésuites un décret de réformation qui va rejoindre après sa mort ceux édictés par Paul IV, Pie V, Sixte-Quint et Clément VIII. L'alternance ne sera plus aussi régulière à partir de Paul V jusqu'à Clément XIV ; mais bien que ses successeurs immédiats, — Grégoire XV qui canonise Ignace de Loyola et François Xavier, et Urbain VIII qui béatifie François de Borgia, — semblent plutôt favorables aux Jésuites, le nombre des Papes réformateurs ira grossissant vers la fin, où l'on verra une série de Pontifes multiplier les avertissements, les condamnations même, sans aboutir néanmoins à réformer, ou seulement à modifier l'Institut.

Étrange destinée que celle de ces prétoriens de la Papauté, ostensiblement voués à son service et à sa garde, mais au fond à la condition qu'elle marche avec eux et gouverne par eux ! Toujours prêts à faire et à défaire les Papes, comme leurs devanciers dans la vieille Rome faisaient et défaisaient les empereurs. Auxiliaires redoutables et redoutés, « trop puissants pour conserver l'obéissance et la modération nécessaires »¹, et dont les résistances, les prétentions, les

¹ Lettre de saint Charles Borromée au Père Adorno, Jésuite.

échappatoires auront un jour raison de la longanimité pontificale elle-même.

En 1559, ou plutôt en 1560, ce jour est encore loin ; mais Lainez le prépare à son insu en achevant d'effacer toute trace de l'intervention de Paul IV. Il a multiplié auprès de Pie IV les protestations d'obéissance et les offres de service¹ ; mais il ne se hâte pas de solliciter l'abolition des décrets qu'il a fait déclarer nuls et périmés. Aussi bien, étant personnellement en jeu, il a le bon goût de ne pas vouloir paraître plaider sa propre cause. Les trois années qui, suivant le commandement de Paul IV, devaient marquer la fin ou la première étape de son généralat², étant sur le point d'expirer, il convoque ses quatre assistants, dont il sait par avance l'opinion, et leur expose d'abord la sienne. Il n'a par lui-même aucun scrupule quant à la portée des décrets du dernier Pape, « dont la prohibition orale était de

¹ « Quelques jours après l'élection de Pie IV, le Père Lainez « alla se prosterner aux pieds du nouveau Pape. S'offrant à lui « avec toute la Compagnie, il lui rappela le vœu exprès que font « nos profès, d'aller, sur un signe du Pontife, en tous pays du « monde. » Dès cette première audience, Boero le constate, il obtint de Pie IV une rente de 600 écus pour l'entretien du collège Romain. Ce premier bienfait devait être suivi de beaucoup d'autres. Jusqu'à l'année 1564, Pie IV se montra le Pape des Jésuites, et s'il se refroidit à leur égard sur la fin de sa vie, on peut dire qu'il ne leur devint jamais hostile.

² Paul IV avait concédé qu'après un premier triennat le Général sortant pût être renommé pour un second ; mais les six années révolues, il ne pouvait plus être réélu avant un intervalle de trois ans.

nulle valeur » ; mais, « *indépendamment de ce qu'avait pu dire le Pontife*, lui, Lainez, se reconnaissant tout à fait incapable d'un tel office, le déposait pour obéir à sa conscience, et y renonçait par un acte formel de sa volonté. » Les Pères ainsi consultés protestèrent avec chaleur : selon Natal, Lainez serait réélu à l'unanimité, et « dès lors pourquoi mettre toute la Compagnie en mouvement ? » Polanco « en vint jusqu'à lui faire un cas de conscience du tort que sa démission causerait à la Société ». Tout ce qu'ils purent obtenir, ce fut une nouvelle consultation, cette fois sous forme de circulaire, que Lainez adressa à tous les profès de l'Europe, « leur ordonnant à chacun en vertu de l'obéissance, de bien examiner la question, et de lui faire connaître par écrit son sentiment ».

Cette lettre circulaire, conservée aux archives du Gesù, est un chef-d'œuvre de diplomatie et de profondeur jésuitique : il faut la lire en entier et en peser chaque mot, si l'on veut avoir une juste idée de Lainez¹. Jamais consultation n'a dicté plus adroitement sa réponse ; jamais l'ambition, l'amour du pouvoir ne se sont déguisés sous plus d'humilité, — on a dit, de patelinage mystique. — C'est au point de se demander si Lainez n'a pas été sa propre dupe, et si, à force de protester de son désintéressement, de son *horreur* du généralat et de l'autorité, il n'a pas fini par y croire lui-même.

¹ Voir Pièces justificatives, n° 3. *Lettre de Lainez aux profès de la Compagnie.*

Quoi qu'il en soit, il obtint cette fois l'unanimité qu'il n'avait pas eue lors de son élection. Mais tout en se prononçant, assure-t-on, contre l'abdication volontaire du Général, un des profès, dont le P. Boero tait le nom et dont il serait juste peut-être de louer le courage, soutenait la validité des actes de Paul IV. Cinq autres, dont François de Borgia, sans se prononcer sur ce point, émettaient l'avis de solliciter auprès de Pie IV, « par convenance et pour plus de sûreté, l'abrogation formelle du décret de Paul IV. » Le reste, c'est-à-dire la grande majorité, répondait suivant l'esprit de la circulaire. « Plusieurs motivaient leur opinion en des termes si flatteurs, que son humilité, — l'humilité de Lainez ! — dut grandement en souffrir ».

Peut-être souffrait-elle davantage encore des réserves des six indiqués plus haut ; mais le nom de Borgia leur donnait une autorité dont il fallait tenir compte. En conséquence, Lainez « laissa percer » son intention « de se jeter aux pieds du Pape, le jour même où expireraient les trois années de son généralat, et de se démettre entre ses mains. » Résolution que les assistants convinrent ensemble de prévenir, de peur « qu'à force de prières et de larmes », il n'obtint d'être déchargé. Polanco, toujours à la tête des affaires de Lainez, et Strada, se rendirent donc chez le Pape ; et lui exposant toute la question, le supplièrent, « au nom même de la Compagnie », d'interposer son autorité. Pie IV répondit « qu'il révoquait, autant que cela était nécessaire, les décrets de Paul IV », et que, quant à Lainez, « il lui

imposait le Généralat jusqu'à sa mort ». La Compagnie n'ayant cette fois aucun intérêt à ce que la décision restât verbale, décida, sur la demande des Jésuites et « afin que nul ne pût la révoquer en doute », que le cardinal de Ferrare, présent à l'entretien, en rédigerait le témoignage écrit ¹.

Cette fois, la revanche était complète, et Paul IV dut en tressaillir dans sa tombe : la dernière manche de la partie qu'il avait engagée contre les Jésuites venait d'être gagnée par Lainez.

L'histoire de la Compagnie de Jésus se résume dans celle de son Général pendant les trois ans et demi où celui-ci dispose sans conteste du pouvoir absolu ; l'érection de six nouvelles provinces et de quatorze collèges marque les étapes d'un progrès constant. Rassuré du côté de Rome, où il laisse en son absence comme Vicaire-Général Salmeron, l'*alter ego* du tout dévoué Polanco, et après lui un saint façonné à l'obéissance aveugle, François de Borgia, Lainez voyage sans relâche, passant de la cour de Saint-Germain à celle de

¹ Les cardinaux et les secrétaires de Congrégations ont seuls qualité pour attester canoniquement les décisions rendues par le Pape en audience, les oracles de vive voix, *oracula vivæ vocis*. Urbain VIII a donné sur ce point une constitution qui consacrait et réglait définitivement l'usage établi. Cette constitution, qui a encore aujourd'hui force de loi, ainsi qu'il appert d'un décret rendu en 1866 par la S. Congrégation des Evêques et Réguliers, a été, à diverses reprises, violée par les Jésuites, qui prétendaient avoir aussi qualité pour attester les oracles de vive voix rendus en leur faveur. On sait avec quel art ils savent d'ailleurs éluder les autres.

Bruxelles, de Poissy à Trente. Il arrache à Catherine de Médicis¹ et au parlement la reconnaissance de sa Compagnie en France; et reçu avec enthousiasme dans les Flandres par la régente Marguerite de Parme² dont il est le confesseur et l'oracle, il lui persuade aisément que le véritable moyen de rendre les Pays-Bas catholiques consiste à y introduire les Jésuites. A Trente enfin, il retrouve le cardinal de Lorraine qu'il vient de

¹ Crétineau-Joly rapporte qu'au colloque de Poissy Lainez rappela avec une telle véhémence ses devoirs de mère et de régente à Catherine de Médicis que «la reine, outrée de dépit, ne put retenir ses larmes»: sur quoi le Prince de Condé, qui voulait du bien au Jésuite, l'étant allé trouver pour le prévenir du courroux de la reine, et alléguant *qu'elle avait pleuré*: «Rassurez-vous, prince, aurait répondu Lainez en souriant, la reine Catherine est une grande comédienne, mais elle ne me trompera pas.» Je n'insiste pas sur l'invraisemblance d'un pareil récit: j'ignore si Crétineau l'a puisé dans les fameuses archives du Gésu, où il a trouvé le discours de Lainez écrit par Polanco; mais je suis bien aise de constater que, dans la version que donne Boero de la même conférence ce n'est plus Catherine, c'est Lainez qui a les larmes aux yeux en la conjurant, et la prétendue réponse au prince de Condé a tout bonnement disparu du récit.

² Marguerite de Parme, sœur naturelle de Philippe II, était fille de Charles-Quint et d'une servante d'Oudenarde. L'empereur la fit élever avec soin à sa cour, et la maria au duc de Parme, Octave Farnèse. C'est elle qui fut la mère du grand Alexandre Farnèse, l'adversaire de Henri IV. Marguerite de Parme, que les historiens de la Compagnie appellent à tort Marguerite d'Autriche et qualifient tour à tour *d'Infante d'Espagne* et *d'Archiduchesse d'Autriche*, deux titres qui ne lui furent point conférés, était douée de réels talents politiques. Nommée régente des Pays-Bas, en 1559, elle se démit de son titre en 1567, — deux ans après la mort de Lainez, — lors de l'envoi du duc d'Albe dans les Flandres et de l'institution du *Tribunal de sang*.

quitter à Saint-Germain, et avec lequel il ébauche entre temps le plan de la Ligue.

Mais l'on s'use vite à vouloir tenir dans les mains et diriger à la fois la politique des États et la conscience des Princes, le colloque de Poissy et le concile de Trente, la guerre de religion et la conversion des hérétiques ! Aussi, Lainez rentrait-il à Rome vers la fin de 1564, « si épuisé de forces qu'à peine pouvait-il se tenir debout ». On crut néanmoins à une sorte de convalescence durant l'Avent ; mais le 1^{er} janvier 1565, il s'alitait pour ne plus se relever : la lame avait usé le fourreau.

Le 19 du même mois, à une heure après minuit, Lainez expirait dans les bras de Borgia, sur lequel reposait son dernier regard. « Il était âgé de cinquante et-un ans, et il y en avait trente-et-un qu'il s'était donné pour compagnon à saint Ignace ». Il avait gouverné la Compagnie pendant huit ans et demi depuis la mort du fondateur, dont plus de six avec l'autorité et le titre de Général. Les Jésuites s'étaient multipliés durant cette période. De mille qu'ils étaient à la mort d'Ignace leur nombre s'élevait maintenant à trois mille cinq cents. Mais les résultats acquis par son habileté avaient une portée plus grande encore : Lainez avait fixé l'esprit politique et fondé la puissance temporelle de la Compagnie de Jésus. Vienne Aquaviva, et son œuvre atteindra son plein épanouissement.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

I

Texte de la Bulle

REGIMINI MILITANTIS ECCLESIAE (27 septembre 1540).

D'après la traduction donnée par les Jésuites à Crétineau-Joly.

*Paul Évêque, serviteur des serviteurs de Dieu,
En mémoire perpétuelle.*

« Préposé, malgré notre indignité, par la disposition
« du Seigneur, au gouvernement de l'Église militante,
« et pénétré pour le salut des âmes de tout le zèle que
« nous commande la charge de Pasteur, nous envi-
« ronçons de toute la faveur apostolique les fidèles,
« quels qu'ils soient, qui nous exposent là-dessus leurs
« désirs, nous réservant d'en ordonner ensuite, selon
« qu'un mûr examen des temps et des lieux nous le fait
« juger utile et salutaire dans le Seigneur.

« Ainsi venons-nous d'apprendre que nos chers fils
« Ignace de Loyola, Pierre Lefèvre, Jacques Lainez,
« Claude Le Jay, Pasquier Brouet, François Xavier,

« Alphonse Salmeron, Simon Rodriguez, Jean Codure
« et Nicolas Bobadilla, tous prêtres, des villes et diocèses
« respectifs de Pampelune, Genève, Siguenza, Tolède,
« Viseu, Embrun, Placencia, tous maîtres ès-arts, gra-
« dués dans l'Université de Paris et exercés pendant
« plusieurs années dans les études théologiques : nous
« avons appris (disons-nous) que ces hommes poussés,
« comme il est pieux de le croire, par le souffle de
« l'Esprit-Saint, se sont rassemblés de différentes con-
« trées du monde, et, après avoir renoncé aux plaisirs
« du siècle, ont consacré pour toujours leur vie au ser-
« vice de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de nous et des
« autres Pontifes Romains nos successeurs. Ils ont déjà
« travaillé d'une manière louable dans la vigne du Sei-
« gneur, prêchant publiquement la parole de Dieu, après
« en avoir obtenu la permission requise ; exhortant les
« fidèles en particulier à mener une vie sainte et méri-
« toire du bonheur éternel, et les engageant à faire de
« pieuses méditations ; servant dans les hôpitaux, ins-
« truisant les enfants et les simples des choses néces-
« saires à une éducation chrétienne ; en un mot, exerçant
« avec une ardeur digne de toutes sortes d'éloges, dans
« tous les pays qu'ils ont parcourus, tous les offices de
« la charité et toutes les fonctions propres à la conso-
« lation des âmes.

« Enfin, après s'être rendus en cette illustre ville,
« persistant toujours dans le lien de la charité, afin de
« cimenter et de conserver l'union de leur Société en
« Jésus-Christ, ils ont arrêté un plan de vie conforme

« aux conseils évangéliques, aux décisions canoniques
 « des Pères, selon ce que leur expérience leur a appris
 « être le plus utile à la fin qu'ils se sont proposée. Or,
 « ce genre de vie, exprimé dans la formule dont nous
 « avons parlé, a non seulement mérité les éloges
 « d'hommes sages et remplis de zèle pour l'honneur de
 « Dieu, mais il a tellement plu à quelques-uns d'entre
 « eux, qu'ils ont pris la résolution de l'embrasser.

« Or, voici cette forme de vie telle qu'elle a été conçue
 « (ce qui suit est le texte même d'Ignace intercalé dans
 « la bulle) :

« Quiconque voudra, sous l'étendard de la croix,
 « porter les armes pour Dieu et servir le seul Seigneur
 « et le Pontife romain, son vicaire sur la terre, dans
 « notre Société, que nous désirons être appelée *la Com-*
 « *pagnie de Jésus*, après y avoir fait vœu solennel de
 « chasteté perpétuelle, doit se proposer de faire partie
 « d'une société principalement instituée pour travailler
 « à l'avancement des âmes dans la vie et la doctrine
 « chrétiennes, et à la propagation de la foi, par des pré-
 « dications publiques et le ministère de la parole de
 « Dieu, par des exercices spirituels et des œuvres de
 « charité, notamment en faisant le catéchisme aux
 « enfants et à ceux qui ne sont pas instruits du christia-
 « nisme, et en entendant les confessions des fidèles pour
 « leur consolation spirituelle. Il doit aussi faire en sorte
 « d'avoir toujours devant les yeux : premièrement Dieu,
 « et ensuite la forme de cet Institut qu'il a embrassé.
 « C'est une voix qui mène à lui, et il doit employer tous

« ses efforts pour atteindre à ce but que Dieu même lui
« propose, selon toutefois la mesure de la grâce qu'il a
« reçue de l'Esprit-Saint, et suivant le degré propre de
« sa vocation, de crainte que quelqu'un ne se laisse
« emporter à un zèle qui ne serait pas selon la science.
« C'est le Général, ou Prélat que nous choisirons, qui
« décidera de ce degré propre à chacun, ainsi que des
« emplois, lesquels seront tous dans sa main, afin que
« l'ordre convenable, si nécessaire dans toute commu-
« nauté bien réglée, soit observé. Ce Général aura l'au-
« torité de faire des Constitutions conformes à la fin de
« l'Institut, du consentement de ceux qui lui seront
« associés, et dans un conseil où tout sera décidé à la
« pluralité des suffrages. »

« Dans les choses importantes et qui devront sub-
« sister à l'avenir, ce conseil sera la majeure partie de
« la Société que le Général pourra rassembler commo-
« dément ; et pour les choses légères et momentanées,
« tous ceux qui se trouveront dans le lieu de la rési-
« dence du Général. Quant au droit de commander, il
« appartiendra entièrement au Général. Que tous les
« membres de la Compagnie sachent donc, et qu'ils se
« rappellent, non seulement dans les premiers temps de
« leur profession, mais tous les jours de leur vie, que
« toute cette Compagnie et tous ceux qui la composent
« combattent pour Dieu sous les ordres de notre très
« saint Seigneur le Pape et des autres Pontifes romains
« ses successeurs. Et quoique nous ayons appris de
« l'Évangile et de la foi orthodoxe, et que nous fassions

« profession de croire fermement que tous les fidèles de
 « Jésus-Christ sont soumis au Pontife romain comme à
 « leur chef, au Vicaire de Jésus-Christ, cependant, afin
 « que l'humilité de notre Société soit encore plus
 « grande, et que le détachement de chacun de nous,
 « l'abnégation de nos volontés soient plus parfaits, nous
 « avons cru qu'il serait fort utile, outre ce lien commun
 « à tous les fidèles, de nous engager encore par un vœu
 « particulier, en sorte que, quelque chose que le Pontife
 « romain actuel et ses successeurs nous commandent
 « concernant le progrès des âmes et la propagation de
 « la foi, nous soyons obligés de l'exécuter à l'instant,
 « sans tergiverser ni nous excuser, en quelque pays
 « qu'il puisse nous envoyer, soit chez les Turcs et les
 « autres infidèles, même dans les Indes; soit vers les
 « hérétiques et les schismatiques, ou vers les fidèles
 « quelconques. Ainsi donc, que ceux qui voudront se
 « joindre à nous examinent bien, avant de se charger de
 « ce fardeau, s'ils ont assez de fonds spirituels pour
 « pouvoir, suivant le conseil du Seigneur, achever cette
 « tour, c'est-à-dire si l'Esprit-Saint qui les pousse leur
 « promet assez de grâce pour qu'ils puissent espérer
 « de porter avec son aide le poids de cette vocation; et
 « quand, par l'inspiration du Seigneur, ils se seront
 « enrôlés dans cette milice de Jésus-Christ, il faut que,
 « jour et nuit les reins ceints, ils soient toujours prêts à
 « s'acquitter de cette dette immense. Mais afin que nous
 « ne puissions ni briguer des missions dans les diffé-
 « rents pays ni les refuser, tous et chacun de nous

« s'obligeront de ne jamais faire à cet égard, ni direc-
« tement ni indirectement, aucune sollicitation auprès
« du Pape, mais de s'abandonner entièrement là-dessus
« à la volonté de Dieu, du Pape comme son vicaire, et
« du Général. Le Général promettra lui-même, comme
« les autres, de ne point solliciter le Pape pour la desti-
« nation et mission de sa propre personne, à moins que
« ce ne soit du consentement de la Société. Tous feront
« vœu d'obéir au Général en tout ce qui concerne l'ob-
« servation de notre règle, et le Général prescrira les
« choses qu'il saura convenir à la fin que Dieu et la
« Société ont eu en vue. Dans l'exercice de sa charge,
« qu'il se souvienne toujours de la bonté, de la douceur
« et de la charité de Jésus-Christ, ainsi que des paroles
« si humbles de saint Pierre et de saint Paul, et que lui
« et son conseil ne s'écartent jamais de cette règle. Sur
« toutes choses, qu'ils aient à cœur l'instruction des
« enfants et des ignorants dans la connaissance de la
« doctrine chrétienne, des dix commandements et autres
« semblables éléments, selon qu'il conviendra eu égard
« aux circonstances des personnes, des temps et des
« lieux. Car il est très nécessaire que le Général et son
« conseil veillent sur cet article avec beaucoup d'atten-
« tion; soit parce qu'il n'est pas possible d'élever sans
« fondement l'édifice de la foi chez le prochain autant
« qu'il est convenable, soit parce qu'il est à craindre
« qu'il n'arrive parmi nous, qu'à proportion que l'on
« sera plus savant, l'on se refuse à cette fonction, comme
« étant moins belle et moins brillante, quoiqu'il n'y en

« ait pourtant point de plus utile, ni au prochain pour
 « son édification, ni à nous-mêmes pour nous exercer à
 « la charité et à l'humilité. A l'égard des inférieurs, tant
 « à cause des grands avantages qui reviennent de l'ordre
 « que pour la pratique assidue de l'humilité, qui est une
 « vertu que l'on ne peut assez louer, ils seront tenus
 « d'obéir toujours au Général dans toutes les choses qui
 « regardent l'Institut, et dans sa personne ils croiront
 « voir Jésus-Christ comme s'il était présent, et l'y
 « révéleront autant qu'il est convenable ! Mais comme
 « l'expérience nous a appris que la vie la plus pure, la
 « plus agréable et la plus édifiante pour le prochain est
 « celle qui est la plus éloignée de la contagion de l'ava-
 « rice et la plus conforme à la pauvreté évangélique, et
 « sachant aussi de Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'il
 « fournira ce qui est nécessaire pour la vie et le vête-
 « ment à ses serviteurs, qui ne chercheront que le
 « royaume de Dieu, nous voulons que tous les nôtres et
 « chacun d'eux fassent vœu de pauvreté perpétuelle,
 « leur déclarant qu'ils ne peuvent acquérir ni en parti-
 « culier, ni même en commun, pour l'entretien et l'usage
 « de la Société, aucun droit civil à des biens immeubles,
 « ou à des rentes et revenus quelconques ; mais qu'ils
 « doivent se contenter de l'usage de ce qu'on leur don-
 « nera pour se procurer le nécessaire. Néanmoins, ils
 « pourront avoir dans les Universités des collèges pos-
 « sédant des revenus, cens et fonds, applicables à l'usage
 « et aux besoins des étudiants, le Général et la Société
 « conservant toute administration et surintendance sur

« lesdits biens et sur lesdits étudiants, à l'égard des
« choix, refus, réception et exclusion des supérieurs et
« des étudiants, et pour les règlements touchant l'ins-
« truction, l'édification et la correction desdits étudiants,
« la manière de les nourrir et de les vêtir, et tout autre
« objet d'administration et de régime; de manière pour-
« tant que ni les étudiants ne puissent abuser desdits
« biens, ni la Société elle-même les convertir à son
« usage, mais seulement subvenir aux besoins des étu-
« diants. Et lesdits étudiants, lorsqu'on se sera assuré
« de leurs progrès dans la piété et dans la science, et
« après une épreuve suffisante, pourront être admis dans
« notre Compagnie, dont tous les membres qui seront
« dans les Ordres sacrés, bien qu'ils n'aient ni bénéfices,
« ni revenus ecclésiastiques, seront tenus de dire l'office
« divin, selon le rite de l'Église, chacun séparément et
« en particulier, et non point en commun ni en chœur.
« Telle est l'image que nous avons pu tracer de notre
« profession, sous le bon plaisir de notre Seigneur
« Paul III et du Siège Apostolique. Ce que nous avons
« fait dans la vue d'instruire par cet écrit sommaire, et
« ceux qui s'informent à présent de notre Institut, et
« ceux qui nous succéderont à l'avenir, s'il arrive que,
« par la volonté de Dieu, nous ayons jamais des imita-
« teurs dans ce genre de vie; lequel ayant de grandes et
« nombreuses difficultés, ainsi que nous le savons par
« notre propre expérience, nous avons jugé à propos
« d'ordonner que personne ne sera admis dans cette
« Compagnie, qu'après avoir été longtemps éprouvé

« avec beaucoup de soin ; et ce n'est que lorsqu'on se
 « sera fait connaître pour prudent en Jésus-Christ, et
 « qu'on se sera distingué par la doctrine et par la pureté
 « de la vie chrétienne, que l'on pourra être reçu dans la
 « milice de Jésus-Christ, à qui il plaira de favoriser nos
 « petites entreprises pour la gloire de Dieu le Père,
 « auquel seul soit gloire et honneur dans les siècles.
 « Ainsi soit-il. »

(Ici s'arrête la supplique d'Ignace, que Paul III approuve par les lignes suivantes) :

« Or, ne trouvant dans cet exposé rien que de pieux
 « et de saint, afin que ces mêmes associés, qui nous ont
 « fait présenter à ce sujet leur très humble requête,
 « embrassent avec d'autant plus d'ardeur leur plan de
 « vie, qu'ils se sentiront plus gratifiés de la faveur du
 « Siège apostolique ; Nous, en vertu de l'autorité apos-
 « tolique, par la teneur de ces présentes et de science
 « certaine, Nous approuvons, confirmons, bénissons et
 « garantissons d'une perpétuelle stabilité l'exposé pré-
 « cédent, son ensemble et les détails ; et quant aux
 « associés eux-mêmes, nous les prenons sous notre
 « protection et celle de ce Saint Siège Apostolique ; leur
 « accordant néanmoins de dresser de plein gré et de
 « plein droit les Constitutions qu'ils jugeront conformes
 « à la fin de cette Compagnie, à la gloire de Notre-
 « Seigneur Jésus-Christ, et à l'édification du prochain,
 « nonobstant les constitutions et ordonnances aposto-
 « liques du Concile général et de Notre prédécesseur

« d'heureuse mémoire, le Pape Grégoire X, ou tous
« autres qui y seraient contraires.

« Nous voulons cependant que les personnes qui
« désireront faire profession de ce genre de vie ne
« puissent être admises dans la Société, ni y être agré-
« gées au delà du nombre de soixante.

« Donc, que personne n'ait la témérité d'enfreindre
« ou de contredire aucun des points ici exprimés de
« notre approbation, de notre accueil, de notre con-
« cession et de notre volonté. Si quelqu'un osait y
« attenter, qu'il sache qu'il encourra l'indignation du
« Dieu Tout-Puissant et des Bienheureux apôtres Pierre
« et Paul.

« Donné à Rome, à Saint-Marc, l'année de l'Incar-
« nation du Seigneur 1540, le cinquième des calendes
« d'octobre, de notre Pontificat la sixième. »

II

Lainez et le Conclave de 1559.

L'assertion des Jésuites, touchant la candidature de Lainez à la papauté, n'est confirmée par aucun des documents relatifs au Conclave de 1559, et semble exclue par tout le cadre des péripéties et des mouvements de parti, durant les trois mois qui précédèrent l'élection de Pie IV.

Les cardinaux étaient au nombre de 48, — c'est le chiffre des bulletins inscrits par Panvinus, — répartis en trois groupes ou factions distinctes. Les Français et leurs partisans, dirigés par d'Este (Ferrare), Tournon et Guise; — l'ambassadeur de Philippe II, Vargas les évalue à 19; — les Espagnols et leurs alliés en nombre équivalent, et enfin l'escadron volant du cardinal neveu Carafa et de Farnèse, lequel ne dispose que d'une douzaine de voix, mais n'en est pas moins caressé par les deux autres qui ne peuvent rien sans lui. Toutefois, aucun de ces trois groupes n'est absolument compact et, selon les candidatures qui se produisent, certains cardinaux se détachent ou se rattachent, suivant leurs préférences ou leurs affinités personnelles.

Chaque groupe d'ailleurs a ses candidats, et ceux-ci sont en trop grand nombre pour qu'on puisse songer, même incidemment, à une candidature étrangère au Sacré Collège. Du côté français, la Cour et la reine recommandent en premier lieu d'*Este* (Ferrare), puis *Tournon*, et enfin *Gonzague* (Mantoue). C'est Henri II lui-même qui, avant de mourir, a désigné ces noms à Catherine de Médicis, et celle-ci, devenue régente, espère obtenir l'appui du Florentin pour l'un des deux premiers. La France exclut surtout *Carpi*.

Philippe II exclut tous les Français, et en général quiconque n'est pas à la dévotion de l'Espagne, mais d'*Este* tout particulièrement. Vis-à-vis de *Gonzague*, il joue double jeu, et finit par l'exclure après avoir laissé croire qu'il l'agréait. Il recommande *Carpi*, évêque de Porto et ancien légat du Pape auprès de Charles-Quint; *Puteo* de Nice, archevêque de Bari; *Médici*, de Milan; *Morone*, de Milan; *Aracœli*, de Gênes, Franciscain. Il semble avoir agréé aussi Pacheco, ancien évêque de Saragosse, et vice-roi de Naples. D'après de fins observateurs, les ambassadeurs Vénitiens, Philippe ne voulait pas de pape jeune, de peur qu'il ne fût trop entreprenant: pas de prince italien, parce qu'il ne serait pas assez déferent ou dépendant; pas d'espagnol né, pour n'avoir pas d'embarras intérieurs avec sa famille; pas de Pape trop méticuleux ou trop zélé touchant les droits de l'Église, de crainte qu'il ne trouvât à redire aux prétentions du roi catholique. Il voulait un vieux cardinal, de basse extraction, dont on obligerait à peu

de frais les parents, et qui se montrerait lui-même suffisamment malléable. Les Vénitiens, Tiepolo et Soranzo, ajoutent qu'à ces divers titres Philippe ne voulait ni Gonzague, ni Pacheco, et l'on a cru longtemps que, si Vargas favorisait ce dernier, c'était en raison de ses sympathies personnelles. Il résulte néanmoins des lettres récemment publiées par Hinojosa, que Philippe, à la date du 20 octobre, a réellement recommandé Pacheco. Mais s'il a fait alors une exception à son principe : pas d'espagnol né, en faveur d'un de ses fonctionnaires, dont il avait, comme vice-roi de Naples, éprouvé la docilité, il ne s'ensuit pas, bien au contraire, qu'il ait jamais consenti à pareille concession en faveur de Lainez.

Pour réussir, Philippe comptait sur Farnèse, Carafa et Sforza sur Fiora. Le premier repoussait Gonzague, le second Ferrare et le troisième Carpi. Il comptait aussi sur l'appui des impériaux, Ferdinand ayant donné à ses représentants, et en particulier au cardinal de Trente, l'instruction d'agir de concert avec les Espagnols. En fait néanmoins, l'empereur se montrait favorable à Gonzague, que les cardinaux allemands soutinrent avec persévérance, jusqu'à l'exclusion formelle de Philippe II.

Les petits princes italiens s'employaient pour leurs parents. Urbin et Mantoue, pour Gonzague ; Ferrare, pour d'Este ; Plaisance, pour Farnèse. A Florence, le duc Côme louvoyait et gardait son arrière-pensée ; soutenant aujourd'hui Gonzague, demain un candidat de

Philippe; mais comptant bien user les uns par les autres et arriver enfin à faire élire Médici. Les Vénitiens seuls ne se mêlaient pas à la lutte; leurs ambassadeurs se contentaient de regarder, d'envoyer leurs observations narquoises, et de compter les candidats qui s'élevaient, selon eux, à 22 ou 24, la moitié du Conclave, — car les candidatures purement religieuses se faisaient jour à côté des candidatures politiques.

Commencé le 5 septembre 1559, le Conclave, qui durera jusqu'au 26 décembre, peut se diviser en quatre périodes distinctes. La législation, que fixera le nouvel élu, était flottante, et plus encore inobservée; aussi, ce Conclave fut-il un des plus relâchés, surtout au point de vue de la clôture, des rapports avec le dehors, et des diverses influences qui s'exercèrent librement. Les ambassadeurs Vénitiens en tracent un tableau fort critique et peu flatteur.

Pendant la première période, qui se termine au 25 septembre, date de l'arrivée de l'ambassadeur d'Espagne, Vargas, les divers groupes essayent leurs principaux candidats, et pour passer le temps donnent de part ou d'autre à certains cardinaux quelques-uns de ces « votes de considération », qui servent à tirer en longueur lorsqu'on ne veut pas conclure. D'où résulte une grande dispersion dans les votes des premiers jours, sauf l'incident des 17 voix données le 11 septembre à l'Espagnol Cueva, grâce à une surprise, ou plutôt à une ruse de son conclaviste. Ce sont d'abord Lénoncourt du côté des Français, et Carpi pour les Espagnols, qui prennent

le pas. L'arrivée des Français, Guise et Strozzi, le 15 septembre, met un peu plus d'animation. Carpi, qui n'avait eu jusque-là que 5 voix, monte subitement à 18, le 18 septembre. Pour le 22, d'Este prépare l'élection de Tournon : 24 votes lui étaient acquis et il comptait rallier les autres, mais Carafa, sous prétexte de se rallier lui-même, en réalité pour faire manquer l'élection, demande l'ajournement au lendemain ; ce qui aboutit à une dispersion des votes laborieusement groupés. Tournon n'a plus, aux scrutins suivants, que 15 et 22 voix ; tandis que Pacheco en obtient 18. Sur ces entre-faites, le Vénitien Pisani, ami des Français, est presque élu, grâce à son neveu Cornaro qui renouvelle le stratagème du conclaviste de Cueva, et lui prépare 37 voix ; mais une indiscretion le fait échouer à la dernière heure. D'Este organise alors avec Sforza « *la pratique* » de Gonzague. Ils prétendent le faire élire *par adoration* ; Farnèse les appuie, mais Carafa résiste et demande l'ajournement, selon sa tactique habituelle. Les partisans de Gonzague se sont d'ailleurs montrés trop sûrs de la victoire : elle leur échappe. Le cardinal de Reims, Reumanos, et un ami de Gonzague, Vitelli, déclarent ne pouvoir se séparer de Carafa ; et Truchsess, en dépit des instances des impériaux, refuse son concours. Il faut renoncer au coup de l'adoration, et en revenir aux scrutins. Les tenants de Gonzague espèrent encore réussir par cette voie : ils comptent sans Philippe II, lequel, il est vrai, n'a pas encore démasqué ses batteries.

Ce jour-là, 25 septembre, l'arrivée de l'ambassadeur

d'Espagne ouvre la seconde et la plus longue période du Conclave, puisqu'elle va jusqu'au 20 novembre; elle évolue presque tout entière autour de la candidature de Gonzague.

Le 27, Vargas est reçu en audience solennelle, au guichet du Conclave. Il échange avec le Doyen du Bellay les discours officiels, où l'hostilité latente entre espagnol et français se dissimule sous la banalité de la phrase. Aussi bien, n'est-ce pas au guichet de la grande porte, mais au « trou », subrepticement percé pour lui dans le mur de la clôture, qu'il va réchauffer le zèle de ses partisans. Le 3 octobre, du Bellay, qui a sans doute des soupçons, propose quelques réformes au régime trop libre du Conclave; mais le lendemain (4 octobre) la populace fait une démonstration contre l'ambassadeur de France, et tente de mettre le feu à son palais. Grande agitation dans Rome: l'ambassadeur demande satisfaction; les pourparlers s'échangent, et les magistrats, mandés au guichet, y reçoivent une verte mercuriale des cardinaux et de du Bellay. Celui-ci obtient ensuite le vote de quelques points de réforme, et la nomination d'une commission de huit membres, — où figure Truchsess, — pour les appliquer. Tentative peu efficace, et qu'il faudra renouveler quelques semaines plus tard.

Vargas cependant ne reste pas inactif: il a trouvé, en arrivant, la candidature de Gonzague posée au premier plan. Sans découvrir son jeu, il adopte les moyens dilatoires, sous prétexte qu'il n'a pas reçu encore les

instructions complètes de Philippe. Son attitude équivoque, qu'ils attribuent à sa politique personnelle, inquiète les partisans de Gonzague, qui décident d'écrire aux diverses cours afin d'obtenir leur agrément.

Les cardinaux français écrivent à Catherine de Médicis, et la réponse favorable arrive sans tarder. L'ambassadeur d'Allemagne et le cardinal de Trente ont écrit, dès le 30 septembre, à l'Empereur, et lui ont signalé l'attitude du cardinal d'Augsbourg, dont il importe de faire cesser l'hostilité déclarée contre Gonzague. Ferdinand s'est exécuté : aussitôt, le 14 octobre, d'Este écrit à son frère le duc de Ferrare, pour le prier d'agir dans le même sens auprès des cardinaux sur lesquels il peut avoir une influence, et avec Truchsess il désigne Dandini. D'autres écrivent au duc de Florence ; lequel répond en découvrant son arrière-pensée : « Si tous sont impossibles, qu'on en arrive à Médici. »

Cependant cinq des cardinaux ont écrit à Philippe II, dont Sforza, Madrucci (Trente), — ce dernier écrit une seconde fois le 20 octobre, — et Gonzague lui-même. Mais Farnèse a écrit de son côté pour combattre Gonzague, et recommander Carpi.

En attendant les réponses du roi catholique, lequel ne se hâte point, on essaie les candidats dans les scrutins, et Vargas, qui vient tous les soirs « au trou » entretenir ses cardinaux, pousse discrètement Carpi, Puteo, Pacheco, et enfin Médici. Mais chacun recueille peu de votes, sauf Pacheco qui, le 14 novembre, fait encore 23 voix.

En même temps, d'autres combinaisons s'ébauchent. Le 11 octobre, Carafa fait mine de se rallier à Tournon, au grand émoi des Espagnols, et devient aussitôt le point de mire, l'enjeu que se disputent les deux factions. Français et Espagnols lui promettent à l'envi de l'argent et le maintien de ses frères dans les fiefs enlevés par Paul IV aux Colonna. Sforza, sondé par Carafa, a demandé un sursis; car il a partie liée avec Gonzague jusqu'au 17 octobre. Mais soudain le bruit se répand que Philippe ne laissera pas le fief de Palliano aux mains des Carafa, et Vargas d'accourir au *trou* et de neutraliser l'effet d'une telle rumeur, sur le très indigne neveu de Paul IV, en lui offrant un à-compte immédiat de 10,000 ducats sur la pension promise, ce qui lui vaut un blâme énergique de Sforza.

Rome n'est guère plus exempte d'intrigues que le Conclave lui-même. Des prédicants suisses prêchent ouvertement le protestantisme dans les rues de la ville; et, le 3 novembre, les magistrats municipaux viennent demander la permission de faire un exemple pour endiguer les désordres croissants. Vargas demande, à son tour, une audience solennelle au Conclave; et, afin de détourner les récriminations qui accusent Philippe de ces lenteurs, il exhorte les cardinaux à *faire vite*, et engage en particulier Trente à persuader à Gonzague de se retirer.

Le 9 novembre, en effet, Gonzague remercie ses partisans, et les prie de laisser désormais son nom en dehors des scrutins.

Vargas avait bien joué le jeu de son maître. Les lettres de Philippe II, arrivées enfin le 11 et le 15 novembre, contenaient l'exclusion de Gonzague, et la recommandation expresse de s'en tenir aux candidats désignés précédemment par S. M. Catholique. Vargas était autorisé à promettre à Carafa une pension de 15,000 ducats, mais averti en même temps, par un singulier scrupule, d'avoir à se garder d'encourir l'excommunication qui frappe le commerce épistolaire entretenu avec le Conclave, et de se borner aux rapports oraux. Ces lettres secrètes étaient accompagnées d'une lettre ouverte aux cardinaux.

Le 14 novembre, après le dépouillement du scrutin qui donnait 23 voix à Pacheco, Cueva fait une violente sortie contre les longueurs du Conclave. Vargas intervient secrètement pour Carpi, et l'ambassadeur impérial écrit aux Cardinaux de se hâter. Le 19, un commencement d'incendie se déclare dans le Conclave, et, l'alerte passée, Carafa annonce d'un air dépité qu'en présence de l'opposition faite à Carpi, il renonce à soutenir davantage sa candidature. Carpi, de son côté, prévenu par Trente, déclare son désistement.

L'intervention de Philippe donnait une nouvelle physionomie aux manœuvres ; après l'échec de Gonzague et de Carpi, s'ouvre une troisième et courte période, qui pivote autour de la candidature anti-espagnole de Ferrare (d'Este).

Les agents de Côme de Médicis prévoient bien que, finalement, le cardinal Médici émergera sur l'engloutis-

sement des autres. En attendant, d'Este prend la place de Gonzague, qu'il a si longtemps patroné. Les ducs de Ferrare et de Florence ont une entrevue sur les candidatures de leurs parents respectifs, et le second croit avoir obtenu du premier qu'il pousserait au désistement d'Este en faveur de Médici. Il n'en est rien ; et malgré la « neutralité » calculée de Carafa, Ferrare garde le premier rang.

Au milieu de ces manèges, il y a des malades à l'intérieur du Conclave, des rumeurs impatientes, des discussions qui s'enveniment. A l'extérieur, en ville, des désordres et de l'agitation.

Le 27 novembre, une députation des magistrats municipaux vient annoncer au Conclave que les vivres commencent à manquer, et se plaint de la lenteur des cardinaux. Le 28, le Conclave délibère, et nomme deux commissions : l'une pour aviser à la pénurie des subsistances ; l'autre, de trois cardinaux : Trente, Cesi et Carafa, pour remédier aux abus *intra muros*. Cette dernière décrète, dès le 29, les mesures suivantes : renvoi de 120 conclavistes, rétablissement de la discipline parmi les domestiques conservés, réforme de la clôture, service des repas ramené aux prescriptions de Clément VI.

Le même jour, la « pratique » pour d'Este semble toucher au succès. On se tient pour assuré de 28 votes, et l'on a promesse de 3 ou 4 autres. Carafa fait semblant d'adhérer ; mais les Espagnols sont prévenus ; Vargas, dans la nuit, accourt au « trou », semonce ses partisans,

et ne s'en va au matin qu'après avoir assuré l'échec de Ferrare. En effet, au scrutin suivant du vendredi 1^{er} décembre, celui-ci n'obtient que 12 voix. Carafa, dont la volte-face est complète, a créé une diversion en faveur de Tournon, qui recueille autant de suffrages que Ferrare¹.

La confusion est générale, à la suite de cet échec que les partisans de Ferrare refusent de considérer comme définitif, mais qu'accroît encore la mort de deux d'entre eux : S.-Giorgio, décédé dans la nuit du 1^{er} au 2 décembre, et Dandini, qui sort mourant du Conclave et succombe quarante-huit heures après. Le 4 décembre, Vargas reçoit de nouvelles lettres d'Espagne, pleines de promesses un peu vagues, mais qu'il a soin de corser et de préciser, en faveur de Carafa, qui semble gagné. Ces mêmes lettres de Philippe, — lequel a été vivement sollicité par le duc de Mantoue et d'autres encore, — prescrivent à Vargas d'avoir extérieurement toutes les déférences pour Gonzague, mais de s'en tenir en réalité aux candidats désignés : Carpi, Puteo, Morone, Aracœli et Médici.

Vargas, pour cacher et soutenir son jeu, se fait recevoir, le 8 décembre, pour la troisième fois, à l'audience du Conclave. Il proteste, dans un long discours, du

¹ La relation un peu confuse de Gualdi semble placer le scrutin qui consacre l'échec du cardinal d'Este au 29 ou au 30 novembre. Mais un rapport de l'agent de Florence et le Panvinus de Munich donnent la date du 1^{er} décembre, ce qui fixe en même temps celle du « nocturne » de Vargas à la nuit du 30 novembre au 1^{er} décembre.

désintéressement du roi catholique, qui n'a en vue que le seul intérêt de l'Église et de la république chrétienne, et qui insiste seulement pour qu'on hâte l'élection. Du Bellay, qui lui répond en qualité de doyen, se montre légèrement ironique. Les cardinaux, dit-il, ont à se mettre d'accord, et ils y parviennent d'autant moins que des influences étrangères entravent leur liberté. Vargas se cabre sous l'allusion, et réplique que son roi est le plus humble et le plus déférent des souverains; qu'il n'a aucune responsabilité touchant l'action du Conclave, car ses lettres se bornent à souhaiter l'élection du plus digne. Du Bellay prend acte de cette déclaration, tandis que Farnèse, pour calmer les susceptibilités de l'ambassadeur, lui affirme que le doyen n'a pu songer au roi d'Espagne, lequel est le meilleur des princes et le plus catholique. Sur quoi Vargas, après avoir remis aux cardinaux la lettre que leur adresse son maître, se retire, persuadé qu'il a grandement avancé ses affaires.

Mais Carafa, sur lequel il compte, l'a déjà lâché. Le même 8 décembre, il propose d'élire un Français, — lequel, il est vrai, est un dissident parmi ses compatriotes, — son ami personnel, Reumanos, Archevêque de Reims. Cette fois, le peuple romain s'agite toute la nuit suivante : on l'entend crier qu'il faut élire un Italien, et non un étranger, capable de transporter sa cour hors de Rome.

Après cet incident, s'ouvre une quatrième et dernière période durant laquelle on reprend les principales can-

didatures vainement ballotées antérieurement, pour arriver enfin, à travers des éliminations successives, au seul candidat possible : Médici, qui seul figure à la fois sur la liste des rois de France et d'Espagne.

Pendant que les Espagnols maintiennent Carpi, les Français essaient vainement Pisani et Cesi. Le 12, les magistrats municipaux et le Majordome du Palais Apostolique avisent les cardinaux du manque d'argent. Cependant, la candidature de Gonzague reprend consistance. L'équivoque, causée par l'attitude prescrite à Vargas, est exploitée par ses partisans comme un retrait d'exclusion. Le 13, le bruit se répand que l'élection est chose faite ; le 15, les cardinaux français félicitent déjà le futur Pape ; mais Vargas et Farnèse veillent, et la nuit suivante Guise s'aperçoit qu'il est de nouveau lâché par Carafa, et, malgré ses efforts, par les amis de celui-ci, Crispi, Truchsess et Reumanos. Là-dessus, et pendant toute la nuit, l'agitation est à son comble. Les deux partis ayant à leur tête Ferrare pour Gonzague, et Carafa pour Carpi, se réunissent en groupes distincts à la Sixtine. Un instant, Carpi paraît élu, et les conclavistes commencent déjà à déménager sa cellule. En fait, il n'a pas obtenu la majorité requise, et les combattants se séparent, le 16 au matin, sur un double échec.

D'aucun côté cependant, on ne renonce à la lutte ; mais on essaie de part et d'autre de nouvelles combinaisons : les Français avec Pisani, et les Espagnols avec Pacheco. Le 18, ce dernier est sur le point d'être élu : 32 cardinaux lui ont promis leurs voix avant d'en-

trer à la chapelle ; mais là, Farnèse demande qu'on vote à bulletins ouverts, d'où discussion avec Tournon, et finalement retrait des Français qui se retirent sous leur tente. Malgré leur départ néanmoins, on tente l'*adoration* et les conclavistes en profitent pour dévaliser la cellule de Pacheco après celle de Carpi ; mais cette fois encore, ils se sont trop hâtés ; au dernier moment, Savelli, un Romain, refuse de quitter sa place et de s'agenouiller devant l'élu. « Puisqu'on n'a pas voulu d'un Français (Reumanos), déclare-t-il, on doit par le même motif repousser un Espagnol : il faut trouver un Italien. »

La journée se passe en vains efforts pour racoler les voix nécessaires à Pacheco. Le soir, Vargas accourt au « trou » ; mais tandis qu'il s'échauffe pour échauffer ses partisans, il est surpris en flagrant délit par Guise, qui, après une scène assez vive, lui fait murer le trou devant le nez.

Le lendemain 19 décembre, les Français reconnaissants essayent, mais en vain, de poser la candidature de Savelli.

La situation cependant s'est simplifiée, et deux papables seulement restent en présence, Cesi et Médici. Guise met en avant le premier, que soutiennent quelques-uns des Espagnols, mais que frappe l'exclusion de Philippe. Médici, au contraire, a pour lui les couronnes de France et d'Espagne, et ces jours-là même arrivent des lettres de Philippe et de Catherine, qui le recommandent expressément. Dans la journée du 22, on s'entend presque sur son nom. Carafa, qui n'était pas

encore gagné, reçoit une lettre du duc de Côme, lui garantissant, ainsi qu'à son frère, leurs biens, honneurs et possessions; et dès lors il fait sienne l'élection. Pendant les trois jours suivants, il la conduit avec une véritable maëstria; le jour de Noël, tandis qu'il délègue son neveu, le cardinal de Naples, auprès de Médici, il entraîne ses collègues à la chapelle pour procéder à l'adoration. Cette fois, les conclavistes dépouillent entièrement la cellule du nouveau Pape, contraint de passer la nuit suivante dans celle de Naples. Enfin, le scrutin du lendemain matin 26, régularise tout ce qu'il avait pu y avoir de surprise et de précipitation dans la manifestation de la veille, et le cardinal de Médici prend le nom de Pie IV.

Dans les méandres compliqués de cette longue et peu édifiante stratégie, on ne trouve vraiment pas le cadre pour la soi-disant candidature de Lainez. D'où, — étant donné d'autre part le silence des contemporains : conclavistes, ambassadeurs, agents des princes, curieux ou anecdotiers; et celui des historiens de toutes nuances qui ont écrit sur le conclave de 1559, — s'impose la conclusion suivante : cette candidature n'a pu être, même un seul moment, sérieusement posée.

Mais a-t-elle existé, un instant du moins, dans le cerveau de Truchsess, et faut-il l'accepter, comme un vœu sans consistance, émis par le cardinal au milieu du désarroi qui suivit le scrutin du 1^{er} décembre?

Réduite à ces proportions, cette candidature, tout en restant invraisemblable, n'est pas rigoureusement

impossible. J'observe toutefois que, même ainsi restreinte, rien, absolument rien, ne l'établit historiquement.

Les Jésuites citent, il est vrai, deux témoins : Truchsess et Ribadeneira. Mais il s'agit pour le premier, le lecteur a pu le constater, ch. IV, p. 279, note, *d'on-dit*, plus ou moins grossis et défigurés, non d'un texte formel et décisif. Avant donc de discuter si, en 1565, aux obsèques de Dilingen, le bon cardinal a cédé à une de ces illusions de l'auto-suggestion, — plus fréquentes qu'on ne croit en pareille matière, — et donné à un vœu passager, inexprimé peut-être, la valeur d'un fait accompli, j'attends que les Jésuites fassent la preuve ; c'est-à-dire nous fournissent un document que la critique historique puisse sérieusement discuter, et accepter sans complaisance.

Reste Ribadeneira : j'ai dit quels motifs me font suspecter, sinon sa bonne foi, du moins l'objectivité de son témoignage. Ribadeneira était un naïf, auquel on persuadait aisément que c'était *arrivé*. Il avait connu Ignace et Lainez, mais de loin ; au moins pour le dernier, qu'il ne vit qu'en passant, à de longs intervalles. C'était d'ailleurs un « fils de l'obéissance », en même temps qu'un naïf, lequel ne se permettait point de dire ce qu'on lui ordonnait de taire, — exemple : le silence gardé par lui sur Cisneros, les Exercices, et les Bénédictins de Montserrat, dans sa vie d'Ignace, — ni de taire ce qu'on lui ordonnait de dire. — Témoin le Jésuite Feller, qui lui reproche sa facilité à croire « cer-

taines choses extraordinaires, et à les rapporter sur ouï-dire ». — Sincèrement trompé, peut-être Ribadeneira a pu être sincèrement trompeur. Dans le cas particulier qui nous occupe, il l'a été certainement quant à l'importance donnée à un incident sans valeur, et vraisemblablement quant à l'incident lui-même. Telle est du moins l'opinion qui, en l'absence de documents authentiques et jusqu'à plus sûr informé, me paraît s'imposer à la prudence de l'historien.

III

Lettre de Lainez aux profès de la Compagnie.

« Quand Paul IV, il y a plus de deux ans, obligea la
« Compagnie au chœur et réduisit à trois ans le généralat perpétuel, trois pensées me vinrent à l'esprit et
« je les ai encore. La première est que ni l'un ni l'autre
« de ces deux décrets n'étaient avantageux à notre
« institut, parce qu'ils étaient contraires à ce qui avait
« été établi par notre Père Ignace, reconnu par la Compagnie, et confirmé par l'expérience¹. Ma seconde
« pensée fut que cette détermination ne paraissait pas
« venir de l'initiative personnelle du Pontife, parce
« qu'elle avait été prise tout à coup, et qu'elle détruisait
« ce qu'avaient fait les Papes précédents, et ce que lui-même avait confirmé par l'organe du cardinal Pacheco.
« Aussi, après la mort de Paul IV, les plus doctes person-
« nages de Rome jugèrent que cet acte n'avait plus

¹ Quelle expérience ? Celle du seul généralat du fondateur, lequel avait d'ailleurs voulu se démettre.

« de valeur; ils nous conseillèrent de le tenir pour
 « annulé, et de rédiger à l'encontre une protestation
 « solennelle et juridique; ce qui fut fait, le tout par le
 « conseil et l'impulsion de personnes étrangères à la
 « Compagnie; car je ne voulais faire aucun changement
 « avant la création du nouveau Pape. Ma troisième
 « pensée, la seule qui me pousse à vous écrire, fut la
 « suivante. Je pris dès lors la ferme résolution, si Dieu
 « voulait prolonger ma vie jusqu'à l'expiration des trois
 « années, non seulement de ne rien faire pour conserver
 « le généralat, mais de mettre en œuvre tous les moyens
 « où il n'y aurait pas offense de Dieu, pour me décharger
 « de ce fardeau. Si mon confesseur ne me l'eût défendu,
 « j'aurais, sans consulter les assistants, appelé à Rome
 « les Pères à qui nos constitutions donnent le droit
 « d'élire le général, afin qu'ils me nommassent un suc-
 « cesseur à l'expiration des trois années. J'ai consulté
 « les assistants, et tous ont été d'avis que je devais
 « rester dans ma charge sans tenir aucun compte du
 « décret de Paul IV. Néanmoins, je me suis déterminé
 « à ordonner, comme je le fais par la présente lettre,
 « que le commissaire général d'Espagne, tous les pro-
 « vinciaux et tous les profès qui sont en Europe, après
 « s'être recommandés à Dieu et avoir pesé les raisons
 « pour ou contre, que j'indique dans cette lettre, et
 « celles que chacun découvrira par ses propres réflexions,
 « se proposant uniquement le plus grand service de
 « Dieu et le plus grand bien de la Compagnie, dégagés
 « de tout intérêt et de toute considération humaine,

« écrivent et signent leur opinion sur la question de
« savoir si l'on doit faire, ou non, une nouvelle élection
« d'un Père général à la fin de ces trois ans ; qu'ils
« exposent clairement leur avis écrit ; qu'ils cachettent
« leur lettre, sans se faire connaître leurs sentiments
« les uns aux autres ; qu'ils remettent cet écrit à leur
« provincial ; qu'on en garde une copie, si cela est
« nécessaire, et qu'on envoie soigneusement les ori-
« ginaux à Rome, afin qu'après les avoir lus et avoir
« demandé conseil aux assistants, je puisse prendre le
« parti le plus convenable pour la gloire de Dieu et le
« bien de la Compagnie.

« Afin que chacun puisse écrire avec plus de liberté
« ce que sa raison lui dira, nous prendrons ici des
« mesures pour que je ne connaisse pas les noms des
« auteurs de chaque avis, bien qu'à vrai dire, il n'y ait
« aucun inconvénient à ce que je les connaisse ; car, je
« suis pleinement assuré que ceux qui jugeront devoir
« m'imposer la continuation de ma charge, le feront
« pour obéir à leur raison ; et que ceux qui jugeront le
« contraire, agiront également par raison et par pitié
« pour moi ; j'espère bien, et me promets, par la grâce
« de Notre-Seigneur, que je ne les en aimerai pas
« moins, mais au contraire bien plus qu'auparavant.
« Que tous le sachent bien ; je renonce volontairement
« à tout droit que je puis avoir de remplir cette charge
« au-delà de trois années. Je supplie tous les profès en
« général et chacun en particulier, s'ils jugeaient les
« deux partis également glorieux à Dieu, de me

« décharger d'un fardeau qui n'est pas fait pour mes
 « épaules, afin que, délivré de cette charge écrasante
 « pour moi, je puisse servir autrement Dieu et la Com-
 « pagnie.

« Les raisons alléguées par les Pères assistants pour
 « ne pas faire une nouvelle élection sont, autant qu'il
 « m'en souvient, les suivantes :

« La charge du généralat doit, selon nos Consti-
 « tutions, être à vie : les dispositions contraires de
 « Paul IV sont annulées par sa mort. L'institut reprend
 « donc ses anciens droits ; autrement, il faudrait rétablir
 « le chœur. Les personnages les plus doctes de Rome
 « ayant déclaré que l'obligation d'observer ces deux
 « décrets finissait avec la vie du Pontife, vouloir remettre
 « en vigueur celui qui détruit la perpétuité du généralat,
 « ne serait-ce pas aller contre l'institut et en affaiblir
 « l'autorité ? Nos constitutions exigent qu'un général élu
 « ne refuse pas la charge qui lui est imposée, et de plus
 « qu'il ne soit point libre de la déposer ; y consentir
 « serait ouvrir la porte à de graves dommages qu'il faut
 « prévenir. Enfin, la Compagnie ne consentirait pas à ce
 « dérangement occasionné par la convocation d'une
 « congrégation générale sans nécessité. A ces raisons
 « j'en puis ajouter une, c'est que jamais, si j'en crois
 « ma conscience, je n'ai rien pensé, dit ou fait, direc-
 « tement ou indirectement, pour m'ingérer dans cet
 « office ; mais qu'au contraire je m'en suis défendu et ai
 « fait mon possible pour que les Pères électeurs ne
 « pussent point penser à moi. Malgré tout, et bien que

« L'on connût mes misères, Dieu a permis que je fusse
« élu d'un commun accord par les Pères présents¹, et
« aussi par les absents, quoique, soupçonnant l'opinion
« de ces derniers, j'eusse vu avec joie qu'on refusait
« d'en tenir compte.

« Toutes ces indications, et d'autres encore, m'incli-
« naient à penser que Dieu lui-même avait mis de sa
« main cette croix sur mon épaule, et que je ne devais
« pas secouer ce fardeau. Je craignais que le désir de
« m'y soustraire ne me vint d'un excès d'amour de moi-
« même, et de mon goût pour des occupations moins
« uniformes, me voyant condamné du matin au soir à
« lire et à écrire des lettres, à connaître les actes des
« autres et à m'en préoccuper, et cela pour toute ma vie.
« J'ajouterai encore que, me connaissant moi-même, il
« me semble que je ne ferais rien sciemment contre les
« intérêts de la Compagnie. Si je renonce au généralat,
« Dieu peut permettre que mon successeur soit dans
« d'autres dispositions ; bien qu'à vrai dire, je ne con-
« naisse personne de tel dans la Compagnie.

« Quant aux raisons contraires, lesquelles me pa-
« raissent assez fortes pour décider, malgré ce qui a
« été dit, à faire une nouvelle élection, je donnerai
« d'abord la principale qui en vaut à elle seule beaucoup

¹ Le lecteur a vu au chapitre IV que 20 électeurs sur 40 se trou-
vaient réunis lors de l'élection de Lainez, et que 13 seulement
votèrent pour Lainez : il faut convenir, si le texte de cette lettre
n'a pas été retouché, qu'il fallait une certaine audace pour parler
d'un commun accord.

« d'autres, et pourrait suffire à trancher la question.
 « C'est qu'en considérant attentivement les qualités
 « exigées par nos constitutions pour le généralat, je
 « n'en trouve aucune en moi, soit pour l'intérieur, soit
 « pour l'extérieur, sinon un peu de bonne volonté et de
 « fidélité à la Compagnie, et quelque peu d'érudition, ce
 « qui n'importe guère pour l'office de Général. Mais ce
 « que je vois fort clairement, c'est que je n'ai ni incli-
 « nation ni aptitude pour le gouvernement. Je manque
 « de prudence et de sagacité pour choisir le meilleur
 « parti ; un excès de douceur dans mon caractère me
 « rend mou et faible dans l'exécution ; enfin je n'ai rien
 « de ce qui relève l'autorité d'un supérieur.

« Tous ces déficits me font raisonnablement craindre
 « d'avoir fait bien des fautes, bien que ce ne fût pas
 « sciemment et par mauvaise volonté, surtout des fautes
 « d'omission, bien plus nombreuses peut-être que mon
 « amour-propre ne me le laisse voir.

« Or la Compagnie a besoin, en ces temps, d'un
 « homme d'une grande habileté et doué de qualités
 « extraordinaires ; et si l'on fait une nouvelle élection,
 « cet homme se trouvera par la faveur divine.

« Ce n'est pas à dire que ma renonciation à ma charge
 « doive être regardée comme un antécédent, et porter
 « préjudice aux droits de mes successeurs ; car les
 « raisons qui me l'inspirent sont toutes personnelles et
 « n'ont plus de force après moi. La charge de général
 « doit sans aucun doute être perpétuelle dans la Com-
 « pagnie ; c'est à bon droit et avec raison qu'on a cessé

« d'observer le décret de Paul IV, dès qu'il n'a plus été
« obligatoire¹.

« Mais il ne me semble pas fort convenable, que
« celui-là même pour qui le généralat a été réduit à
« trois ans veuille aller au-delà, avec un fâcheux sem-
« blant de résistance ou d'ambition. On fera disparaître
« cet effet défavorable, en créant un nouveau général,
« cette fois à perpétuité, comme le veulent les consti-
« tutions. Enfin, j'ai devant les yeux le moment qui
« approche pour moi, où j'aurai à rendre mes comptes à
« Dieu; étant déjà depuis plusieurs années entièrement
« occupé des autres, la raison veut que je songe enfin à
« moi-même et à mon âme, sans avoir la charge de
« veiller sur les autres. Je ne prétends pas pour cela
« vivre dans l'oisiveté; car, déchargé de tout gouver-
« nement et de tout office, je puis, tout en m'occupant
« du bien de mon âme, servir plus librement Dieu et la
« Compagnie, en entendant les confessions selon les
« ordres de l'obéissance, en expliquant dans les collèges
« à nos Frères les prescriptions de l'Institut et les
« devoirs de leur vocation, en enseignant au peuple la
« doctrine chrétienne et l'Évangile. Je puis le faire avec
« l'aide de Dieu, en italien, en espagnol et même en
« français, en rafraîchissant un peu en ma mémoire la

¹ Oui; mais pourquoi nous dire en commençant qu'il voulait qu'on l'observât et qu'il n'a fait que céder à l'impulsion de personnes étrangères à la Compagnie en cessant de l'observer? Il ne faut pas oublier que Lainez écrit d'ailleurs avant l'abrogation des décrets par Pie IV.

« connaissance que j'avais pu acquérir de cette langue.
« Ces ministères seront plus utiles au prochain et char-
« geront moins ma conscience.

« Telles sont les raisons qui se sont présentées à moi
« pour l'un et pour l'autre parti à prendre.

« Plaise au Seigneur, dont nous cherchons tous la
« plus grande gloire, avec le bien de cette petite Com-
« pagnie, guider nos cœurs, afin que nous choisissons
« ce qui contribuera le plus à son saint service, et au
« bien de nos propres âmes et de celles du prochain.
« Amen. »

Rome, 17 septembre 1560.

JACQUES LAINEZ

(*Vie du Père Jacques Lainez*, second général de la Compagnie de Jésus, par le P. BOERO, S. J., traduite de l'italien par le P. DE COPPIER, S. J.; Desclée et Brower 1894, Page 238, appendice IV).

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION	I

CHAPITRE I^{er}

Le fondateur de la Compagnie de Jésus.

1491-1523

I. Difficulté qu'éprouve l'historien à définir la Compagnie de Jésus. Il faut l'étudier dans les écrits de ses partisans et dans ceux de ses adversaires. Obscurités dans lesquelles s'enveloppe son histoire. — II. Ignace de Loyola: sa conversion; il se fait chevalier du Christ et de la Vierge; sa rencontre avec un Sarrazin. — III. Montserrat et Manrèze. Visions et révélations. Un ravissement qui dure huit jours. Le livre des <i>Exercices</i> ; ce qu'il est pour la Compagnie de Jésus. — IV. Ignace n'a-t-il eu d'autre maître que Dieu? Dom Cisneros et Dom Chanones. La <i>Chronique</i> de Dom Yépez.	1
---	---

CHAPITRE II

La Genèse de la Compagnie de Jésus.

I. Double origine des <i>Exercices Spirituels</i> . Ce qui ne se trouve pas dans Cisneros, et ce qui différencie la Compagnie de Jésus des autres ordres monastiques. Emprunts faits aux ordres religieux musulmans. Où et comment Ignace a pu les connaître, et dans quelle mesure leur emprunter? — II. Organisation et forme du gouvernement dans la Compagnie de Jésus et chez les Kouan. Obéissance prescrite dans les mêmes

termes. Un contemporain d'Ignace : Si-Mahmed-Ben-Aïssa. — III. L'initiation et la formation des novices. Les Exercices Spirituels, l'Examen particulier, les six épreuves fondamentales. La doctrine mystique d'Ignace. Résumé de la méthode musulmane. — IV. Les divers degrés dans la Compagnie de Jésus. Une citation de Ripert de Monclar. L'occultisme dans l'Islam, et l'occultisme chez les Jésuites. Les *Monita secreta*. Les Jésuites secrets. La profession tacite. — V. Le but et la devise de la Compagnie. Autres emprunts faits par Ignace. Pourquoi il s'est tû sur leur provenance. La légende accréditée par Lainez : silence des Jésuites. 36

CHAPITRE III

La fondation de la Compagnie de Jésus.

1523-1556.

- I. Le pèlerinage de Jérusalem. Ignace, à son retour, se fait écolier. Ses démêlés avec l'Inquisition. Il se détermine à quitter l'Espagne. — II. Ignace à l'Université de Paris. Il y conquiert ses premiers disciples. Réunion de Montmartre. Les premiers Jésuites en Italie. Ignace se rend à Rome. La vision de Strada. Accueil qu'il reçoit de Paul III. Il sollicite l'approbation de sa Compagnie. — III. La supplique d'Ignace et la bulle d'approbation. L'élection du Général. Refus, puis acceptation d'Ignace. Portrait que tracent de lui ses disciples. — IV. Diffusion de l'Institut sous le gouvernement d'Ignace : avantages et inconvénients. Frère Élie. Les *Constitutions* et la *Lettre sur l'obéissance*. Les bulles de Paul III et de Jules III. — V. Fondation du Collège Romain et du Collège Germanique. Le Pape Marcel. Élection de Paul IV. Stupeur des Jésuites. Visite domiciliaire au Gésu. Dernière maladie et mort d'Ignace. 144

CHAPITRE IV

Lainez et Paul IV.

1556-1565.

- I. Un portrait difficile. Diversité du rôle joué par Lainez d'après les Jésuites et d'après leurs adversaires. Ignace et Lainez. Élection de Lainez comme Vicaire général à la mort du fonda-

teur. Le Pape blanc et le Pape noir. — II. Une guerre de trois ans. Caractère de Paul IV. Ce que veut le Pontife et ce que veut Lainez. Réunion de la Congrégation générale retardée. Diverses combinaisons de Lainez. — III. Scission dans la Compagnie. Bobadilla et ses compagnons en appellent au Pape. Intervention de Paul IV. Son mécontentement et ses craintes. Habile tactique de Lainez. Bobadilla quitte Rome. — IV. La première Congrégation générale. Elle adopte le règlement fait par Lainez, et l'Élit Général. Il est bien reçu par Paul IV. Approbation hâtive des *Constitutions* et *Déclarations*. Sont-elles l'œuvre exclusive d'Ignace? Un curieux témoignage. — V. Colère de Paul IV. Accusations portées contre lui non prouvées. Conditions imposées par le Pape. Protestation des Jésuites. Leur mémoire n'est pas remis au Pape. Audience de Lainez. Sévères paroles de Paul IV. Comment les Jésuites obéissent. — VI. Mort de Paul IV. La revanche de Lainez. Le conclave. Lainez candidat à la papauté. Élection de Pie IV. Le jeu de bascule. Le Généralat à vie. Révocation définitive des décrets de Paul IV. Gouvernement de Lainez; sa mort 204

PIÈCES JUSTIFICATIVES

I. La bulle d'approbation de Paul III	292
II. Lainez et le Conclave	302
III. Lettre de Lainez aux profès de la Compagnie.	319



INPR. ALS. ANC^t G. FISCHBACH, STRASBOURG. — 1315

ERRATA :

- P. 26, ligne 1, au lieu de Sid *Aboce* Median, lire : *Abon*.
- P. 220, ligne 25 de la note, au lieu de d'en *désavouer*,
lire : d'en *avouer*.
- P. 272, ligne 6, Catherine de Medicis nièce *des* papes,
lire : *de* papes.

